



ANTHOLOGIE

DES

HUMORISTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS

COLLECTION ·PALLAS·

14e MILLE

ANTHOLOGIE

DES

HUMORISTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS

PAR

Pierre MILLE



PARIS

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1920

PRÉFACE

Au moment de définir, car il le faut bien, ce qu'est « l'humour » dans la littérature française, je m'aperçois que cela est beaucoup plus malaisé que je ne pensais.

Il est bien certain que si, dans la première moitié du XIXe siècle, les Français, qui possédaient déjà le mot « comique », le mot « ironie », le qualificatif « satirique » et celui de « bouffon », sont allés emprunter aux Anglais un nouveau vocable, c'est qu'ils en éprouvaient le besoin, c'est qu'ils souhaitaient, non point peut-être distinguer, dans le royaume de la littérature qui excite ou veut exciter le rire, des provinces ou des cantons, — ils n'étaient point grands analystes et n'avaient guère de tels soucis, mais, c'est ce qu'il faudra déterminer d'abord, agrandir ou bien rétrécir ce royaume. Car enfin, en anglais, « humour » se prend dans le sens « d'esprit » ou de « gaieté », ou même « d'humeur bonne ou mauvaise », tout simplement; et, s'il ne s'agissait que de cela, nous n'aurions pas eu besoin de la Grande-Bretagne. Je suis porté à croire, et c'est en tous cas l'opinion que j'es-

sayerai de défendre, qu'ils employèrent le terme dans un sens d'élargissement, et que, par une évolution assez curieuse, mais légitime, il est en train de se rétrécir.

Je sais bien que l'époque où apparut le mot fut une époque d'anglomanie, et que la mode suffit parfois pour changer les manières de dire sans changer les choses. Encore faut-il faire bien attention que cela est plus rare qu'on ne pense : et si les *tilburys,* les *grooms,* les *tigres,* les *spencers,* sans compter les *mac-farlanes* et plus tard les *tubs,* obtinrent leur naturalisation, c'est qu'ils répondaient à des nuances nouvelles ou à des soucis nouveaux de la carrosserie, du costume, de la vie sociale ou de l'hygiène individuelle. En anglais, tout écrit qui a pour objet de provoquer le rire, sauf s'il est destiné au théâtre, est dit humoristique. Swift lui-même, qui est un satirique triste, et le plus âpre des pamphlétaires, n'est pas qualifié différemment par Addison. Il s'agit de savoir s'il en est de même chez nous. Je ne le crois pas, bien que la confusion se commette assez fréquemment.

Or, si l'on recherche pourquoi ce fut vers 1830, si je ne me trompe, — mais je n'affirme rien et j'aimerais qu'un de nos patients et érudits philologues de la Sorbonne fît là-dessus quelques recherches, s'il juge que cela en vaut la peine, — que le mot s'introduisit dans notre vocabulaire, il faut se mettre à la place des romantiques, se rendre compte des vastes ambitions qu'ils entretenaient sous les belles crinières dont ils ornaient

leur tête. Ils voyaient grand, et voulaient substituer l'empire du sentiment, de la physiologie peut-être, à celui de la raison. Avec autant d'ardeur que, deux siècles auparavant, on tâchait à distinguer les genres, ils s'efforçaient ingénument à les unir. Si donc ils allèrent prendre ailleurs que chez nous un terme nouveau, c'est qu'ils jugeaient insuffisants ceux qui existaient : aucun n'impliquait le mélange du rire et des larmes : et la confusion ou, si vous aimez mieux, l'association des contrastes était l'un des dogmes principaux de leur *credo* littéraire. Il leur parut que ce mélange de la gaieté et de la mélancolie distinguait au contraire leurs voisins d'au delà le détroit, qu'on le découvrait à tout instant dans Shakespeare, qu'on le retrouvait dans Byron ; et voilà pourquoi ils l'adoptèrent. « Esprit », dans nos habitudes de langage, exclut presque « sentiment ». Ils voulurent qu'il n'en fût plus ainsi. C'est de la sorte que, pour eux, il y eut de l'humour dans Hugo dramaturge, il y en eut dans Musset, il y en eut dans Nodier, il y en eut presque chez tout le monde, excepté chez Lamartine : et c'est pourquoi Lamartine serait plutôt peut-être un « lakiste » qu'un romantique au sens plein du mot.

Mais, dès la seconde génération des poètes romantiques, celle des parnassiens, cette conception primitive de l'humour avait déjà à peu près disparu, — je ne parle ici, bien entendu, que des poètes. — Il faut se souvenir que les parnassiens faisaient de l'art pour l'art, et de

l'impassibilité : l'impassibilité s'accommode mal de la mêlée du rire et des larmes. Mais comme ils étaient demeurés profondément romantiques, ils continuaient à faire du délire verbal : le culte de la rime riche, de la rime calembour, l'habitude de penser par écholalies, leur fit perfectionner, non pas encore l'humour par cocasserie des situations que nous allons découvrir tout à l'heure, mais l'humour par cocasserie dans les mots. De là sans doute l'enthousiasme, qui nous paraît aujourd'hui inexplicable, des contemporains pour le « génie » de Commerson. « Voici un chef-d'œuvre! » s'écriait Théodore de Banville, en préfaçant les *Pensées d'un Emballeur*. Et si nous voulons savoir quel était ce Commerson surhumain, nous constatons qu'il ne craignait pas d'écrire : « J'aime mieux être tiré à quatre épingles qu'à quatre chevaux; » ou : « La lune est le pain à cacheter de la nature; » ou encore : « J'aimerais mieux aller hériter à la poste qu'aller à la postérité! »

« On lira avec frénésie les *Pensées d'un Emballeur,* » ajoutait Banville. Et il évoquait, à ce propos « l'éloquente raillerie d'Aristophane ». Il nous semble que c'était précisément tout l'opposé : de l'humour de mots seulement. Banville prêchait pour son saint. Il n'était pas le seul, ce saint était celui de tout le monde. Peut-être n'est-il pas aventuré de dire que l'épidémie de coq-à-l'âne et d'à-peu-près qui sévit durant le second Empire dans l'opérette et dans les colonnes des petits journaux, était un résultat

de la diffusion des techniques du romantisme! Et, presque de nos jours, je me souviens d'avoir encore lu des chroniques d'Aurélien Scholl : ce qu'on appelle « l'esprit », pour ne point parler d'humour, a changé si vite que c'est pour moi, maintenant, un souvenir déconcertant.

Seulement, dans le moment même que la poésie et la chronique en arrivaient à ce point, l'humour de rire et de larmes, l'humour des romantiques se perpétuait dans le théâtre et dans le roman. Les drames de Hugo en sont pleins, certaines scènes, des pièces entières des *Comédies et Proverbes* de Musset, en montrent une autre espèce, infiniment nuancée; et il y en aurait encore à citer, entre le *Gringoire* de Banville et le *Cyrano* de Rostand, un nombre respectable d'exemples. Si l'on ne s'étend pas plus longuement ici sur ce sujet, c'est que, un peu arbitrairement d'ailleurs, — mais il faut bien se borner quelque part, — on a exclu la littérature dramatique de cette anthologie. Et dans le roman, où il était véritablement à sa place, cet humour de rire et de larmes non seulement se perpétuait, mais se filtrait pour ainsi dire; les *Scènes de la vie de bohème,* de Murger, sont de 1851; le *Petit Chose,* de Daudet, de 1868. Et le succès de ces œuvres, qui fut très grand, a été durable.

Sans doute on souhaiterait que les *Scènes de la vie de bohème* fussent d'une langue un peu moins lâche, et ce Paris, ces Parisiens d'il y a trois quarts de siècle, n'ont que trop disparu : ils avaient tant d'ingénuité, tant de simplicité de

mœurs, les personnages de Murger! Et je ne parle pas uniquement des héros de la bohème, mais des bourgeois! Que cela nous paraît invraisemblable aujourd'hui : ceux-ci même ont existé : tout le répertoire du vieux Palais-Royal, tout le théâtre de Labiche, et aussi M. Benoîton, en font foi. On sent très bien qu'alors Paris était une plus petite ville qu'aujourd'hui et où il y avait moins d'étrangers; que la province même le fréquentait peu; que ses habitants s'y connaissaient davantage; que la vie y était moins chère et plus facile. Et avec du bon sens, de l'ignorance, de la bravoure devant la misère, de la gaillardise, fleurissait entre les pavés une petite fleur bleue qui n'est pas le myosotis allemand; quelque chose comme la petite scabieuse de nos prairies de la banlieue. Elle est très parisienne, cette petite fleur, cette sentimentalité qui n'est peut-être pas plus à fleur de peau que la sentimentalité germanique, et qui veut toujours sourire, et qui s'excuse, et qui se dissimule, mais pas tout à fait, à demi ou aux trois quarts : « Je ne veux pas vous ennuyer de ma tristesse, mais je veux que vous la sachiez, car je vous connais : vous aimez être un peu ému, pas trop... » Il y a eu Coppée, il y a eu Murger. C'étaient des gamins de Paris. Il n'y avait pas d'électricité dans les demeures, alors, pas même de pétrole, rien que des lampes à huile; et il fallait une main de femme pour les apprêter ou les « remonter » : Maman ou Musette. C'est un curieux phénomène, quand on y pense, qu'il n'y

ait plus, dans notre littérature absolument contemporaine, que si peu de peintures de la vie médiocre. Les classes qui mènent cette vie n'ont cependant pas disparu. Mais il se peut que ce ne soient pas *les mêmes,* et que les actuelles n'aient pas reçu l'éducation suffisante pour goûter la littérature, ou que leur labeur soit plus rude et plus épuisant. Il n'y a plus de petits rentiers ni de moyens commerçants; il n'y a que des employés ou des ouvriers; ce n'est pas tout à fait la même chose.

Murger ne devait rien qu'au terroir natal. Il était un peu un Musset d'estaminet; il annonçait Coppée; il n'avait pas oublié Béranger. On peut penser tout ce qu'on voudra de la « littérature » de Béranger, il faudra toujours, du point de vue de l'histoire de la littérature, tenir compte de son influence, qui fut énorme tant que dura précisément cette bourgeoisie moyenne ou médiocre dont je viens de parler. On le savait par cœur, on le respirait. Et on le lirait peut-être encore, malgré tout, — oui, malgré tout! — s'il n'y avait pas eu de guerre franco-allemande, ou si alors nous n'avions pas été vaincus. Car c'est Sedan qui a fait oublier à la fois Austerlitz et Waterloo.

Avec Daudet, par contre, nous voyons se manifester l'influence anglaise sur notre humour. A la vérité, ce n'était pas la première fois. Le *Jacques le Fataliste* de Diderot est issu de Sterne, et les romans historiques de la première période romantique, *Notre-Dame de Pa-*

ris en tête, de Walter Scott. Si Balzac n'était pas si original, j'aurais presque envie de le citer ici : le nom de l'auteur de *Quentin Durward* revient assez souvent sous sa plume! — Daudet, venu plus tard, procéda de Dickens... « Dickens, mon élève! » disait drôlement jadis Raoul Ponchon, faisant parler Daudet. Il ne faut pas exagérer : je ne vois pas trop ce que Tartarin a emprunté à Pickwick. Il y a eu en Daudet un conteur de fabliaux méridionaux, un conteur tout à fait de chez nous, encore que dans le *Sous-Préfet,* par exemple, on pourrait peut-être distinguer un reflet de la manière du romancier anglais. Mais *Jack* et le *Petit Chose* sont inspirés très directement de *David Copperfield* et de *Nicolas Nickleby* : même pitié optimiste, même sourire un peu mouillé, même affection pour les personnages un peu falots, comme le Delobelle de *Fromont jeune et Risler aîné.* — Vous souvenez-vous de ce qu'il s'en trouve, de ces types de vieux acteurs ou de clowns, dans Dickens? Tout cela d'ailleurs a été dit, ou a dû être dit, étant trop évident. Ce qui est moins évident, ce qui n'est qu'une hypothèse, mais tentante, c'est l'influence qu'eut Dickens sur un développement ultérieur de l'humour dans la littérature anglo-saxonne, puis par contre-coup en France. Mark Twain l'avait lu, et Mark Twain est le grand inventeur de la forme la plus caractérisée de l'humour contemporain, celle où le rire est produit par l'inattendu, non plus des mots, mais des situations. Et cet humour est déjà contenu en germe

dans tous les contes que l'immortel Sam Weller fait à l'immortel Pickwick. Ici, plus de confusion des genres, aucun romantisme, aucune alliance de la sentimentalité et du comique. Il s'agit de quelque chose de très neuf, et on serait tenté d'y voir l'humour vrai, un petit genre, mais assez exactement délimité dans ses moyens, dans son objet, dans son étendue. Le mot, dans ce cas, a perdu entièrement son acception romantique; il circonscrit, et très étroitement, au lieu d'élargir, mais son sens devient très net. On peut essayer de le montrer.

Que cet humour très spécial soit une chose tout autre que le comique théâtral, qu'il soit même contraire — à moins qu'il ne se manifeste seulement dans une réplique, dans un éclair — à la *vis comica,* les gens de théâtre, critiques, directeurs, acteurs, le disent couramment, nous-mêmes le sentons très bien; et si le dramaturge s'est contenté de découper en actes et en scènes un dialogue humoristique, une « fantaisie », il ne tarde pas à nous ennuyer. Tandis qu'à la rigueur, et en courant de gros risques, on peut faire passer la satire sur la scène. C'est que la satire s'appuie sur un sentiment très fort, qui est la haine. On n'imagine guère, on n'imagine même pas du tout cet humour haineux : je crois pouvoir me faire fort de montrer tout à l'heure qu'il ne précipite aucun mouvement d'énergie.

Pour définir le comique, il faudrait, je crois, en revenir à un mot profond d'Olive Schreiner,

la romancière sud-africaine : « Toute action humaine a une face intérieure, par quoi elle est solennelle, et un côté extérieur, par quoi elle est risible. » Tous les actes? C'est sans doute exagérer, mais beaucoup de ces actes. Et c'est le côté extérieur et risible que montre le comique. Il est donc d'observation et de psychologie. Et l'ironie? C'est de se mettre au-dessus de bien des choses que les hommes ont coutume de considérer sérieusement. Le point de vue de Sirius est un point d'ironie : philosophie du détachement.

Il n'y a guère de philosophie dans l'humour en question. En tous cas, il peut fort bien n'y en pas avoir, non plus que d'observation ni de psychologie. Comment donc agit-il? Il excite le rire par la surprise : le véritable humoriste doit être grave, et même d'apparence raisonnable; et de prémisses logiques, froides, sensées, banales même, il arrive brusquement à une conclusion inattendue, baroque, énorme. Il a pour patron « l'ange du Bizarre », d'Edgar Poë. Et cela, d'abord, est anglo-saxon. Un des meilleurs exemples d'humour n'est-il pas cette *Interview* célèbre de Mark Twain? Le citoyen de la libre Amérique, interrogé par un reporter, répond d'abord froidement les choses les plus niaises et les plus insignifiantes. Puis, à cette simple question : « Vos prénoms, s'il vous plaît? » il réplique : « Ah! voilà : je ne saurais trop vous dire si c'est Jack ou Thomas. Parce que, figurez-vous, nous étions deux jumeaux. Alors, quand nous

sommes nés, on nous a mis dans le bain, et il y en a un de nous deux qui s'est noyé : *on n'a jamais pu savoir lequel !* »

Cet intrépide sang-froid dans l'imprévu et le cocasse se retrouve dans Alphonse Allais et dans beaucoup d'écrivains de l'école du Chat Noir. C'est même pourquoi celle-ci a véritablement existé du point de vue de l'histoire littéraire, alors que les autres cabarets « artistiques » qui se créèrent depuis ne sont que des entreprises de plaisirs publics ; et en quoi elle a véritablement innové dans notre littérature. Le notoire *Poêle mobile* de Mac Nab était fondé sur un de ces effets d'inattendu. Pour débuter, un poème mélancolique et quelconque, et puis, subitement, une insolente réclame :

Le poêle, c'est l'ami qui, dans la froide chambre,
Triomphant des frimas nous fait croire aux beaux jours ;
Son ardente chaleur nous ranime en décembre,
Et, sous un ciel glacé, réchauffe nos amours !

... Le poêle mobile se distingue de tous les autres en ce que, muni de roues, il peut se déplacer comme un meuble. On le roule successivement...

De même Alphonse Allais, qui a laissé d'innombrables modèles de ce genre, qu'il est permis d'ailleurs de ne pas aimer, pris à haute dose, mais qui amuse en déconcertant. Telle était l'histoire de ce cuirassier gigantesque, suivant dans la rue une petite femme mince, mince... d'une incroyable minceur de taille : « Ce n'est pas possible, se dit le cuirassier, après avoir

longuement médité : ça doit être postiche! » Et, pour s'en assurer, tirant son sabre, monsieur! son grand sabre, il la coupa en deux!

Ainsi déterminé, le champ de l'humour se restreint. Il se rétrécit encore du fait qu'il admet très difficilement, très rarement, l'émotion sentimentale ou sensuelle. A cela deux raisons : d'abord que les hommes considèrent les choses sexuelles de toutes sortes de manières : avec gravité, avec enthousiasme, avec concupiscence, avec une joie lyrique ou grossière, — il n'y aurait pas plus d'humour alors dans Rabelais que dans Bossuet, — mais, même quand il se manifeste d'une façon comique, toujours avec sympathie : jamais, au contraire, comme une cocasserie! Un drame ou une comédie d'amour, il faut absolument que ça ait l'air d'être arrivé. L'humour n'est pas arrivé : c'est un cauchemar gai. Et si les choses du sexe y sont par hasard introduites, elles détonnent, elles font peine, et l'effet rate la plupart du temps, — je ne parle ici que de cet humour de cocasserie, que je prétends qui est le vrai, comme eût dit jadis M. Brunetière, comme dit encore M. Faguet. — De ceci je pourrais citer, prises dans la collection du Chat Noir, des preuves bien convaincantes et que je ne me résigne pas à donner, justement parce qu'elles sont choquantes. Et ainsi nous arrivons à la seconde raison : l'humour étant mal compatible avec l'amour, il est considéré comme un genre de tout repos par les lecteurs chastes. L'humoriste ne doit donc pas, même s'il le pouvait,

tromper leur confiance : et l'humour se trouve ainsi raffermi et enfermé à la fois dans ses positions. L'incompatibilité de cet humour avec l'intérêt sexuel a été remarquée par M. Octave Mirbeau dans la préface qu'il écrivit pour l'un des recueils d'Alphonse Allais : « On n'y trouverait pas, dit-il, une seule ligne dont pût s'offusquer le lecteur le plus ombrageux. »

C'est pour cette cause qu'il faudra, comme je le disais tout à l'heure, faire une petite place — aussi petite qu'on voudra, mais une place — au Chat Noir dans l'histoire littéraire de notre temps. Il apparut à la bonne heure, à une époque où la marée politique était étale : celle de Grévy, des 363, d'une république bourgeoise et modérée qui paraissait bien établie ; les monarchistes étant vaincus et les socialistes insignifiants. Moment admirable pour une floraison de chansons politiques vraiment populaires qui suffisaient, comme protestation, à des opposants assez résignés. Les temps ont grandement changé depuis. Entre les différentes classes de la communauté française se sont élevées des barrières qui n'existaient point alors, ou qu'on distinguait à peine ; un procès retentissant a divisé la bourgeoisie contre elle-même ; aujourd'hui elle en souffre encore, ses tronçons n'arrivent point à se rejoindre. C'est au contraire un public relativement paisible, et d'âme empreinte de bonhomie, qui venait au *Chat Noir*. Il y était attiré surtout par la chanson. Mais à côté des chansonniers politiques, il y avait les poètes

et les fantaisistes. Certes, ceux-ci furent d'abord romantiques et baudelairiens, avec leurs premiers récitants, tels que Goudeau, avec leur culte du macabre, l'enseigne même du cabaret, souvenir de Poë et de son traducteur, et même la plupart des poésies de Charles Cros, bien que celui-ci fût l'auteur de ce *Hareng Saur* que publie l'*Anthologie,* charge d'atelier, mais qui faisait prévoir la diffusion du nouvel humour. Bientôt, en effet, la première page du journal que publiait la maison en fut pleine. Alphonse Allais et Georges Auriol l'avaient accaparée.

*
* *

Mais il ne faudrait pas s'aventurer jusqu'à dire que cet humour spécial et très anglo-saxon est le seul qui a subsisté. Peut-être même est-il en voie de décadence, ayant assez vite épuisé la matière qui lui convient. Ni Tristan Bernard ni peut-être Sacha Guitry n'appartiennent à cette école, ni Courteline. L'observation, la psychologie, rentrent avec eux dans l'humour. Le dessin si ferme et presque trop appuyé de Courteline est de la caricature, mais la caricature ne va pas sans un modèle, et il y a dans quelques fantaisies de Tristan Bernard une singulière finesse, un sens curieux de certains des petits mobiles qui font agir les hommes : les causes secrètes d'un acte en apparence honorable, ou joli, ou simplement courtois, quels motifs à faire sourire, tout doucement! Il y a, dans *Amants et*

Voleurs, de Tristan Bernard, deux ou trois pages qui n'ont pas l'air d'y toucher, mais qui sont à cet égard bien caractéristiques. On y voit un bon jeune homme, dans le casino d'une plage quelconque, s'apprêter à écrire à une petite amie. C'est de toute nécessité, il faut qu'il écrive, il a promis, et il ne trouve absolument rien à dire... « Je pense toujours à toi... Que le temps me paraît long... » Oui, ça peut aller, mais après? Décemment, on ne peut pas s'en tirer à moins de quatre pages, et où les trouver? L'épistolier devient maussade. Des amis passent : « Tu fais cinquante, au billard? — Mais non, tu vois bien, j'ai à écrire! » Ecrire quoi? Il n'en sait toujours rien. Mais quelqu'un, tout à coup : « Tu sais, les trois petites misses? Figure-toi qu'elles ont perdu pied dans un trou, en se baignant. Noyées, mon vieux! On les enterre demain. » Alors le bon jeune homme, tout à coup illuminé, tient sa lettre : « Quel affreux malheur, ma chérie! Imagine-toi que trois charmantes petites filles... » En cinq minutes, maintenant, la lettre est écrite. Il ira jouer au billard.

Notez qu'en même temps l'humour par mêlée du comique et du tragique, du rire et du sentiment, des antithèses verbales, des rimes millionnaires, l'humour des romantiques a persisté. *Cyrano de Bergerac* et *Chantecler* en sont pleins, de quoi Banville s'applaudirait. Il faut donc admettre qu'il subsiste, à côté les unes des autres, trois ou quatre formes du genre et peut-être davantage, que celui-ci touche à la grande

caricature avec Monnier et Courteline, qu'il accueille les ironistes, si l'on y met de la bonne volonté, — à quoi je ne suis guère disposé : un ironiste, me semble-t-il, *n'est pas* un humoriste; et si l'on a glissé dans cette anthologie certaines pièces, telles que le *Riquet* d'Anatole France, et d'autres encore, c'est par faiblesse, parce qu'elles sont charmantes, mais elles ne sont pas « de l'humour », — et qu'on n'ose pas arracher de son domaine certains pastiches, qui sont des bouffonneries lyriques et n'ont sans doute qu'un droit discutable à en faire partie, mais qui amusent ou surprennent; et ceci, à la rigueur, peut suffire!

J'ajoute qu'il y aurait peut-être encore quelques pages à écrire, mais elles ne sont pas de ma compétence, sur les rapports de l'humour et de l'aliénation mentale! Non pas que les humoristes, je pense, soient beaucoup plus fréquemment fous que les autres hommes de lettres, mais on s'aperçoit moins aisément de leur folie, précisément parce qu'on ne leur demande pas d'avoir le sens commun! On continue donc de les lire, sans pouvoir se douter de rien, alors que depuis longtemps on sait que la cervelle d'un économiste ou d'un historien est détraquée. Rien n'étonne de leur part, ni le délire verbal, par association de mots qui ne s'enchaînent que par le son, ni les associations d'idées incohérentes L'exemple que nous en donnons dans la biographie du pauvre André Gill, qui mourut à l'asile de Charenton, en est une bonne preuve. « Celui

qui a écrit ce livre, disait-il dans une préface écrite cinq ans avant son internement, n'existe pas. C'est-à-dire qu'il se manifeste partout : partout, nulle part; nulle part, et en tout. Tout est rien. Rien est tout : Toutou, pauvre chien! »

Et enfin, je pourrais développer dans un long chapitre, si déjà je n'avais été trop long, la considération suivante : « Tous les auteurs gais ne sont pas des humoristes; tous les humoristes ne sont pas gais. » On a fait ce qu'on a pu, dans cette anthologie, pour éviter qu'on s'en aperçût.

Pierre MILLE.

ANTHOLOGIE

DES

HUMORISTES FRANÇAIS

HENRI MONNIER

(1799-1877)

Bibliographie. — *Scènes populaires* (1830); — *Nouvelles Scènes populaires* (1835-1839); — *le Chevalier de Clermont* (1837); — *Scènes de la ville et de la campagne* (1841); — *Un Voyage en Hollande* (1845); — *les Bourgeois de Paris* (1854); — *les Diseurs de riens* (1855); — *Mémoires de M. Joseph Prudhomme* (1857); — *la Religion des imbéciles* (1862); — *Nouvelles Scènes populaires* (1862).

Théâtre : *les Compatriotes* (Variétés, 1849); — *Grandeur et Décadence de M. Joseph Prudhomme* (Odéon, 1852); — *le Roman chez la portière* (Palais-Royal, 1855); — *le Bonheur de vivre aux champs* (Palais-Royal, 1855); — *Peintres et Bourgeois,* 3 actes en vers (Odéon, 1855); — *les Métamorphoses de Chamoiseau* (1856) ; — *Joseph Prudhomme chef de brigands* (Variétés, 1860).

Henri Monnier naquit à Paris en 1799. Sa famille en fit d'abord un clerc de notaire, mais il se lassa vite de la procédure et entra dans l'atelier de Girodet pour se livrer à la peinture. Il n'eut jamais de talent comme peintre, mais il se fit rapidement connaître comme caricaturiste. Mais ce moyen d'expression ne suffit pas à sa nature exubérante. Ses qualités d'ironiste ne trouvaient pas le moyen

de s'exprimer toutes dans les charges qu'il crayonnait. Il se mit bientôt à écrire et publia ses premières *Scènes populaires*, en 1830. Il les avait, bien entendu, illustrées lui-même. La plupart des nouvelles que contenait ce volume obtinrent un énorme succès : le *Roman chez la portière*, le *Voyage en diligence*, le *Dîner bourgeois*, le rendirent tout de suite populaire.

Insatisfait encore et n'ayant pu, par ces moyens, s'exprimer tout entier, il voulut s'essayer au théâtre et joua la comédie sur la scène du Vaudeville, mais il renonça vite à ce nouveau métier.

L'œuvre de Henri Monnier semblera sans doute un peu poussiéreuse aujourd'hui. Les types qu'il peignit et qui paraissaient si vivants à ses contemporains ont maintenant bien vieilli. Il n'en est pas moins vrai qu'il exerça sur son temps une véritable influence. Le personnage de M. Prudhomme reste le type traditionnel du bourgeois sous Louis-Philippe.

Henri Monnier mourut à Paris, le 3 janvier 1877, emporté par une congestion cérébrale.

UN VOYAGE EN DILIGENCE

L'intérieur.

L'homme aux moustaches. — Mademoiselle, vous avez bien tort de ne pas prendre ma place.

La jeune personne. — Je vous remercie, monsieur.

La vieille dame. — Nous avons affaire à de grands malotrus, n'est-ce pas, Mimire ? (Le petit chien ne répond pas.)

Un voyageur. — Ça n'a pas le sens commun de charger ainsi une voiture.

Un autre voyageur. — C'est-à-dire que je suis toujours à me demander comment il se fait qu'il n'arrive pas encore plus d'accidents. (M. Prudhomme

garde le silence. Il est occupé à vider ses poches dans celles de la voiture.)

Le 1er voyageur. — La route est assez belle.

Le 2e voyageur. — C'est en plein hiver qu'il faut la voir.

M. Prudhomme. — Règle générale, messieurs : quand on monte en diligence, on devrait toujours faire son testament. Je solliciterai la faveur d'ouvrir de mon côté; ce concours d'haleines nécessite l'ouverture de l'une des deux portières; car il y a encore à éviter le courant d'air.

La vieille dame. — Mais, monsieur, mieux alors vaudrait être sur l'impériale.

M. Prudhomme. — J'aurai, madame, l'honneur de vous faire observer que je ne puis cependant pas étouffer.

L'homme aux moustaches. — Vous ne pouvez pas, madame, empêcher d'ouvrir du côté opposé au vôtre.

La vieille dame. — Je vous prie, monsieur, de ne pas m'adresser la parole davantage... Je ne vous dis rien, quand vous ricanez dans vos moustaches... Je ne ris pas, moi, et n'en ai pas sujet.

M. Prudhomme, mettant la tête à la portière. — Le temps a l'air de vouloir se lever.

Un voisin. — Je crois plutôt que nous aurons de l'eau.

M. Prudhomme. — Je l'avais d'abord pensé. Pardon, monsieur... vous n'êtes pas de Paris ?

Le voisin. — Non, monsieur.

M. Prudhomme. — Je m'en étais douté. Monsieur va-t-il à la même destination que la voiture ?

Le voisin. — Non, monsieur.

M. Prudhomme. — Alors, monsieur s'arrêtera probablement en route ? Monsieur est avocat ?

Le voisin. — Non, monsieur.

M. Prudhomme. — Mon chapeau dans le filet ne vous incommode pas, mademoiselle ?

La jeune personne. — Non, monsieur.

L'homme aux moustaches. — Donnez-moi votre petit panier, mademoiselle; je vais le mettre dans le filet.

La jeune personne. — Merci, monsieur.

M. Prudhomme. — C'est la première fois, sans doute, que mademoiselle voyage ?

La jeune personne. — Non, monsieur.

M. Prudhomme. — Je dis mademoiselle, je puis me tromper; mais je suppose bien que vous n'êtes pas mariée.

La jeune personne. — Non, monsieur.

M. Prudhomme. — Plus nous nous éloignerons de Paris, plus la route deviendra agréable. Tenez, mademoiselle, croisons nos jambes... Bien... c'est cela. Ça fait que nous ne nous gênerons pas... Allongez... Allongez... ne craignez rien... c'est cela. — Monsieur est militaire ?

L'homme aux moustaches. — Oui, monsieur.

M. Prudhomme. — Je ne m'étais donc pas trompé ? Je suis assez physionomiste... Fantassin ou cavalier ? si toutefois, monsieur, il n'y a pas d'indiscrétion...

L'homme aux moustaches. — Non, monsieur.

M. Prudhomme. — Je vous en fais mon compliment... Ah ! dame ! quand, pendant trente années consécutives, un pays a envoyé des troupes dans les quatre coins de l'Europe, il n'est pas étonnant de se rencontrer avec des militaires. J'ai été réquisitionnaire, moi qui vous parle, monsieur, puis de la garde nationale dès sa première institution, sous M. de La Fayette. Je ne vous parle pas d'hier... Notre costume a subi depuis des modifications; de très grandes modifications ont été apportées à notre

costume; oui, monsieur : j'ai vu MM. nos officiers en laine... c'était fort original; mais c'était comme cela, il n'y avait pas à dire. J'ai vu Louis XVI, Mirabeau, le comte de Vergennes, Collot d'Herbois, toute la Convention, les girondins, et le siège, et la prise de la Bastille, la Fédération... Aussi je vous assure que rien de ce qui se fait de nos jours ne m'étonne.

La vieille dame. — Je crois bien, après toutes ces horreurs-là.

M. Prudhomme. — Vous avez aussi vu cela, vous, madame?

La vieille dame. — Oui, monsieur, dans les bras de ma nourrice; car vous n'avez pas, j'aime à le penser, la sotte prétention de me croire votre contemporaine?

M. Prudhomme. — Non, certainement, madame.

La vieille dame. — J'ai beaucoup vu, aussi, moi, monsieur, certainement. J'ai vu le monde... le grand monde...; j'ai rencontré des malotrus aussi... quelquefois...; mais je ne me suis jamais trouvée, si ce n'est aujourd'hui, pour la première fois, avec des gens assez peu généreux pour laisser une portière ouverte, quand c'est une dame qui en réclame la fermeture.

M. Prudhomme. — Ah! monsieur est militaire...

*
* *

Le relais.

Le voyageur. — Conducteur! ouvrez-nous la portière, s'il vous plaît? (Des boiteux, des aveugles, un crétin et des scrofuleux se précipitent aux portières de la diligence.)

Une vieille femme. — N'oubliez pas, bonnes âmes

charitables, une pauvre vieille de quatre-vingt-dix-sept ans, qui n'pouvont plus gagner sa pauvre vie.

(L'aveugle estropie sur la clarinette la valse de *Robin des Bois*.)

LE CRÉTIN. — Aboûum, aboûum ! fâ fâ ! aboûum, aboûum ! (Il se présente à la portière du coupé.)

ERNESTINE. — Ah ! mon père ! quelle horreur !

M. DE VERCEILLES. — Qu'est-ce encore ?

LE CRÉTIN. — Aboûum, aboûum ! fâ fâ ! aboûum !

M. DE VERCEILLES. — Il est affreux ! Retirez-vous ! Voulez-vous vous retirer ?

ADRIEN, au crétin. — Tiens, te voilà, mon pauvre Pierre ; tu n'as donc pas encore trouvé à te marier ?

LE CRÉTIN. — Aboûum ; aboûum ! fâ fâ ! aboûum !

ADRIEN. — Tu dis toujours la même chose.

LE CRÉTIN. — Fâ fâ ! aboûum, aboûum !

ADRIEN. — Tiens, voilà un sou ; fais le beau. (Le malheureux lève les bras en l'air et se tient en équilibre sur les pointes de ses sabots.) C'est bien, va-t'en, on en a assez. — Eh ! Fournais, voulez-vous prendre quelque chose ?

LE CONDUCTEUR. — Nous avons bien le temps ! Allons, allons, messieurs, voyons, dépêchons-nous.

LE VOYAGEUR. — Conducteur, ouvrez-nous la portière.

LE CONDUCTEUR. — Ah ben, oui, vous ouvrir ! j'vous connais ; nous n'en finirons jamais... Au prochain relais, ça n'est pas long.

M. PRUDHOMME. — Je vous intime l'ordre de m'ouvrir, m'entendez-vous, conducteur ?

LE CONDUCTEUR. — Oui, mon gros papa. — Allons donc, postillon, à cheval... allons-nous coucher ici ?

LA VIEILLE DAME. — Conducteur, avez-vous demandé mon verre d'eau sucrée ?

LE CONDUCTEUR. — On vous le fait, madame ; vous l'aurez au prochain relais.

La vieille dame. — Vous êtes un grossier personnage; je m'en plaindrai à vos chefs.

Le conducteur. — Vous savez, madame, que nous en avons un qui est bien enrhumé. Allons, messieurs, voyons donc, en finirons-nous aujourd'hui?

Adrien. — Voilà! c'est la bonne qui ne veut pas me prendre en sevrage.

Le conducteur. — Allons donc, farceur!

Adrien. — Voilà, voilà! Adieu, méchante!

La servante d'auberge. — Voulais-vous m'laissais... taisais vos mains.

Le monsieur a moustaches. — Vous ne voulez rien accepter, mademoiselle?

La jeune personne. — Je vous remercie, monsieur.

Le boiteux. — N'oubliez pas, messieurs, mesdames, un pauvre orphelin de cinquante-deux ans, qui n'a plus ni père ni mère pour gagner sa pauvre vie. (Changeant de ton.) *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum...*

M. Prudhomme. — Je crois qu'il faut en prendre son parti.

Le boiteux. — *Fiat voluntas tua... adveniat regnum tuum.*

M. Prudhomme. — Allez travailler!... Des gaillards comme ça, dans la force de l'âge... c'est inouï... Les autorités s'endorment; elles laissent exister d'aussi coupables industries... Ah! mon Dieu! prenez donc garde à ce que vous faites, vous, monsieur de l'impériale!... Il paraît que c'est mon épaule qui doit vous servir de marchepied?

Bourdin. — Je ne l'ai pas fait exprès.

M. Prudhomme. — Il n'aurait, parbleu! plus manqué que vous l'eussiez fait exprès.

Le conducteur. — C'est des bêtises, ça, mon-

sieur, d'rester aussi longtemps; c'n'est pas raisonnable non plus.

Le postillon. — En route!... Eh!... eh! là-bas... Eh! houp! houp-là... Allume! allume!... Eh! là-bas. (Toutes les paroles qu'il adresse à ses chevaux sont précédées et suivies de grands coups de fouet.)

(*Un Voyage en diligence;* Calmann-Lévy édit.)

RODOLPHE TOPFFER

(1799-1846)

Bibliographie — *Lettres sur l'exposition de peinture de Genève* (1826); — *Bibliothèque de mon oncle* (1832); — *le Presbytère*, roman (1833); — *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* (1839); — *Nouvelles genevoises* (1841); — *Voyages en zigzag* (1843-1853); — *Essai de physiognomonie* (1845); — *Rosa et Gertrude* (1846), et les albums burlesques : *M. Vieux-Bois; M. Jabot; le Docteur Festin; M. Pencil; M. Crépin; M. Cryptogame.*

Fils d'un peintre, Rodolphe Töpffer se destinait à la peinture, lorsqu'une maladie d'yeux l'obligea à embrasser une autre carrière : celle de l'enseignement.

Il fonda un pensionnat qui fut bientôt célèbre, et qui le devint encore davantage après la publication de ses *Voyages en zigzag.* Ses pensionnaires, qui venaient de fort loin, des Etats-Unis, du Brésil, passaient les vacances à la pension, et Töpffer leur faisait faire chaque année une excursion dans les Alpes.

Il ne s'en tint pas à la publication de ses voyages. En 1832, il se révéla romancier par la publication de la *Bibliothèque de mon oncle* dans une revue genevoise. On le compara aussitôt à Sterne et à Xavier de Maistre. Comme eux, en effet, il s'attache à la description des petits événements familiers, il pousse l'observation des hommes et des choses jusqu'à la minutie.

Sainte-Beuve, qui a consacré à l'ensemble des œuvres de Töpffer deux études, a dit de lui : « Il est de Genève, mais il écrit en français, en français de bonne souche et

de très légitime lignée; il peut être un romancier de la France. »

Rodolphe Töpffer est mort à Genève le 8 juin 1846, à l'âge de 47 ans.

LA BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE

Le fou rire est néanmoins une des douces choses que je connaisse. C'est fruit défendu, partant exquis. Les harangues de mon maître ne m'en ont pas tant guéri que l'âge. Pour *fou rire* avec délices, il faut être écolier et, si possible, avoir un maître qui ait sur le nez une verrue et trois poils follets; cet âge est sans pitié!

Réfléchissant depuis à cette verrue, je me suis imaginé que tous les gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. Ne riez pas devant ces gens-là : c'est rire d'eux; ne parlez jamais de loupe ni de bourgeon : c'est faire des allusions; jamais de Cicéron, de Scipion Nasica : vous auriez une affaire.

C'était le temps des hannetons. Ils m'avaient bien diverti autrefois, mais je commençais à n'y prendre plus de plaisir. Comme on vieillit!

Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, je faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie de quelqu'un de ces animaux. A la vérité, il ne s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, ni de l'attacher à un petit chariot : j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces puériles récréations; mais penseriez-vous que ce soit là tout ce qu'on peut faire d'un hanneton? Erreur grande; entre ces jeux

enfantins et les études sérieuses du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

J'en tenais un sous un verre renversé. L'animal grimpait péniblement les parois pour retomber bientôt, et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois il retombait sur le dos; c'est, vous le savez, pour un hanneton, un très grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa longanimité à promener lentement ses six bras par l'espace dans l'espoir toujours déçu de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. — « C'est vrai que les hannetons sont bêtes! » me disais-je.

Le plus souvent, je le tirais d'affaire en lui présentant le bout de ma plume, et c'est ce qui me conduisit à la plus grande, à la plus heureuse découverte; de telle sorte qu'on pourrait dire, avec Berquin, qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense. Mon hanneton s'était accroché aux barbes de la plume, et je l'y laissais reprendre ses sens pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment je traduisais. S'envolerait-il, ou descendrait-il le long de la plume? A quoi tiennent pourtant les choses! S'il avait pris le premier parti, c'était fait de ma découverte; je ne l'entrevoyais même pas. Bien heureusement il se mit à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des avant-coureurs, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi Colomb, sans voir la côte, pressentait son Amérique. Voici en effet le hanneton qui, parvenu à l'extrémité du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite mon feuillet blanc... c'est l'instant de la plus grande attente!

La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que le vitriol

inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse tout en cheminant; il en résulte une série de points, un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne; puis, changeant d'idée encore, il revient : c'est une S!... A cette vue, un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre; puis, armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom! Il fallut deux heures; mais quel chef-d'œuvre!

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon, c'est... c'est bien certainement le hanneton!

(*Nouvelles genevoises;* E. Dentu édit.)

VICTOR HUGO

(1802-1885)

En citant ici Victor Hugo, nous ne prétendons pas le ranger au nombre des *Humoristes*. Mais dans un ouvrage consacré, en même temps qu'aux humoristes, à l'*humour*, nous avons pensé qu'il serait amusant de reproduire quelques pages où cet empereur des poètes lyriques a, pour ainsi dire, fait joujou avec sa lyre.

La gaieté calembouresque qu'on trouve dans les courts poèmes cités ci-dessous n'est d'ailleurs pas exceptionnelle chez Hugo. « Notre père, qui est aux cieux », comme l'appelait Mendès, aimait la farce, témoin le quatrième acte de *Ruy Blas*, qui est d'une verve aussi endiablée que bouffonne. *Mangeront-ils*, du *Théâtre en liberté*, déborde d'esprit et, disons-le, d'humour.

La lyre d'Hugo, qu'on a comparée à un orchestre, avait toutes les cordes. Nous avons cru devoir faire entendre ici un écho de cette corde-là.

LA FORÊT MOUILLÉE

Une forêt après la pluie. Foule de fleurs et de plantes. Au premier plan, lilas, acacias et faux ébéniers en fleur. Un ruisseau. Un étang. Un âne attaché à un arbre. Flaques d'eau dans l'herbe. Un rayon de soleil dans les feuilles. On voit écrit sur un poteau : IL Y A DES PIÈGES A LOUP.

. . . .

DENARIUS.

La pluie a cessé. — Dieu! que la vie est morose!
Où trouver l'idéal? O vide du cœur!

UN PAPILLON, à une violette.

Rose!

LA VIOLETTE.

Flatteur!

LE PAPILLON.

Un baiser.

LA VIOLETTE.

Prends.

LE PAPILLON, au lys.

Je t'aime, ô lys!

LE LYS.

Coureur!

LE PAPILLON.

Un baiser.

LE LYS.

Prends.

DENARIUS.

L'amour est une vieille erreur;
Le cœur est un viscère. Aimer! Sotte aventure.
L'homme est fait pour rêver au fond de la nature;
Contempler l'infini dans les cieux transparents,
Voilà tout le destin de l'homme.

LE PAPILLON, à un liseron.

Un baiser.

LE LISERON.

Prends.

La pluie a tout à fait cessé. Soleil partout. Toutes sortes d'êtres.

UNE VOIX, dans l'air.

C'est le printemps qui vient, ce frère de l'aurore,
C'est la saison qui rit, sœur de l'heure qui dore;
C'est l'instant où verdit le sillon nourricier,
Où, sonore et gonflé des fontes du glacier,
L'Arveyron bleu s'accouple au flot jaune de l'Arve,
Où Mai sort de l'hiver et le sphinx de sa larve;
Bonheur! Soleil! Les maux et les froids sont finis;
L'azur est dans le ciel, l'amour est dans les nids;
L'amour trouble les yeux de vierge des gazelles;
Oiseaux, mêlez vos chants; âmes, mêlez vos ailes;
Gloire à Dieu!

UN MOINEAU FRANC, sortant de dessous les feuilles et secouant ses ailes.

Dehors, tous!

Au signal donné par le moineau, un mouvement extraordinaire agite la forêt. Il semble que tout s'éveille et se mette à vivre. Les choses deviennent des êtres. Les fleurs prennent des airs de femmes. On dirait que les esprits des plantes sortent la tête de dessous les feuilles et se mettent à jaser. Tout parle, tout murmure, tout chuchote. Des querelles çà et là. Toutes les tiges se penchent pêle-mêle les unes vers les autres. Le vent va et vient. Les oiseaux, les papillons, les mouches, vont et viennent. Les vers de terre se dressent hors de leurs trous comme en proie à un rut mystérieux. Les parfums et les rayons se baisent. Le soleil fait dans les massifs d'arbres tous les verts possibles. Pendant toute la scène, les mousses, les plantes, les oiseaux, les mouches, se mêlent en groupes qui se décomposent et se recomposent sans cesse. Dans des coins, des fleurs font leur toilette, les joyeuses s'ajustant des colliers de gouttes de rosée, les mélancoliques faisant briller au soleil leur larme de pluie. L'eau de l'étang irise les frémissements d'une gaze d'argent. Les nids font de petits cris. Pour le voyant, c'est un immense tumulte; pour l'homme, c'est une paix immense.

UN BOUTON D'OR, à une pâquerette.

Vois, ma sœur du gazon,
Le soleil éclater de rire à l'horizon.

LE MOINEAU.

Beaux jours! Chacun s'en va vers sa terre promise,
Et part pour son Eden. L'Anglais fuit la Tamise,
Le Turc cherche la Mecque, et le Grec lorgne Spa.

UN HOCHEQUEUE.

Congé!

UNE ABEILLE.

La clef des champs!

UN MOUCHERON, apercevant une rose et se tournant vers le soleil.

Baiserai-je, papa?

LE MOINEAU.

L'artificier Phœbus là-bas tire sa gerbe.

UN MYOSOTIS.

Un peu d'arc-en-ciel tremble au bout de tout brin d'herbe

UNE BRANCHE D'ARBRE.

Ce bougon de nuage est parti. C'est charmant.
Jouons.

UNE CHOUETTE, du creux d'un saule.

Arbres, fleurs, nids, profitez du moment.
Vivez, chantez! jasez comme un club de portières!
Mais gare l'oiseleur! Gare les bouquetières!
Gare le bûcheron!

LES FLEURS.

Tout ça, c'est des ragots.

LES OISEAUX.

Nous ne te croyons pas.

LA CHOUETTE.

Prenez garde.

LES BRANCHES D'ARBRES.

Fagots!

LE MOINEAU, chantant.

Comme j'allais entrer pour lorgner dans l'église
Cidalise,
Je me suis arrêté pour prendre le menton
A Goton.

LE HOCHEQUEUE.

Que chantes-tu là?

LE MOINEAU.

J'ai cueilli cette morale
Du temps où, ne rêvant qu'églogue et pastorale,
Dans les bois de Meudon j'avais pris pour palais
La barbe d'un vieil antre, ami de Rabelais.

Aux oiseaux.

Hé! venez voir, pinsons, verdiers, les geais, les merles!
La toile d'araignée est un sac plein de perles.

UN NÉNUPHAR, se penchant.

Charmant!

L'ARAIGNÉE.

J'aimerais mieux des mouches.

LES OISEAUX.

Nous aussi.

UNE ORTIE.

L'oiseau vaut le chat.

LES GOUTTES DE PLUIE, tombant de feuille en feuille.

Ut-Ré-Mi-Fa-Sol-La-Si-
Ut.

LE MOINEAU.

Çà, jouons.

LE HOCHEQUEUE.

Faisons un horrible vacarme.

DENARIUS, en contemplation.

Frais silence!

UNE GOUTTE D'EAU, en tombant.

J'étais goutte d'eau, je suis larme.
Femmes, ne tombez pas.

LE MOINEAU.

La femme, ô goutte d'eau,
Ne tombe pas! Va voir à Mabille, au Prado,
Partout où l'amour mène à grands guides son coche,
Au Wauxhall. L'homme tombe, et la femme...

LA SURFACE DE L'ÉTANG.

Ricoche.

LA LAVANDE.

La taille de la guêpe est charmante.

L'ORTIE.

Corset.

LA GUÊPE.

Cette lavande en fleur sent bon.

LA RONCE.

Water-closet.

LES PAPILLONS.

Jouons!

LES OISEAUX.

Courons!

LE MOINEAU.

Pillons! L'ordre c'est le délire.

Entre un paon.

LE PAON.

Quel tumulte de chants et de cris! Bruit de lyre

Mêlé de grincements. Sous ces acacias
On croirait qu'Apollon écorche Marsyas.

LE MOINEAU.

A sac les fleurs ! Drinn ! Drinn !

LE PAON.

Toi qui fais ce tapage,
Qu'es-tu ?

LE MOINEAU.

Je suis gamin ; autrefois j'étais page.
Je m'ébats, cher seigneur. Si je n'étais voyou,
Je voudrais être rose et dire : *I love you.*
Je suis l'oiseau gaîté, rapin de l'astre joie.
A nous deux nous faisons le printemps. L'aigle et l'oie
Sont nos deux ennemis, l'un en haut, l'autre en bas.
Vous êtes entre eux deux. Bonsoir.

Il se jette au milieu du tumulte.

Hé !

Les oiseaux l'accueillent avec de grands cris de joie. Les fleurs et les feuilles s'effarent. Il se tourne vers le paon qui se pavane :

Je m'ébats.

Entre un essaim de frelons.

LES FRELONS, chantant.

A bas Socrate, Epicure,
Shakspeare, Gluck, Raphaël !
A bas l'astre ! à bas le ciel !
Vivent la bave et le fiel,
L'ombre obscure,
La piqûre
Sans le miel !

LE MOINEAU.

A bas les noirs frelons avec leurs voix d'eunuques !

Les oiseaux poursuivent et chassent les frelons avec de grands cris.

LES VIEUX ARBRES, aux oiseaux.

Vous faites trop de bruit ! Paix donc !

LE MOINEAU, aux arbres.

Salut, perruques !

LE HOCHEQUEUE.

Académiciens, fichez-nous donc la paix.
Je sais, vous êtes sourds et vous êtes épais,
Soit. Contentez-vous-en. Foin de vos vieux branchages
Où l'antique Zéphyr redit ses rabâchages !

UN PIQUEBOIS.

A bas, vieux grognons !

LE MOINEAU, regardant autour de lui.

Mais, palsambleu, c'est la cour,
Que ce bois ! C'est Versaille et l'Œil-de-Bœuf...

A une touffe de bruyère.

Bonjour,
La Bruyère.

A une branche d'arbre.

Bonjour, Rameau.

A une corneille sur le rocher.

Bonjour, Corneille.

Au nénuphar.

Bonjour, Boileau.

A un papillon blanc qui tourne autour d'une rose épanouie.

L'enfant, laisse là cette vieille,
Elle est d'hier matin.

Le papillon s'en va.

LA ROSE.

Que cet âge est grossier !

LA FLEUR, à un limaçon qui passe.

Fi! le vilain!

LE LIMAÇON.

Tout beau! je suis un financier,
Je laisse de l'argent derrière moi, les belles.

PLANTES ET FLEURS, en foule, se penchant vers le papillon blanc.

Viens! viens! beau papillon!

LE PAPILLON.

Vos noms, mesdemoiselles?

LE SOUCI.

Mariage.

L'ORTIE.

Vertu.

LA ROMAINE.

Porcia.

LE LIERRE.

Bon accord.

LA SALSEPAREILLE.

Mon nom est force, amour, santé.

L'ORTIE.

Signé Ricord.

UN ROSIER EN FLEURS, au papillon.

Viens chez moi. Mes boutons sont des cachettes d'âmes.

Le papillon se précipite dans le rosier et y disparaît.

LE MOINEAU.

Le tonnerre devrait faire des mélodrames.
A-t-il fait tout à l'heure assez de bruit pour rien!

Au hochequeue.

Regarde. Le bois chante un hymne aérien.
Parmi les Cupidons, marmaille vive et leste,
Bambins ailés, Vénus, bonne d'enfants céleste,
Sourit dans l'ombre à Mars, le divin Tourlourou.

UN NUAGE.

Le bonheur, c'est le ciel !

UN RAMIER.

C'est le nid !

LA CHOUETTE.

C'est un trou.

. . . .

(*Théâtre en liberté;* Hetzel et Quantin édit.)

BON CONSEIL AUX AMANTS

L'amour fut de tout temps un bien rude Ananké;
Si l'on ne veut pas être à la porte flanqué,
Dès qu'on aime une belle, on s'observe, on se scrute;
On met le naturel de côté; bête brute,
On se fait ange; on est le nain Micromégas;
Surtout on ne fait point chez elle de dégâts,
On se tait, on attend, jamais on ne s'ennuie,
On trouve bon le givre, et la bise, et la pluie,
On doit dire : J'ai chaud! quand même on est transi.
Un coup de dent de trop vous perd. Oyez ceci :

Un brave ogre des bois, natif de Moscovie,
Etait fort amoureux d'une fée, et l'envie
Qu'il avait d'épouser cette dame s'accrut
Au point de rendre fou ce pauvre cœur tout brut.
L'ogre, un beau jour d'hiver, peigne sa peau velue,

Se présente au palais de la fée, et salue,
Et s'annonce à l'huissier comme prince Ogrouski.
La fée avait un fils, on ne sait pas de qui.
Elle était ce jour-là sortie, et, quant au mioche,
Bel enfant blond nourri de crème et de brioche,
Don fait par quelque Ulysse à cette Calypso,
Il était sous la porte et jouait au cerceau.
On laissa l'ogre et lui tout seuls dans l'antichambre.
Comment passer le temps quand il neige en décembre,
Et quand on n'a personne avec qui dire un mot?
L'ogre se mit alors à croquer le marmot.
C'est très simple; pourtant c'est aller un peu vite,
Même lorsqu'on est ogre et qu'on est Moscovite,
Que de gober ainsi les mioches du prochain.
Le bâillement d'un ogre est frère de la faim.
Quand la dame rentra, plus d'enfant. On s'informe;
La fée avise l'ogre avec sa bouche énorme :
— As-tu vu, cria-t-elle, un bel enfant que j'ai?
Le bon ogre naïf lui dit : « Je l'ai mangé. »

Or, c'était maladroit. Vous qui cherchez à plaire,
Ne mangez pas l'enfant dont vous aimez la mère.

(*Toute la lyre;* Hetzel et Quantin édit.)

COMÉDIES INJOUABLES QUI SE JOUENT SANS CESSE

I

La marquise Antoinette.

ERSONNAGES : ANTOINETTE, marquise ayant épousé un vieux; autrefois grisette; 30 ans. — ADOLPHE, bon état; 18 ans. — LE DIABLE, souffleur. — Un salon.

ADOLPHE, à part.

Elle est seule.

LA MARQUISE ANTOINETTE, à part.

C'est lui.

ADOLPHE, à part.

Profitons du moment.

Il s'arrête et l'admire.

Qu'elle est belle!

ANTOINETTE, sans se déranger de son attitude.

Bonjour, Adolphe.

A part.

Il est charmant!

ADOLPHE, à part.

C'est l'étoile Vénus!

Il salue.

Madame la marquise...

A part.

Comme elle est adorable et comme elle est exquise
Avec son bras ainsi ployé sous le menton!

ANTOINETTE.

Que dit-on de nouveau?

ADOLPHE.

L'amiral Codrington
Vient de battre les Turcs à Navarin.

ANTOINETTE.

Adolphe,
Qu'est-ce que c'est que ça, Navarin?

ADOLPHE.

C'est un golfe

ANTOINETTE.

En France?

ADOLPHE.

Non, en Grèce.

ANTOINETTE.

Ah! bien.

ADOLPHE.

Au fond, Pylos;
Au premier plan, la baie avec quelques îlots,
Voilà Navarin. Or...

A part.

Quel regard, quelle taille!

Balbutiant.

Madame...

ANTOINETTE.

Nous parlions, je crois, de la bataille...

ADOLPHE.

De Codrington... Non pas! Navarin!

A part.

Je suis fou.
Je patauge.

Haut.

On était dans les eaux de Corfou;
On savait que les Turcs, non sans quelque mystère,
Avaient quitté Cythère...

ANTOINETTE.

Ah! qu'est-ce que Cythère?

ADOLPHE.

C'est une île. Cythère, autrement Cérigo,
On y peut cultiver le poivre et l'indigo.
Cette île sert aux Turcs de poste et de caverne.
Sinan Cigale dit : Cythère est la lanterne
De l'Archipel...

ANTOINETTE, distraite.

Ainsi — l'amiral...

ADOLPHE.

Codrington...

ANTOINETTE.

Après?

ADOLPHE.

Le vingt octobre, au point du jour, dit-on,
Les flottes ont quitté le mouillage de Zante.
La marine ottomane étant molle et pesante,
Le système des Turcs était de refuser...

ANTOINETTE.

Un baiser! je crois bien.

ADOLPHE.

Ce n'est pas un baiser,
C'est le combat.

ANTOINETTE.

C'est vrai. Vous disiez? le système
Des Turcs...

ADOLPHE.

Je ne sais plus où j'en étais...

LE DIABLE, dans le trou du souffleur.

Je t'aime!

ADOLPHE.

Je t'aime!

ANTOINETTE, à part.

Allons donc!

Haut.

Ciel! monsieur, que faites-vous?
Si vous ne lâchez pas sur-le-champ mes genoux, —
Ce que vous faites là, monsieur, n'est pas honnête, —
Je vais sonner, monsieur!

LE DIABLE, à part.

J'ai cassé la sonnette.

ADOLPHE.

Je t'aime!

ANTOINETTE.

Taisez-vous!

ADOLPHE.

Je meurs d'amour!

ANTOINETTE.

Tais-toi!

ADOLPHE.

Madame, ayez pitié! J'ai le cœur plein d'effroi!
Laissez vous adorer ainsi qu'une madone!
Si tu savais! je sens ma tête en feu. Pardonne!
Ah! laisse-moi mourir à tes pieds!

ANTOINETTE, à part.

Dans mes bras!

LE DIABLE.

J'ai cru que le crétin ne s'en tirerait pas.
Il ne savait d'abord pas un mot de son rôle.

On entend un bruit de baisers.

Rêvant et riant.

Sans nous le monde est bête; avec nous il est drôle.

II

Le premier chapitre.

(*Un bois.*)

ROSE.

Puisque votre regard m'apparaît dans l'aurore,

ALBERT.

Puisque en vos yeux je crois voir une étoile éclore,

ROSE.

Puisque je veux rester et fuir quand je vous vois,

ALBERT.

Puisqu'une lyre est moins douce que votre voix,

ROSE.

Puisque à vos pieds les cœurs font des battements d'ailes,

ALBERT.

Puisque vous êtes belle entre toutes les belles,

ROSE.

Puisque l'oiseau ne peut chanter sans vous nommer,

ALBERT.

Puisque je ne puis faire autrement que t'aimer,

ROSE.

Je dis que l'air est frais,

ALBERT.

Je dis que l'onde est pure,

ROSE.

Je vois un grand sourire au fond de la nature,

ALBERT.

Je te prends et t'épouse,

ROSE.

Et de toi je fais choix

ALBERT.

Et je dis que je veux m'en aller dans les bois.

Moment de rêverie.

Viens.

ROSE.

Est-ce pour jamais?

ALBERT.

Oui, donne ta main blanche.

Ils s'enfoncent dans la forêt.

EROS.

Cœur, aie un seul amour!

PAN.

Arbre, une seule branche!

C'est malaisé.

LE DIABLE, dans l'ombre.

Léandre aime à cette heure Héro.

Rose aime Albert. La suite au prochain numéro.

III

Sous les saules.

LUI.

Farouche!

ELLE.

Moqueur!

LUI.

Ta bouche!

ELLE.

Ton cœur!

IV

Giboulées.

Elle, c'est le printemps; pluie et soleil; je l'aime;
Je m'y suis fait.
Un jour, elle me dit :
« Quand même
On est tout seuls, les bois sont doux. Les belles eaux!
La campagne me plaît à cause des oiseaux.
Ecoutons-les chanter. »
Moi, l'âme épanouie,
J'écoutais.
« Les oiseaux, dit-elle, ça m'ennuie.
Jouons.
— Aux cartes ?
— Non.
— A quoi ?
— Je hais le jeu.
Causons. Le jaune est laid, je préfère le bleu.
— Je suis de ton avis.
— Toujours dans les extrêmes!
— Le bleu, dis-je, c'est beau.
— Pourquoi ?
— D'abord, tu l'aimes.
Ensuite c'est le ciel.
— Mais le jaune, c'est l'or.
— Va pour le jaune.
— Il est de mon avis encor!
C'est assommant!
— Faisons la paix.
— Je te pardonne. »
Un autre jour :
« Ami, viens, je me sens très bonne.
Le temps est beau, sortons à pied. »

Comme j'offrais
Mon landau :
« Non, dit-elle, il faut, par ce vent frais,
Marcher, rôder, courir au bois à l'aventure. »
On s'habille, on descend.
« Où donc est la voiture?
— Mais tu voulais sortir à pied. »
— A pied? Jamais!
Marcher par ce vent froid! fi donc! »
Je me soumets.
On attelle.
« Voici le landau.
— Pour quoi faire?
— Mais pour sortir.
— Tords-moi le cou, je le préfère.
Ah çà! tu veux sortir par cet horrible temps! »
Un autre jour :
« Nos cœurs, dit-elle, sont contents.
Ami, j'ignore tout, mais je suis ta servante.
Puisque je sais aimer, je suis assez savante.
Je t'adore. Mon Dieu, c'est toi! »
Le lendemain,
Un grand soufflet sortit de sa petite main,
Et tomba sur ma joue.
« Eh! dis-je.
— Bagatelle!
Viens m'embrasser. Comment me trouves-tu? dit-elle.
— Charmante! »
Et c'est ainsi que je m'accoutumai
Aux inégalités d'humeur du mois de mai.

(*Toute la lyre;* Hetzel et Quantin édit.)

COMMERSON

(1802-1879)

Bibliographie. — *Petite Encyclopédie bouffonne*, contenant : *les Pensées d'un Emballeur, les Ephémérides, le Dictionnaire du Tintamarre, Boutades et Bigarrures* (1853); — *Binettes contemporaines*, 2 vol. publiés sous le pseudonyme de Joseph Citrouillard, illustrés par Nadar (1855); — *l'Humanité, ses droits et ses devoirs* (1861); — plusieurs vaudevilles : *la Clarinette mystérieuse; les Vacances de Cadichet.*

Louis-Auguste Commerson naquit le 20 mars 1802. Il fonda en 1860 un journal qu'il appela *le Tam-Tam*, lequel eut un énorme succès. C'est dans ce journal et plus tard dans *le Tintamarre* qu'il publia cette série de jeux de mots, calembours et plaisanteries de toutes sortes dont les *Pensées d'un Emballeur* ne sont que la réunion en volume. Nous aurions passé sous silence cet écrivain fantasque, dont l'esprit paraîtra sans doute d'une qualité bien inférieure, s'il n'avait joui dans son temps d'une vogue considérable, et si Théodore de Banville ne l'avait en quelque sorte immortalisé dans la préface qu'il écrivit pour l'*Anthologie bouffonne,* préface dans laquelle on peut lire les lignes suivantes, qui ne laissent pas que de nous étonner un peu aujourd'hui :

« Voici un chef-d'œuvre! et le critique chargé d'écrire en tête des *Pensées d'un Emballeur* ces quelques lignes de préface peut se dire à lui-même, comme Buridan à M. de Savoisy : « Voilà la fonction la plus importante « que vous aurez remplie de votre vie! » Quoi donc! vous écrierez-vous un chef-d'œuvre de plaisanteries bar-

bouillées à la craie sur un mur d'atelier, ces folies jetées en un jour de caprice dans le plus fou des journaux, *le Tintamarre,* et qui dépassent encore *le Tintamarre* en folie désordonnée ! Précisément, spontanéité, élévation, profondeur, la colère de l'artiste inspiré, le mépris hautain du philosophe, l'indulgente sérénité du poète, toutes les qualités des ouvrages durables font vivre ces feuilles que leurs auteurs avaient jetées au vent et que le vent du succès rapporte... »

Et encore :

« Joseph Citrouillard est immortel comme Bilboquet; et voilà pourquoi on lira avec frénésie ces *Pensées d'un Emballeur,* dans lesquelles vit audacieusement le côté niais, effronté, cynique, fougueusement matérialiste de notre temps, — temps qui sera racheté pourtant par son espérance et par son rêve! Là encore c'est Bobêche qui parle, Bobêche avec sa veste écarlate, sa queue rouge et son pavillon symbolique, mais Bobêche qui, tout à coup, sans prévenir, et tout en recevant un coup de pied, rencontre, par une audacieuse bonne fortune, l'axiome de Balzac, la touche de Gavarni, l'éloquente raillerie d'Aristophane; le tout au milieu de calembredaines à vous rendre fou... »

PENSÉES D'UN EMBALLEUR

Je ne connais que trois espèces d'hommes : les hommes heureux, les hommes malheureux et les emballeurs.

*
* *

Les femmes ne savent bien que ce qu'elles n'ont pas appris.

*
* *

Aujourd'hui tout le monde pose.

L'homme *pro*pose, la femme *dis*pose, l'industrie

*ex*pose, le commerce *dé*pose, les sciences *com*posent, et les grands hommes *re*posent.



L'absence est le cuir à repasser de l'affection.



J'aime mieux être tiré à quatre épingles qu'à quatre chevaux.



N'avez-vous pas remarqué qu'il y a quelque chose de mystérieux dans une huître?



Je ne sais si je ne déteste pas plus un faux col qu'un faux témoignage.



Si j'avais une statue à élever à *Mac-Adam*, je ne le représenterais pas assis; je le ferais *de boue*.



Un homme qui compte les pavés est un flâneur; un homme qui compte les étoiles est un rêveur.



Un acteur du cirque m'a dit dernièrement : « Prêtez-moi cent francs.

— Eh bien, vous n'êtes pas gêné! m'écriai-je.

— Si je n'étais pas gêné, je ne vous les demanderais pas. »

*
* *

Je vais quelquefois à l'Odéon, je trouve que c'est une infamie : voilà mon opinion.

*
* *

La philosophie a cela d'utile qu'elle sert à nous consoler de son inutilité.

*
* *

La lune est le pain à cacheter de la nature.

*
* *

L'argent, dans ma poche, file plus vite que la reine Berthe et qu'un quinquet.

*
* *

Demandez à Napoléon Landais ce que c'est que Dieu, il vous répondra que c'est une diphtongue.

*
* *

J'aimerais mieux aller hériter à la poste que d'aller à la postérité.

*
* *

La vie est une flamme éternelle, et nous sommes

les bûches destinées à l'alimenter. Cette pensée m'est venue en regardant mon propriétaire.

*
* *

Mirabeau aimait avec force : c'est une de ses faiblesses.

*
* *

Faire un retour sur soi-même, c'est se gargariser l'âme.

*
* *

Voici mon opinion sur la poésie : les vers sont de petites prisons cellulaires où la pensée est coffrée.

*
* *

Mieux vaut marcher dans le chemin de la vertu que dans celui de l'Odéon.

*
* *

Les demoiselles ne devraient être reçues en paradis qu'autant qu'elles auraient vécu en saintes sur la terre.

Cette pensée m'est venue en contemplant le ciel et une jeune fille.

LOUIS DESNOYERS

(1802-1868)

Bibliographie. — *Les Aventures de Jean-Paul Choppart; — les Béotiens de Paris; — les Aventures de Robert-Robert.*

Louis-Claude-Joseph-Florence Desnoyers, célèbre vers 1850 par deux romans qui firent fureur, *les Aventures de Jean-Paul Choppart*, écrit pour les enfants, et *les Aventures de Robert-Robert,* écrit pour les adolescents, était né à Replonges, dans l'Ain, en 1802.

Il fit ses études au collège de Mâcon, et fut pendant quelque temps maître répétiteur. Il se lassa vite de ce modeste métier et arriva à Paris, où il essaya, d'abord sans succès, de faire du journalisme. Le *Globe* et le *Figaro* lui ayant refusé ses articles, il résolut de fonder lui-même un journal.

L'Etat exigeait alors du fondateur d'un nouveau journal un cautionnement de cent mille francs. Desnoyers, qui ne possédait pas une telle somme, éluda la difficulté en publiant son journal sous des titres différents : le *Sylphe* devint le *Lutin*, qui devint à son tour le *Trilby* et le *Follet*.

Sous le nom de l'*Aigle*, le journal put enfin paraître régulièrement. Girardin était au nombre des rédacteurs. Mais le journal fut interdit en 1830.

Desnoyers devint alors le rédacteur en chef du *Corsaire,* qui avait pour directeur Viermot. Après quoi, il fonda, en décembre 1831, *la Caricature,* et presque en même temps il contribuait au succès d'un journal nou-

veau, *le Journal des Enfants,* par la publication de son *Jean-Paul Choppart.*

Mais sa manie de créer de nouveaux journaux n'était point encore satisfaite. Le 1er décembre 1832 paraissait le premier numéro du *Charivari.* Il signait en même temps la critique musicale dans le *National,* et peu après prenait la direction littéraire du *Siècle.*

On voit, par ces notes rapides, que Desnoyers fut en somme, avant tout, un journaliste. Son esprit de polémiste était célèbre. On se rappelle ces vers de lui, dont un au moins est resté proverbial :

Habitants du Havre, Havrais,
Je viens de Paris tout exprès
Pour déboulonner la statue
De Delavigne Casimir.
Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

Il mourut à Paris, au mois de décembre 1868.

SUPERBE ALLOCUTION DU *MARQUIS*
EN FAVEUR DE L'ÉLIXIR PHILANTHROPIQUE
DE L'ILLUSTRE MATHUSALEM
ET PAR CONSÉQUENT
EN FAVEUR DU PEUPLE FRANÇAIS

... Tous ces préparatifs achevés, le *Marquis de la Galoche* se mit en marche, précédé comme toujours de son horrible cacophonie, et alla se poster fièrement sur la place du village...

Cela fait, il prit majestueusement la parole en ces termes :

« Messieurs et dames, tous les philosophes tant anciens que modernes, tous les savants qui ont consacré leurs veilles à l'étude de l'humanité, s'ils se sont disputés et injuriés sur beaucoup de points,

se sont du moins accordés sur celui-ci, à savoir, que l'homme paraît être sujet à une foule de maladies.

(Marques d'étonnement dans la foule.)

« Cette découverte est, à coup sûr, une de celles qui font le plus d'honneur à leurs laborieuses investigations.

« Mais sans en appeler au témoignage presque unanime des philosophes de tous les temps, je dirai même de toutes les époques, qui ont le plus approfondi cette importante question, je me borne à invoquer ici votre propre expérience... Hein?... plaît-il? Il me semble que ce *Mossieu*, là-bas, sourit avec un air d'incrédulité... Permis à lui!... Sa conduite ne prouve pas une grande capacité physiologique; mais les opinions sont libres. Je persiste donc, et je dis que, à l'exception de *Mossieu*,

(Tous les regards cherchent avec une expression de blâme l'incrédule qui n'existe pas.)

« ... Oui, à l'exception de *Mossieu*, il n'est aucun de vous, messieurs et dames, qui, interrogé par un magistrat, osât répondre en justice, la main sur la conscience : « Non, l'homme n'est pas sujet à une foule de maladies! » Il n'est aucun de vous, en effet, qui n'ait eu l'occasion d'observer, çà et là, que l'homme est sujet à la fièvre, à la colique, à la berlue, au mal de dents, à la goutte, aux engelures, au tétanos, au choléra, aux *pères Loriot*, aux fluxions de poitrine, aux rhumes, aux tuiles sur la tête, aux cors, aux anévrismes, aux durillons, à trente-six mille autres inconvénients de ce genre. Non, messieurs et dames, vous n'êtes pas venus, sans avoir remarqué cela, jusqu'à l'âge que vous avez peut-être. (Ce mot ne s'adresse point au sexe enchanteur qui

m'écoute, et qui ne saurait avoir aucune espèce d'âge.)

(Ici les femmes présentes minaudent avec grâce.)

« Je me plais à rendre cette justice à la finesse d'observation dont la nature vous a doués.

(Assentiment général.)

« Or, messieurs et dames, ce n'est pas tout que dire : « Il est à peu près généralement reconnu que « l'homme est sujet à une foule de maladies. » Le premier venu peut être capable d'en dire autant. Ce n'est pas là qu'est le difficile. Le difficile, c'est de les guérir.

(Adhésion générale.)

« Par malheur, il ne paraît pas que ce soit jusqu'à présent le but que se proposent la plupart des grands philosophes qui se sont occupés de la matière... Eh bien, messieurs et dames, ce qu'aucun d'eux n'a pu faire jusqu'à ce moment, je viens le faire, moi qui vous parle! Et si j'ose me flatter d'une telle supériorité, ce n'est point pour satisfaire un puéril amour-propre. Non, je dois le proclamer hautement, car je rougirais de me parer des plumes d'un autre : ce remède surprenant, cet élixir incomparable, je dirai même... sans pareil, que je vous apporte en ligne directe du fond de l'Arabie Pétrée, eh bien! je n'en suis que le très humble dépositaire. C'est à l'illustre Mathusalem, plus vulgairement connu dans les campagnes sous le nom de Mathieu-Salé, que l'humanité en est redevable. Oui, messieurs et dames, au respectable Mathusalem, dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler; ingénieux savant qui, par l'effet seul de son élixir, parvint sain et sauf à l'âge de neuf cent neuf ans, neuf mois, neuf jours, et conserva si bien toute la vigueur de la

jeunesse, qu'au moment même de son trépas il se portait parfaitement bien. Certainement, s'il ne fût pas mort, il eût vécu encore bien plus longtemps!

(Signes marqués de doute.)

« Or, messieurs et dames, la recette de ce précieux baume avait été perdue dans la suite des siècles. Tout se perd ici-bas. Il n'est aucun de vous, en effet, qui n'ait perdu en sa vie au moins quelque tabatière, quelque parapluie, quelque mouchoir de poche, quelque serin, que sais-je?

(Assentiment non équivoque.)

« Mais si tout se perd, tout se retrouve. Pensée consolante, s'il en fut! Quand je dis que tout se retrouve, j'en excepte naturellement les serins, les mouchoirs, les tabatières, et surtout les parapluies. Je ne veux parler que des idées. Les idées se retrouvent toujours : c'est ce qu'on appelle inventer. C'est ainsi qu'un hasard, que je ne crains pas d'appeler fortuit, a fait dernièrement retrouver cet élixir dans les déserts de l'Arabie Pétrée, où il obtient depuis ce moment un véritable succès de vogue...

« Le voici, messieurs et dames, ce remède étonnant qui a eu l'honneur de captiver les suffrages de l'Académie royale de médecine de Berlin. La preuve que je ne vous en impose pas, c'est que l'étiquette le dit, comme vous pouvez vous en convaincre.

(Approbation unanime.)

« Je ne m'arrêterai pas, du reste, à vous en faire l'éloge : je me contenterai de vous dire qu'il guérit de tout, même des maladies qu'on n'a pas encore.

(Murmure flatteur.)

« Oui, messieurs et dames, il guérit même d'a-

vance, par opposition à tant d'autres remèdes qui ne guérissent pas même après.

(Rires et applaudissements.)

Il guérit les malades, il guérit les gens bien portants, et il faut qu'un individu soit diablement mort pour qu'il ne le fasse pas ressusciter.

(Admiration croissante.)

« Avez-vous la migraine? Très bien! Versez-en deux ou trois gouttes dans un verre d'eau, et avalez sans crainte : cela n'a pas de mauvais goût, cela ne sent absolument rien. Eh bien! crac! votre migraine disparaît comme si on vous l'ôtait avec la main.

« Avez-vous mal au pied? Très bien! même dose, et crac! votre mal de pied s'en va comme si l'on vous coupait la jambe...

« Bref, mon *élixir de Mathusalem,* ou, si vous tenez à vos locutions nationales, de *Mathieu-Salé,* guérit comme par enchantement l'apoplexie, l'esquinancie, la pleurésie, l'asphyxie, la léthargie, la frénésie, la phtisie, l'aristocratie, la démocratie, la facétie, la folie, la catalepsie, la suprématie, la gastronomie, l'impéritie, l'autocratie, la chiromancie, la myopie, l'orthodoxie, la palinodie, la superficie, la bélomanie, la bradypepsie, la catoptonomancie, la cristallomanie, la lénomancie, la leuco-flegmasie, la libanomancie, l'arinocratie, l'hydrophobie, la paralysie, l'épilepsie et même la mélancolie. Il fait voir les sourds, fait entendre les aveugles, redresse les bossus, rajeunit les vieillards, calme le feu du rasoir, et préserve la peau de toute tache de rousseur. Je n'en finirais pas. Il faut l'éprouver pour le croire!...

(Explosion d'enthousiasme.)

« ... Mais, au surplus, ce n'est point par l'appât d'un vil lucre que je travaille : c'est pour soulager

l'humanité souffrante. Gardez votre argent, messieurs et dames; gardez-le! je n'en veux point; je ne veux que le remboursement pur et simple de mes avances; voilà tout. Je n'ai pas besoin d'argent, moi; je puis même en prêter. Qui est-ce qui veut que je lui prête de l'argent? Il n'a qu'à passer au bureau; ce sera sans intérêt.

(Témoignage de reconnaissance. Quelques personnes, plus sensibles que les autres, se prennent à verser des larmes d'attendrissement.)

« Mais, me direz-vous, à combien donc ton *élixir de Mathusalem?*

« Je réponds à cela que je ne vends pas mon élixir. Non, messieurs, je le donne. Ce n'est rien pour le contenu : c'est seulement deux sous pour la fiole. Deux sous, pas davantage! C'est six francs de moins que ça ne me coûte à moi-même. Enfin, n'importe! O humanité souffrante! que ne ferais-je pas pour te secourir!...

(L'attendrissement devient universel.)

« Mais, dois-je vous le dire?... vous avez de plus, par-dessus le marché (en donnant deux sous de plus), un recueil de secrets importants, tirés du *Grand Albert,* pour toutes les circonstances de la vie, y compris les démarches à faire pour se marier; la liste des formalités à remplir pour s'exempter de la conscription, quand on est sourd, bossu, aveugle, paralytique ou défunt; et enfin la véritable manière de confectionner les cerises à l'eau-de-vie, et de mettre sa cravate d'une manière un peu *chouette.*

« Vous avez de plus, par-dessus le marché (en donnant deux sous de plus), un recueil de douze complaintes sur les plus jolis assassinats de cette année, avec des airs nouveaux, très faciles à chanter, pour égayer l'honorable société où l'on se trouve.

« Vous avez de plus, par-dessus le marché (en donnant deux sous de plus), un *Talleyriana*, choix unique de bons mots, reparties piquantes, calembours et facéties diverses, que Son Eminence le prince de Bénévent a dits avant sa mort, et qui en ont fait un si illustre diplomate. Quand on possède ce petit livre, on peut se présenter partout sans crainte, même à la cour, et improviser de mémoire, pour toutes les circonstances, une foule de ces problèmes saugrenus, de ces coq-à-l'âne délicieux, de ces ingénieuses bêtises, qui font immédiatement d'un individu l'homme le plus spirituel de l'époque.

« Tout cela, pour la bagatelle de deux sous! de quatre sous! de six sous! de dix sous! Il y en a pour toutes les fortunes. Quant aux personnes qui n'auraient pas le moyen, qu'elles se présentent sans crainte; je me ferai un devoir de leur administrer gratuitement mon élixir, pourvu qu'elles soient munies d'un certificat d'indigence délivré par M. le maire, légalisé par M. le préfet, et approuvé par M. le ministre des finances...

« Approchez donc, messieurs et dames! Voici le reste de mes magasins! Il ne serait plus temps demain! Profitez de l'occasion! Parlez! Faites-vous servir! En avant la musique! »

(*Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart;* Bernardin-Béchet édit., 1870.)

LÉON GOZLAN

(1806-1866)

Bibliographie. — *Le Notaire de Chantilly*, roman (1836); — *Washington;* — *Levert et Socrate Leblanc* (1838); — *le Médecin du Pecq* (1839); — *la Dernière Sœur grise* (1842); — *le Dragon rouge* (1843); — *Aristide Froissard* (1844); — *les Nuits du Père-Lachaise* (1845); — *Histoire de cent trente femmes* (1853); — *le Lilas de Perse* (1854); — *Balzac en pantoufles* (1856); — *les Emotions de Polydore Marasquin* (1857); — *la Folle n° 16* (1861); — *le Vampire du Val-de-Grâce* (1862); — plusieurs recueils de nouvelles : *les Méandres* (1842); — *la Nuit blanche* (1844); — *les Vendanges* (1853); — *le Tapis vert* (1855); — *la Folle du logis* (1855).

Théâtre : *la Main droite et la Main gauche* (Odéon, 1842); — *le Livre noir ;* — *Louise de Nanteuil;* — *le Gâteau des Reines* (Théâtre-Français, 1855); — *la Pluie et le Beau Temps ;* — *Une Tempête dans un verre d'eau*, etc.

Hippolyte Babou a écrit, dans *les Sensations d'un Juré* (Lemerre, 1875), une biographie de Gozlan, à laquelle nous emprunterons les lignes que l'on va lire, les mieux faites, nous a-t-il semblé, pour donner une idée de ce que fut l'auteur de *Polydore Marasquin*.

« Léon Gozlan a toujours été, de son vivant, un personnage énigmatique : vingt-quatre heures après sa mort, il était devenu un personnage légendaire...

« Il est né, dit-on, à Marseille... Quelle est l'année de sa naissance, 1806, 1803, 1799 ? Rêvez, conjecturez, choisissez : il plaît à la légende que Léon Gozlan, qui dissi-

mulait son âge, ait été bercé sur le seuil du XIXe siècle, par la main défaillante du XVIIIe.

« Comment s'est passée son enfance? Autour d'une église ou d'une synagogue? L'a-t-on baptisé, l'a-t-on circoncis? Ici les témoignages se croisent et se brouillent : c'est un écheveau sous la patte d'un chat... Il ne savait ni le Vieux Testament ni le Nouveau, ni le Catéchisme ni le Talmud, ni le latin ni l'hébreu, quand il s'embarqua, dit-on, sur un navire marchand qui faisait voile vers le Sénégal...

« On ignore ce que le capitaine vendit aux colons et aux sauvages; mais son jeune passager a raconté plus tard qu'il revint à Marseille au milieu de marchandises vivantes qui encombraient et affamaient le navire. Le capitaine ramenait en France tout un bataillon de singes faméliques... Est-ce en compagnie de ces quadrumanes que Léon Gozlan devint assez naturaliste pour décrire plus tard avec tant d'ironie les mœurs de l'espèce simiesque, dans ce livre si sage et si fou, *les Emotions de Polydore Marasquin?* Est-ce alors qu'il étudia les gibbons et les jockos, les papions et les mandrilles, les ouendrons et les patas, les doucs et les moustacs, les talapoins et les mangabeys? Polydore Marasquin, dans ses *Emotions,* ne se souvient-il pas des premières observations du jeune Gozlan? Est-il vraisemblable que ce Portugais de Macao, qui n'avait pas lu Voltaire, ait eu la fantaisie satirique de poursuivre et d'atteindre l'homme sous le poil du singe?

« Non, ami Polydore Marasquin, non, digne et grotesque marchand d'oiseaux, ce n'est pas ta sagacité qui a découvert chez les macaques, derrière les grilles d'une ménagerie, toutes les vocations et toutes les professions humaines. Le singe-avocat, le singe-comédien, le singe-médecin, le singe-filou, sont des personnages comiques fabriqués par Léon Gozlan le romancier, avec les souvenirs du jeune voyageur Léon Gozlan. »

Léon Gozlan fut probablement sous-maître dans un collège de Marseille. Après quoi il arriva à Paris, y apprit le latin, entra au *Figaro,* fut secrétaire de Balzac et publia, dans la *Revue de Paris,* l'*Homme sans nom,* la

Pastorale homicide, l'*Histoire de quatre savants*, les *Petits Machiavels* et *la Frédérique*.

Il fit représenter un grand nombre de pièces de théâtre. La *Tempête dans un verre d'eau* fut jouée, à Paris et en province, près de dix mille fois. *La Pluie et le Beau Temps* obtint, à la Comédie française, un succès retentissant.

M. Jean Bernard, dans son volume sur *la Vie de Paris* (1910), rapporte de lui cette pensée retrouvée sur un album :

« Comme je suis un peu fou, j'ai toujours rapporté, je ne sais pourquoi, à une couleur ou à une nuance les sensations diverses que j'éprouve. Ainsi, pour moi, la pitié est bleu tendre, la résignation est gris-perle, la joie vert-pomme, la satiété est café-au-lait, le plaisir est rose velouté, le sommeil est fumée de tabac, la réflexion est orange, la douleur est couleur de suie, l'ennui est chocolat, la pensée pénible d'avoir un billet à payer est mine de plomb, l'argent à recevoir est rouge chatoyant, le jour du terme est couleur de terre de Sienne! vilaine couleur!!! Aller au premier rendez-vous, couleur thé léger; à un vingtième, thé chargé. Quant au bonheur complet... couleur que je ne connais pas. »

Théophile Gautier le définissait « un esprit taillé à facettes ».

« Jamais homme, dit encore de lui Hippolyte Babou, n'a été plus embarrassé que lui des fonctions, des dignités ou des honneurs qu'il a obtenus, après les avoir convoités, en feignant de les écarter de son chemin... S'il avait eu la joie de conquérir ce qu'il désirait le plus après la croix d'honneur, l'un des quarante fauteuils de l'Académie française, il se serait aussitôt porté candidat au quarante et unième.

« Léon Gozlan n'est pas mort, me disait un chroni-
« queur en roulant sa cigarette, il a donné sa démission
« de la vie.

« — Hélas! lui répondis-je en lui donnant du feu de
« mon cigare, c'est la seule qu'il ne pourra pas retirer. »

Léon Gozlan mourut à Paris, en 1866.

PORTRAITS

Chateaubriand : Narcisse de la mer Morte ou du Jourdain, Homère pleureur et pas aveugle, lisant couramment l'*Iliade* sous la couverture de la Bible, espèce de saint Christophe qui se fait porter par le Christ.

*
* *

Lamartine : un voluptueux à cantique et à nacelle. n le canonisera sous ce nom : saint Alphonse de arny.

*
* *

Victor Hugo : un minutieux et un grandiose : ichel-Ange Meissonier.

*
* *

Alfred de Vigny : une admirable extinction de voix.

*
* *

Alfred de Musset : lord Byronet.

*
* *

Ernest Renan : le plus doux des hommes cruels : Fénelon Strauss, auteur de la *Vie de Jésus*.

*
* *

Thiers et Scribe : ô le grand historien, cet Adol-

phe Scribe! O le grand vaudevilliste, cet Eugène Thiers!

* * *

George Sand : talent viril, dit-on. Pas du tout. Romancier pour femmes.

* * *

Jules Sandeau : ah! celui-ci, talent très viril! Romancier pour dames : voilà la nuance.

* * *

Stendhal : un Mérimée bouillonnant.

* * *

Mérimée : Stendhal en gelée.

* * *

Balzac : Hercule en pantoufles, filant des feuilletons aux pieds de ses créanciers.

(Extrait d'un album inédit.)

AUGUSTE DE CHATILLON

(1813-1881)

Bibliographie. — *A la Grand'Pinte*, poésies.

Auguste de Châtillon naquit à Paris en 1813. C'était un peintre et un sculpteur. Il débuta dans la peinture par un portrait en pied de Victor Hugo et de son fils aîné, qui fut exposé en 1836. Il fit un peu plus tard le portrait de Théophile Gautier (1839) et celui d'Alexandre Dumas. Il n'eut jamais une grande notoriété.

Chose étrange, ce qui, un moment, attira l'attention sur son nom, fut la publication d'un court poème, *la Levrette en pal'tot,* que nous reproduisons ci-dessous, qui parut avec des illustrations d'André Gill et eut un succès énorme.

Ce succès lui profita peu. Le poème resta dans toutes les mémoires, mais le nom de son auteur retomba dans une demi-obscurité. Ses tableaux, pas plus qu'un recueil de poèmes : *A la Grand'Pinte,* qui fut réédité sous le titre *Poésies,* ne purent lui rendre sa célébrité passagère.

Il mourut, assez ignoré, au mois de mars 1881.

LA LEVRETTE EN PAL'TOT

Y'a-t-y rien qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot,

Quand y'a tant d'gens su la place
Qui n'ont rien à s'mett' su l'dos

J'ai l'horreur de ces p'tit's bêtes,
J'aim' pas leux museaux pointus.
J'aim' pas ceux qui font leux têtes
Pass' qu'iz ont des pardessus.

Ça vous prend un p'tit air rogue!
Ça vous r'garde avec mépris!
Parlez-moi d'un bon boul'dogue,
En v'la-z-un qui vaut son prix.

Pas lui qu'on encapitonne!
Il a comm' moi froid partout;
Il combat quand on l'ardonne;
Et l'aut' prop' à rien a tout!

Ça m'fait suer quand j'ai l'onglée,
D'voir des chiens qu'ont un habit
Quand, par les temps de gelée,
Moi j'ai rien, pas même un lit.

J'en voudrais bien crever une!
Ça m'f'rait plaisir, mais j'os' pas.
Leux maît's ayant d'la fortune,
Y m'mettraient dans l'embarras.

Ça doit s'manger, la levrette.
Si j'en pince une à huis clos,
J'la f'rai cuire à ma guinguette.

J't'en fich'rai, moi, des pal'tots!

ALEXANDRE POTHEY

(1820-1897)

BIBLIOGRAPHIE. — *La Muette* (1883); — *le Capitaine Régnier*, types civils et militaires; — *Plaids et Bosses* (1885).

Alexandre Pothey, homme de lettres et graveur, né à Lure, dans la Haute-Saône, le 27 juin 1820, arriva à Paris en 1837, où il se lia avec les bohèmes de la littérature qui s'appelaient alors Murger, Dumas, Baudelaire, Privat d'Anglemont, etc.

Une fantaisie de lui, *la Muette*, fut légendaire sous l'empire. Napoléon III avait commandé une comédie ayant pour titre *les Alarmistes*. Louis Bouilhet et Amédée Rolland s'y essayèrent vainement. Pothey les traita de nigauds et leur proposa de faire un scénario. C'est ainsi qu'il fit *la Muette*, dont une phrase, qui revenait, au bout de chaque période, comme une scie de café-concert, est restée légendaire : « La police le sait, mais elle ne peut rien faire. » Il y était question d'une société de conspirateurs qui avait pour titre *la Muette*. La police d'alors prit cette plaisanterie au sérieux, et Pothey faillit être arrêté comme président d'une société secrète.

Le *Capitaine Régnier*, qu'on trouvera ci-après, n'eut pas un succès moindre.

Pothey faisait partie d'un petit cénacle où se trouvaient Villiers de l'Ile-Adam, Carjat, etc. Il avait le don de rendre ce dernier furieux en lui chantant, sur l'air de « Tiens, voilà mon cœur », le *Voyage à Angoulême* :

Un jour, trahi par la beauté qu'il aime,
Carjat cria : « Je pars pour Angoulême, » etc.

à quoi Carjat répondait par ce distique d'Amédée Rolland :

C'est au grand Pothey que je bois!
Il est ivre et grave... sur bois.

C'est encore dans ce Cénacle, dont faisait également partie Eugène Chavette, que la *fable* expresse, genre que Maurice Donnay reprit plus tard au Chat-Noir, était en grand honneur. En voici une qu'on attribue à Pothey :

Un mari quelque peu volage,
Le lendemain de son mariage,
Tua sa femme à son réveil.

MORALITÉ.

La nuit porte conseil.

Alexandre Pothey rédigea longtemps la chronique judiciaire du *Gaulois*.

Il mourut en 1897.

LE CAPITAINE RÉGNIER

[La scène se passe à Grenoble (Isère), place Grenette, au café militaire.]

(Le capitaine Frangipane, gros comme un muid, rouge comme une pivoine, traverse la salle en ronflant, geignant, toussant, crachant, et va *désarmer* près d'une table, au fond.)

FRANGIPANE.

Joseph! Joseph!... — Un verre d'absinthe!... et le *Moniteur de l'armée*.

Il se tape sur le ventre, pète, et détache avec effort son ceinturon qu'il suspend à une patère, près de son képi.

Beûh!!! Crââh!!! (Il crache.) Pouaff!!!

Joseph! Tonnerre! mon verre d'absinthe?... Et le *Moniteur*?...

Je n'ai jamais vu une f'tue baraque comme cette sale garnison!...

Scrondieu! Joseph! mon absinthe?

JOSEPH.

Mais, capitaine, vous êtes servi.

FRANGIPANE.

Je suis servi!... Je suis servi!... Comment, bougre d'animal, tu ne peux pas me le dire?... Comment, tonnerre! au lieu de me laisser crier pendant une heure, tu ne peux pas me dire : Capitaine, votre verre d'absinthe est servi!... — C'est cependant bien simple, f'chue bête!... Je n'ai jamais vu une sale garnison... Joseph! Joseph!... Et ce *Moniteur?*

JOSEPH.

Mais, capitaine, c'est le lieutenant qui le lit...

FRANGIPANE.

Eh bien! triple brute, tu ne peux pas me dire : Capitaine, votre absinthe est servie, et c'est le lieutenant qui tient le journal!... C'est cependant tout naturel, nom de nom! Jamais je n'ai vu de baraque... Allons, c'est bon, f'us-moi le camp, et plus vite que ça, bougre de bête!

Beûh!!! Crââh!!! (Il crache.) Pouaff!!!

Eh bien! lieutenant, qu'est-ce qu'il y a donc de si intéressant dans ce sale journal?

LE LIEUTENANT.

Peu de chose, capitaine... Des adjudications de fournitures militaires, des changements de garnison, une permutation...

FRANGIPANE.

Adjudications, mutations, permutations; qu'est-ce que cela me f'ut ?... Non, mais, lieutenant, faites-moi donc le plaisir de me dire un peu ce que cela peut bien me f'utre ?...

LE LIEUTENANT.

Mais, capitaine...

FRANGIPANE.

Oui, oui, oui ! c'est bon !... Je me comprends !... — Et dites-moi, s'il vous plaît, lieutenant, quel est l'animal qui permute ?

LE LIEUTENANT.

C'est le capitaine Régnier, du 7e, qui permute avec le capitaine Dozet.

FRANGIPANE.

Régnier ? Le capitaine Régnier, du 7e ?... Mais je le connais !... Je le connais mieux que vous, nom d'un tonnerre, ce capitaine Régnier dont vous faites votre Dieu, et dont vous me parlez à propos de bottes pendant que je prends tranquillement mon absinthe !

LE LIEUTENANT.

Mais, capitaine...

FRANGIPANE.

Il n'y a pas de mais, monsieur, puisque je vous dis que je le connais mieux que vous !... Tenez, je le connais depuis plus de vingt-deux ans, votre capitaine Régnier... Nous étions sergents-majors ensemble, au 18e, à Lille, à Lille en Flandre, crébondieux ! Sergents-majors, tous deux, au même régi-

ment, à Lille en Flandre; je ne sais pas si je me fais bien comprendre?... Eh bien! savez-vous ce qu'il fit, ce capitaine Régnier, dont vous faites votre Dieu et dont vous venez me parler à propos de bottes, tandis que je prends tranquillement mon absinthe? Vous ne le savez pas, mais je vais vous l'apprendre. Quand il était sergent-major, au 18ᵉ, à Lille, en Flandre, votre ca...pi...taine Ré...gnier a man...gé la grenouille!!! Tonnerre de Dieu! je ne sais pas si je me fais suffisamment comprendre?... Je veux dire qu'il dilapida les fonds de sa compagnie, qu'il dépensa l'argent qui lui avait été confié pour la subsistance de pauvres soldats, ses subor donnés!!!

Hein! lieutenant, qu'est-ce que vous dites de cela

Beûh!!! Crââh!!! (Il crache.) Pouaff!!!

Mon Dieu! je sais bien qu'un jeune sous-officier plein de feu, ami du plaisir, peut aisément se lais ser entraîner par ses camarades et manger la grenouille!... Moi-même, vous-même, lieutenant, nous l'avons fait! Aussi n'est-ce pas pour cela que je lui en veux; non, f'tre pas!...

Du reste, comme il remboursa la somme au premier appel, cela ne nuisit en rien à son avancement; car, peu de temps après, il fut nommé sous-lieutenant, en même temps que moi, sacrebleu!...

L'année suivante, nous étions en garnison à Rouen, Seine-Inférieure. Votre capitaine Régnier était donc sous-lieutenant... Est-ce clair? Eh bien! monsieur, sous-lieutenant, à Rouen, Seine-Inférieure, votre capitaine Régnier courtisait — vous m'entendez bien? — courtisait la femme d'un magistrat, d'un conseiller à la cour, comme qui dirait le président d'un conseil de guerre... pour les pékins... et cette femme lui f'tait du quibus!... Ah! lieutenant, que

dites-vous de cela?... Un officier! La femme d'un magistrat! Du quibus!!! Je ne sais pas si je me fais suffisamment comprendre, mais c'est ainsi qu'il agissait à Rouen, Seine-Inférieure, ce capitaine Régnier dont vous faites votre Dieu, et dont vous venez me parler à propos de bottes pendant que je bois tranquillement mon absinthe!!!

Beûh!!! Crââh!!! (Il crache.) Pouaff!!!

Mon Dieu! je sais bien qu'un jeune officier sans fortune, qui a, par hasard, le bonheur de plaire à une femme du monde, peut en recevoir quelques petits cadeaux, quelques menus souvenirs, sans que cela tire à conséquence! Vous-même, lieutenant, moi-même, nous avons passé par là! Aussi, ce n'est pas ce détail que je lui reproche, non, f'tre pas!

Du reste, cela ne nuisit en rien à son avancement, car l'année suivante il fut nommé lieutenant, en même temps que moi!

. . . .

Quelque temps après, nous tenions paisiblement garnison à Alger. Là, nous avions sous la main tous les plaisirs de la terre, l'absinthe, le café, le théâtre, et les bains maures. Eh bien, monsieur, on prétendit, un jour, que ce capitaine Régnier, dont vous faites votre Dieu, je ne sais f'tre pas pourquoi, écrivait des rapports contre ses camarades! Je ne sais pas si je me fais suffisamment comprendre? Je veux dire qu'il dénonçait ses amis, ses vieux frères d'armes!... Tonnerre de Dieu! qu'est-ce que vous dites de cela, lieutenant? Allons, voyons, trouvez donc une excuse, pour voir?

Beûh!!! Crââh!!! (Il crache.) Pouaff!!!

Mon Dieu! je sais bien qu'un officier qui n'a pas de protection, qui veut faire son chemin tout seul, doit rendre naturellement des services à l'autorité

supérieure. On vous demande ce que vous pensez de celui-ci, de celui-là, des uns et des autres. Vous le dites avec cette franchise militaire qui nous caractérise tous. Moi-même, vous-même, lieutenant, nous l'avons fait. Aussi n'est-ce pas pour cela que je lui en veux, non, f'tre pas!

Du reste, cela ne nuisit en rien à son avancement, car cet animal — excellent officier d'ailleurs — fut capitaine de ma promotion. Seulement, il changea de corps, et nous nous séparâmes.

Il y avait plus de quinze ans que je n'avais vu ce capitaine Régnier, — dont vous faites votre Dieu, je ne sais f'tre pas pourquoi, et dont vous venez me parler à propos de bottes tandis que je prends tranquillement mon absinthe, — lorsque, l'année dernière, je me trouvai de passage à Marseille, Bouches-du-Rhône. Je ne sais pas si je me fais suffisamment comprendre? De passage, à Marseille, Bouches-du-Rhône! Je me trimbale toute la journée dans cette sale garnison, et, à l'heure du dîner, j'entre dans une table d'hôte, la première venue, je m'en f'us! Je m'assieds. Savez-vous qui vient prendre place en face de moi? Non, vous ne le savez pas, et je vous le donnerais en quatre-vingt-dix mille que vous ne pourriez le deviner! Eh bien! c'est précisément votre ca...pi...taine Ré...gnier, qui se trouvait aussi de passage à Marseille, Bouches-du-Rhône! Hein! que dites-vous de cela, lieutenant?... Je ne vous dissimulerai pas que je fus enchanté de la circonstance! Je tombai dans les bras de mon vieux compagnon, et nous nous embrassâmes avec cette effusion qu'on ne rencontre que dans l'armée!

Mais, attendez un peu!

On sert le potage. Comprenez-vous?... du potage, du vermicelle ou du tapioca, je m'en f'us! A lui d'abord; ensuite à moi. Bon! on lui passe du fro-

mage râpé. Bien! Je ne sais si ce sale fromage était du gruyère ou du parmesan, mais je m'en f'us, car je ne puis pas le souffrir. Tonnerre de Dieu! savez-vous ce qu'il fit, votre capitaine Régnier dont vous me parlez à propos de bottes pendant que je prends tranquillement mon absinthe?... Eh bien! le bougre flanqua d'un seul coup tout le fromage dans son assiette! A sa place, j'en aurais peut-être fait tout autant, mais jamais de ma sacrée garce de vie, jamais je ne pourrai lui pardonner un affront pareil! Ah! non! f'tre! jamais!!!

Beûh!!! Crââh!!! (Il crache.) Pouaff!!!

Joseph!... Joseph!... voleur! gredin! filou! merlan! jésuite! mouchard! pékin!... Joseph! un verre d'absinthe, tonnerre de Dieu!!!

(*Le Capitaine Régnier;* Flammarion édit.)

GUSTAVE NADAUD

(1820-1893)

Bibliographie. — *Chansons* (1849) ; — *Une Idylle* (1861) ; — *Chansons populaires* (1867) ; — *Chansons de salon* (1867) ; — *Contes, proverbes, scènes et récits* (1870) ; — *Mes Notes d'infirmier* (1871) ; — *Nouvelles Chansons* (1889)

Théâtre : *Opérettes* (1867) ; — *Dubois d'Australie*, comédie en 2 actes (Gymnase, 1874) ; — *Théâtre inédit* (1893).

Gustave Nadaud naquit à Roubaix en 1820. Il eut une grande vogue comme chansonnier. Ses chansons étaient déjà connues dans toute la France quand, en 1857, elles furent pour la première fois réunies en volume.

On lui a beaucoup reproché son talent bourgeois, ainsi qu'un style un peu lâche. Il n'en est pas moins vrai qu'il a, mieux que personne, dans son temps, exprimé l'âme de cette petite bourgeoisie qui constitue la majorité des Français.

Bien que nous nous soyons interdit de faire dans ce volume une place aux chansonniers, ce qui nous eût entraînés un peu loin, nous avons cru devoir accueillir Nadaud, qui, en dehors de ses chansons, a écrit des *Scènes et Récits* en vers, auxquel nous empruntons les extraits qui suivent.

Gustave Nadaud mourut à Paris, en 1893.

PROPRIÉTAIRE ET FERMIER

Oscar, jeune propriétaire,
Compte avec le vieux Mathurin,

Fermier d'une petite terre
Qu'il possède au pays chartrain.

« C'est vous, approchez, mon brave homme.
Vous me devez beaucoup d'argent.
Vous m'en apportez ? Quelle somme ?
— Ah ! monsieur, faut être indulgent.

« Par suite des intempéries,
Les biens sont gelés ou brûlés.
Le sec a perdu les prairies,
Et la pluie a noyé les blés.

— J'ai déjà fait maint sacrifice,
Mais enfin que m'apportez-vous ?
— Je viens de remettre à l'office
Un canard et deux cantalous.

— Mathurin, je vous remercie;
Mais j'ai des moyens exigus.
Pardon de cette minutie :
Que m'apportez-vous en écus ?

— Ah ! monsieur, la vie est si chère !
On meurt de faim, c'est affligeant !
Chez nous on ne connaît plus guère
Couleur d'or ni couleur d'argent.

— Bref, c'est toujours la même histoire.
Vous n'avez rien d'autre pour moi ?
— Mon bon monsieur, il faut le croire,
Si le bon Dieu n'a plus de quoi.

— Mathurin, soyons de bon compte,
Vous me croyez trop ingénu.
Je vous le déclare sans honte,
J'ai besoin de mon revenu.

— Dame, si monsieur voulait vendre
Cette ferme, il en trouverait

Un capital bien bon à prendre
Et produisant bel intérêt.

— Mais à voir ce que j'en retire,
Qui la voudrait ? Et pour combien ?
— Baste ! on en trouverait, sans rire,
Dix mille écus ; ce n'est pas rien.

— Ma foi, pour une telle somme
Je vous la donne. — Je la prends.
— Qui, vous ? Mathurin, mon brave homme ?
— Voici vos trente mille francs ! »

(*Contes, Scènes et Récits ;* Stock édit.)

L'ORAISON FUNÈBRE DE MADAME BOURGEOIS

Un jour, monsieur Bourgeois, bon homme, forte tête,
Heureux pour un mari, pour un marchand honnête,
Digérait son journal après le déjeuné,
Comme doit toujours faire un prudent abonné.
Il savourait gaîment les nouvelles diverses,
Rixes, assassinats, vols, coups de vent, averses,
Quand soudain ses cheveux se dressent ; il pâlit,
Se frotte les deux yeux, lit encore et relit
Cet article : « On écrit du Havre, hier dimanche :
Le vapeur *le Félix* a sombré dans la Manche.
Le navire est perdu : sauf quatre matelots,
Marins et passagers ont péri dans les flots ! »
Jugez de sa douleur ! J'oubliais de vous dire
Que madame Bourgeois était sur ce navire.
Que fait notre homme alors ? Il court tout effaré
Prévenir ses parents, le maire, le curé ;
Puis il rentre chez lui, tombe sur une chaise,
Et se plaint, et gémit, et pleure tout à l'aise.

« Morte ! elle est morte ! O Dieu ! que vais-je devenir ?
Charlotte, ma moitié ! Quel deuil, quel avenir !
Elle seule savait m'attacher à la terre,
Et je vis, j'ose vivre oisif et solitaire.
Quel désert ! Sur ce siège elle venait s'asseoir.
Quel silence ! C'est là que nous causions le soir.
Adieu nos doux projets, nos rêves de famille !
Nous voulions un garçon, nous voulions une fille.
O parfait assemblage inconnu jusqu'alors
De toutes les beautés de l'esprit et du corps !
Coulez, mes pleurs, mes yeux, changez-vous en fontai
Et que mon sang jaillisse en larmes de mes veines !

« Mais aussi quel oubli, quel remords ! Et pourquoi
La laissé-je partir et voyager sans moi ?
Nous serions morts ensemble, ou je l'aurais sauvée.
Et son corps roule au fond de la mer soulevée.
Mais on le trouvera, ce corps pudique et beau,
Qui doit m'appartenir jusque dans le tombeau.
Va, je veux t'élever un riche mausolée
Où ton ombre attendra mon ombre inconsolée.
Je veux voir le porphyre et le bronze soudés
Avec des larmes d'or et des vers commandés.
Le travail sera long et la dépense forte :
Du porphyre, de l'or et des vers... Il n'importe !
On évaluera mieux, en supputant les frais,
A quel taux insensé j'élève mes regrets.

« Elle est morte... Mon Dieu, pourquoi faut-il qu'on me
Votre arrêt nous surprend en tous lieux, à toute heure.
Que votre volonté soit faite ! En bon chrétien,
Je bénis tout de vous, le mal comme le bien.
Je ne me plaindrai plus. Adieu, ma pauvre femme :
Dieu te rappelle à lui : Dieu veuille avoir ton âme !
Et cependant je vais rester seul tous les jours ;
Mon oreille est fermée à ses tendres discours.

Je ne l'entendrai plus, avec philosophie,
Me dire de ces riens qui font toute la vie.
Elle me grondait bien, il est vrai, quelquefois...
Elle avait à gronder une si douce voix !
Son caractère était... Il fallait la connaître.
Pauvre femme ! elle est morte... et j'avais tort peut-être.
Je veux avoir eu tort. Mon Dieu, pardonnez-lui
Des défauts dont elle est innocente aujourd'hui.

« Rassemblons nos esprits : il faut que je m'apprête
Pour assister bientôt à la lugubre fête.
Oui, je saurai remplir ce suprême devoir.
J'avais précisément besoin d'un habit noir.
O ma chère moitié, quel vide tu me laisses !
Je vais te commander un habit et des messes.
Point de luxe : je hais dès longtemps cet orgueil
Qui se plaît à chercher le faste dans le deuil.
Il suffit d'une croix de marbre... non, de pierre ;
Quelques plantes feront un très joli parterre.
Voilà comme j'entends te rendre un digne honneur,
Et la simplicité convient à la douleur.

« Que ferai-je à présent ? — Je pleurerai sans doute.
— Mais dans un mois, deux mois ?... Je vais me mettre en route.
Les voyages, dit-on, forment le jugement.
Ma femme me tenait près d'elle à tout moment.
Chevauchant, naviguant sur la terre et sur l'onde,
Je verrai du pays, j'étudierai le monde ;
Je vivrai. Nous voici sur la fin de l'été ;
La chasse est un plaisir fort bon pour la santé ;
Elle raffermit l'âme ; elle sèche les larmes ;
Elle fait bien au corps... Je vais prendre un port d'armes.
Charlotte m'a toujours défendu de chasser ;
J'ai quarante ans bientôt, et je puis commencer.
Je n'ai qu'un vieux fusil, une arquebuse à pierre ;
J'en veux acheter un qu'on charge par derrière.

J'aurai deux chiens d'arrêt et quatre chiens courants
Tout cela pourra bien me coûter mille francs.
Baste ! qu'est-ce après tout ? Une dépense faite.
Elle me ruinait en chiffons de toilette.
Mon Dieu, pardonnez-lui. Chacun tire vers soi :
Vous savez qu'elle était économe pour moi.
J'étais fort mal vêtu ; mon ménage était chiche ;
Mais de pauvre mari je deviens garçon riche.
Je vivrai désormais, avec mon petit bien,
Comme un prince... j'entends un prince qui vit bien.
Je place mon argent ; je quitte ma boutique ;
Il ne me convient plus de servir la pratique.
Me voilà sans tracas, exempt d'ambition,
Rentier, célibataire, oncle à succession.
Dieu ! que la liberté semble douce à l'esclave !
J'aurai bon feu, bon lit, bon logis, bonne cave ;
Je donne des raouts et des soupers chantants ;
Je respire, je vis, je suis fou ; j'ai vingt ans ;
Je veux faire mon droit !... Et ma cousine Adèle ?...
C'est qu'elle est bonne, et douce, et jeune, et jolie, elle !
C'est qu'elle m'adorait, elle !... Oh ! oh ! mon gaillard,
Vous vous occuperez des Adèles plus tard.
A peine êtes-vous libre... Hélas ! ma pauvre femme :
Je ne l'en blâme pas... Dieu veuille avoir son âme !
Mais elle n'était pas commode tous les jours.
M'a-t-elle en quatorze ans joué de mauvais tours !
Et sans plainte pourtant je l'aurais conservée ;
Le pouvant, je crois bien que je l'eusse sauvée.
Je ne le pouvais pas. Est-ce ma faute, à moi,
Si le *Félix* a fait naufrage ? Non, ma foi.
Je suis homme, et je dois avoir l'âme assez forte
Pour souffrir... Si pourtant elle n'était pas morte ?...
Non, le vapeur *Félix*... le nom s'y trouve bien ;
Que diable ! les journaux n'inventent jamais rien.
Elle est morte, bien morte, et je n'ai rien à dire,
Et quand je veux pleurer je sens que je vais rire.

Et si l'on me disait : « Vous avez le pouvoir
« De la ressusciter : voulez-vous la revoir ? »
Personne ne m'entend ? je dirais : « Pas si bête !
« Dieu fait bien ce qu'il fait; sa volonté soit faite ! »
Et quand on m'offrirait par-dessus le marché
Mille francs, je dirais : « Messieurs, j'en suis fâché,
« Mais vous m'en donneriez deux, trois, quatre... Impossible !
« L'argent n'est rien pour moi; je suis incorruptible.
— Si l'on vous en offrait dix mille ? — Non, vraiment.
— Quinze mille ? — Nenni. — Vingt mille ?... »
A ce moment,
Un coup bien appliqué retentit à la porte.
« Ciel ! ma femme ! Toi ?— Moi.— Que le diable t'emporte ! »
Ces quatre derniers mots furent commis si bas,
Que madame Bourgeois ne les entendit pas.
Un matelot l'avait dans ses bras enlevée.
Où ? comment ? Je ne sais; bref, il l'avait sauvée.
Charlotte avait promis au brave marinier
Vingt mille francs tout juste. Il fallut les payer.
Ainsi monsieur Bourgeois, pour racheter sa femme,
Compta vingt mille francs. Dieu veuille avoir son âme !

(*Contes, Scènes et Récits;* Stock édit.)

GUSTAVE FLAUBERT

(1821-1880)

Bibliographie. — *Madame Bovary* (1857); — *Salammbô* (1862); — *l'Education sentimentale* (1869); — *la Tentation de saint Antoine*; — *Trois Contes* (1877).

Œuvres posthumes : *Bouvard et Pécuchet,* roman laissé inachevé (1881); — *Par les champs et par les grèves* (1885); — Correspondance.

Gustave Flaubert est né à Rouen le 12 décembre 1821. Ce n'est pas la place ici de faire la biographie de cet immense écrivain. Si nous avons cru devoir le citer dans ce livre, c'est qu'un de ses ouvrages, *Bouvard et Pécuchet,* satire formidable de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les philosophies et de tous les systèmes, est peut-être le plus vaste pamphlet qui ait jamais été écrit. Nous donnons ci-après quelques-unes de ces pages.

BOUVARD ET PÉCUCHET

. . . .

Pour savoir la chimie, ils se procurèrent le cours de Regnault et apprirent d'abord « que les corps simples sont peut-être composés ».

On les distingue en métalloïdes et en métaux, — différence qui n'a « rien d'absolu », dit l'auteur. De même pour les acides et les bases, « un corps pouvant se comporter à la manière des acides ou des bases, suivant les circonstances ».

La notation leur parut baroque. — Les proportions multiples troublèrent Pécuchet.

« Puisqu'une molécule de A, je suppose, se combine avec plusieurs parties de B, il me semble que cette molécule doit se diviser en autant de parties; mais si elle se divise, elle cesse d'être l'unité, la molécule primordiale. Enfin, je ne comprends pas.

— Moi non plus! » disait Bouvard.

Et ils recoururent à un ouvrage moins difficile, celui de Girardin, où ils acquirent la certitude que dix litres d'air pèsent cent grammes, qu'il n'entre pas de plomb dans les crayons, que le diamant n'est que du carbone.

Ce qui les ébahit par-dessus tout, c'est que la terre, comme élément, n'existe pas.

Ils saisirent la manœuvre du chalumeau, l'or, l'argent, la lessive du linge, l'étamage des casseroles; puis, sans le moindre scrupule, Bouvard et Pécuchet se lancèrent dans la chimie organique.

Quelle merveille que de retrouver chez les êtres vivants les mêmes substances qui composent les minéraux! Néanmoins ils éprouvaient une sorte d'humiliation à l'idée que leur individu contenait du phosphore comme les allumettes, de l'albumine comme les blancs d'œufs, du gaz hydrogène comme les réverbères.

Après les couleurs et les corps gras, ce fut le tour de la fermentation.

Elle les conduisit aux acides, — et la loi des

équivalents les embarrassa encore une fois. Ils tâchèrent de l'élucider avec la théorie des atomes, ce qui acheva de les perdre.

Pour entendre tout cela, selon Bouvard, il aurait fallu des instruments.

La dépense était considérable, et ils en avaient trop fait.

Mais le docteur Vaucorbeil pouvait, sans doute, les éclairer.

Ils se présentèrent au moment de ses consultations.

« Messieurs, je vous écoute ! quel est votre mal ? »

Pécuchet répliqua qu'ils n'étaient pas malades, et ayant exposé le but de leur visite :

« Nous désirons connaître premièrement l'atomicité supérieure. »

Le médecin rougit beaucoup, puis les blâma de vouloir apprendre la chimie.

« Je ne nie pas son importance, soyez-en sûrs ! mais actuellement on la fourre partout ! Elle exerce sur la médecine une action déplorable. »

Et l'autorité de sa parole se renforçait au spectacle des choses environnantes.

Du diachylum et des bandes traînaient sur la cheminée. La boîte chirurgicale posait au milieu du bureau, des sondes emplissaient une cuvette dans un coin, — et il y avait contre le mur la représentation d'un écorché.

Pécuchet en fit compliment au docteur.

« Ce doit être une belle étude que l'anatomie ? »

M. Vaucorbeil s'étendit sur le charme qu'il éprouvait autrefois dans les dissections ; — et Bouvard demanda quels sont les rapports entre l'intérieur de la femme et celui de l'homme.

Afin de le satisfaire, le médecin tira de sa bibliothèque un recueil de planches anatomiques.

« Emportez-les ! Vous les regarderez chez vous plus à votre aise ! »

Le squelette les étonna par la proéminence de sa mâchoire, les trous de ses yeux, la longueur effrayante de ses mains. — Un ouvrage explicatif leur manquait ; ils retournèrent chez M. Vaucorbeil, et, grâce au manuel d'Alexandre Lauth, ils apprirent les divisions de la charpente, en s'ébahissant de l'épine dorsale, seize fois plus forte, dit-on, que si le Créateur l'eût faite droite. — Pourquoi seize fois, précisément ?

Les métacarpiens désolèrent Bouvard ; — et Pécuchet, acharné sur le crâne, perdit courage devant le sphéroïde, bien qu'il ressemble à une « selle turque ou turquesque ».

Quant aux articulations, trop de ligaments les cachaient, — et ils attaquèrent les muscles.

Mais les insertions n'étaient pas commodes à découvrir, — et, parvenus aux gouttières vertébrales, ils y renoncèrent complètement.

Pécuchet dit alors :

« Si nous reprenions la chimie, ne serait-ce que pour utiliser le laboratoire ? »

Bouvard protesta, et il crut se rappeler que l'on fabriquait à l'usage des pays chauds des cadavres postiches.

Barberon, auquel il écrivit, lui donna là-dessus des renseignements.

Pour dix francs par mois, on pouvait avoir un des bonshommes de M. Auzoux, et, la semaine suivante, le messager de Falaise déposa devant leur grille une caisse oblongue.

Ils la transportèrent dans le fournil, pleins d'émotion. Quand les planches furent déclouées, la paille

tomba, les papiers de soie glissèrent, le mannequin apparut.

Il était de couleur de brique, sans chevelure, sans peau, avec d'innombrables filets bleus, rouges et blancs le bariolant. Cela ne ressemblait point à un cadavre, mais à une espèce de joujou, fort vilain, très propre, et qui sentait le vernis.

Puis ils enlevèrent le thorax, et ils aperçurent les deux poumons, pareils à deux éponges ; le cœur tel qu'un gros œuf, un peu de côté par derrière, le diaphragme, les reins, tout le paquet des entrailles.

« A la besogne ! » dit Pécuchet.

La journée et le soir y passèrent.

Ils avaient mis des blouses, comme font les carabins dans les amphithéâtres, et, à la lueur de trois chandelles, ils travaillaient leurs morceaux de carton, quand un coup de poing heurta la porte.

« Ouvrez ! »

C'était M. Foureau, suivi du garde champêtre. Les maîtres de Germaine s'étaient plu à lui montrer le bonhomme. Elle avait couru de suite chez l'épicier pour conter la chose, et tout le village croyait maintenant qu'ils recélaient dans leur maison un véritable mort. Foureau, cédant à la rumeur publique, venait s'assurer du fait; des curieux se tenaient dans la cour.

Le mannequin, quand il entra, reposait sur le flanc, et, les muscles de la face étant décrochés, l'œil faisait une saillie monstrueuse, avait quelque chose d'effrayant.

« Qui vous amène ? » dit Pécuchet.

Foureau balbutia :

« Rien, rien du tout. »

Et, prenant une des pièces sur la table :

« Qu'est-ce que c'est ?

— Le buccinateur, » répondit Bouvard.

Foureau se tut, mais souriait d'une façon narquoise, jaloux de ce qu'ils avaient un divertissement au-dessus de sa compétence.

. . . .

(*Bouvard et Pécuchet;* Calmann-Lévy édit.)

HENRY MURGER

(1822-1861)

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Scènes de la vie de bohème* (1851); — *le Pays latin* (1851); — *Scènes de la vie de jeunesse* (1851); — *le Bonhomme Jadis*, comédie en un acte (Théâtre-Français, 1852); — *Propos de ville et propos de théâtre* (1853); — *Scènes de campagne, Adeline Protat* (1854); — *Ballades et Fantaisies, poèmes* (1854); — *le Roman de toutes les femmes* (1854); — *le Sabot rouge* (1860); — *le Serment d'Horace,* comédie (Palais-Royal, 1860).

Henry Murger naquit à Paris le 24 mars 1822, d'une famille pauvre.

Ses *Scènes de la vie de bohème* eurent un immense succès. Aujourd'hui, après soixante ans, elles ont encore de nombreux lecteurs. Et pourtant, l'on s'accorde à dire que « la bohème est morte ». Mais il est permis de croire que, comme le célèbre personnage de *Crédit,* ce sont les mauvais payeurs qui l'ont tué. En d'autres termes, les écrivains et les artistes pauvres rencontrent de nos jours beaucoup plus de difficultés que ceux de jadis à ne pas payer leur terme : la bohème de Verlaine fut tragique ! Il semble que propriétaires et « nourrisseurs » vers le milieu du XIXe siècle se soient montrés plus bénévoles qu'au début du XXe. Cela vient, sans doute, de ce que Paris était une plus petite ville, où la solidarité sociale entre membres de la caste bourgeoise — et les bohèmes d'alors étaient des bourgeois, quoi qu'ils en eussent — était assez étroite.

Quoi qu'il en soit, les bohèmes de Murger prennent leur mal en patience, semblant savoir qu'ils n'en mourront point. Peut-être aussi y avait-il là de leur part une

affectation de bravoure : jolie qualité qui s'est un peu perdue. Enfin, ils n'étaient pas jaloux des riches : cela aussi fait une fameuse différence. Et tout ceci ensemble fait du livre de Murger une œuvre qui est restée aimable et qui se laisse encore goûter, en même temps qu'un document précieux sur une époque disparue.

De plus, Murger semble se trouver au confluent, si l'on peut dire, de Béranger, de Musset et de Coppée. Et ce Parisien d'origine savoyarde — son nom devrait se prononcer « Murgé » — avait de la gaillardise, un certain charme intime, et une sentimentalité un peu germanique. Certains de ses petits vers ont une grâce un peu facile, mais qui séduit :

Après tout, vois-tu, nous aurons, ma chère,
— Sans compter les nuits, — passé d'heureux jours.
Ils n'ont pas duré longtemps : mais qu'y faire!
Ce sont les plus beaux qui sont les plus courts.

Henry Murger est mort à Paris, le 27 janvier 1861.

SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME

Le jeune homme allait répondre, lorsqu'un dragon en fonction de planton entra dans la cour.

« Monsieur Bernard? demanda-t-il en tirant une lettre d'un grand portefeuille de cuir qui lui battait les flancs.

— C'est ici, répondit le portier.

— Voici une lettre pour lui, dit le dragon; donnez-m'en le reçu. Et il tendit au concierge un bulletin de dépêches, que celui-ci alla signer dans sa loge.

— Pardon si je vous laisse seul, dit le portier au jeune homme qui se promenait dans la cour avec impatience; mais voici une lettre du ministre pour M. Bernard, mon propriétaire, et je vais la lui monter. »

Au moment où son portier entrait chez lui, M. Bernard était en train de se faire la barbe.

« Que me voulez-vous, Durand ?

— Monsieur, répondit celui-ci en soulevant sa casquette, c'est un planton qui vient d'apporter cela pour vous ; ça vient du ministère. »

Et il tendit à M. Bernard la lettre, dont l'enveloppe était timbrée au sceau du département de la guerre.

« O mon Dieu ! fit M. Bernard, tellement ému qu'il faillit se faire une entaille avec son rasoir, du ministère de la guerre ! Je suis sûr que c'est ma nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur, que je sollicite depuis si longtemps ; enfin, on rend justice à ma bonne tenue. Tenez, Durand, dit-il en fouillant dans la poche de son gilet, voilà cent sous pour boire à ma santé. Tiens, je n'ai pas ma bourse sur moi ; je vais vous les donner tout à l'heure, attendez. »

Le portier fut tellement surpris par cet accès de générosité foudroyante, auquel son propriétaire ne l'avait pas habitué, qu'il remit sa casquette sur sa tête.

Mais M. Bernard, qui en d'autres moments aurait sévèrement blâmé cette infraction aux lois de la hiérarchie sociale, ne parut pas s'en apercevoir. Il mit ses lunettes, rompit l'enveloppe avec l'émotion respectueuse d'un vizir qui reçoit un firman du sultan, et commença la lecture de la dépêche. Aux premières lignes, une grimace épouvantable creusa des plis cramoisis dans la graisse de ses joues monacales, et ses petits yeux lancèrent des étincelles qui faillirent mettre le feu aux mèches de sa perruque en broussailles.

Enfin tous ses traits étaient tellement bouleversés qu'on eût dit que sa figure venait d'éprouver un tremblement de terre.

Voici quel était le contenu de la missive écrite sur papier à en-tête du ministère de la guerre, apportée à franc étrier par un dragon, et de laquelle M. Durand avait donné un reçu au gouvernement :

« Monsieur et propriétaire,

« La politesse, qui, si l'on en croit la mythologie, est l'aïeule des belles manières, m'oblige à vous faire savoir que je me trouve dans la cruelle nécessité de ne pouvoir point satisfaire à l'usage qu'on a de payer son terme, quand on doit surtout. Jusqu'à ce matin, j'avais caressé l'espérance de pouvoir célébrer ce beau jour, en acquittant les trois quittances de mon loyer. Chimère, illusion, idéal ! Tandis que je sommeillais sur l'oreiller de la sécurité, le guignon, *ananké* en grec, le guignon dispersait mes espérances. Les rentrées sur lesquelles je comptais — Dieu ! que le commerce va mal !!! — ne se sont pas opérées ; et sur les sommes considérables que je devais toucher, je n'ai encore reçu que trois francs qu'on m'a prêtés, je ne vous les offre pas. Des jours meilleurs viendront pour notre belle France et pour moi, n'en doutez pas, Monsieur. Dès qu'ils auront lui, je prendrai des ailes pour aller vous en avertir et retirer de votre immeuble les choses précieuses que j'y ai laissées et que je mets sous votre protection et celle de la loi qui, avant un an, vous en interdit le négoce, au cas où vous voudriez le tenter afin de rentrer dans les sommes pour lesquelles vous êtes crédité sur les registres de ma probité. Je vous recommande spécialement mon piano et le grand cadre dans lequel se trouvent soixante boucles de cheveux dont les couleurs différentes parcourent toute la gamme des nuances capillaires, et qui ont été enlevées sur le front des Grâces par le scalpel de l'Amour.

« Vous pouvez donc, monsieur et propriétaire, disposer des lambris sous lesquels j'ai habité. Je vous en octroie ma permission, ici-bas revêtue de mon seing.

« ALEXANDRE SCHAUNARD. »

Lorsqu'il eut achevé cette épître, que l'artiste avait écrite dans le bureau d'un de ses amis, employé au ministère de la guerre, M. Bernard la froissa avec indignation ; et comme son regard tomba sur le père Durand, qui attendait la gratification promise, il lui demanda brutalement ce qu'il faisait là.

« J'attends, monsieur !

— Quoi ?

— Mais la générosité que monsieur... à cause de la bonne nouvelle... balbutia le portier.

— Sortez. Comment, drôle! vous restez devant moi la tête couverte !

— Mais, monsieur...

— Allons, pas de réplique, sortez, ou plutôt non, attendez-moi. Nous allons monter dans la chambre de ce gredin d'artiste, qui déménage sans me payer.

— Comment, fit le portier, M. Schaunard ?...

— Oui, continue le propriétaire, dont la fureur allait comme chez Nicollet. Et s'il a emporté le moindre objet, je vous chasse, entendez-vous ? je vous chââàsse. »

(*Scènes de la vie de bohème;*
Calmann-Lévy édit.)

L'ÉCU DE CHARLEMAGNE

Vers la fin du mois de décembre, les facteurs de l'administration Bidault furent chargés de distribuer environ cent exemplaires d'un billet de faire

part, dont voici une copie que nous certifions sincère et véritable :

M.

« MM. Rodolphe et Marcel vous prient de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, samedi prochain, veille de Noël. On rira !

« P.-S. Nous n'avons qu'un temps à vivre !!

PROGRAMME DE LA FÊTE

« A 7 heures, ouverture des salons ; conversation vive et animée.

« A 8 heures, entrée et promenade dans les salons des spirituels auteurs de la *Montagne en couches,* comédie refusée au théâtre de l'Odéon.

« A 8 heures et demie, M. Alexandre Schaunard, virtuose distingué, exécutera sur le piano l'*Influence du bleu dans les arts*, symphonie imitative.

« A 9 heures, première lecture du mémoire sur l'abolition de la peine de la tragédie.

« A 8 heures et demie, M. Gustave Colline, philosophe hyperphysique, et M. Schaunard entameront une discussion de philosophie et de métapolitique comparées. Afin d'éviter toute collision entre les deux antagonistes, ils seront attachés l'un à l'autre.

« A 10 heures, M. Tristan, homme de lettres, racontera ses premières amours. M. Alexandre Schaunard l'accompagnera sur le piano.

« A 10 heures et demie, deuxième lecture du mémoire sur l'abolition de la peine de la tragédie.

« A 11 heures, récit d'une chasse au casoar, par un prince étranger.

DEUXIÈME PARTIE

« A minuit, M. Marcel, peintre d'histoire, se fera bander les yeux, et improvisera au crayon blanc l'entrevue de Napoléon et de Voltaire dans les champs Elysées. M. Rodolphe improvisera également un parallèle entre l'auteur de *Zaïre* et l'auteur de *la Bataille d'Austerlitz*.

« A minuit et demi, M. Gustave Colline, modestement déshabillé, imitera les jeux athlétiques de la 4e olympiade.

« A 1 heure du matin, troisième lecture du mémoire sur l'abolition de la peine de la tragédie, et quête au profit des auteurs tragiques qui se trouveront un jour sans emploi.

« A 2 heures, ouverture des jeux et organisation des quadrilles, qui se prolongeront jusqu'au matin.

« A 6 heures, lever du soleil et chœur final.

« Pendant toute la durée de la fête, des ventilateurs joueront.

« N. B. — Toute personne qui voudrait lire ou réciter des vers sera immédiatement mise hors des salons et livrée entre les mains de la justice; on est également prié de ne pas emporter les bouts de bougie. »

Deux jours après, des exemplaires de cette lettre étaient en circulation dans les troisièmes dessous de la littérature et des arts, et y déterminaient une profonde rumeur.

. . . .

(*Scènes de la vie de bohème;*
Calmann-Lévy édit.)

THÉODORE DE BANVILLE

(1823-1891)

Bibliographie. — *Les Cariatides* (1842); — *les Stalactites* (1846); — *les Odelettes* (1856); — *Esquisses parisiennes* (1859); — *Exilés* (1866); — *les Camées parisiens* (1866-1873); — *les Parisiennes de Paris* (1866); — *les Odes funambulesques* (1867); — *les Idylles prussiennes* (1871); — *Trente-six Ballades joyeuses* (1873); — *les Princesses* (1874); — *Contes féeriques; Contes héroïques; Contes bourgeois; Contes pour les femmes;* — *Petit Traité de poésie française.* Et au théâtre: *les Nations*, opéra-ballet; — *le Feuilleton d'Aristophane;* — *le Cousin du Roi;* — *les Folies nouvelles*, prologue; — *le Beau Léandre;* — *Diane au Bois;* — *les Fourberies de Nérine;* — *la Pomme;* — *Gringoire;* — *Deïdama;* — *Hymnis;* — *l'Amour mouillé;* — *Socrate et sa Femme.*

Théodore de Banville naquit à Moulins, le 14 mars 1823. Il était le fils d'un capitaine de vaisseau. Il vint de bonne heure à Paris et y publia son premier volume de vers, les *Cariatides,* en 1842, suivi quatre ans plus tard d'un second, les *Stalactites.* Mais c'est en 1857, lors de la publication des *Odes Funambulesques,* que son succès s'affirma d'une façon définitive. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et se vit attribuer par l'Etat une pension annuelle de 1 200 fr.

On connaît l'action considérable que son *Petit traité de poésie contemporaine* exerça sur les poètes du « Parnasse » et, de nos jours, jusque sur Rostand. Au XVIIIe siècle on écrivit parfois des centons entièrement composés de vers

de Racine, de Corneille ou de Boileau. Banville possédait si bien ses romantiques, et particulièrement Hugo, qu'il eût pu le faire de même avec les *Orientales* et les *Feuilles d'automne* : il s'est contenté de porter le pastiche parodique à la perfection. Et il eut aussi plus que personne le sens de l'humour romantique, qui est une sorte de délire verbal où l'effet vient du mot, de la cocasserie dans l'assemblage et le contraste des mots, plus que dans la chose et la situation.

On sait qu'il perfectionna l'art de la rime-calembour :

> Dans tout ce que l'Afrique a d'air
> Bugeaud veut prendre Abd-el-Kader.

ou bien :

> Blanc comme Eglé qui dort auprès d'un ami sien,
> Blanc comme des cheveux d'académicien

ou encore, à propos d'une vieille :

> ... Mais sait-on comment on
> Deviendra ? Son nez vient taquiner son menton...

L'impression d'amusement vient de la surprise. C'est une clownerie lyrique. Mais ces tours de force ont un peu passé de mode, et ils laissent parfois un peu froid. Ils intéressent pourtant comme un aboutissement nécessaire de la technique du romantisme.

LE BUDGET

Le nouveau Budget, sphinx au front jeune et charmant,
Sourit avec des airs de prince ;
Ma foi ! nous le pourrons nourrir facilement :
Voyez comme il est svelte et mince !

Malgré ses ailes d'aiglé et son corps de lion,
Il n'a pas du tout l'air farouche,

Et je pense qu'avec un petit million
        Nous pourrons lui fermer la bouche.

« Allons, j'ai faim (dit-il de sa plus douce voix) ;
        Je veux grignoter quelque miette. »
Messieurs les députés viennent, et je les vois
        Remplir aussitôt son assiette.

Sacs d'or, sacs de billon pesant, lourds sacs d'argent,
        S'empilent, et, comme une guivre,
Le sphinx avale tout, or au reflet changeant,
        Sacs d'argent et lourds sacs de cuivre.

« Encor, » dit-il. Voici qu'on lui sert derechef
        Argent et cuivre et pièces jaunes;
De l'argent et de l'or et du papier joseph
        En paquets longs de plusieurs aunes.

Il mange tout. Devant nos regards éblouis,
        Affamé comme un saltimbanque,
Il engloutit le tas immense de louis
        Et croque les billets de banque.

« — Encor, encor, encor, encor, encor! dit-il.
        Qu'on me serve dans cette enceinte. »
Puis il ajoute avec un sourire subtil :
        « Tout cela n'était que l'absinthe!

« Mes amis, n'allez pas m'affamer pour deux liards
        Car je suis un mangeur modeste.
Encor des millions, encor des milliards,
        Et des trilliards s'il en reste! »

Et toujours le Budget dévore. O ciel! jusqu'où
        Fourre-t-il cet or! Quelle autruche!
Il sue, on voit saillir les veines de son cou;
        Il enfle comme une baudruche!

« Seigneur, lui dit un sage, arrêtez-vous. Tremblez,
Voilà votre abdomen qui ronfle;
Bourré jusqu'à la gueule, enfin, vous ressemblez
A ces ballons que Nadar gonfle!

« Ecoutez, il est temps, la voix de la raison.
J'ai vu votre ventre en spirale
Gros comme un éléphant, gros comme une maison,
Puis gros comme une cathédrale;

« Le voici — maintenant que l'on se relaya
Pour vous nourrir selon les règles —
Pareil au plus géant des monts Himalaya,
Qui domine le vol des aigles!

« Il faut se modérer, seigneur, c'est le devoir.
On vous a donné carte blanche,
Mais tenez-vous-en là. Sinon, craignez de voir
S'émietter comme une avalanche,

« Sauter comme une bombe ou crouler comme un pont
Ce beau ventre qui vous décore!
Plus d'or, ou vous crevez. » Et le Budget répond :
« Je crève, mais j'en veux encore! »

(*Odes funambulesques, Occidentales* ; Fasquelle édit.)

V... LE BAIGNEUR

V..., tout plein d'insolence,
Se balance,
Aussi ventru qu'un tonneau,
Au-dessus d'un bain de siège,
O Barège,
Plein jusqu'au bord de ton eau!

Et comme Io, pâle et nue
Sous la nue,
Fuyait un époux vanté,
Le flot réfléchit sa face,
Puis l'efface,
Et recule, épouvanté.

Chaque fois que la courroie,
Qui foudroie,
Passe à fleur d'eau dans son vol,
On voit de l'eau qui l'évite
Sortir vite
Son pied bot et son faux col.

Reste ici caché, demeure!
Dans une heure,
Comme le chasseur cornu
En écartant la liane
Vit Diane,
Tu verras V... tout nu!

On voit tout ce que calfate
La cravate,
Et son regard libertin
Appelle comme remède
A son aide
Héloïse Florentin!

Mais un songe le visite!
Il hésite
A finir ses doux ébats;
Toujours V... se balance
En silence,
Et va murmurant tout bas :

« Ah! si j'étais en décembre
A la chambre,

Je grandirais d'un bon tiers,
Et je pourrais de mon ombre
Faire nombre
A côté de monsieur Thiers!

« Je pourrais sur mon pupitre
Faire, en pitre,
Le bruit traditionnel,
Et, commençant une autre ère,
Ne plus traire
Le *Constitutionnel!*

« A mes festins que le Scythe
Même cite,
On boirait de l'hypocras!
J'obtiendrais des croix valaques
Et des plaques;
Je les ferais faire en strass! »

Plus brillant qu'une cymbale,
Tel *s'emballe*
Et se voit légiférant
Ce matassin crucifère
Qui sut faire
Eclore *le Juif errant!*

Et cependant des coulisses
Ses complices
Vont tous prenant le chemin.
Voici leur troupe frivole,
Qui s'envole,
Cigare aux dents, stick en main!

En passant chacun s'étonne
Et chantonne,
Et lui dit sur l'air du *Tra* :

« Oh! la vilaine chenille
Qui s'habille
Si tard un soir d'Opéra! »

(*Odes funambulesques, Autres Guitares;* Fasquelle édit.)

EUGÈNE MOUTON

(1823-1902)

Bibliographie. — *Nouvelles et Fantaisies humoristiques* (1876); — *Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan* (1879); — *Contes* (1881); — *Nouvelles* (1882); — *Zoologie morale* (1882); — *Fantaisies* (1883); — *la Physionomie comparée* (théorie de l'expression dans l'art) (1885); — *Chimère* (1887); — *le Devoir de punir* (1887); — *Fusil chargé* (1886); — *Histoire de l'Invalide à la tête de bois* (1887); — *l'Affaire Scapin* (1888); — *François Ronchin* (notice historique) (1892); — *Aventures et Mésaventures de Joel Kerbabu* (1893); — *Voyages merveilleux de Lazare Pohan* (1893); — *le Supplice de l'opulence* (1895); — *les Vertus et les Grâces des bêtes* (1895); — *l'Art d'écrire un livre et de le publier* (1896); — *le Dernier des lions* (1896); — *le Dix-neuvième Siècle vécu par deux Français* (1902); — *Un Demi-Siècle de vie, 1848-1901* (1902).

Pierre-Martin-Désiré-Eugène Mouton, fils du colonel Louis Mouton, naquit à Marseille le 12 avril 1823, pendant un voyage que son père, alors aide de camp du gouverneur de la Guadeloupe, fit en France. Sa mère était créole.

Il vécut à la Guadeloupe jusqu'à l'âge de dix ans, fit son droit à Paris, entra dans la magistrature en 1848, s'installa successivement dans les villes où l'appelait sa carrière, et finit par démissionner en 1868, pour venir vivre à Paris.

Pendant les années passées en province, il avait com-

mencé à écrire. Il était substitut à Fontenay-le-Comte (1857) quand il publia dans le *Figaro,* sous la signature de *Mérinos,* un premier article : *les Mouches,* bientôt suivi d'un second : *l'Invalide à la tête de bois*, qui obtint un tel succès que son personnage est demeuré légendaire. Après avoir, pour un temps, abandonné le genre fantaisiste et s'être adonné tout entier à la confection d'un important ouvrage sur les *Lois pénales,* il revint à sa première manière et fit paraître successivement les volumes cités dans la notice bibliographique ci-dessus. *Les Voyages et Aventures du capitaine Marius Cougourdan* est le plus connu de ses ouvrages.

Il collabora assez régulièrement à la *Vie parisienne.*

C'était un homme de taille médiocre, très mince, élégant, portant monocle, et auquel de longs favoris donnaient bien l'air du plus grave des magistrats.

Il mourut le 18 juin 1902.

HISTOIRE DE L'INVALIDE A LA TÊTE DE BOIS

Le sergent Dubois a eu la tête emportée par un boulet, sauf un œil et une dent de devant. On fait venir le chirurgien.

... L'homme de l'art lui mit une goutte d'eau-de-vie sur le trou du gosier : voilà Dubois qui fait : Hum! hum! qui ouvre un œil, et porte sa main à l'endroit où sa tête n'était plus.

« Il n'y a rien du tout, dit le chirurgien; quelques jours de diète et de repos, et il n'y paraîtra plus. Seulement l'amputation est nécessaire.

— L'amputation de quoi? l'amputation de quoi? dit le régiment.

— L'amputation de la tête, pardi! répond le chirurgien. Mais je n'ai pas les instruments qu'il faut...

N'importe, qu'on me donne un maillet solide et un bon ciseau à froid bien aiguisé. »

Ah! ce fut une belle opération! Jamais on ne vit chose pareille ni homme si adroit. A chaque coup il faisait sauter des morceaux d'os gros comme le pouce, et même de cervelle, car Dubois avait la tête dure, et il fallait de la place pour les mortaises.

Les soldats disaient :

« Mais vous ne lui laissez rien dans la tête : alors comment qu'il se rappellera la manœuvre?

— Bah! bah! qu'il disait, il aura toujours assez de cervelle pour crever la paillasse aux Turcs! Il suivra les autres, voilà! »

Enfin, voilà l'opération finie. Un beau résultat! Le chirurgien avait si bien fait qu'il ne restait de toute la tête de Dubois qu'un œil encadré dans un cercle d'os qui s'appuyait sur l'arcade zygomatique, laquelle tenait à l'occiput. Pas plus de cervelle que sur ma main : seulement un petit morceau de cervelet.

Le chirurgien couvrit le tout d'une cloche à melons pour empêcher l'évaporation des idées, et défendit au malade de s'occuper de sciences abstraites, particulièrement de trigonométrie curviligne.

Oui : il paraît qu'il n'y a rien de plus mauvais que la trigonométrie curviligne pour les gens qui ont eu la tête amputée depuis peu de jours.

Mais il lui permit de fumer. Puis il dit :

« Nous allons lui faire une tête de bois, mais une tête de bois si bonne et si solide que tout le monde voudra se faire casser la sienne pour en avoir une comme ça!

— Vraiment! dirent les conscrits.

— Nous verrons! dirent les grognards...

— Vous allez me chercher le plus vieux sapin de la Forêt Noire; vous l'abattrez et vous m'en appor-

terez un morceau, près de la racine, assez gros pour qu'on y puisse trouver de quoi faire une tête de moyenne grosseur. Ayez bien soin de laisser l'écorce après. »

On apporte une belle bille de sapin. Le chirurgien fait venir Dubois, lui prend mesure de la tête, trace des lignes au crayon rouge sur la tête de bois et dit de faire un trait de scie à chaque ligne du haut en bas : ça formait un cube allongé dont un des côtés gardait l'écorce.

Le chirurgien prend de la terre glaise mouillée, en fait une grosse boule et l'ajuste sur le reste de la tête de Dubois.

Ce n'était guère beau, cet œil au milieu d'une boule de terre. Les soldats riaient :

« Riez! riez! dit le chirurgien, vous allez voir! »

Il retire la boule de terre : elle avait en dessous l'empreinte du restant de la tête de Dubois.

« Venez ici, les tourneurs. Vous allez prendre le morceau de bois, et vous ferez en dessous tous les creux qu'il y a sous la boule. »

On fait comme il dit; voilà le cube allongé qui s'ajuste sur le restant de la tête de Dubois; on le lui met, le côté de l'écorce à la place de la figure.

L'œil faisait au milieu de tout ça un drôle d'effet : cependant c'était déjà mieux qu'auparavant, et même quelqu'un qui n'aurait pas su aurait très bien vu que c'était une tête qu'on avait voulu faire.

« Nous en resterons là pour aujourd'hui, dit le chirurgien : faut pas fatiguer Dubois, et puis faut que le bois sèche par l'effet de la chaleur animale. Surtout empêchez-le d'arracher l'écorce du visage, parce que le bois se fendillerait, et ça ferait un nid à poussière. »

Le chirurgien faisait passer Dubois à la visite

tous les jours; il cognait sur le bois pour voir s'il était sec.

Pendant ce temps l'armée avançait toujours, si bien qu'on occupa Nuremberg en Allemagne, ville où l'on travaille le bois dans la perfection.

Au bout de trois jours, le chirurgien fait venir Dubois :

« Dubois, mon ami, m'entends-tu? »

Dubois fait signe que non.

« Dubois, mon ami, me vois-tu? »

Dubois cligne de l'œil et fait oui avec sa bûche.

« C'est aujourd'hui que tu vas être beau garçon! Le bois de ta tête est sec. J'ai trouvé un sculpteur qui va te sculpter une figure un peu ficelée! On va te percer deux bons trous pour que tu entendes, et un mécanicien va te poser une mécanique pour parler, avec une mâchoire à vis pour manger!... »

... Pendant quinze jours le sculpteur sculpta la tête de Dubois, qui avait, comme vous pouvez penser, une migraine de tous les diables. Enfin le quinzième jour la tête était achevée, et Dubois, mourant d'impatience, vit que ça prenait tournure. On lui perça dans le creux de chaque oreille deux bons trous correspondant à l'estomac, de sorte qu'il commença d'entendre parfaitement. Alors vint le mécanicien, qui lui fit deux traits de scie à partir des coins de la bouche et détacha la mâchoire inférieure, qu'il emporta chez lui.

Dubois était déjà un peu inquiet, lorsque le mécanicien revint. Il avait adapté à la mâchoire d'en bas une langue en peau de daim et, en dessous, une vis qui traversait la margoulette et allait serrer le palais : il suffisait de mettre une noisette ou autre chose entre la vis et le palais, puis à tourner la vis, et clac! la noisettte volait en éclats, il n'y avait plus qu'à avaler.

« Maintenant, dit le mécanicien, faut essayer votre langue. Faites comme si vous vouliez souffler très fort. »

Dubois se remplit les poumons et, se tenant le ventre à deux mains, il souffle, et ça fait un bruit qui fait :

« Tartaïfle !

— Soufflez encore.

— Tartaïfle ! tartaïfle ! tartaïfle !

— La langue est un peu sèche, faut y mettre une goutte d'huile de pied de bœuf et ça ira, » dit le mécanicien.

On met une goutte d'huile de pied de bœuf sur la langue : voilà Dubois qui se met à parler :

« Ponchour, més gônmrates ! Gôment fus bordez-fus ?...

— Pour ça, dit le régiment, comment donc qu'il a un accent allemand si fort, lui qui est Picard ? »

Le chirurgien se gratta la tête :

« Ah ! animal que je suis ! n'avoir pas pensé à ça ! Pardi ! c'est bien clair, pourquoi il a l'accent allemand et même qu'il ne le perdra jamais : comment voulez-vous qu'une tête de sapin de la Forêt Noire n'ait pas l'accent allemand ! C'est incurable.

— Allons, mon cher, dit le régiment à Dubois, faut t'en consoler, on a fait pour le mieux. Viens boire un coup. »

On le mène à la cantine ; il boit plus d'un coup, se grise ; on le rapporte ivre-mort.

Le lendemain, on lui peint à l'huile le visage, on lui met une perruque ; il reprend son service...

(*Contes ;* Charpentier édit.)

JULES MOINAUX

(1825-1895)

Bibliographie. — *Pepito* (Variétés, 1853); — *la Question d'Orient* (Variétés, 1854); — *les Deux Aveugles* (Bouffes-Parisiens, 1855); — *la Botte secrète* (Vaudeville, 1857); — *la Clarinette mystérieuse* (1859); — *Paris quand il pleut* (Variétés, 1861); — *le Voyage de MM. Dunanan père et fils* (Bouffes-Parisiens, 1862); — *l'Homme à la mode de Caen* (1867); — *les Abrutis du feuilleton* (1868); — *le Joueur de flûte* (1870); — *la Foire d'Andouilli* (1870); — *le Ver rongeur* (Variétés, 1870); — *le Canard à trois becs* (1871); — *le Testament de M. de Crac* (1871); — *l'Alibi* (Athénée, 1872); — *la Princesse de Babylone* (1875); — *la Cruche cassée* (1876); — *les Jeux de l'amour et du housard* (1876); — *la Sorrentine* (1877); — *les Mouchards* (1880); — *le Bracelet* (1888); — *Un Conseil judiciaire* (1888)...

Et, en sus de ces pièces de théâtre : *le Bureau du commissaire* (1826); — *les Gaietés bourgeoises* (1888); — *les Tribunaux comiques* (1881-1888).

Jules Moinaux naquit à Tours en 1825.

Il était sténographe attaché au Palais de justice de Paris, et chroniqueur judiciaire à la *Gazette des Tribunaux*. C'est d'ailleurs le recueil des chroniques publiées dans ce journal qui forme les *Tribunaux comiques*.

Jules Moinaux était le père de Courteline (Voir p. 327), qui hérita de sa verve joviale et française; mais chez Courteline elle s'affinera étrangement, deviendra plus aiguisée, plus amère aussi. On peut dire que le père fut le précurseur du fils. Ils ont les mêmes sources d'inspi-

ration. L'atmosphère dans laquelle se meuvent les personnages de l'un et de l'autre est la même Mais sous la farce, Courteline a su dissimuler une psychologie étonnamment exacte et profonde qu'on ne trouve qu'à l'état embryonnaire chez Jules Moinaux.

Sa carrière fut surtout une carrière de vaudevilliste et d'auteur dramatique.

Il mourut le 4 décembre 1895.

LE CHIEN TONDU EN LION

... Il est si bien acquis que nos compatriotes sont farceurs, qu'ils peuvent être pris pour tels même en cas de simple malentendu.

Est-ce le cas de M. Boulabert, amené devant les magistrats par un tondeur de chiens qui lui réclame deux francs, prix de la tonte en lion d'un caniche, plus trois francs d'indemnité pour le temps que ce monsieur lui fait perdre ?

C'est ce que les explications des parties vont nous apprendre.

Fillard (c'est le nom du tondeur de chiens) raconte ainsi le fait :

— Voilà. Je rendais à ma femme un chat que ses maîtres m'avaient dit qu'il avait du vice et que je disais à ma femme : « Tu peux leur garantir qu'il « sera sage comme une image. » Pour lors, monsieur s'arrête à regarder le chat et dit : « Pauvre bête ! — Bah ! que je réponds, il n'en deviendra que plus gras. Vous pouvez l'essayer par vous-même, » que je lui dis, en manière de rigoler. Là-dessus, voyant que ce monsieur avait un chien, un sale barbet, une espèce de griffon, enfin un chien à poils, je dis comme ça : « Faut-il rafraîchir un peu ce cabot-là, bourgeois ?

— Le rafraîchir? qu'il me fait; ça ne peut pas lui faire de mal. »

Moi, là-dessus, je prends le chien et je dis à ce monsieur :

« Voulez-vous que je le tonde en lion?

— En lion! qu'il me dit.

— Oui, tondu seulement à partir des reins, et puis je lui ferai des manchettes aux pattes.

— Dame, qu'il me répond, oui, en lion avec des manchettes, je crois que ça fera bon effet. »

Voyant ça, je tonds le chien en lion avec des manchettes. Monsieur reste là, à me regarder travailler. Quand c'est fini, je mets le cabot sur ses pattes et je dis :

« Eh bien, bourgeois, comment le trouvez-vous, votre toutou?

— Ça lui va très bien, qu'il me répond.

— Un Amour, que je lui dis : quarante sous!

— C'est pas cher, qu'il me fait. »

Là-dessus, il s'en va, et son chien le suit en remuant la queue, comme un chien qui est content qu'on lui a fait sa toilette. Moi, je rappelle monsieur, en lui criant :

« Eh bien, et les quarante sous?

— Quels quarante sous? qu'il me demande.

— Comment, quels quarante sous? Mais, pour avoir tondu vot' chien!

— Mon chien! qu'il me dit; ça! Il n'est pas à moi. »

M. Boulabert. — En effet, il n'était pas à moi; c'était un sale chien que je ne connaissais pas du tout; il m'avait suivi dans la rue.

Le président. — Et vous le laissez tondre en lion par ce malheureux sans lui dire que le chien n'était pas à vous!

M. Boulabert. — Je le lui ai dit.

Le président. — Quand il a été tondu, oui.

Fillard. — En lion et avec des manchettes. Pour lors, je dis à monsieur :

« Allons chez le commissaire! »

Il m'envoie coucher et veut s'en aller; je lui saute au collet, le monde s'amasse, des sergents de ville arrivent et nous mènent au poste. Voilà le chien qui nous suit en tortillant, remuant la queue, fier comme un coq ; il voulait entrer au poste avec nous, les agents lui fichent des coups de pieds pour le renvoyer; nous entrons, et on le laisse à la porte; nous nous expliquons, dont le brigadier dit à monsieur : « Voyons, ne nous la faites pas à la blague; donnez quarante sous à cet homme! »

Il refuse ; alors le brigadier dit aux deux sergents de ville de nous mener chez le commissaire de police. Nous sortons ; qu'est-ce que nous trouvons à la porte ? Le chien qui nous attendait et qui vient avec nous, toujours en frétillant, ce qui prouve bien qu'il est à monsieur, qui voulait le faire tondre à l'œil.

M. Boulabert. — Pas du tout ; la preuve, c'est que je l'ai chassé; mais il se cramponnait à moi, il ne voulait pas me lâcher.

Le président. — Soit ! vous n'en avez pas moins voulu faire une mauvaise plaisanterie à ce malheureux.

M. Boulabert. — Aucunement. Il me demande si je veux qu'il le tonde en lion : ça ne me regardait pas; il a fait ce qu'il a voulu.

Le président. — Allons, ne persistez pas dans votre mauvaise explication. Vous n'avez pas l'air d'un naïf; donnez les deux francs à cet homme, plus les trois francs qu'il demande pour le dérangement que vous lui causez.

M. Boulabert. — Pardon, mais...

Le président. — Vous refusez?

M. Boulabert, tout bien réfléchi, se décide à donner sa pièce de cent sous.

Quant au chien, qu'est-il devenu? Il est probable qu'il aura retrouvé son vrai maître. Mais celui-ci a dû être bien surpris et s'est assurément demandé : « Où diable cet animal-là a-t-il pu trouver de l'argent pour se faire tondre? »

(*Les Tribunaux comiques;*
Flammarion édit.)

CHARLES MONSELET

(1825-1888)

Bibliographie. — *Les Originaux du siècle dernier;* — *Rétif de la Bretonne;* — *Frérou;* — *Statues et Statuettes contemporaines;* — *Figurines parisiennes;* — *la Cuisinière poétique;* — *le Musée secret de Paris;* — *Almanach des gourmands;* — *Double Almanach des gourmands;* — *Triple almanach des gourmands;* — *De Montmartre à Séville;* — *les Galanteries du dix-huitième siècle;* — *les Tréteaux;* — *la Lorgnette littéraire;* — *le Théâtre de Figaro;* — *les Oubliés et les Dédaignés;* — *l'Histoire du tribunal révolutionnaire;* — *M. de Cupidon;* — *les Folies d'un grand seigneur;* — *la Franc-maçonnerie des Femmes;* — *l'Argent maudit;* — *les Chemises rouges;* — *les Vignes du seigneur,* poésies; — *le Plaisir et l'Amour,* poésies.

Charles Monselet naquit à Nantes, le 30 avril 1825. Son père était libraire et tenait un cabinet de lecture assez fréquenté. Il fut d'abord commis aux écritures chez un consul, et bientôt chassé de cette place pour avoir été trouvé faisant des vers au lieu d'expédier des lettres.

Il s'essaya alors dans le journalisme et écrivit dans le *Courrier de la Gironde,* où il se distingua. Il y connut des gens de théâtre et débuta au Théâtre des Variétés de Bordeaux, par une parodie de la *Lucrèce* de Ponsard.

Il partit alors pour Paris, où, tout d'abord, la fortune ne lui sourit guère. Il y vécut misérablement, petit journaliste en quête de copie, refusé partout, ne dînant pas toujours. Désespérant d'arriver à sortir de la misère où il était, il écrivit un jour la lettre-circulaire suivante, qu'il

adressa à Arsène Houssaye, directeur de l'*Artiste*, et à Louis Desnoyers, rédacteur en chef du feuilleton du *Siècle*.

« Monsieur, littérateur peu connu et dénué de protections, je vous prie de vouloir bien être assez aimable pour m'envoyer une lettre de recommandation auprès de vous-même... »

Ce procédé réussit. Charles Monselet vit aussitôt s'ouvrir pour lui les portes des deux grands journaux.

Il fut remarqué par Girardin, qui lui demanda d'écrire une préface aux *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, qui allaient paraître en feuilletons dans la *Presse*.

En 1857, il fondait un journal : *le Gourmet*.

En 1860, il jouissait d'une grande notoriété et écrivait dans tous les grands quotidiens et périodiques de l'époque. Mais il refusa toujours de collaborer à la *Revue des Deux Mondes* : « Au nom du Ciel, ne me parlez pas de cette boutique-là! disait-il, j'y perdrais mon ventre et ma gaieté. » Il s'était qualifié lui-même : poète de la bonne humeur.

Ses mots couraient tout Paris. C'est lui qui avait défini Octave Feuillet : un pot-au-feu avec des ailes.

Les deux premiers vers d'un poème de lui, imité de *la Rose*, de Ronsard, firent fortune :

> Mignonne, allons voir si les huîtres
> Sont ouvertes au restaurant...

Il fit, de même, sur le rythme des *Djinns*, de Victor Hugo, un poème qu'il appela *les Créanciers*, et que nous citons ici.

Il mourut en 1888.

« Tout a un terme en ce bas monde, disait-il, excepté le loyer, qui en a quatre! »

LE GODIVEAU

Quand j'étais tout petit, j'aimais les godiveaux,
Où, modeste traiteur, souvent tu te révèles.

A présent que je vais aux recettes nouvelles,
Et que mon appétit vole aux gibiers nouveaux,

Je me souviens. Malgré grives et bartavelles,
Je regrette le temps où, fou de maniveaux,
Je dévorais la croûte où nageaient les cervelles
Et les crêtes de coq, avec les ris de veaux.

Ces godiveaux, orgueil des bourgeoises familles,
Etaient en ce temps-là pareils à des bastilles;
La salle s'imprégnait de leurs puissants parfums;

Et, jeune âme déjà conquise à la cuisine,
J'oubliais de presser le pied de ma cousine.
— Et je pleure en songeant aux godiveaux défunts.

(*Poésies complètes;* E. Dentu édit.)

LE HOMARD

Le homard, compliqué comme une cathédrale,
Sur un lit de persil, monstre rouge, apparaît.
En le voyant ainsi, Janin triompherait,
Car il a revêtu la pourpre cardinale!

Et c'est le Borgia des mers. Il a l'attrait
Des scélérats déçus dans leur ruse infernale.
Héraut des grands festins, avec pompe il étale
Son cadavre éventré dans l'office en secret.

Jamais plus fier vaincu n'eut plus beau flanc d'albâtre.
Décoratif et noble, il gît sur son théâtre.
Jusques après la mort refusant d'abdiquer,

Il se cramponne aux doigts qui veulent l'attaquer.
Et si quelque imprudent cherche à briser sa pince :
« Prends garde! lui dit-il, je suis encore un prince! »

(*Poésies complètes;* E. Dentu édit.)

LE COCHON

Car tout est bon en toi, chair, graisse, muscle, tripe!
On t'aime galantine, on t'adore boudin.
Ton pied, dont une sainte a consacré le type,
Empruntant son arome au sol périgourdin,

Eût réconcilié Socrate avec Xantippe.
Ton filet, qu'embellit le cornichon badin,
Forme le déjeuner de l'humble citadin ;
Et tu passes avant l'oie au frère Philippe.

Mérites précieux et de tous reconnus!
Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus;
Philosophe indolent, qui mange et que l'on mange!

Comme, dans notre orgueil, nous sommes bien venus
A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange?
Adorable cochon, animal roi, — cher ange!

(*Poésies complètes;* E. Dentu édit.)

LE DINER QUE JE VEUX FAIRE

Le dîner que je veux faire,
Avec toi je le ferai
Sous la treille verte et claire,
Un des derniers jours de mai.

Je te sais Parisienne,
Nous n'irons pas loin d'ici :
Nous choisirons Louvecienne,
Sèvres, ou Montmorency.

A l'auberge où se balance
Un *lion* tout en cheveux

Ou le *cheval* qui s'élance,
Nous entrerons, si tu veux.

Nous aurons, ô ma charmante,
Alors même qu'elle bout,
La soupe épaisse et fumante
Où la cuiller tient debout;

Puis le jambon de Mayence
Aux éclatantes couleurs,
Sur l'assiette de faïence
Peinte d'oiseaux et de fleurs;

Et l'omelette charnue,
Si jaune, qu'en ton erreur
Tu la croirais revenue
Pour nous de chez le doreur.

Rien ne te paraîtra fade,
Tout ira selon ton gré.
Tu sais que pour la salade
J'ai les soins d'un émigré.

Dieu sait les chansons de merle
Que ton gobelet tiendra!
Tu peux y jeter ta perle :
L'argenteuil la dissoudra.

(*Poésies complètes;* E. Dentu édit.)

UN HOTEL DE BORDEAUX

... Ce sont des punaises
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger.

CH. BATAILLE.

Quand vinrent les heures indues,
Dodues,

Elles accoururent sur moi...
Emoi !

Dès que j'eus soufflé ma bougie,
Rougie,
Elles prirent pour entrepôt
Ma peau.

Il en venait de la Douane, —
Que damne
Mon souvenir encor récent, —
Un cent !

Il en venait de Fondaudège,
Cortège !
Il en venait de Saint-Eloi,
Convoi !

Il en venait de l'Intendance,
En danse ;
Il en arrivait de Tourny
Un nid.

Tu me les envoyais par tranche,
Croix-Blanche,
Vous les lanciez par escadrons,
Chartrons !

Et toutes sous ma courte-pointe
Mal jointe,
Dévoraient d'un commun accord
Mon corps.

Elles disaient dans leur sauvage
Langage :
« Qu'il est bon ! qu'il est succulent
Et blanc !

« Quoique tendre, son épiderme
Est ferme,

Au marché l'on paîrait fort cher
Sa chair! »

Seul, insensible à cet éloge :
« Déloge!
Insecte vomi par Satan,
Va-t'en! »

Sourdes, elles croissaient en nombre.
Dans l'ombre,
Jusqu'au jour dura ce duel...
L'hôtel

Où j'ai fait ainsi fausse route
Ne coûte
Que vingt francs pour la nuit, tous prix
Compris.

(*Poésies complètes;* E. Dentu édit.)

LES CRÉANCIERS

Mabille!
J'en sors
Tranquille
De corps.
Je sonne :
Ma bonne
Raisonne...
Je dors.

Quelqu'un grogne :
C'est, croit-on,
D'un ivrogne
Le feston;
C'est la plainte
Presque éteinte
De l'absinthe
Chez Piton.

La voix, moins frêle,
Semble un galop;
Dans ma cervelle
Est-ce un grelot?
Ainsi s'élance
Et recommence
Une romance
Dans un goulot.

La rumeur approche,
L'écho la redit.
Est-ce Rigolboche
Que l'on applaudit?
Est-ce, sous un porche,
Sax tenant la torche
Wagner qu'on écorche
Avec du Verdi?

Dieux! la horde grimpante
Des créanciers! — Quel trac!
Fuyons dans la soupente
Où je mets mon cognac.
Leur fourberie insigne
A forcé la consigne
Chez mon portier indigne.
Ah! portier de Jarnac!

Ciel! la porte et la fenêtre
Ont cédé sous leur effort,
Et le premier qui pénètre
Cherche en vain mon coffre-fort.
Avant que je la verrouille,
Dans l'armoire à glace il fouille
Pour découvrir la grenouille
Dont jamais le chant ne sort.

Le bottier dit : « Rends-moi mes bottes! »
Le tailleur dit : « Rends-moi mon frac! »

Tous répètent : « Voici nos notes! »
Tous demandent : « As-tu le sac? »
Seul, dans son farouche délire,
Le traiteur étouffant son ire :
« C'est pourtant moi, semble-t-il dire,
Qui l'ai fait gros comme Balzac! »

Pendant ce chœur, saisissant mes lunettes,
Qui reposaient à côté de mon lit,
Je reconnais leurs atroces binettes.
Un créancier ne fut jamais joli,
Deux créanciers forment un groupe blême,
Trois créanciers sont la laideur extrême,
Mais cinq, mais dix, mais vingt... c'est l'enfer même!
Or, j'écoutais leur langage impoli.

« Oui, c'est un libertin! — Sa conduite est infâme!
— Il refuse sa porte et se lève à midi!
— Il court les casinos! — Il a plus d'une femme!
— Monsieur fait pince-nez! — Monsieur joue au dandy!
— Il se rit de nos mœurs et n'en prend qu'à ses aises!
— Il faut à son dîner de l'aï sur les fraises.
— Au café du Helder je l'ai vu, sur deux chaises,
Ecorchant une glace à l'air du soir tiédi. »

Je suis né bon, j'ai la mansuétude,
Et volontiers je me laisse raser.
De ces refrains, d'ailleurs, j'ai l'habitude,
Rien ne saurait plus me mécaniser.
Mais cependant, flairant l'impertinence
De ces butors enivrés de fiance,
Je secouai le joug de ma créance :
Sur mon séant on me vit me poser.

« Qui m'a fait ces polichinelles?
M'écriai-je en sentant monter
Un litre rouge à mes prunelles

Que le courroux vient dilater;
Est-ce donc ici la coutume
D'entrer, à l'heure où l'on s'enrhume,
Chez les modestes gens de plume,
Comme s'ils venaient d'hériter! »

Alors d'une voix qui tance,
Je dis à ce groupe amer :
« Remportez votre quittance!
Vous voyez ce revolver :
Le premier qui me tutoie
Sous mon talon je le broie
Et je le jette avec joie
Par-dessus mon belvéder! »

Partis! — Brûlons du sucre
Et dissipons ainsi
L'horrible odeur de lucre
Qu'ils ont laissée ici.
Ce n'est pas sain encore
Mais, quand luira l'aurore,
J'irai chercher du chlore.
Merci, mon Dieu, merci.

D'étranges syllabes
M'arrivent encor;
Ces maudits arabes,
D'un commun accord,
Ont sur ma muraille
Que leur doigt écaille
Mis ce mot qui raille :
« Contrainte par corps! »

Larves funèbres!
Laids pâtissiers!
Dans les ténèbres
Mes créanciers

Me font comprendre
— Surcroît d'esclandre —
Qu'ils vont se rendre
Chez les huissiers.

Moi, bon nègre,
Pas vouloir
Qu'homme maigre
Et tout noir
Expertise,
Verbalise,
Dévalise
Mon manoir.

Pas bête,
Demain
J'arrête
Un train
Et file
Pour Lille
Ou l'île
Saint-Ouen.

(*Poésies complètes;* E. Dentu édit.)

JULES NORIAC

(1827-1882)

Bibliographie. — *Le 101e Régiment* (1858); — *la Bêtise humaine* (1860); — *le Capitaine sauvage; — le Chevalier de Cerny; — la Comtesse de Bruges; — la Dame à la plume noire; — Dictionnaire des amoureux; — la Falaise d'Houlgate; — les Gens de Paris; — le Grain de sable; — Journal d'un flâneur; — Mademoiselle Poucet; — la Maison verte; — les Mémoires d'un baiser; — les Plumeurs d'oiseaux; — Sur le rail.*

Théâtre : *la Boîte au lait* (1862); — *la Timbale d'argent,* opérette (1872); — *la Branche cassée,* opéra-comique (1874); — *la Sorrentine,* opérette (1877).

Claude-Antoine-Jules Cairon, dit Jules Noriac, naquit à Limoges, en 1827.

Il collabora longtemps au *Figaro* et publia dans les *Nouvelles* des chroniques pleines d'esprit. Il s'associa, en 1864, avec les directeurs des Variétés, et devint, en 1867, le directeur des Bouffes-Parisiens.

Son *101e Régiment* lui valut un grand succès. Ce livre est d'ailleurs le prototype de tous les ouvrages de ce genre qu'on a écrits, depuis lui, sur l'armée.

Jules Noriac est un observateur ironique et aigu qui regarde la vie quotidienne avec une philosophie amusée.

Il mourut à Paris, en 1882.

LE 101e RÉGIMENT

Avez-vous remarqué un homme au nez rouge, au ruban comme son nez, boutonné jusqu'au cou, à la démarche roide, à l'œil vif, à la moustache en brosse ? Il suit le régiment. Nous l'avons retrouvé à la porte de la pension des officiers, nous l'avons vu dans la cour de la caserne, nous le retrouvons à la porte du quartier. Cet homme, c'est le dernier grognard.

Je vous ai dit que l'espèce se perdait ; il ne faut pas la regretter. Voici l'unique échantillon de l'officier grognard et mal élevé. Retraité depuis trois ans, il ne peut se passer du régiment dont il ne fait plus partie ; il est là à titre d'ornement. On le tolère, mais on ne l'aime pas, il ennuie ; sa seule excuse est d'avoir été brave.

L'origine des grognards se perd dans la nuit des temps.

Vous souvient-il du colonel Jephté, obligé de tuer sa fille parce que, dans la joie de la victoire, il avait juré sur sa croix d'honneur de démolir la première personne qui se présenterait devant lui ?

L'histoire romaine fourmille de grognards, l'histoire grecque en est pétrie.

L'histoire de France en a plus que sa part.

Le premier qu'on y rencontre est un *sargent* qui ne veut pas donner à Clovis le vase de Soissons, qu'il désire garder pour faire cuire des haricots.

On sait comment le monarque récompensa ce désintéressement.

Le dernier, c'est le capitaine Morel.

Lorsqu'il était au corps, les soldats disaient :

« Cet enragé de capitaine Morel, il n'est content que lorsqu'il est fâché. »

Pendant sa dernière année de service, le colonel, qui venait d'être nommé officier de la Légion d'honneur, donna un grand dîner auquel furent conviés les autorités de la ville et le corps des officiers. Comme il y avait des dames, il envoya chercher Morel.

« Capitaine, je donne à dîner lundi.

— Connu, colonel.

— Ayant pour vous une grande considération, je vous ai envoyé une lettre d'invitation.

— A moi comme aux autres, parbleu !

— Je vous ai, dis-je, envoyé une lettre d'invitation; mais je viens vous prier de ne pas venir.

— Ah! ah! Et pour quelle raison, colonel, sans indiscrétion, me faites-vous subir cet affront ?

— Mon Dieu, capitaine, il n'y a point d'affront, puisque le refus viendra de vous; mais des considérations que vous comprenez...

— Je ne comprends que la mienne; enfin, faut voir.

— Sans doute. Eh bien, j'ai peur que votre manière de parler toute militaire n'effarouche ces dames.

— Mille tonnerres! que la carcasse du diable m'étrangle des deux côtés si je comprends !

— Vous nous diriez ces choses-là à table. Vous savez que les bourgeoises sont un peu...

— Bégueules, quoi !

— Justement.

— Eh bien, colonel, c'est dit, je ne viendrai pas : je suis un teigneux, un galeux, un pestiféré ! c'est bon.

— Mais, capitaine...

— C'est bon; après trente ans de service, onze campagnes, sept blessures, on me traite comme l'as de pique !

— Si vous vouliez me promettre de ne pas parler ?

— Pour ça, colonel, je vous le promets ; quand bien même vous le permettriez, je n'ouvrirais pas la bouche devant ces museaux-là.

— Me jurez-vous ?...

— Si je dis un mot, je veux bien cracher ma langue à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer.

— J'aime mieux votre parole d'honneur.

— Vous l'avez, colonel, vous l'avez. »

Le jour du dîner venu, le capitaine, en grande tenue, se rend chez le colonel et salue tout le monde sans proférer une parole.

On s'habitue à tout. Bientôt personne ne fit plus attention au mutisme du capitaine, qui, du reste, mangeait comme un ogre, pour rendre son silence plus facile.

On était à table depuis trois heures. Le dessert allait succéder au troisième service. Le capitaine mangeait une bécasse rôtie. Le colonel s'applaudissait de n'avoir pas humilié son vieux frère d'armes.

Tout à coup un effroyable cri sortit du sein du capitaine.

Un plomb de chasse enfoui dans la chair de l'oiseau lui a brisé une molaire.

« S.... n... de millions de diables ! s'écrie le grognard en montrant d'une main le plomb meurtrier, de l'autre la tête de la bécasse, voilà une sacrée drôlesse qui n'est pas morte de la rougeole ! »

(*Le 101e Régiment;* Calmann-Lévy édit.)

LA PENSION ROQUET

(Une multitude de bambins de cinq à douze ans rompent leurs rangs et se groupent autour d'un professeur maigre et râpé.)

Le pion. — Messieurs, vous avez deux heures, usez-en, mais n'en abusez pas ; que la sagesse préside à vos jeux.

Tous. — Oui, m'sieu.

Une voix. — Qui est-ce qui fait aux barres ?

Plusieurs voix. — Moi, moi, moi.

Le petit Bourgeois. — Moi aussi ; mais on ne ramasse pas les morts.

Le pion. — Monsieur Bourgeois ! faites-moi le plaisir de ne point courir l'épaule droite en avant, ainsi qu'un sanglier furieux et déchaîné.

Le petit Bourgeois. — Moi, m'sieu ?

Le pion. — Oui, vous.

Le petit Leprieur. — C'est une métaphore, ça, n'est-ce pas, m'sieu ? parce qu'on n'enchaîne pas les sangliers.

Le pion. — Leprieur, vous êtes coiffé du casque de l'audace, que surmontent encore le cimier de l'impudence et le panache de l'ineptie.

Trente voix (avec horreur). — Oh !

Le petit Gavinet. — M'sieu, Cuchet m'a pris mon képi, il ne veut pas me le rendre.

Le pion. — Il a le sien, c'est une superfétation.

Gavinet. — Je ne sais pas, m'sieu.

Le pion. — Cuchet ! pourquoi avez-vous pris le képi de Gavinet ?

Cuchet. — Au contraire, m'sieu, j'ai voulu le lui rendre ; c'est lui qui n'a pas voulu le reprendre.

Le pion. — Votre langue est forgée à l'enclume du mensonge! rendez-lui son couvre-chef.

(Le groupe se disperse.)

Le petit Nonac. — Un lézard sur le mur!

Trois ou quatre gamins. — Attrapons-le, ça n'est pas méchant. (Ils le criblent de pierres.)

Un vieux monsieur qui passe. — Cet âge est sans pitié. Laissez cet animal. (Sentencieusement.) Le lézard est l'ami de l'homme.

Cuchet (accourant). — Où qu'il est, ce lézard?

Nonac (avec stupeur). — Ne le touche pas! ne le touche pas! C'est l'ami de ce vieux.

Un petit mouchard. — M'sieu, le nouveau qui grimpe.

Le pion. — Monsieur! Impudent drôle, là-bas! voulez-vous bien descendre? Qui donc vous a donné l'audace d'escalader ces arbres séculaires? Répondez!

Le nouveau. — Personne.

Le pion. — Que cela ne vous arrive plus; je serais obligé de sévir contre vous avec sévérité.

(Le nouveau va s'asseoir à terre dans un coin.)

. . . .

(*Le 101e Régiment;* Calmann-Lévy édit.)

AU FEU D'ARTIFICE

Un moutard (sur un arbre). — Attention! ça commence.

La foule. — Ah! ah!

Un moutard. — Vous dérangez pas, je me suis trompé: c'est un m'sieu qui allume sa pipe.

Un calicot (à ses amis). — Par la géhenne! messires, il y a dans ce pertuis grande affluence de populaire.

Un monsieur en casquette. — Le populaire vous vaut bien, je pense... Faut pas ici avoir des airs...

Le calicot. — Permettez, monsieur, mon intention n'est point d'offenser personne; j'emploie pour désigner la foule une expression ancienne dont on se servait jadis pour parler de la multitude.

Le monsieur en casquette. — Eh bien, de quoi! qu'est-ce qu'elle vous doit, la multitude?

Le calicot. — Absolument rien, mais...

Le monsieur en casquette. — Eh bien, alors, mettez un cadenas à vos gencives; c'est pas trop tôt.

Une dame. — Monsieur, monsieur! mais vous me marchez sur le pied.

Un monsieur. — Je ne l'ai pas fait exprès.

Un moutard. — Il ne manquerait plus que ça.

Une jeune fille. — Maman, qu'est-ce que c'est là-bas, c'te illumination?

La maman. — C'est la tour Saint-Jacques... ou Saint-Sulpice... peut-être bien le Panthéon.

Le moutard. — Le Panthéon? Oh! la la! c'est le robinet d'eau chaude des bains à quat'sous!

Une voix. — Ah çà! mais ça ne va donc pas commencer?

Autre voix. — On étouffe.

Autre voix. — C'est fatigant d'attendre ainsi.

Le moutard. — Ne vous gênez pas, asseyez-vous. Quand ça commencera, je frapperai les trois coups.

La dame. — Voulez-vous bien vous taire, insolent!

Le moutard. — Puisqu'il vous dit qu'il ne l'a pas fait exprès, faut pas lui en vouloir, à c't homme.

Une voix. — Vas pas te taire, méchant gamin!

Le moutard. — Qu'est-ce qu'il a à gémir, cet Espagnol de Batignolles? — Accusé, taisez-vous.

La foule. — Ah! ah! ah!

Plusieurs voix. — Ne poussez donc pas comme ça.

Le monsieur en casquette. — Comment donc voulez-vous que je pousse, alors?

Une voix. — Ne poussez pas du tout.

Autre voix. — Oh! comme les fusées filent, on dirait qu'elles vont plus haut que la lune.

Le moutard. — Elles passent à travers, il y a des trous.

Une voix. — Voici la grande pièce.

Le moutard. — Minute! je vas prendre ma longue-vue. (Il place devant ses yeux sa main arrondie en cornet.) Attention! j'vas faire l'explication : Ça représente la prise de Sébastopol. Je vois Edmond Galland habillé en général...

La dame. — Mais, monsieur, vous me... poussez!

Le moutard. — C'est le bouquet.

Une voix. — Il doit y avoir encore d'autres choses.

Le moutard. — N, i, ni, c'est fini. Vu ma longue-vue, je n'ai rien vu.

Un monsieur (à sa femme). — Très joli; allons-nous-en avant que la foule devienne plus compacte.

Le moutard. — Un instant, que personne ne sorte! En v'là pour nos cinquante mille francs; nous sommes ici un million, ça fait cinq centimes pour chacun; ceux qui voudront payer pour les Polonais n'ont qu'à le dire.

Le monsieur. — Jeune homme, vous comptez très bien : voici dix centimes pour mon épouse et pour moi, plus dix sous pour la malheureuse Pologne.

Le moutard. — *Dieu, mon bourgeois, vous donne un beau trépas!*

(*Le 101e Régiment;* Calmann-Lévy édit.)

EUGÈNE CHAVETTE

(1827-1902)

Bibliographie. — *Le Procès Pictompin et ses dix-hui audiences recueillies et mises en ordre par Eugène Vachette qui passait là par hasard* (1865); — *Défunt Briquet, le Drame du carrefour* (1873); — *le Rémouleur* (1873); — *Pourquoi?* (1873); — *l'Héritage d'un pique-assiette* (1874); — *la Chiffarde* (1874); — *l'Idée de M. de Vivonne* (1874); — *la Chambre du crime* (1875); — *les Petites Comédies du vice* (1875); — *la Chasse à l'oncle* (1876]; — *Aimé de son concierge* (1877); — *la Recherche d'un pourquoi* (1878); — *Nous marions Virginie* (1879); — *le Roi des limiers* (1879); — *l'Oncle du monsieur de Madame* (1880); — *Un Notaire en fuite* (1881); — *le Comte Omnibus* (1881); — *la Bande de la belle Alliette* (1882); — *les Petits Drames de la Vertu* (1882); — *les Bêtises vraies* (1882); — *Réveillez Sophie* (1882); — *l'Oreille du cocher* (1883); — *le Saucisson à pattes* (1884); — *la Conquête d'une cuisinière* (1885); — *Si j'étais riche!* (1886).

Le nom de *Chavette* est l'anagramme du nom de *Vachette.* Eugène Vachette, fils d'un restaurateur très achalandé, naquit en 1827. Il collabora aux *Pensées d'un Emballeur,* de Commerson (Voir p. 34), alors directeur du *Tintamarre.* Commerson ayant quelque peu pillé les articles humoristiques de Chavette, celui-ci, lorsqu'il les réunit en volume sous le nom de *le Procès Pictompin,* écrivit une préface où il disait, faisant allusion à son peu scrupuleux directeur : *Comme je ne veux pas qu mon vieux camarade soit blâmé pour une faute qu'il na*

jamais commise, j'abandonne à mon éditeur le Procès Pictompin, *bien complet et signé du vrai coupable Eugène Chavette.*

Il fut aussi le rédacteur en chef du *Soleil* fondé par le banquier Millaud.

On cite de lui cette « fable » :

Pépin le Bref est mort depuis bientôt mille ans.

MORALITÉ

Quand on est mort, c'est pour longtemps.

LE GUILLOTINÉ PAR PERSUASION

(La scène se passe en province, dans une petite ville du Midi.)

Un employé de la préfecture a été nommé membre du jury.

Dans la session, on juge un homme accusé de dix-sept meurtres, sans compter la petite musique des effractions et vols.

Il est condamné à mort.

En rentrant au logis, l'employé juré se dit :

« Voici une excellente occasion de rendre tous les dîners que j'ai reçus. »

Aussi, le moment arrivé, écrit-il à ses amis :

« Nous guillotinons Saint-Phar jeudi: venez donc me demander à déjeuner, j'ai trois fenêtres sur la place et un rare cordon bleu. — Nous verrons à rire un peu. »

Au jour dit, tous les amis sont au rendez-vous de l'employé, qui a aussi invité son chef de division, homme influent qui le protège.

Comme aucune exécution publique n'a eu lieu depuis cinquante années dans la ville, on a négligé le personnel de l'exécution.

Le bourreau est un vieillard débile.

Son premier aide a quitté cette terre.

Le second valet relève d'une longue maladie qui l'a laissé sans forces.

Si le condamné, qui est un Hercule, n'y met pas un peu de bonne volonté, la justice des hommes sera difficilement satisfaite.

Au moment du dessert, arrive de la prison cette terrifiante nouvelle :

« Saint-Phar ne veut pas se laisser taquiner. »

Désespoir des invités, qui s'écrient en chœur :

« Voici notre petite fête gâtée! On ne peut plus compter sur rien! »

Le chef de division fronce le sourcil.

Son subordonné, qui voit son avancement compromis, fait de vains efforts pour calmer le mécontentement de ce personnage influent.

Enfin, il se résout à un grand moyen.

« Je connais un peu Saint-Phar, dit-il, je vais aller lui faire entendre raison. »

Il se rend à la prison, et pénètre dans la cellule du condamné.

Le dialogue suivant s'établit :

Le tentateur. — Eh bien! qu'est-ce que tous ces menteurs-là me disent? (Lui tapotant les joues.) Que tu ne veux pas te laisser guil-lo-ti-ner?

Saint-Phar, sèchement. — Non.

Le tentateur. — La raison, s'il vous plaît?

Saint-Phar, d'un ton froissé. — On me prévient au dernier moment.

Le tentateur. — Quoi? au dernier moment! Toute la nuit tu as entendu des coups de marteau qui t'empêchaient de dormir; cela ne t'a pas intrigué? Tu n'as pas eu la curiosité de te dire : « Qu'est-ce

que c'est? » Eh bien! c'était la petite machine que l'on te dressait sur la place Bourdaillard, dont le marché est remis à cause de toi. (Avec reproche.) Et tu attends à la dernière heure pour faire le capricieux? Allons! viens, grand enfant!

SAINT-PHAR, inébranlable. — Non.

LE TENTATEUR, surpris. — Mais, malheureux! tout le monde est arrivé! La magistrature, le clergé, le peuple, les soldats qui vont te faire la haie comme pour l'empereur; chacun est en place... On n'attend plus que toi... (Insistant.) On n'attend plus que toi u-ni-que-ment.

SAINT-PHAR. — J'ai de la méfiance.

LE TENTATEUR, vivement. — Tiens! tu connais ce bon M. de Puisec, ce vieux noble qui n'était pas sorti de chez lui depuis le départ des Bourbons et qui avait juré de ne plus quitter la chambre? (D'un accent de triomphe.) Eh bien! il est venu, il est là!... Pour qui? Je te le demande, gros vilain. (Souriant.) Pour toi, pour son petit Saint-Phar... Allons, viens, par politesse pour M. de Puisec.

SAINT-PHAR, brutalement. — Il ne m'a pas été présenté... Non.

LE TENTATEUR, d'un ton dédaigneux. — Moi qui te croyais bien élevé! (S'écriant tout à coup.) Ah! je devine! (Le prenant à l'écart.) Ne rougis pas de te confier à un ami. Est-ce l'argent qui t'arrête, hein? (Bas à l'oreille.) Tous les frais sont payés : c'est l'Etat qui te régale.

SAINT-PHAR, fier. — Je ne demande pas l'aumône.

LE TENTATEUR. — Oh! de la susceptibilité à présent! Si tous les fonctionnaires étaient susceptibles comme toi pour leurs traitements, où en serait demain le gouvernement, hein? Réponds, je te prie... Allons, viens vite; je crains à tout moment qu'on ne s'aperçoive de ton absence.

SAINT-PHAR. — Non, j'ai de la méfiance.

LE TENTATEUR, sévèrement. — Tu n'es qu'un ingrat envers le Ciel. (S'emportant.) Quoi! tous les jours, au fond de la Californie, à Java, au Brésil, il y a des pauvres diables qui sont malades, impotents, qui ne peuvent se traîner; et ils n'ont qu'un seul désir, ils ne forment que ce seul vœu :

« Ah! que je voudrais donc mourir dans ma belle et douce patrie! » (Eclatant.) Toi, te voilà dans ta ville natale, au milieu de tous tes compatriotes!... Mais dis-moi donc un peu ce qu'il te faut de plus? gourmand!!!

SAINT-PHAR. — Possible!... Mais j'ai de la méfiance.

LE TENTATEUR. — Voyons, ne fais pas le fou, raisonnons un peu... Sois franc : avant d'être pris, tu ne vivais pas tranquille... Tu avais des remords... Tu te disais : « Si on me pince, on me fourrera en prison, j'irai au tribunal où les juges me diront mille choses désagréables, — des personnalités même! » Bien, très bien, tu raisonnais juste. Mais aujourd'hui tout cela est passé, le plus difficile est fait... Il ne t'en reste plus que pour cinq minutes à peine... et tu hésites? Je ne te comprends pas. Avec ça que c'est amusant, la prison... et surtout bon pour la santé; que tu es jaune comme un coing! (Avec intérêt.) Viens... au moins tu prendras l'air, ça te fera passer un instant.

SAINT-PHAR. — Non, je suis casanier.

LE TENTATEUR. — Sans parler de monsieur le bourreau qui, depuis ce matin, te graissotte son petit meuble... des prévenances comme pour un fils, le cher homme! C'est, entre vous, les premiers rapports, et tu le dédaignes? (Sérieux.) Un ennemi que tu te fais! Prends garde!

SAINT-PHAR. — Je n'aime pas les nouveaux visages; le sien est triste.

Le tentateur. — Crois-tu donc qu'il soit bien gai par état? Jadis, il avait au moins la roue pour son amusement, et on la lui a retirée! Si on lui donnait le choix, il préférerait un voyage en Suisse, sois-en bien certain... Voyons, te décides-tu?

Saint-Phar. — Non, j'ai de la méfiance.

Le tentateur. — Sans te parler de moi-même qui ai répondu de toi à douze amis qui me sont venus exprès de la campagne. Si tu crois que je te mens, envoie demander; leurs carrioles sont encore dans ma cour.

Saint-Phar. — Non, j'ai de la méfiance.

Le tentateur, avec prière. — Sois gentil pour moi, un ancien camarade de pension. Nous n'avons pas suivi la même carrière... Toi, te voilà arrivé!... Ne fais pas le parvenu avec moi... Je suis un pauvre fonctionnaire avec femme et enfants. Mon chef de division est là qui attend chez moi; j'ai besoin d'avancement; fais cela pour moi, je te prie, mon petit Pha-Phar. (D'un ton de reproche.) Je suis ton juré, tu es mon premier guillotiné; étrenne-moi de bonne grâce, que diable! (Avec conviction.) Comme juré, je t'ai condamné à mort. J'ai fait mon devoir. Maintenant, à toi de faire le tien... Chacun a sa mission dans la société.

Saint-Phar. — Non, j'ai de la méfiance.

Le tentateur. — Un bon conseil en passant. Tu ne veux pas aujourd'hui... soit!... mais on fera venir l'exécuteur d'à côté, et ce sera pour demain... Réponds : est-il dans l'usage de vous guillotiner le lendemain de l'exécution? Non, c'est un ordre, un ordre établi... Donc, tu inquiètes l'ordre, tu t'insurges contre l'ordre établi... Alors, sais-tu ce qu'on pensera de toi? On dira : « Allons, bien, encore un promoteur de troubles! » Tu vois que tu te compromets à plaisir!

Saint-Phar. — Je ris du « qu'en dira-t-on » !

Le tentateur, après un instant de réflexion. — Tiens, Saint-Phar, je suis très observateur, moi! Veux-tu que je te le dise?... Tu ne l'avoueras pas, mais cette résistance ne vient pas de toi... On t'a monté la tête... Tu te fais un monstre de la chose. Au fond, qu'est-ce ? Un rien, une simple formalité... Examinons un peu ensemble : d'abord, tu te garnis d'un confortable déjeuner. (Souriant.) Est-ce bien difficile, hein?... Puis, on te rafraîchit prestement la chevelure, c'est hygiénique, et cela te rajeunit... Ensuite, tu t'en vas tranquillement en voiture. (Insistant.) En voiture, mon très bon, en voi-tu-re! Durant le trajet, tu causes de choses et d'autres avec le prêtre, et le temps se passe en un clin d'œil... A l'arrivée, on vient à ta rencontre, on t'ouvre la portière, on te tend les bras; tout le monde est à ta disposition!... Tu montes un escalier très doux, un étage, un seul étage! Tout au plus un petit entresol... Tu salues et... le temps de tourner la tête... prrrrou! c'est fini! (Souriant.) Et tout le monde s'en va content.

Saint-Phar. — Tout le monde, tout le monde! ça vous plaît à dire! Je...

Le tentateur, l'interrompant. — Ne parlons pas tous les deux à la fois, s'il te plaît. Je suis sérieux. Donc, si tu ne veux pas aujourd'hui, ce sera demain... D'abord, demain, c'est un vendredi, un vilain jour qui te portera malheur! Demain, mes enfants seront retournés au collège; demain, on sera indisposé contre toi, on ira à ses affaires, et tu n'auras pas un chat à ton exécution. C'est donc flatteur, ça?

Saint-Phar. — Je ne cherche pas la popularité.

Le tentateur. — Et mes douze amis qui sont venus de la campagne? Est-ce que tu vas me les laisser sur le dos jusqu'à demain? Où veux-tu que je les loge? Mets-toi un peu à ma place.

Saint-Phar, vivement. — Avec plaisir. Prenez la mienne.

Le tentateur, heureux. — Ah! farceur! De l'esprit, maintenant! Je savais bien que tu voulais seulement me donner un peu de tablature! (D'un ton confidentiel.) Entre nous, tu sais aussi bien que moi à qui ton obéissance fera plaisir? C'est l'empereur qui l'ordonne.

Saint-Phar, avec l'accent d'un vif reproche. — Mais ce n'est pas dans ce but que j'ai voté pour lui.

Le tentateur, vivement. — Ah! comme je te prends là! Je savais bien que tu n'étais pas logique. Qui te l'a demandé, cet empereur? Personne. Les élections étaient libres; on ne t'a pas influencé. Tu as dit : « Oui, je le veux, donnez-le-moi. » Tu t'es même conformé aux textes saints qui disent : *Elegite ex vobis meliorem, quem vobis placuerit, et ponite eum super solium*... C'est donc le souverain de ton cœur, l'empereur de ton goût... Il le sait, et... crac!... à la première chose qu'il te demande, tu lui refuses!!! Alors, sais-tu ce qu'il dira, tout surpris, le soir, sur l'oreiller, en causant avec sa dame? Il dira : « Tiens! je croyais que Saint-Phar était de mon bord!!! »

A cette perspective, le condamné se lève d'un seul bond; une violente émotion lui coupe la parole; mais, par ses gestes, il fait comprendre qu'il est résigné à tout.

Le tentateur, avec une satisfaction modeste. — Ah! tu entends enfin raison, grand enfant! Allons, je vais dire à monsieur le bourreau que tu reçois; moi, je vais faire patienter ces dames. (Il l'embrasse et sort.)

Dix minutes après, le chef de division, satisfait, disait à son hôte et employé tout radieux :

« En vérité, mon cher, votre petite fête était charmante et complète. »

(*Les Petites Comédies du vice;*
Marpon et Flammarion édit.)

L'HEURE DE LA SOUPE

On dîne à six heures précises dans la maison Duflost. — Absent depuis le matin, M. Duflost vient de rentrer pour se mettre à table. Il est de sept minutes en retard!!!

MADAME, sans lui laisser le temps de s'excuser. — Quand vous avez sonné, j'ai cru que c'était le médecin qui arrivait.

MONSIEUR, avec inquiétude. — L'attendais-tu donc? Serais-tu malade?

MADAME. — Croyez-vous que même une santé de fer puisse tenir contre un estomac ruiné par l'absence de repas à heure régulière? Vous imaginez-vous que ce n'est pas être malade que de se sentir mourir à petit feu dans les angoisses de l'attente en se disant : « Un omnibus lui a peut-être passé sur le ventre. »

(Monsieur, qui sent venir l'orage, garde le silence.)

MADAME. — Daignerez-vous au moins répondre à la seule question que je vais vous faire?

MONSIEUR. — Laquelle?

MADAME. — Pouvez-vous me dire si vous avez l'intention de rentrer tous les jours à pareille heure?

MONSIEUR, doux. — Voyons, ma bonne, est-ce que tu vas me gronder pour une pauvre fois que je suis rentré de sept minutes en retard? J'ai été retenu par une affaire sur laquelle on m'a demandé le secret.

MADAME. — Rien ne dit qu'à l'avenir vous n'allez pas être en retard d'une semaine; on commence par sept minutes, et l'on finit par des années.

MONSIEUR. — Ça ne s'est jamais vu.

MADAME. — Comment? Ça ne s'est jamais vu!... Mais, hier soir encore, ne me parliez-vous pas de ce marin, le capitaine La Pérouse, qui partit en promettant de revenir, et qui, depuis le temps, n'a pas encore reparu au foyer conjugal ?

MONSIEUR. — Mais il y a quatre-vingt-dix ans de cela!

MADAME. — Il n'en est que plus coupable.

MONSIEUR. — Et puis, souviens-toi, j'ai ajouté qu'il avait péri dans un naufrage.

MADAME. — C'est bien facile de dire qu'on a péri dans un naufrage quand il n'y avait là personne pour vous démentir. — Ah! vous vous trompez étrangement si vous croyez que, le jour où il vous plaira de ne plus rentrer, vous vous tirerez d'affaire en faisant mettre sur les journaux que vous êtes parti dans un ballon qui n'est jamais redescendu; avec moi, ces histoires-là ne prennent pas, je vous préviens... pas plus que celle d'aujourd'hui.

MONSIEUR. — Je ne sais pas où tu vois une histoire...

MADAME. — Monsieur affecte d'arriver ici tout bouffi de mystère... et quand on l'interroge... quand on daigne l'interroger, il pince les lèvres pour vous dire que c'est un secret... Oh! je ne suis pas curieuse de le savoir, votre fameux secret, car... loin de désirer de le connaître, il est des choses qu'on craint à chaque instant d'apprendre.

MONSIEUR. — Ne vas-tu pas te mettre martel en tête parce que, je te l'affirme, je me suis occupé de l'affaire d'un autre.

MADAME. — Jolie affaire que celle qu'un époux

ne peut avouer... Dehors, je le sais, il n'y a que pour vous à parler; mais, au logis, il faut prendre les pincettes pour vous arracher un mot.

MONSIEUR. — Je te répète que c'est un secret qui n'est pas le mien.

MADAME. — Oui, l'excuse est bien commode.

MONSIEUR, agacé. — Ah ! tu me rendras fou.

MADAME. — Vous n'avez pas assez de cœur pour cela.

MONSIEUR. — Tiens, pour avoir la paix, j'aime mieux te le dire tout de suite.

MADAME. — Non, non, c'est inutile.

MONSIEUR. — Tu ne veux pas que je parle ?

MADAME. — A quoi bon? Vous allez inventer quelque mensonge, car vous êtes habile à ce jeu-là !

MONSIEUR. — Voyons, veux-tu m'écouter?

MADAME. — Vous pouvez commencer votre conte...

MONSIEUR, allant avouer. — Je...

MADAME, l'interrompant. — Seulement, je vous avertis que je n'en croirai pas un mot.

MONSIEUR. — Alors, autant ne rien dire.

MADAME. — Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur vous ne trouveriez rien à dire.

MONSIEUR. — Mais, sacrebleu!!!

MADAME. — Oui, oui, vous jurez pour vous donner le temps de trouver votre mensonge.

MONSIEUR, exaspéré. — Mille millions de milliasses! veux-tu me laisser parler?

MADAME. — Oh! allez, allez, votre humble esclave vous écoute.

MONSIEUR. — Eh bien! un de mes amis, qui était à la veille de faire faillite, s'est adressé à moi, et toute la journée j'ai couru pour le tirer de peine en offrant ma garantie.

MADAME. — Et après?

MONSIEUR. — C'est tout.

MADAME, après un soupir. — Ah! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins le pain assuré pour un mois... Dès ce soir, j'habituerai notre fils à coucher sur la paille, car tel est son avenir, à cet enfant, dont le père prodigue sa fortune au premier coquin venu!

MONSIEUR. — Oh! coquin! C'est bien vite qualifier quelqu'un dont tu ignores encore le nom.

MADAME, d'un ton de mépris. — Avec ça que je n'ai pas deviné qu'il s'agit de cet infect et stupide Ducoudray.

MONSIEUR. — Double erreur! D'abord ce n'est pas Ducoudray... et il est loin d'être stupide. C'est un fabuliste distingué... Depuis La Fontaine, il y avait une place à prendre, et Ducoudray s'en est emparé.

MADAME, avec colère. — Quand je pense qu'il a eu l'audace de me dédier une de ses ordures!!!... A VOUS, MADAME, CE FRUIT RESPECTUEUX DE MA MUSE... Une jolie tinette que sa muse!

Récitant avec ironie :

Pour la fille de son notaire,
Un éléphant mourait d'amour.
Il demanda sa main au père,
Qui lui répondit sans détour :
« Avoir un éléphant pour gendre
Serait le comble de mes vœux;
Mais les sots feraient un esclandre,
Et les sots, hélas! sont nombreux.
Voilà pourquoi je vous refuse. »

MORALITÉ

Que de bêtises commet-on
Qui, bien souvent, n'ont d'autre excuse
Que la peur du : Qu'en dira-t-on???

Hein! Est-ce assez idiot? Voyons, je vous le demande. Un éléphant qui veut épouser la fille d'un notaire, là, vrai, est-ce possible?

MONSIEUR. — Oh! moi, tu sais, depuis l'invention du téléphone et du phonographe, je ne crois plus à rien d'impossible.

MADAME, reprise de fureur. — Et c'est pour ce misérable fabuliste que vous ruinez votre famille... Oh! comme j'ai eu tort de ne pas croire mes pressentiments le jour où, pour la première fois, il est entré ici avec ses gros souliers crottés. Je me souviens que je me suis dit aussitôt : « Il a déjà deux pieds dans notre salon, il en aura bientôt quatre dans notre caisse. » Et ça n'a pas manqué!!! A cette heure, notre avenir est dans les mains de ce Ducoudray, pour lequel vous avez répondu.

MONSIEUR, agacé. — Je t'affirme que ce n'est pas Ducoudray.

MADAME. — Alors c'est quelque vaurien de son espèce que vous n'osez pas plus avouer.

MONSIEUR. — Ne dis pas d'injures, car, si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

MADAME. — Oui, il ne peut y avoir qu'un misérable, un sacripant, un chevalier d'industrie... un filou... un escroc... un voleur.

MONSIEUR, perdant patience. — Eh bien! puisque tu tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour ton frère, qui avait été trop imprudent avec les fonds turcs!!!

MADAME, repentante. — Ah! mon pauvre Duflost, pardonne-moi.

(Les deux époux s'embrassent.)

MONSIEUR. — Là! maintenant que la paix est faite, dînons-nous?

MADAME. — Pas encore.

MONSIEUR. — Pourquoi?

MADAME. — Parce que j'ai eu à envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures nous ne pourrons dîner qu'à sept.

MONSIEUR. — A sept heures!!! Et tu me faisais une scène en me reprochant d'être en retard de sept minutes!

MADAME. — C'était pour te faire prendre patience, mon bon chat.

(*Les Petits Drames de la vertu;*
Flammarion édit.)

HIPPOLYTE TAINE

(1828-1893)

Bibliographie. — *Essai sur les Fables de La Fontaine* (1853), republié plus tard sous le titre : *La Fontaine et ses Fables* ; — *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1855), republié en 1858 sous le titre : *Voyage aux Pyrénées* ; — *Essai sur Tite-Live* (1856) ; — *les Philosophes français du dix-neuvième siècle,* republié en 1868 sous le titre : *les Philosophes classiques au dix-neuvième siècle* ; — *Essais de critique et d'histoire* (1874) ; — *Histoire de la littérature anglaise* (1863) ; — *Philosophie de l'Art* (1880) ; — *Nouveaux Essais de critique et d'histoire* (1865) ; — *Voyage en Italie* (1868) ; — *Notes sur Paris, vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge...* (1867) ; — *De l'Intelligence* (1870) ; — *Notes sur l'Angleterre* (1872) ; — *Du suffrage universel et de la manière de voter* (1872) ; — *les Origines de la France contemporaine* (1876) ; — *Derniers Essais de critique et d'histoire* (posthumes, 1894).

Hippolyte-Adolphe Taine est né à Vouziers (Ardennes), le 21 avril 1828.

Il fut tour à tour professeur de philosophie à Nevers (1851), de rhétorique à Poitiers, examinateur d'histoire et d'allemand à l'école de Saint-Cyr (1863) et professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'Ecole des Beaux-Arts.

« Réduisant la littérature et l'histoire à la psychologie, écrit M. Gustave Lanson, soumettant la psychologie aux procédés d'investigation et au rigoureux déterminisme

des sciences de la nature, il s'est opposé à la fois au dogmatisme classique et à la fantaisie romantique. »

Ce très grand esprit, qui fut un des directeurs intellectuels de son temps, s'amusa à écrire, à partir de 1863, dans la *Vie Parisienne*, alors dirigée par Marcelin, des notes humoristiques sur la vie, qu'il réunit plus tard en volume. Voici le titre complet de cet ouvrage : *Notes sur Paris, vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge, docteur en philosophie de l'Université d'Iéna, principal associé commanditaire de la maison Graindorge et C°* (*huiles, porc salé, à Cincinnati, Etats-Unis d'Amérique*).

C'est à cet ouvrage que nous empruntons les extraits qui suivent.

Hippolyte Taine mourut à Paris, le 5 mars 1893.

CONSEILS A MON NEVEU

Conseils à mon neveu Anatole Durand sur la manière dont il doit se conduire dans le monde.

*
* *

Mon neveu, j'ai quatre-vingt mille francs de rente, un commencement de maladie de foie, et point d'enfants. C'est pourquoi je ne doute point que vous ne lisiez ces conseils avec une attention profonde.

Il est même probable que vous m'en ferez compliment, et que vous me donnerez à entendre que j'ai beaucoup d'esprit. Je reçois les compliments de dix à onze heures du matin; mais prenez garde aux phrases.

*
* *

Je vous engage à ne point imiter les façons modernes, qui consistent à traiter les grands-parents

en camarades. Si, par exemple, pour me féliciter, vous veniez me taper sur le ventre et me dire : « Bravo, mon bonhomme, hurrah pour l'oncle littéraire! » il y aurait à cela plusieurs inconvénients. Sam, mon domestique, vous conduirait à la porte, ou moi je vous jetterais par la fenêtre.



Vous pouvez mettre sur vos cartes Anatole en toutes lettres. Anatole ennoblit Durand; cela sera surtout nécessaire si vous vous mariez : *Madame Anatole Durand.* Ces prénoms en toutes lettres sont aujourd'hui des savonnettes à vilains. Mais si jamais je trouvais sur une de vos cartes Anatole du Rand, ou d'Urand, faites votre deuil des dollars que j'ai ramassés dans le porc salé et dans les huiles.



Le jour d'une présentation, ayez des bottes vernies de vingt-huit francs au moins, de quarante francs si vous pouvez. Vers quarante francs, vous êtes un gentleman; le bottier assouplit le cuir, fait rentrer la semelle, établit une pente du cou-de-pied à l'orteil, répand sur le tout un luisant délicieux, et l'on conclut des pieds au reste.



L'honnête homme, à Paris, ment dix fois par jour, l'honnête femme vingt fois par jour, l'homme du monde cent fois par jour. On n'a jamais pu

compter combien de fois par jour ment une femme du monde.

*
* *

Il y a dans tout ménage une plaie, comme un ver dans une pomme.

*
* *

On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans, et les enfants recommencent.

*
* *

Une femme se marie pour entrer dans le monde, un homme pour en sortir.

*
* *

A son premier bal, une jeune fille dit : « Marché-je bien ? Tomberai-je en dansant ? »

Au second : « M'a-t-on trouvée jolie ? Ai-je eu du succès ? »

Au troisième : « Les lumières étaient splendides, la musique délicieuse ; j'ai dansé toutes les fois, mes pieds allaient, j'étais comme grise. »

Au quatrième : « Suis-je au goût de M. Anatole d'Urand, qui a un oncle dans le porc salé et dans les huiles ? »

*
* *

. . . .

Trois procédés quand une femme sort du piano :

Si l'on est loin, levez vos mains visiblement pour

applaudir : c'est un moyen de montrer vos boutons de manche et la jolie façon dont vous êtes ganté.

Si l'on est près, faire défiler à mi-voix la liste des adjectifs : « admirable, goût parfait, jeu brillant, sentiment vrai. » — Si la musicienne est bête, lâcher les grandes épithètes : « Ravissant, foudroyant. » — Si l'on veut s'insinuer, apprendre quelques termes techniques : « Reprise savante, changement de ton, passage en mineur, ces trilles sont perlés, etc. » — Le degré supérieur consiste à savoir les noms des principales œuvres des maîtres et à les citer à voix basse avec une sorte d'intimité, comme un initié qui entre dans le temple des mystères. Là-dessus, on vous parle ; les confidences admiratives roulent, la charmante pianiste se trouve aussi contente de son esprit que de ses doigts, et prend de l'estime pour M. Anatole Durand, ou d'Urand.

Dernier procédé. — C'est le plus beau, mais il est d'exécution difficile. — Etudier dans Berlioz, Fétis, etc., la biographie des maîtres; savoir la différence des styles, avoir des anecdotes à l'appui; partir de là pour improviser une appréciation du génie de Mozart ou Weber : insister sur la délicatesse, la distinction, le charme poétique inaccessible au vulgaire, et donner à entendre, sans jamais le dire, que l'interprète a l'âme du compositeur. La voilà comprise. — Cela mène à tout.

***

Quatre sortes de personnes dans le monde : les amoureux, les ambitieux, les observateurs et les imbéciles.

Les plus heureux sont les imbéciles.

UN MARIAGE

. . . .

Compliments et embrassades à l'infini. La fiancée et la mère font à chaque minute et demie le grand plongeon dans leurs jupes. Les salons s'emplissent; les épaules satinées se serrent sur les velours des sophas; les fleurs des coiffures s'agitent aux mouvements des têtes; un petit bruit continu, une sorte de chuchotement universel, court, accompagné par les frôlements de robe; les hommes graves, à cordons et à plaques, commencent à circuler avec la mine de sévérité et de résignation qui convient à leur rang et à leur âge. Le futur et son beau-père disent pour la quatre-vingt-dixième fois : « Comme c'est aimable à vous d'être venue! » Le futur s'entend dire pour la quatre-vingt-dixième fois : « Je vous félicite, mon cher, vous êtes un heureux mortel. » Poignées de main, accents du cœur. On entend craquer dans la salle voisine la plume du notaire. Les bonnes amies se glissent dans la seconde chambre à coucher, celle qui est tendue de rose, et contemplent l'écrin étalé sur un velours blanc. La chaleur monte, et je pense aux glaces.

Le père chante intérieurement ce monologue : « C'est quinze cents francs pour la soirée et le dîner; mes bottes sont trop étroites, et je passerais plus agréablement ma soirée au cercle. Mais ceci est un jour de revue. Il en faut pour ma représentation. Je montre mes amis, il y a ici trois grands-croix, dix commandeurs, un maréchal de France, deux premiers présidents, une douzaine de comtes et marquis authentiques. Tout cela va dans l'apport de ma fille; je suis un homme posé, j'en fournis la

preuve; quand mon gendre aura besoin d'une place, quand j'aurai envie d'avoir mon nom au *Moniteur,* si je souhaite devenir administrateur d'une compagnie, les bonnes choses couleront naturellement de mon côté; l'eau va toujours à la rivière. »

Petits solos intermittents de la mère : « Jeanne est trop serrée. — Mon Dieu! elle oublie d'être affectueuse avec la présidente, elle lui trouve l'air d'une chipie aigre; Jeanne, mon petit cœur, il s'agit de l'élection de ton mari. — Les glaces ne viennent pas. — Jeanne, tu as déchiré ton gant. — Voilà une lampe qui va filer. — Jeanne, tu n'as pas l'air assez contente. — Jeanne, tu as l'air trop contente. — Ma robe va crever dans le dos. »

Chœur général des jeunes filles, *sotto voce :* « J'aimerais mieux un blond. — Mais d'abord, je n'oserais jamais parler comme cela à mon futur. — Son ruban rouge fait bien. — Il n'en a qu'un, mon frère en a trois : rouge, jaune et mélangé. — Signera-t-elle la première? Cela porte bonheur, on dit qu'alors on est maîtresse chez soi. — Ah! mon Dieu! de vrais diamants! quelle belle petite croix! les jolis pendants d'oreille antiques! — Sa taille est bien, pourtant j'aime mieux la nuance de mes cheveux. — Gris-de-perle est joli, mais il fallait des bouillons aux manches. — Est-ce le jeudi qu'elle recevra? — Jeanne, ma chérie, que je t'embrasse comme je t'aime! »

(*Vie et Opinions de Thomas Graindorge;* Hachette édit.)

EDMOND ABOUT

(1828-1885)

Bibliographie. — *La Grèce contemporaine* (1855); — *Tolla* (1855); — *Guillery,* comédie en 3 actes (Théâtre-Français, 1856); — *les Mariages de Paris* (1856); — *le Roi des Montagnes* (1856); — *Germaine* (1857); — *les Chasses de maître Pierre* (1847); — *Trente et Quarante* (1858); — *Risette, ou les Millions de la mansarde,* un acte (Gymnase, 1860); — *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* (1861); — *Un Mariage de Paris,* 3 actes (Vaudeville, 1861); — *Théâtre impossible* (1861); — *l'Homme à l'oreille cassée* (1861); — *le Nez d'un notaire* (1862); — *Gaëtana,* 5 actes (Odéon, 1862); — *le Cas de M. Guérin* (1863); — *Madelon* (1863); — *le Turco* (1866); — *l'Infâme* (1867); — *les Mariages de province* (1868); — *Alsace* (1872); — *le Roman d'un brave homme* (1880); — *De Pontoise à Stamboul* (1884); etc.

Edmond-François-Valentin About naquit à Dieuze, dans la Meurthe, le 14 février 1828. Il fut élève de l'Ecole normale et fut envoyé à l'Ecole française d'Athènes, en 1851.

Sa carrière fut à la fois celle d'un journaliste spirituel et mordant, d'un auteur dramatique médiocre et souvent sifflé, enfin d'un romancier de pure lignée française, très goûté du public. *L'Homme à l'oreille cassée, le Nez d'un notaire* et surtout *le Roi des Montagnes*, eurent un succès considérable.

Edmond About fut élu membre de l'Académie française en 1884. Il mourut peu de temps après, sans avoir eu le temps de prononcer son discours de réception, en 1885.

LE ROI DES MONTAGNES

Un jeune botaniste, qui herborisait dans les montagnes du Parnès, et deux dames anglaises en voyage, sont faits prisonniers à quelques lieues d'Athènes, par des brigands appartenant à la célèbre bande de Hadgi-Stavros, le roi des Montagnes. Les captifs, dont les brigands espèrent tirer de fortes rançons, sont amenés devant le roi.

Ils trouvent Hadgi-Stavros occupé à rédiger sa correspondance, et l'entendent dicter successivement à son secrétaire une lettre à sa fille, une lettre à son banquier, et le document qu'on va lire, destiné à ses actionnaires, car le roi des Montagnes a, dans le but de détrousser les voyageurs, monté une société par actions.

Compte rendu des opérations de la Compagnie nationale du roi des Montagnes.

Exercice 1855-56.

« Camp du roi, 30 avril 1856.

« Messieurs,

« Le gérant que vous avez honoré de votre confiance vient aujourd'hui, pour la quatorzième fois, soumettre à votre approbation le résumé de ses travaux de l'année. Depuis le jour où l'acte constitutif de notre société fut signé en l'étude de maître Tsappas, notaire royal à Athènes, jamais votre entreprise n'a rencontré plus d'obstacles, jamais la marche de nos travaux n'a été entravée par de plus sérieuses difficultés. C'est en présence d'une occupation étrangère, sous les yeux de deux armées, sinon hostiles, au moins malveillantes, qu'il a fallu maintenir le jeu régulier d'une institution éminemment nationale. Le Pirée envahi militairement, la frontière de Turquie surveillée avec une jalousie qui

n'a pas de précédents dans l'histoire, ont restreint notre activité dans un cercle étroit, et imposé à notre zèle des limites infranchissables. Dans cette zone rétrécie, nos ressources étaient encore réduites par la pénurie générale, la rareté de l'argent, l'insuffisance des récoltes. Les oliviers n'ont pas tenu ce qu'ils promettaient; le rendement des céréales a été médiocre, et la vigne n'est pas encore délivrée de l'oïdium. Dans ces circonstances, il était bien difficile de profiter de la tolérance des autorités et de la douceur d'un gouvernement paternel. Notre entreprise est liée si étroitement aux intérêts du pays, qu'elle ne peut fleurir que dans la prospérité générale, et qu'elle ressent le contre-coup de toutes les calamités publiques; car à ceux qui n'ont rien on ne prend rien, ou peu de chose.

« Les voyageurs étrangers, dont la curiosité est si utile au royaume et à nous, ont été fort rares. Les touristes anglais, qui composaient autrefois une branche importante de notre revenu, ont manqué totalement. Deux jeunes Américains, arrêtés sur la route du Pentélique, nous ont fait tort de leur rançon. Un esprit de défiance, alimenté par quelques gazettes de France et d'Angleterre, écarte de nous les gens dont la capture nous serait le plus utile.

« Et cependant, messieurs, telle est la vitalité de notre institution, qu'elle a mieux résisté à cette crise fatale que l'agriculture, l'industrie et le commerce. Vos capitaux confiés en mes mains ont profité, non pas autant que je l'aurais voulu, mais beaucoup mieux que personne ne pouvait l'espérer. Je n'en dirai pas plus long; je laisse parler les chiffres. L'arithmétique est plus éloquente que Démosthène.

« Le capital social, limité d'abord au chiffre modeste de 50.000 fr., s'est élevé à 120.000 par trois émissions successives d'actions de 500 francs.

« Nos recettes brutes, du 1er mai 1855 au 30 avril 1856, se montent à la somme de 261.482 fr.

« Nos dépenses se divisent comme il suit :

« Dîme payée aux églises et monastères .	26 148
« Intérêt du capital au taux légal de 10 p. 100	12 000
« Solde et nourriture de 80 hommes, à 650 fr. l'un...........................	52 000
« Matériel, armes, etc..................	7 056
« Réparation de la route de Thèbes, qui était devenue impraticable et où l'on ne trouvait plus de voyageurs à arrêter..	2 540
« Frais de surveillance sur les grands chemins	5 835
« Frais de bureau........................	3
« Subvention de quelques journalistes...	11 900
« Encouragements à divers employés de l'ordre administratif et judiciaire.....	18 000
« Total.......	135 482
« Si l'on déduit cette somme du chiffre brut de nos recettes, on trouve un bénéfice net de..............................	126 000

« Conformément aux statuts, cet excédent est réparti comme il suit :

« Fonds de réserve déposé à la banque d'Athènes	6 000
« Tiers attribué au gérant......	40 000
« A partager entre les actionnaires......	80 000
« Soit, 333 fr. 33 c. par action.	

« Ajoutez à ces 333 fr. 33 c., 50 fr. d'intérêt et 25 fr. du fonds de réserve, et vous aurez un total de 408 fr. 33 c. par action. Votre argent est donc placé à près de 82 p. 100.

« Tels sont, messieurs, les résultats de la dernière campagne. Jugez maintenant de l'avenir qui nous est réservé le jour où l'occupation étrangère cessera de peser sur notre pays et sur nos opérations ! »

(*Le Roi des Montagnes;* Hachette édit.)

HENRI ROCHEFORT

(1831)

Bibliographie. — *Les Petits Mystères de l'hôtel des Ventes* (1862); — *la Grande Bohème* (1866); — *les Français de la Décadence* (1867); — *les Signes du temps* (1868); — *les Dépravés* (1875); — *les Naufrageurs* (1876); — *l'Aurore boréale* (1878); — *l'Evadé* (1880); — *les Aventures de ma vie* (1895-96).

Théâtre : *Un Monsieur bien mis*, 1 acte (1856); — *Je suis mon fils*, 1 acte (1860); — *le Petit Cousin*, 1 acte (1860); — *les Roueries d'une ingénue*, 3 actes (1861); — *Une Martingale*, 1 acte (1862); — *Un Premier Avril*, 1 acte (1862); — *les Bienfaits de Champavert*, 1 acte (1862); — *Un Homme du Sud*, 1 acte (1862); — *les Secrets du Grand Albert*, 2 actes (1863); — *Sortir seule!* 3 actes (1863); — *les Mystères de l'hôtel des Ventes*, 3 actes (1863); — *la Vieillesse de Brididi*, 1 acte (1864); — *Nos Petites Faiblesses*, 2 actes (1864); — *les Mémoires de Réséda*, 1 acte (1865); — *la Tribu des Rousses*, 1 acte (1865); — *Sauvé, mon Dieu!* 1 acte (1865); — *la Foire aux grotesques*, 2 actes (1866); — *la Confession d'un enfant du siècle*, 1 acte (1866).

Henri de Rochefort naquit à Paris, dans une maison de la rue Jean-Jacques Rousseau, le 30 janvier 1831. Il est le descendant d'un certain Guy de Rochefort, écuyer en 1377 de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

Henri de Rochefort fit ses études au lycée Saint-Louis, où il écrivit un bon nombre de vers. Il fit ensuite ses

études de médecine, qui consistèrent surtout à faire de la littérature sur les bancs des amphithéâtres.

En 1850, la mort de son père l'obligea à trouver un emploi pour vivre. On le nomma auxiliaire au bureau des brevets, à la préfecture de la Seine. Il devint successivement expéditionnaire au bureau des ponts et chaussées, commis au bureau des archives, et commis au bureau des vérifications des comptes.

Il débuta dans le journalisme en 1854 avec quelques articles qui parurent dans le *Mousquetaire*. Puis, s'étant lié avec Commerson, directeur du *Tintamarre*, il écrivit avec lui un vaudeville en un acte, *Un Monsieur bien mis*, qui fut joué, en 1856, au théâtre des Folies Dramatiques.

En 1858 il fonda *la Chronique parisienne*, qui eut trois numéros. En 1859, il entra au *Charivari* pour y faire, à raison de deux sous la ligne, la critique théâtrale, ce qui lui facilita le placement d'un certain nombre de pièces qui dormaient dans ses cartons. C'est ainsi que, de 1861 à 1865, il en fit jouer plus d'une douzaine.

Il entra ensuite au *Nain Jaune*, fondé par Aurélien Scholl, et, remarqué par Villemessant, fut appelé au *Figaro*, qu'il quitta en 1865 pour entrer au *Soleil*.

Trois ans plus tard, il fonda la *Lanterne*, dont le premier numéro, qui fut vendu à 80.000 exemplaires, parut le 1er juin 1868. Ce numéro débutait par la phrase restée célèbre : « La France compte trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentements. »

La *Lanterne* eut un succès tel que le gouvernement résolut d'intervenir. Le onzième numéro fut saisi, et Rochefort fut condamné à un an de prison et à 10.000 fr. d'amende. Il se réfugia alors à Bruxelles et continua la publication de son journal, qui eut soixante-quatorze numéros, jusqu'au mois de novembre 1869, époque à laquelle Rochefort rentra en France pour se faire élire député de la Seine.

Compromis dans le procès de Bourges, à la suite de l'incident Victor Noir, il fut emprisonné. Les événements du Quatre Septembre lui rendirent sa liberté.

En 1873, le ministère de Broglie le condamna à la dé-

portation. On l'envoya à la Nouvelle-Calédonie, d'où il s'évada. En 1880, une amnistie lui permit de rentrer en France. Il fonda alors l'*Intransigeant*. Il fut de nouveau élu député de Paris en 1885, démissionna en 1886, suivit dans sa fuite le général Boulanger, qu'il avait soutenu, fut condamné par contumace, et ne put rentrer en France qu'en 1895.

Henri Rochefort est peut-être le plus spirituel et le plus grand polémiste qui ait jamais existé.

LA LANTERNE N° 4

Dimanche 14 juin 1868.

Le mot de la semaine et peut-être de la saison appartient à M. Ernest Picard.

« Pourquoi voulez-vous une caisse? demandait un orateur dans la question des chemins vicinaux.

— Pour la vider, » interrompit le député de la Seine, devançant ainsi la réponse du gouvernement, qui n'aurait certainement jamais mieux trouvé.

*
* *

Cette réplique, en effet, résume toute la science de nos économistes politiques les plus distingués. Je causais dernièrement avec un auteur déjà mûr, dont le bagage dramatique repose uniquement sur des pièces militaires.

« J'ai exploité, m'a-t-il dit, la République, le Consulat, le premier Empire, le règne de Louis-Philippe; plusieurs fois, j'ai essayé de chanter, sur la lyre à onze tableaux, les guerres de ces dernières années, mais plus je cherche, moins je trouve.

— C'est parce que vous ne voyez pas nos diverses expéditions sous leur véritable jour, répondis-je.

Supposez que l'idée me vienne de faire une pièce militaire sur nos récents exploits; savez-vous quel titre porterait l'affiche? »

*
* *

LES GUERRES DU SECOND EMPIRE

Pièce militaire en trois caisses et six emprunts.

Au 4e emprunt, la DANSE DES ÉCUS,

Ballet pantomime qui se terminera par un emprunt du Bengale.

Acte premier : *la guerre de Crimée.* — Le théâtre représente la salle d'une des mairies de Paris, au moment où la foule souscrit à l'emprunt nécessaire pour commencer la guerre.

Une mariée entre avec son conjoint. L'adjoint au maire est tellement préoccupé, qu'au lieu de lui demander si elle consent à prendre pour époux le sieur Robinard, fabricant de peignes en buffle, il lui dit : « Consentez-vous à prendre de l'emprunt en cours d'émission?

— Oui, » répond la mariée toute rougissante.

Aussitôt un employé la prie de vouloir bien opérer son premier versement. La mariée se récrie, le fiancé s'indigne, la belle-mère s'évanouit. Tumulte.

Fin du premier emprunt.

*
* *

Acte deuxième. — L'escalier de la Bourse. Groupes nombreux attendant l'ouverture du marché. Femmes de ménage, ravaudeuses, concierges, donnent différents ordres à des commis d'agents de change.

UN VIEUX MILITAIRE, à un monsieur à favoris. — Savez-

vous si la bataille de l'Alma nous a coûté beaucoup d'hommes?

Le monsieur a favoris. — Je l'ignore, mais en admettant que le second emprunt soit émis à soixante cinquante, nous avons, avec la bonification d'escompte, une prime de trente-cinq francs net par coupure de cinquante francs de rente.

Un blond ardent. — Êtes-vous bien sûr que ce second emprunt aura lieu? On disait que le premier était plus que suffisant.

Le monsieur a favoris. — Pour commencer la guerre, oui; mais il en faut maintenant un autre pour la continuer. D'ailleurs, les caisses sont vides, il est urgent de les remplir.

*
* *

En ce moment, la cloche sonne. Tout le monde se précipite autour de la corbeille en poussant des cris sauvages, au milieu desquels les oreilles spécialement organisées parviennent seules à saisir ces mots :

« A soixante quatre-vingt-quinze, trois mille, j'ai.

— A soixante quatre-vingt-douze et demi, trois mille, je prends.

Tableau. Fin de la guerre de Crimée.

*
* *

Acte troisième : *la guerre d'Italie, ou une tempête de caisse.* — Au lever du rideau, la caisse est seule. Elle raconte dans un monologue d'une vingtaine de lignes les agitations de sa vie. « Jamais mon estomac n'y résistera, dit-elle. Mes journées se passent à ingurgiter des millions qu'on me

fait recracher une demi-heure après. C'est un va-et-vient continuel. Malheureusement, si je connais trop ceux qui me vident, je ne vois guère ceux qui me remplissent, sans quoi je leur raconterais une foule de petits secrets qui leur donneraient terriblement à réfléchir.

« O mes amis, leur expliquerais-je, vous ne vous douterez jamais à quel point vous rappelez ces amants naïfs qui reçoivent tous les matins de la femme qu'ils aiment des lettres rédigées sur ce modèle :

« Mon gros loulou,

« Je t'adore, mais j'ai à payer aujourd'hui un bil-
« let de cent cinquante francs dont l'idée me trouble
« et m'empêche de penser à toi autant que je le vou-
« drais. Remets-les donc à ma bonne, afin qu'aucun
« nuage ne vienne s'interposer entre moi et l'image
« de mon ami. »

« O généreux gouvernés, êtes-vous bien sûrs de ne pas être à la politique ce que ces candidats entreteneurs sont à l'amour ? On vous promet en discours fleuris beaucoup de gloire, énormément de considération et des gros lots de cinq cent mille francs, mais, hélas! la gloire est pour d'autres. Quant aux gros lots de cinq cent mille francs, ils ne sont pour personne, attendu qu'on les annonce toujours et qu'on ne les tire jamais... Mais on vient... plus un mot. »

Chœur d'entrée des souscripteurs qui viennent remplir la caisse.

Second chœur d'entrée des personnages qui viennent la vider.

Changement de décor : on aperçoit un riche na-

vire. C'est la Dette flottante qui cingle vers Civita-Vecchia.

La toile tombe. — Fin de la guerre d'Italie.

*
* *

Tel serait à peu près mon plan, qui présenterait, il me semble, un tableau suffisamment exact des dernières guerres, tout en épargnant des frais de mise en scène au directeur qui consentirait à me jouer.

« Mais, me dit l'auteur, évidemment désappointé, je ne vois pas beaucoup l'action, et puis, les guerres finies, l'épée rentrée au fourreau, comment terminez-vous la pièce ?

— Toujours par un emprunt.

— Et vous l'appelez ?

— L'emprunt de la paix. »

(*La Lanterne ;* Paris, 1868.)

LES MONDES DE LA « LIBERTÉ »
MES MONDES. — A TRAVERS LES MONDES

20 juillet 1866.

« Pour réussir, nous écrit un abonné, il ne suffit pas de s'adresser à un certain monde, il faut s'adresser à tous les mondes. Voyez la *Liberté :* sous la rubrique : *le monde politique, le monde parisien, le monde religieux, le monde thermal*, etc., elle publie tous les jours trois ou quatre colonnes d'informations variées. Aussi, quoiqu'elle n'ait encore que trois mois d'existence, tire-t-elle à un nombre considérable d'exemplaires. »

Je pourrais objecter à votre abonné que le succès

de la *Liberté* vient moins de ce qu'elle découvre tous les jours de nouveaux mondes, que de ce qu'elle se vend dix centimes quand elle en coûte douze à son fondateur. Je pourrais lui répondre aussi que M. de Girardin ayant annoncé, il y a quelque temps, à l'Europe en larmes, qu'il était mort, le public, un peu fatigué de ce qu'on écrit sur la terre, est naturellement curieux de savoir ce qu'on peut écrire dessous. Mais pour montrer que nous n'avons aucun parti pris, et que le bonheur de la France est notre seule et unique préoccupation, je prends sur moi de tenter aujourd'hui le système inauguré par la *Liberté*. Je vais tâcher d'en mettre pour tous les mondes connus, et même pour ceux qui ne le sont pas. Si cependant j'oubliais un monde, je le prie instamment de ne pas m'en vouloir. Ce serait ignorance, et non méchanceté.

Quoique depuis quelques jours il nous soit interdit de discuter la Constitution, je n'hésite pas à commencer par

Le monde politique.

Un fait considérable s'est produit avant-hier sur les deux heures et demie. Un jeune homme d'environ vingt-sept ans est entré au bureau de poste de la place de la Bourse et a demandé à l'employé qu'il voulût bien lui affranchir une lettre pour la ville de Venise. L'employé lui passa à travers ses guichets un timbre de quatre-vingts centimes.

« Pardon, fit le jeune homme d'environ vingt-sept ans, Venise appartient à la France. Or, sur tout le territoire français, le tarif n'est que de vingt centimes : veuillez me donner un timbre de quatre sous.

— Monsieur, répliqua l'employé, je ne connais que le règlement. Le règlement dit seize sous pour

Venise, voilà votre timbre, passez-moi vos seize sous.

— Monsieur, insista le jeune homme, si vous aviez lu la note du *Moniteur,* comme c'était votre devoir, vous ne tiendriez pas ce langage antinational. Je trouve odieux que, salarié comme vous l'êtes, vous fassiez ainsi une opposition sourde au gouvernement. On vous ferait passer devant un conseil de guerre comme Jean de la Poste, que vous auriez tout au plus ce que vous méritez.

— C'est possible, balbutia l'employé; mais je n'ai que douze cents francs d'appointements et soixante-quinze francs de gratification seulement tous les six ans. Si je vous donne un timbre de quatre sous, et qu'après on me retienne douze sous sur mes émoluments personnels, je vous demande un peu à quoi m'aura servi mon patriotisme? »

Le jeune homme d'environ vingt-sept ans n'en démordit pas; l'employé en démordit encore moins. L'affaire, qui était restée quelque temps une simple question de guichet, devint bientôt une question de cabinet : le général Lamarmora, instruit du fait, déclara que si l'employé avait délivré le timbre à quatre sous, c'était la guerre européenne; et, en remerciement de sa neutralité, il vient, dit-on, de faire promettre à l'intelligent bureaucrate qu'aussitôt la lutte terminée, il serait nommé bibliothécaire des lagunes de Venise, et conservateur adjoint du Pont des Soupirs...

Le monde parisien.

Si nos informations sont exactes, un mariage serait sur le point de se conclure entre M. Perdrivol, marchand de meubles au faubourg Saint-Antoine, et Mlle Tournedos, fille d'un pâtissier établi depuis

longtemps rue Saint-Martin. Les Tournedos sont dans la pâtisserie depuis 1740. Du reste, les Perdrivol les priment encore comme ancienneté, attendu qu'ils sont dans l'ébénisterie depuis 1679.

Si nos informations sont toujours exactes, les témoins seraient déjà désignés. Ce sont, pour le futur, M. Cabasson, pharmacien, et M. Faubourdon, bombeur de verres. Pour la jeune fille : M. Chiffremann, ancien fabricant de baldaquins, et M. Camus, nettoyeur de laine.

On nous écrit pour rectifier l'annonce que nous avons faite du mariage prochain de M. Destourteaux, le fabricant de produits chimiques. M. Destourteaux est veuf et ne songe nullement à se remarier. On nous fait observer aussi que M. Destourteaux appartient à la famille des Destourteaux de Charonne et non à celle des Destourteaux de Gennevilliers, comme nous l'avions imprimé par erreur.

Nous accueillons cette réclamation avec empressement.

Le monde anecdotique.

On attribue à la spirituelle princesse de M... un mot charmant et plein d'actualité. On ne prête qu'aux riches :

« Quelle différence y a-t-il, demandait quelqu'un, entre un juge et un escalier ?

— Rien de plus simple, répondit la spirituelle princesse de M... : c'est qu'un juge fait lever la main, et qu'un escalier fait lever le pied. »

Le mot fait fureur. Il est arrivé jusqu'à l'empereur d'Autriche, qui, malgré ses préoccupations incessantes, en a beaucoup ri.

Le monde littéraire.

Vendredi a eu lieu la séance annuelle de l'Académie des sciences immorales et impolitiques.

Le principal intérêt de la journée se résumait dans la distribution des prix et des mentions honorables. Le sujet proposé était celui-ci : *Un individu qui mangerait une quantité considérable de raisins pourrait-il mourir de l'oïdium?*

Un prix de quinze cents francs, plus une table en acajou, a été décerné à l'auteur du mémoire nº 4, portant cette épigraphe : *La casse est personnelle.* Une mention très honorable à l'auteur du mémoire nº 9, dont l'épigraphe est : *Le plus grand tort des peintres modernes est de ne pas faire des tableaux anciens.*

. . . .

Il y a encore ici-bas plusieurs mondes dont nous ne pouvons parler aujourd'hui, comme *le monde des coiffeurs*, *le monde des fumistes*, *le monde des omnibus*, etc. Nous en ferons le sujet de notre prochain article si cette première tentative réussit auprès de notre lecteur. Si, au contraire, elle échoue, eh bien! nous chercherons autre chose.

(*La Grande Bohème;* Victor Havard édit.)

PIERRE VÉRON

(1831-1900)

Bibliographie. — *Les Réalités humaines,* poèmes (1854); — *Paris s'amuse* (1861); — *les Gens de théâtre* (1862); — *le Carnaval du dictionnaire;* — *les Marionnettes de Paris* (1862); — *les Souffre-Plaisir* (1862); — *la Famille Hazard* (1865); — *la Foire aux grotesques* (1865); — *le Pavé de Paris* (1865); — *la Comédie en plein vent* (1867); — *la Mythologie parisienne* (1867); — *les Pantins du boulevard* (1868); — *la Boutique à treize* (1869); — *les Grimaces parisiennes* (1867); — *Paris comique sous le second Empire* (1873); — *Paris à tous les diables* (1875); — *les Phénomènes vivants;* — *les Coulisses artistiques* (1876); — *les Chevaliers du macadam* (1878); — *les Mangeuses d'hommes* (1878); — *Nos Bons Contemporains* (1878); — *En 1900* (1878); — *les Mémoires des passants* (1882); — *Paris qui grouille* (1884); — *Paris vicieux* (1886); — *la Vie galante* (1888); — *les Propos d'un boulevardier* (1888); — *Paris amoureux* (1891); — *les Mémoires de la femme à barbe;* — *la Vie fantasque;* — *Ressemblance garantie...*

Pierre Véron naquit à Paris le 19 février 1831.

Il collabora à plusieurs journaux et devint, en 1865, le rédacteur en chef du *Charivari.* Ses articles, extrêmement parisiens, étaient très lus, et le salon de Véron, qui habitait alors rue de Rivoli, était le rendez-vous de tous les littérateurs en vue de l'époque.

Il s'essaya au théâtre et écrivit plusieurs comédies,

parmi lesquelles *les Affolés*, en collaboration avec Gondinet.

Il mourut à Paris le 2 novembre 1900.

LES SPÉCULATEURS DU RUISSEAU

I

Les ouvreurs de portières.

(Huit heures du soir, à la porte d'un théâtre de drame; deux de ces individus dépenaillés, comme Paris seul en produit, causent en attendant l'entr'acte, et en guignant les quelques voitures qui arrivent au théâtre.)

Premier bohème. — Comme ça, le bout de cigare n'a pas donné aujourd'hui?

Second bohème. — Laisse donc! Une indignité! Il y a des jours où les affaires sont dans une stagnation!...

Premier bohème. — Le fait est que le public parisien devient d'un rat...

Second bohème. — Tout pour l'apparence, rien des qualités du cœur. Ça fume ses soutados jusqu'au trognon.

Premier bohème. — A qui que tu le dis!... Pas plus tard qu'à tantôt, j'étais allé flâner autour de la baignoire du bois de Boulogne. Histoire de voir un peu les modes de c't'année.

Second bohème. — T'as de ces faiblesses-là, toi!

Premier bohème. — Oui, pour les autres. J'en ris comme une folle.

Second bohème. — A la bonne heure!

Premier bohème. — Pour lors que j'avise un gandin numéro premier, qu'était descendu d'américaine... Bon, que je pense à part moi, il fume...

J'aurai au moins deux centimètres de pur havane à hériter.

SECOND BOHÈME. — Va donc! Je palpite à ta narration.

PREMIER BOHÈME. — Pour lors, je lui emboîte le pas derrière, sans qu'il s'en aperçoive. Il fait le tour du premier lac. Je fais le tour du premier lac; du second, moi de même... Et pendant ce temps-là, le panatellas qui diminuait, que j'en avais des frissons de douleur... A la fin, ça lui brûlait les moustaches. Il n'en restait pas long de ça.

SECOND BOHÈME, avec conviction. — Le filou!

PREMIER BOHÈME. — Ah! dame, moi, j'ai pas de patience... Et puis on a sa dignité... Faire trois lieues pour avoir un trognon, ça sortait des bornes... Pour lors que je passe devant le particulier... Je lui tire ma casquette avec un geste de l'ancienne cour, et en flûtant la voix : « Pardon, excuse, mon ambassadeur, savez-vous que vous êtes d'une rude force pour avaler les bouts de cigare tout allumés!... — De quoi? qu'il m'objecte. — Il n'y a pas, vous êtes d'une jolie force, et je pourrais même vous procurer un bel engagement pour manger de l'étoupe... — Drôle! qu'il fait. — Pas de mots, mon gentilhomme, permettez-moi de vous offrir ma pipe. Ça économisera vos quenottes... » Si t'avais vu son profil se cabrer à l'apostrophe... Oh! la la!

SECOND BOHÈME. — T'as fait ça!

PREMIER BOHÈME. — De vrai!

SECOND BOHÈME. — Eh bien, non.. C'est gentil! Sous prétexte que nous... Attention! un fiacre!

PREMIER BOHÈME. — C'est mon tour de recevoir les invités!

(Il s'élance au-devant du fiacre, d'où descend une famille de six personnes.)

Premier bohème, faisant mine de regarder sous les banquettes. — Il n'y a que ça... Mon bourgeois, n'oubliez pas le garçon, s'il vous plaît!

Le bourgeois, feignant de ne pas entendre. — Allons, Polymnie... Je te disais bien que le spectacle serait commencé.

Premier bohème. — Ne vous désolez pas, allez... Vous jouez à qui perd gagne... Mon bourgeois, n'oubliez pas le...

La bourgeoise. — Donnez-lui donc quelque chose pour nous en débarrasser, monsieur Godet, autrement il nous suivra jusque dans notre loge.

Premier bohème. — Quant à ça, pas de risque, madame... J'ai trop de goût en littérature.

Le bourgeois, extirpant péniblement cinq centimes de son porte-monnaie. — Tenez!

Premier bohème, regardant le sou qui meuble insuffisamment le creux de sa main. — Un monaco pour six! Dites donc, l'ancien, ça ne fait pas seulement un centime par colis...

Le bourgeois. — Mais venez donc, Polymnie.

Premier bohème. — Bourgeois, vous savez!... Faut pas vous gêner... Si vous voulez me donner votre adresse, j'irai par-dessus le marché vous bassiner votre lit et frotter votre appartement...

Second bohème. — Psit!!... Garde à toi, v'là l'autorité!

Premier bohème. — On y va... Et j'la respecte...

(Il rabat vers son collègue.)

Second bohème. — Quoi donc qu'il t'a donné, le père Gigogne?

Premier bohème. — Un sou!

Second bohème. — Si ça ne serait pas à leur envoyer des témoins!

Premier bohème. — Je te le répète qu'il y a des

jours de guignon... Ce matin, j'ai mal étrenné ma journée en déjeunant.

Second bohème. — Bah!

Premier bohème. — J'ai trouvé une jarretière dans mon potage.

Second bohème. — Tiens! c'est déjà pas si désagréable.

Premier bohème. — Oui, s'il y avait eu la paire!

Second bohème, apercevant un nouveau véhicule. — A moi l'honneur!

(Il s'avance à l'abordage. C'est un monsieur et une dame.)

Premier bohème, tendant galamment la main. — Madame peut s'appuyer. C'est solide.

Le monsieur. — Tenez.

(Il lui donne dix centimes.)

Second bohème, revenant vers son confrère. — Un et un font deux.

Premier bohème. — Deux sous?

Second bohème, lui montrant son pourboire. — En gros et en détail.

Premier bohème. — Est-il long ce soir, l'acte des Tombeaux!

Second bohème. — Ils ont peut-être enterré les spectateurs par-dessus le marché.

Premier bohème. — Le fait est qu'avant-hier on les entendait ronfler du bureau de location.

Second bohème. — Ça leur-z-y apprendra. Est-ce que nous mettons jamais les pieds là dedans, nous autres?

Premier bohème. — Oh! oh! Rien que ça de panier à salade! Une princesse de la crinoline! quel malheur que j'aie pas mes gants paille!

(Il ranime, par un geste gracieux, l'accroche-cœur qui folâtre au-dessus de son oreille gauche.)

Second bohème. — Veux-tu du cosmétique?

Premier bohème. — Pas besoin. On le remplacera par des belles manières.

(Il aide la biche à mettre pied à terre, en compagnie d'un noble étranger.)

L'étranger. — Le bureau?

Premier bohème. — Tout droit, milord.

L'étranger. — Il y aura, je pense, encore de la place?

Premier bohème. — De la place, mon bon Dieu!... c'est-à-dire que j'ignore de quel pays que vous êtes; mais pour peu que ce ne soit pas une ville trop conséquente, vous auriez pu amener tous vos compatriotes avec vous.

La biche. — Il est rigolo, ce garçon-là!

Premier bohème. — Peuh!... Je n'y regarde pas... Je débite ma prose par-dessus le marché.

L'étranger. — Merci, mon ami.

(Il lui donne un franc.)

Premier bohème, ayant peine à en croire ses yeux. — Un franc!... La pièce blanche!... Dis donc, là-bas!

Second bohème. — Ça a mordu?

Premier bohème. — La pêche miraculeuse!... Le dernier des Crésus!... Si j'avais le canon des Invalides à ma disposition, je lui en tirerais une salve, à ce nabab.

Second bohème, mordu par le serpent de la jalousie. — C'était tout de même pas une femme comme il faut!

Premier bohème. — Est-ce que tu exiges leurs titres de noblesse, à tes pratiques, à c't'heure?

Second bohème, tout à fait amer. — A ce jeu-là, il n'en aura pas pour longtemps à se ruiner, le particulier.

Premier bohème. — Du moment que les morceaux en sont bons!

Second bohème. — V'là la sortie de l'acte.

Un spectateur. — Achetez-vous ma contremarque?

Premier bohème. — Oui, dix sous.

Le spectateur. — Prenez.

Premier bohème. — Il est bien entendu que c'est dix sous que vous me donnerez pour m'indemniser de ce que je vas souffrir pour vous?

Le spectateur. — Malhonnête!

Premier bohème. — Je ne vous empêche pas de vous suicider, mais je tiens à la vie, moi!

Second bohème. — L'heure s'avance, la bise fraîchit. Je vas aller me coucher.

Premier bohème. — Attends donc! Je paye un litre.

Second bohème. — Vrai?

Premier bohème. — Est-ce que tu me prends pour un banquier? Est-ce que tu te figures que je vas placer mes vingt et un sous au Crédit mobilier?

Second bohème. — Dame!

Premier bohème. — As-tu fini!... Quand on n'a pas assez pour soi, c'est le moment de partager avec les autres.

(Ils entrent en dialoguant chez le marchand de vins voisin.)

II

La bonne aventure, ô gué!

(Un cercle nombreux entoure, sur le boulevard Montparnasse, un individu vêtu de jaune et coiffé d'un feutre gris, sur lequel se balance un papillon de papier planté au bout d'un fil de fer.)

(Le pitre débite avec émotion son boniment à la société.)

— ... Si bien qu'un jour papa me dit comme ça : Bétinet, tu vas t'en aller à Paris, parce que je ne

veux pas que tu fasses comme moi, et que tu restes garçon. Tu vas aller à Paris, où tu trouveras à te marier. — Bon, papa!... Me voilà parti avec sa bénédiction, enveloppée dans un cornet de papier... J'arrive à Paris par la rue Mouffetard...

(A cet endroit du récit du pitre, que l'aimable assistance boit avec recueillement, un monsieur vêtu d'un paletot, coiffé d'un chapeau noir et tenant une canne à la main, fend la foule et s'avance au milieu du cercle.)

Le pitre. — Oh! la la!... Le patron.

(Il fait mine de se sauver.)

Le patron, le retenant par le bras. — Où vas-tu, vaurien?

(Il lui applique un soufflet simulé.)

Le pitre. — Hi! hi! hi!... Vous m'avez lézardé le plafond. (On rit.)

Le patron. — Ah! c'est comme cela que tu t'attardes sur les places publiques, quand nous avons à la maison la clientèle qui s'impatiente!

Le pitre. — C'est pas vrai... Il n'est venu depuis hier que le portier, qui est monté onze fois pour réclamer les trente-sept termes que vous lui devez.

Le patron. — Comment! trente-sept termes!... Maroufle!

(Il lui donne un soufflet.)

Le pitre. — Une bonne place que j'ai là! Le patron a toujours la main ouverte.

Le patron. — Plaît-il, drôle?

Le pitre. — Merci!... Si vous trouvez ça drôle, je ne suis pas de votre avis. (On rit.)

Le patron. — Assez causé!

Le pitre. — Je ne cause pas. Je me parle à moi-même.

Le patron. — Encore!

Le pitre. — Ne bougez pas! ne bougez pas!

(Il feint de lui attraper une mouche sur le nez. L'auditoire se tord dans des convulsions de joie.)

Le patron, prenant tout à coup l'air digne d'un docteur en droit et saluant avec componction. — Tenez, mesdames et messieurs, trêve de plaisanteries... Ce que nous en avons fait jusqu'à présent, c'était pour rassembler autour de nous une belle société comme celle dont nous avons l'honneur de nous trouver environnés de part et d'autre...

(Il sourit à droite et à gauche.)

Tenez, mesdames et messieurs, je suis moralement convaincu qu'en me voyant, beaucoup d'entre vous ont déjà formé des *hypothèques* téméraires sur mon compte... Car, messieurs, on empêcherait plutôt la terre de tourner que les langues de parler...

(Sensation, surtout parmi l'élément féminin.)

Les uns se sont dit : C'est un charlatan... Les autres : C'est un paillasse!... Quelques personnes, plus portées à la bienveillance, se sont contentées de dire : C'est un malheureux qui vient recourir à la bienfaisance en montrant quelque animal *redressé,* quelque chien savant!... Non, messieurs, je ne vends rien, je ne montre rien (se frappant la poitrine avec émotion), et, Dieu merci! je n'en suis pas encore réduit à demander mon pain.

Albert de Paris est trop fier pour cela! Albert de Paris n'a pas le caractère *entiché* d'assez d'indélicatesse pour s'abaisser jusqu'à vivre aux dépens de tout un chacun...

Tenez, mesdames et messieurs, je ne suis pas un inconnu.

Il y a quinze ans que je pratique les sciences

telles que *magnétisse, négromancie,* somnambulisme... Je suis le même dont les papiers publics ils ont fait avantageusement mention, le même qu'il a été admis à donner des séances devant l'Académie de Belgique, *d'Hollande,* de Savoie et de Maroc.

(Un léger frisson parcourt l'assemblée.)

Mesdames et messieurs,

Chez moi, dans mon cabinet de consultations, je ne donne jamais de séance à moins de *cinque* francs.

Mais ici, pour me faire connaître, à titre d'échantillon, et afin que le nom d'Albert de Paris se propage dans votre quartier, j'ai résolu de donner une *espécimen* de mon savoir.

Affaires d'intérêt, affaires de cœur, si vous attendez une lettre, si vous attendez de l'argent, objets perdus, fût-ce depuis un espace de temps *indélébile!* si vous aurez un bon numéro, à quel âge vous vous marierez, bref, tout ce qui peut vous préoccuper, tout le passé, le présent et l'avenir, Albert de Paris ici présent vous le dira, sans omettre un détail *technique* et comme s'il avait vécu à vos côtés depuis que la Providence s'est complu à vous placer sur la surface du globe.

Mais, me direz-vous sans doute, si vous avez tous les talents que vous vous en parez, vous allez nous prendre des prix *nébuleux.*

Non, mesdames! Non, messieurs!

(Mouvement de satisfaction.)

Je vous le réitère, ce n'est qu'une *espécimen,* à seule fin de me faire connaître,.. Je dépose, si je dis quelque chose contre la vérité, cent francs au profit des pauvres de l'arrondissement... cent francs.

Mais si, contents et satisfaits, vous proclamez,

après m'avoir consulté, le mérite qui compose mes exercices, si vous reconnaissez que vous avez *réiellement* eu affaire à un homme *sciencé,* alors vous ne regretterez pas la bagatelle de dix centimes, deux sous, que je vais demander à chaque personne qui me prendra une carte.

Les premières cartes prises seront les premières servies...

Haut les mains!... Tant que l'âme vous battra dans l'estomac, vous vous souviendrez d'Albert de Paris!!!...

(Le public idôlâtre se précipite avec voracité sur les cartes que lui tend Albert de Paris et verse ses cuivres dans son sein. Les deux sous se succèdent avec rapidité. Albert de Paris emmène en dehors du cercle la première personne qui a pris une carte.)

— Mon enfant (c'est à une cuisinière qu'il s'adresse), vous n'avez pas toujours mangé votre pain sous le même toit.

Vous avez des ennemis, mais, Dieu merci, vous avez des amis aussi.

Il y a en ce moment une chose qui vous préoccupe. Vous ne réussirez pas sans peine, mais vous réussirez.

Votre naturel est porté à la confiance. Prenez garde, vous avez fait des ingrats et vous en ferez encore.

Si vous voulez le grand jeu, allez m'attendre chez le liquoriste en face et remettez-moi quarante sous.

La cuisinière ne coupant pas dans les deux francs, Albert de Paris passe à un caporal de zouaves :

— Mon enfant, vous n'avez pas toujours mangé votre pain sous le même toit...

Vous avez des ennemis, mais, Dieu merci, vous avez des amis aussi.

Il y a en ce moment...

... Mais vous réussirez...

Votre naturel est porté à la confiance...

Des ingrats...

Si vous voulez le grand jeu, allez m'attendre chez le liquoriste en face et remettez-moi quarante sous.

Le caporal de zouaves étant réfractaire, il passe à un allumeur de gaz :

— Mon enfant, vous n'avez pas toujours...

. . . .

. . . .

. . . . et remettez-moi quarante sous !

Ce genre de divertissement se prolonge sans variante pendant trois quarts d'heure, après quoi, la dernière carte ayant été appelée, le pitre et le patron procèdent au réemballage de l'établissement.

Le pitre. — Combien que t'as fait ?

Le patron. — Six cinquante.

Le pitre. — Tu n'as donc pas pu allumer personne pour le grand jeu ?

Le patron. — Ils n'étaient pas en voix. Impossible de chanter.

Le pitre. — Faut-il tout de même qu'ils soient crétins ! Quand je pense que depuis cinq ans que tu leur répètes la même chose...

Le patron, beau de solennité. — On a bien représenté trois cents fois de suite le *Pied de mouton*. Eh bien, vois-tu, Ugène, l'explication des cartes, c'est le *Pied de mouton* de l'espérance.

Le pitre. — Fusionnée avec la bêtise.

III

Le laveur de chiens.

Sur la berge de la Seine.

Vers deux heures de l'après-midi, non loin d'un endroit qui sert d'abreuvoir.

En été, naturellement.

Allants, venants.

Une vieille dame est descendue au quai pour regarder pêcher à la ligne.

Elle est accompagnée d'un affreux roquet, poivre et sel, qu'elle remorque précieusement à la laisse.

Près d'elle un horrible gamin, revêtu d'une blouse qui ne se souvient plus de sa couleur et d'un pantalon qui a oublié sa forme primitive.

La vieille dame, au pêcheur. — Est-ce que l'on prend beaucoup de poisson, monsieur?

Le pêcheur, qui n'a pas, depuis sept heures, vu mordre un goujon. — Qu'est-ce que ça peut vous faire?

La vieille dame. — Il n'y a pas de mal, ce me semble, à demander un simple renseignement.

Le pêcheur. — Je ne suis pas les *Petites-Affiches*.

La vieille dame. — Ni le *Moniteur de la politesse*.

Le pêcheur. — Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de me raser!

La vieille dame. — Apprenez, monsieur...

Le pêcheur, changeant de place. — Ah! bien, non!... En voilà une crécelle!

La vieille dame. — Il faut avouer que les hommes sont aujourd'hui d'une grossièreté...

Le pêcheur, de loin. — Causez avec votre Azor, il vous parlera politique.

La vieille dame. — Manant!

Le gamin, qui louvoie déjà depuis quelques instants, s'ap-

prochant d'un air patelin. — Vous avez bien raison, ma bonne dame, c'est une indignité.

La vieille dame, touchée. — N'est-ce pas, mon petit ami!... Tu as entendu comme cet homme a été inconvenant... Que cela te serve d'exemple... Quand on est bien élevé, on se fait aimer partout, tandis que...

Le gamin. — Il n'y a pas de danger, allez, madame, que ma famille me permettrait de m'en écarter, de la convenance.

La vieille dame. — A la bonne heure! Je vois avec plaisir qu'il reste encore quelques traditions.

Le gamin. — Je vous demande un peu, s'en aller prendre jusqu'à votre chien!

La vieille dame, s'attendrissant. — Il l'a traité d'Azor!

Le gamin. — S'il est permis!

La vieille dame. — Tu aimes les animaux, mon petit ami?

Le gamin. — Si je les aime! C'est-à-dire que je les adore... Dans ma famille, nous avons trois chiens, cinq chats et deux perroquets.

La vieille dame. — Vraiment!

Le gamin. — Encore nous en avons perdu!

La vieille dame. — Cela portera bonheur à tes parents.

Le gamin. — Ils le méritent, allez!... Dieu! qu'il est gentil, ce chéri-là!

(Il semble regarder le chien avec amour.)

La vieille dame. — Tu le trouves joli, mon petit ami?

Le gamin. — Je n'en ai jamais vu un pareil.

La vieille dame, cédant à l'entraînement. — Et d'une intelligence... Tous les matins, il me demande son café comme une personne.

LE GAMIN. — Pas possible!

LA VIEILLE DAME. — Comme une personne.

LE GAMIN. — C'est comme dans ma famille. Nous avons un caniche... C'est un épagneul, celui-là?

LA VIEILLE DAME, n'osant pas tout à fait mentir. — Oui... je crois... je ne m'y connais pas très bien.

LE GAMIN. — Mais moi, je m'y connais, madame... C'est un épagneul d'une race très rare.

LA VIEILLE DAME. — Tu penses, mon petit ami?

LE GAMIN. — J'en suis sûr... Mon père en a rapporté un de Crimée... Ça vaut rudement de l'argent!

(Il passe légèrement la main sur le dos du chien.)

LA VIEILLE DAME. — Tu peux le caresser, il est très doux.

LE GAMIN. — Vrai, madame? Vous permettez!

LA VIEILLE DAME. — Caresse! caresse!... Tout beau, Zélie... Vous voyez bien que c'est un petit garçon bien aimable, bien élevé...

LE GAMIN — Zélie! petite Zélie!

(Il feint de l'embrasser.)

LA VIEILLE DAME, à part. — Il est charmant, cet enfant!

LE GAMIN. — Dites donc, madame?

LA VIEILLE DAME. — Quoi donc, mon ami?

LE GAMIN. — Il me semble que, si on la lavait un peu, ça lui ferait plaisir, à Zélie.

LA VIEILLE DAME. — Tu crois?

LE GAMIN. — Mon père, il lavait le sien trois fois par semaine, et il disait que pour la race des épagneuls de Crimée, c'est leur santé.

LA VIEILLE DAME. — Ton père disait cela?

LE GAMIN. — Oui, madame.

LA VIEILLE DAME. — C'est que j'aurais peur...

LE GAMIN. — Oh! il n'y a pas de danger... Sans

l'approcher de la rivière, là, tout à fait au bord... Je serai trop heureux de vous rendre ce service.

La vieille dame. — Mais...

Le gamin. — Vous n'aurez même pas besoin de la lâcher.

La vieille dame. — Décidément, il est charmant.

(Le gamin, pendant ce temps-là, a prestement tiré de dessous sa blouse un paquet de savon noir et en a graissé le chien de la tête à la queue.)

La vieille dame, se retournant. — Ah! mon Dieu!

Le gamin. — Et puis après?... C'est trente sous! si vous voulez que je lui ôte à présent.

La vieille dame. — Trente sous!

Le gamin. — Si vous aimez mieux que je le roule dans la poussière, ça va faire un chien en chocolat.

La vieille dame. — C'est une horreur... Et pas un sergent de ville!

Le gamin. — Une fois! deux fois!... Je le macadamise, votre carlin.

La vieille dame. — Non! non! Voilà tes trente sous.

Le gamin. — A présent je vas l'essuyer en conscience... N'est-ce pas, chacun son métier?

La vieille dame. — C'est que... si je connaissais ta famille dont tu me parlais, je lui...

Le gamin, se sauvant, avec un geste ultrafamilier. — Si vous la connaissiez, vous seriez plus avancée que moi, car je n'en ai jamais vu depuis que je pratique l'existence!

(*La Comédie en plein vent*; Librairie Centrale.)

AURÉLIEN SCHOLL

(1833-1902)

BIBLIOGRAPHIE. — *Lettres à mon domestique* (1854); — *les Esprits malades* (1855); — *Denise*, poèmes (1857); — *la Foire aux artistes* (1858); — *Rosalinde ou Ne jouez pas avec l'amour*, comédie (1859); — *Claude le Borgne* (1859); — *l'Art de rendre les femmes fidèles* (1860); — *Mauvais Instincts* (1860); — *Jaloux du passé*, un acte (Odéon, 1861); — *les Amours de théâtre* (1862); — *Aventures romanesques* (1862); — *Scènes et Mensonges parisiens* (1863); — *Hélène Herman*, réédition de les « Premiers Instincts » (1863); — *Singuliers Effets de la foudre* (Théâtre-Déjazet, 1863); — *la Question d'amour* (Gymnase, 1864); — *les Gens tarés* (1865); — *les Dames de Risquenville* (1865); — *les Cris de paon* (1866); — *l'Outrage* (1866); — *les Chaînes de fleurs*, un acte (1866); — *les Nouveaux Mystères de Paris* (1867); — *la Dame des Palmiers* (1873); — *les Amours de cinq minutes* (1875); — *le Nid des autres*, trois actes (1876); — *le Repentir*, un acte (1876); — *le Procès de Jésus-Christ* (1877); — *les Scandales du jour* (1877); — *On demande une femme honnête*, comédie, (1877); — *Fleurs d'adultère* (1880); — *l'Orgie parisienne* (1882); — *Mémoires du trottoir* (1882); — *les Nuits sanglantes* (1883); — *Fruits défendus* (1885); — *les Fables de la Fontaine filtrées par Aurélien Scholl* (1886); — *le Roman de Follette* (1886); — *l'Esprit du boulevard* (1887); — *les Coulisses* (1887); — *la Farce politique* (1887); — *Paris en caleçon* (1887); — *Paris aux cent coups* (1888); — *Tableaux vivants*; — *l'Amour appris sans maître* (1891); — *Les Ingénues de Paris* (1893); — *Poivre et Sel* (1901).

Aurélien Scholl naquit à Bordeaux en 1833.

Il débuta comme journaliste dans le *Corsaire*, puis écrivit au *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas et à l'*Illustration;* fonda le *Satan* et le *Nain jaune*, et enfin entra au *Figaro*. Son caractère impulsif, querelleur et tracassier lui valut un grand nombre de duels et de procès.

Nous ne pouvons citer ici tous les journaux auxquels il collabora. Qu'il nous suffise de dire que c'est un journaliste de l'ancienne école, grand bretteur, grand boulevardier, grand sceptique, grand ironiste et grand écriveur, qui a laissé, comme on en peut juger ci-dessus, un nombre d'ouvrages considérable, généralement trop *actuels* pour avoir eu une vie très longue, mais tout débordants de verve et d'esprit.

Un poète l'avait dépeint par ce quatrain :

C'est le mousquetaire Aurélien Scholl.
Au Palais-Royal, le soir, quand il passe,
Les arbres, courbant leur front avec grâce,
Lui disent : Bonjour, Monsieur Rivarol.

Il y avait là quelque excès : l'auteur du *Discours sur l'universalité de la langue française* et du *Journal politique* eut une profondeur de pensée dont Scholl ne se soucia jamais.

Aurélien Scholl est mort à Paris, en 1902.

UNE SOIRÉE PARISIENNE

Le cabinet d'un agent dramatique. — Cartonniers à droite et à gauche. Quelques affiches collées sur le mur remplacent avantageusement les Corot et les Millet occupés ailleurs.

Les visiteurs sont prévenus par une plaque de cuivre placée à l'extérieur qu'on entre sans frapper.

La porte s'ouvre.

« Monsieur Béchamel ?

— C'est moi, monsieur. »

Béchamel laisse tomber sa plume, et désignant une chaise :

« Prenez la peine de vous asseoir. »

Le visiteur :

« Monsieur, je voudrais louer la salle de la Bodinière pour y donner une audition de mes poésies.

— Rien de plus facile, monsieur.

— Il y aura déclamation et lecture.

— Désirez-vous une conférence ?

— La conférence étant aussi une récitation, je crains qu'elle ne nuise à mon œuvre.

— Nous demanderons un préambule à Georges Vanor; il sera court et brillant.

— Pas trop brillant cependant ?

— Il saura se modérer.

— Il me faudrait un peu de musique pour égayer les intervalles.

— C'est, en effet, l'usage. Une soirée entière de déclamation pourrait fatiguer le public. »

M. Béchamel acquiesça d'un signe de tête.

« Pour terminer la séance, j'ai à vous offrir une pantomime en un acte, musique d'Augusta Holmès, sur un petit acte inédit d'Emile Bergerat. Du reste, si vous voulez vous en rapporter à ma vieille expérience, je vous soumettrai un programme complet. Et maintenant, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Voici ma carte : Roger Martin, poète mondain, lauréat du concours Clémence Isaure, à Toulouse. »

M. Béchamel, faisant la moue :

« Roger Martin, c'est plat. Le public aujourd'hui aime les noms qui échappent au Bottin, des noms de facture étrangère.

— Cependant si je veux me faire connaître ?

— On cherchera sous le masque, soyez tranquille. Le nom peut se retourner, on obtient souvent par

ce moyen des noms étranges et sonores. Roger Martin retourné nous donne : *Regor Nitram ;* c'est parfait. *Poésie de Regor Nitram* ; je sens le succès !

— A propos de succès, vous vous chargez aussi de l'organiser ?

— Certes, — je réponds de tout. Il y a des prix différents suivant la composition de la salle... Voici des traités tout imprimés, choisissez. »

*
* *

Roger Martin lut deux ou trois traités différents et se décida pour le succès de première classe. Le traité suivant fut dûment paraphé : « Entre les soussignés, Roger Martin, poète, inventeur de la protase en spirale et du geste perpétuel, demeurant à Paris, rue Vercingétorix, 31, d'une part ; et M. Jules-Fernand Béchamel, entrepreneur de succès, 42, rue Juliette-Lamber, d'autre part, il a été convenu ce qui suit :

« M. Béchamel prend l'engagement de donner à la soirée qui doit avoir lieu le 15 février, sur le théâtre de la Bodinière (quatrième Théâtre-Français), aux frais et en l'honneur de M. Roger Martin, dit Regor Nitram, tous les soins que nécessite un événement littéraire de cette importance.

« 1° A fournir deux rangées de gens du monde et de dames décolletées, — avec diamants en diadème ou en aigrette ;

« 2° Un certain nombre de personnages importants de la colonie étrangère ;

« 3° Cinq ou six diplomates avec croix de commandeur et brochettes de décorations ;

« 4° A garnir le fond de la salle et les deux côtés du balcon d'un public idolâtre qui n'applaudira que M. Roger Martin ;

« 5° Les académiciens sont comptés à part au nombre de cinq francs par tête.

« M. Roger Martin s'engage de son côté à fournir la quittance de la location de la salle, à remettre à M. Béchamel le nombre de billets nécessaire et à verser aux mains dudit Béchamel une somme de huit cents francs en or ou en billets de la banque de France.

« *Nota.* — Ce versement devra être fait avant le lever du rideau. Faute de payement, M. Béchamel serait en droit de retirer son personnel et de faire annoncer : *Relâche pour indisposition.* »

*
* *

L'affiche, ornée d'une fantaisie de Guillaume, fut apposée sur les deux côtés de la porte de la Bodinière, et le programme envoyé par la poste, avec timbre de cinq centimes :

THÉATRE D'APPLICATION

SOIRÉE DONNÉE PAR

M. Regor NITRAM

Le 15 février 1895.

Avec le concours de :

MM. Tapin, Ric-Haneur (de la Scala), *Nic-O'-Med* (du Concert-Parisien);

Et de :

Mmes *Cora Bernhardt* et *Rey* (*Jeanne*).

Fauteuils réservés : 20 fr.; les dix derniers rangs : 2 fr. 50. Secondes : 1 fr. (On accepte en payement des timbres oblitérés.)

On trouvera des billets dans les principaux bureaux de tabac.

*
* *

Le grand jour est venu. Dès sept heures du soir, les galeries de la Bodinière sont brillamment éclai-

rées. Un commissionnaire stationne devant la porte, dans l'intention d'ouvrir les portières des voitures.

A huit heures, un contrôleur s'installe derrière un petit comptoir vitré.

Entrent un monsieur et une dame avec des billets d'auteur. A huit heures et quart, M. Béchamel arrive et place ses invités. Les secondes sont déjà bondées.

Cri du contrôleur à qui un monsieur de province remet un billet *payé*. Le contrôleur accompagne ce spectateur inattendu, le recommande à l'ouvreuse et se retire en donnant les signes d'une vive émotion.

Un instant après, Béchamel, instruit de l'incident, contemple le *payant* et se retire en disant : « Cet homme a un air d'honnêteté bien difficile à rencontrer de notre temps ! »

Le rideau se lève et le spectacle suit son cours.

Regor Nitram est religieusement écouté. *Etoiles, séchez vos pleurs!* obtient un véritable succès. Le poète est rappelé trois fois; Béchamel lui jette un bouquet.

Le payant paraît stupéfait.

Du reste, aucun incident ne vient troubler la représentation.

L'*Hymne du geste perpétuel* ne paraît pas compris de tout le monde, mais le triomphe de Nitram n'en est pas moins complet.

Il attend que le public soit sorti pour se rendre avec quelques amis à la brasserie des Jeûneurs. Mais à peine le public a-t-il commencé à s'écouler qu'une violente rumeur se produit. C'est le monsieur payant qui flanque une pile au contrôleur.

(*Tableaux vivants;* Fasquelle édit.)

ALPHONSE DAUDET

(1840-1878)

Bibliographie. — *Les Amoureuses*, poésies (1858); — *la Double Conversion*, poème (1859-1861); — *le Chaperon rouge*, série d'articles parus dans le *Figaro* (1861); — *la Dernière Idole*, pièce en un acte, en collaboration avec E. Lépine, représentée sur la scène du théâtre de l'Odéon (1862); — *les Absents*, opéra-comique, musique de M. Poise (1863); — *l'Œillet blanc*, drame en deux actes, représenté sur la scène du Théâtre-Français (1864); — *Lettres sur Paris* (1865); — *Lettres de mon moulin* (1866); — *le Frère aîné*, drame en un acte (1868); — *le Petit Chose*, roman (1868); — *le Sacrifice*, comédie en trois actes, représentée sur la scène du théâtre du Vaudeville (1869); — *Lettres de mon moulin* (1869); — *Lettres à un absent* (1871); — *Lise Tavernier*, pièce en cinq actes, représentée sur la scène du Théâtre-Français (1872); — *l'Arlésienne*, pièce en trois actes, représentée sur la scène du Théâtre-Français (1872); — *les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon* (1872); — *les Petits Robinsons des caves, ou le Siège de Paris raconté par une fillette de huit ans* (1872); — *Contes du lundi* et *Contes et Récits*, avec illustrations (1873); — *Robert Helmont, Etudes et paysages* (1874); — *les Femmes d'artistes* (1874); — *Fromont jeune et Risler aîné*, roman (1876); — *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce, avec Adolphe Belot (1876); — *Jack*, roman (1876); — *le Nabab*, roman (1878); — *les Rois en exil*, roman (1879); — *la Fantaisie et l'Histoire* (1879); — *Numa Roumestan*, roman (1880); — *le Nabab*, drame en cinq actes, en collaboration avec Pierre Elzéar (1880); —

Jack, drame en cinq actes, en collaboration avec M. Lafontaine (1883); — *les Cigognes, légendes rhénanes*, contes pour les petits enfants (1883); — *l'Evangéliste*, roman (1883); — *les Rois en exil*, pièce en cinq actes, en collaboration avec Delair (1883); — *Sapho*, roman (1884); — *Sapho*, pièce en cinq actes, en collaboration avec Adolphe Belot (1885); — *Tartarin sur les Alpes* (1885); — *La Belle Nivernaise* (1896); — *Numa Roumestan*, pièce en cinq actes (1887); — *Tartarin sur les Alpes*, pièce en cinq actes, en collaboration avec MM. de Gourcy et Bocage (1888); — *l'Immortel*, roman (1888); — *Trente Ans de Paris, à travers ma vie et mes livres* (1888); — *Souvenirs d'un homme de lettres* (1888); — *la Lutte pour la vie*, pièce (1889); — *l'Obstacle*, roman (1890); — *Port-Tarascon* (1890); — *l'Obstacle*, pièce (1891); — *l'Arrivée; Mon Tambourinaire* (1891); — *Rose et Ninette* (1892); — *la Menteuse*, pièce, en collaboration avec Léon Hennique (1893); — *Entre les frises et la rampe* (1894); — *l'Elixir du R. P. Gaucher* (1894); — *La Petite Paroisse* (1895); — *Trois Souvenirs : au fort de Montrouge; à la Salpêtrière; une Leçon* (1896); — *l'Enlèvement d'une étoile* (1896); — *la Fédor* (1897); — *Soutien de famille* (1898); — *Notes sur la Vie* (posthume).

Alphonse Daudet naquit à Nîmes le 13 mai 1840, fit ses études au lycée de Lyon, et pour vivre dut accepter une place de maître répétiteur au collège d'Alais. Cette époque de sa vie dut être extrêmement malheureuse, car *le Petit Chose*, un livre où il a mis ses souvenirs de ce temps-là, est empreint d'une infinie tristesse et d'une profonde amertune. On y retrouve l'empreinte très marquée du Dickens de *Nicolas Nickleby* et de *David Copperfield*.

En 1857, il arrive à Paris et y publie un recueil de poèmes, *les Amoureuses*, puis successivement fait jouer un certain nombre de pièces : *la Dernière Idole*, un acte, à l'Odéon; *l'Œillet blanc*, deux actes, au Théâtre-Français. Mais c'était dans le conte et dans le roman qu'il devait définitivement trouver sa voie. Les *Lettres de mon moulin*, publiées en 1866 dans le journal *l'Evénement*, le consacrèrent presque tout de suite. De la même époque

date *le Petit Chose*. En 1872 il donne à la scène l'*Arlésienne*, une des plus belles pièces d'amour que compte notre théâtre. Bizet en avait écrit la musique. La pièce et la partition, qui depuis sont devenues presque classiques, eurent un très médiocre succès. Mais la même année paraissaient les *Aventures prodigieuses de Tartarin*, qui enchantèrent le public. C'est avec ce livre que Daudet, qui dans presque toute son œuvre fait montre d'une sensibilité attristée et recueillie (*Fromont jeune et Risler aîné, Jack, l'Evangéliste, Rose et Ninette*, etc.), apparaît tout à coup comme un humoriste étourdissant de verve ensoleillée et joyeuse. Il a immortalisé, dans *Tartarin*, le type du Méridional sincère et menteur, excessif, extérieur, débordant, énorme, trompeur comme ce soleil de Provence qui donne aux collinettes de là-bas des airs de vraies montagnes. Ce personnage, qu'il reprit plus tard (*Tartarin sur les Alpes*, 1885 ; *Port-Tarascon*, 1890), permet de ranger Alphonse Daudet, malgré la note mélancolique du reste de son œuvre, dans la lignée des plus joyeux humoristes. *Tartarin de Tarascon*, c'est la caricature, très fine en même temps que bouffonne, de tout le Midi français.

En somme, il avait les deux qualités : la sensibilité et la gaieté, et c'est ce qui fait qu'il est peut-être le seul en France à s'apparenter aux grands humoristes anglais.

Alphonse Daudet, qui souffrait depuis longtemps de la goutte, mourut à Paris, en 1898.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL JETÉ SUR LA BONNE VILLE DE TARASCON; LES CHASSEURS DE CASQUETTES

Au temps dont je vous parle, Tartarin de Tarascon n'était pas encore le Tartarin qu'il est aujourd'hui, le grand Tartarin de Tarascon, si populaire dans tout le midi de la France. Pourtant — même à cette époque — c'était déjà le roi de Tarascon.

Disons d'où lui venait cette royauté.

Vous saurez d'abord que là-bas tout le monde est chasseur, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir... Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas une caille, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes, ces jolies collinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre, qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi... Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leurs feuilles de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en longs triangles, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort : « Voilà Tarascon!.. voilà Tarascon! » et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là. A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom. Il s'appelle *le Rapide*. On sait qu'il a son gîte dans la terre de M. Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et *le Rapide* est passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

« Ah çà! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs tarasconnais font donc tous les dimanches? »

Ce qu'ils font?

Eh! mon Dieu! ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucissot,* quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est-à-dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette

est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance, à l'usage des maladroits; mais on ne connaît guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil. Tous les dimanches matin, il partait avec une casquette neuve : tous les dimanches soir, il revenait avec une loque. Dans la petite maison du baobab, les greniers étaient pleins de ces glorieux trophées. Aussi tous les Tarasconnais le reconnaissent-ils pour leur maître, et comme Tartarin savait à fond le code du chasseur, qu'il avait lu tous les traités, tous les manuels de toutes les chasses possibles, depuis la chasse à la casquette jusqu'à la chasse du tigre birman, ces messieurs en avaient fait leur grand justicier cynégétique et le prenaient pour arbitre dans toutes leurs discussions.

Tous les jours, de trois à quatre, chez l'armurier Costecalde, on voyait un gros homme, grave et la pipe aux dents, assis sur un fauteuil de cuir vert, au milieu de la boutique pleine de chasseurs de casquettes, tous debout et se chamaillant. C'était Tartarin de Tarascon qui rendait la justice, Nemrod doublé de Salomon.

NAN! NAN! NAN!
SUITE DU COUP D'ŒIL GÉNÉRAL JETÉ SUR LA BONNE VILLE DE TARASCON

A la passion de la chasse, la forte race tarasconnaise joint une autre passion : celle des romances. Ce qui se consomme de romances dans ce petit pays, c'est à n'y pas croire. Toutes les vieilleries sentimentales qui jaunissent dans les plus vieux cartons, on les retrouve à Tarascon en pleine jeunesse, en plein éclat. Elles y sont toutes, toutes. Chaque famille a la sienne, et dans la ville cela se sait. On sait, par exemple, que celle du pharmacien Bézuquet c'est :

Toi, blanche étoile que j'adore...

Celle de l'armurier Costelcade :

Veux-tu venir au pays des cabanes?

Celle du receveur de l'enregistrement :

Si j'étais-t-invisible, personne n'me verrait.
(*Chansonnette comique.*)

Et ainsi de suite pour tout Tarascon. Deux ou trois fois par semaine, on se réunit les uns chez les autres et on se *les* chante. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont toujours les mêmes, et que, depuis si longtemps qu'ils se les chantent, ces braves Tarasconnais n'ont jamais envie d'en changer. On se les lègue dans les familles, de père en fils, et personne n'y touche; c'est sacré. Jamais même on ne s'en emprunte. Jamais il ne viendrait à l'idée

des Costecalde de chanter celle des Bézuquet, ni aux Bézuquet de chanter celle des Costecalde... Et pourtant vous pensez s'ils doivent les connaître, depuis quarante ans qu'ils se les chantent. Mais non! chacun garde la sienne, et tout le monde est content.

Pour les romances comme pour les casquettes, le premier de la ville était encore Tartarin. Sa supériorité sur ses concitoyens consistait en ceci : Tartarin de Tarascon n'avait pas la sienne. Il les avait toutes.

Toutes!

Seulement, c'était le diable pour les lui faire chanter. Revenu de bonne heure des succès de salon, le héros tarasconnais aimait bien mieux se plonger dans ses livres de chasse ou passer sa soirée au cercle que de faire le joli cœur devant un piano de Nîmes, entre deux bougies de Tarascon. Ces parades musicales lui semblaient au-dessous de lui... Quelquefois cependant, quant il y avait de la musique à la pharmacie Bézuquet, il entrait comme par hasard et, après s'être bien fait prier, consentait à dire le grand duo de *Robert le Diable,* avec Mme Bézuquet la mère... Qui n'a pas entendu cela n'a jamais rien entendu... Pour moi, quand je vivrais cent ans, je verrais toute ma vie le grand Tartarin s'approchant du piano d'un pas solennel, s'accoudant, faisant sa moue, et, sous le reflet vert des bocaux de la devanture, essayant de donner à sa bonne face l'expression satanique et farouche de Robert le Diable. A peine avait-il pris position, tout de suite le salon frémissait; on sentait qu'il allait se passer quelque chose de grand... Alors, après un silence, Mme Bézuquet la mère commençait en s'accompagnant :

> Robert, toi que j'aime
> Et qui reçus ma foi,

Tu vois mon effroi (*bis*),
Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

A voix basse, elle ajoutait : « A vous, Tartarin ; » et Tartarin de Tarascon, le bras tendu, le poing fermé, la narine frémissante, disait par trois fois d'une voix formidable, qui roulait comme un coup de tonnerre dans les entrailles du piano : « Non!... non!... non!... » ce qu'en bon Méridional il prononçait : « Nan!... nan!... nan!... » Sur quoi Mme Bézuquet la mère reprenait encore une fois :

Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

« Nan!... nan!... nan!... » hurlait Tartarin de plus belle, et la chose en restait là... Ce n'était pas long, comme vous voyez, mais c'était si bien jeté, si bien mimé, si diabolique, qu'un frisson de terreur courait dans la pharmacie, et qu'on lui faisait recommencer ses : « Nan!... nan! » quatre et cinq fois de suite.

Là-dessus Tartarin s'épongeait le front, souriait aux dames, clignait de l'œil aux hommes, et, se retirant sur son triomphe, s'en allait dire au cercle d'un petit air négligent : « Je viens de chez les Bézuquet chanter le duo de *Robert le Diable!* »

Et le plus fort, c'est qu'il le croyait!...

(*Tartarin de Tarascon;* Flammarion édit.)

LE CURÉ DE CUCUGNAN

L'abbé Martin était curé... de Cucugnan.

Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait aternellement ses Cucugnanais ; pour lui, son Cu-

cugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnanais lui avaient donné un peu plus de satisfaction. Mais, hélas! les araignées filaient dans son confessionnal, et, le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint ciboire. Le bon prêtre en avait le cœur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit.

Un dimanche, après l'évangile, M. Martin monta en chaire.

« Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez : l'autre nuit, je me suis trouvé, moi, misérable pécheur, à la porte du paradis.

« Je frappai, saint Pierre m'ouvrit!

« — Tiens! c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il; quel bon vent...? et qu'y a-t-il pour votre service?

« — Beau saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clef, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnanais en paradis?

« — Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin; asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble.

« — Et saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit, mit ses besicles :

« — Voyons un peu : Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cucugnan. Nous y sommes. Cucugnan... Mon brave monsieur Martin, la page est toute blanche. Pas une âme... Pas plus de Cucugnanais que d'arêtes dans une dinde.

« — Comment! Personne de Cucugnan ici? Personne? Ce n'est pas possible! Regardez mieux...

« — Personne, saint homme. Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante.

« Moi, pécaïre ! je frappais des pieds, et, les mains jointes, je criais miséricorde. Alors saint Pierre :

« — Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas ainsi vous mettre le cœur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout. Vos Cucugnanais, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire.

« — Ah ! par charité, grand saint Pierre ! faites que je puisse au moins les voir et les consoler.

« — Volontiers, mon ami... Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux de reste... Voilà qui est bien... Maintenant, cheminez droit devant vous. Voyez-vous là-bas, au fond, en tournant ? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... à main droite... Vous frapperez, on vous ouvrira... Adessias ! Tenez-vous sain et gaillardet.

« Et je cheminai... je cheminai ! Quelle battue ! J'ai la chair de poule, rien que d'y songer. Un petit sentier, plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

« — Pan ! pan !

« — Qui frappe ? me fait une voix rauque et dolente.

« — Le curé de Cucugnan.

« — De... ?

« — De Cucugnan.

« — Ah !... Entrez.

« J'entrai. Un grand bel ange, avec des ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une clef de diamant pendue à sa ceinture, écrivait, cra-cra, dans un grand livre plus gros que celui de saint Pierre...

« — Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous ? dit l'ange.

« — Bel ange de Dieu, je veux savoir — je suis bien curieux peut-être — si vous avez ici les Cucugnanais.

« — Les ?...

« — Les Cucugnanais, les gens de Cucugnan... que c'est moi qui suis leur prieur.

« — Ah ! l'abbé Martin, n'est-ce pas ?

« — Pour vous servir, monsieur l'Ange.

« — Vous dites donc Cucugnan...

« Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux...

« — Cucugnan, dit-il en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

« — Jésus ! Marie ! Joseph ! personne de Cucugnan en purgatoire ! O grand Dieu ! où sont-ils donc ?

« — Eh ! saint homme, ils sont en paradis. Où diantre voulez-vous qu'ils soient ?

« — Mais j'en viens, du paradis...

« — Vous en venez !!... Eh bien ?

« — Eh bien ! ils n'y sont pas !... Ah ! bonne mère des anges !...

« — Que voulez-vous, monsieur le curé ? S'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont...

« — Sainte croix ! Jésus, fils de David ! Aï ! aï ! aï ! est-il possible ?... Serait-ce un mensonge du grand saint Pierre ?... Pourtant je n'ai pas entendu chanter le coq !... Aï ! pauvres nous ! comment irai-je en paradis si mes Cucugnanais n'y sont pas ?

« — Ecoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez, coûte que coûte, être sûr de tout ceci,

et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant si vous savez courir... Vous trouverez, à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne!

« Et l'ange ferma la porte.

« C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu; à chaque pas, je trébuchais; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi, grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlai pas les pieds.

« Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail, tout bâillant, comme la porte d'un grand four. Oh! mes enfants, quel spectacle! Là on ne demande pas mon nom; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret.

« Je suais à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Eloy, le maréchal, brûle, pour la ferrer, la botte d'un vieil âne. Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé; j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des jurements.

« — Eh bien! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi? — me fait, en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

« — Moi? Je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu.

« — Tu es un ami de Dieu... Eh! b... de teigneux! que viens-tu faire ici?...

« — Je viens... Ah! ne m'en parlez pas, que je ne

puis plus me tenir sur les jambes... Je viens... je viens de loin... humblement vous demander... si... si, par coup de hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan...

« — Ah! feu de Dieu! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnanais...

« Et je vis, au milieu d'un épouvantable tourbillon de flamme :

« Le long Coq-Galine, — vous l'avez tous connu, mes frères, — Coq-Galine, qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon.

« Je vis Catarinet... cette petite gueuse... avec son nez en l'air... qui couchait toute seule à la grange... Il vous en souvient, mes drôles!... Mais passons, j'en ai trop dit.

« Je vis Pascal Doigt-de-Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien.

« Je vis Babet la Glaneuse, qui, en glanant, pour avoir plus vite noué sa gerbe, puisait à poignées aux gerbiers.

« Je vis maître Grapasi, qui huilait si bien les roues de sa brouette.

« Et Dauphine, qui vendait si cher l'eau de son puits.

« Et le Tortillard, qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barrette sur la tête et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien.

« Et Coulau avec sa Zette, et Jacques et Pierre, et Toni... »

Emu, blême de peur, l'auditoire gémit en voyant dans l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand'mère et qui sa sœur...

« Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne me manquera pas! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse.

« Demain lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Ce n'est rien.

« Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.

« Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

« Jeudi, les hommes. Nous couperons court.

« Vendredi, les femmes. Je dirai : Pas d'histoires!

« Samedi, le meunier!... Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul...

« Et si dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux.

« Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver et de le bien laver.

« C'est la grâce que je vous souhaite. *Amen!* »

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan respire à dix lieues à l'entour.

Et le bon pasteur M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait, en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de chœur qui

chantaient *Te Deum*, le chemin éclairé de la cité de Dieu.

Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous la dire ce grand gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon.

(*Lettres de mon moulin;*
Fasquelle édit.)

ANDRÉ GILL

(1840-1885)

Bibliographie. — *La Muse à Bibi*, poèmes (1880); — *Vingt Années de Paris* (1883); — Plusieurs recueils de dessins et de caricatures...

Louis-Alexandre Gosset de Guines, dit André Gill, naquit à Paris le 17 octobre 1840.

C'était un dessinateur qui vivait de dessins et de caricatures donnés à des journaux illustrés comme le *Hanneton*, l'*Eclipse*, la *Lune rousse*, dont les collections sont aujourd'hui très rares et très recherchées. Son succès fut considérable. Un grand nombre de ses dessins, trop satiriques, furent interdits. La censure en interdit même quelques-uns qui n'avaient rien que d'anodin, dans la peur de laisser passer, sans la comprendre, une satire déguisée contre le gouvernement. C'est ainsi qu'un certain *Melon entamé* qu'André Gill, à court de sujet, avait copié en sortant de table, fut jugé subversif et interdit par la censure en 1867. Il en fut de même d'un *Bocal de cornichons* qui portait cette devise : *Semper viret.*

En 1880, il publia un recueil de vers dont la première édition ne porte pas de nom d'auteur.

Voici comment il présentait ce recueil au public, dans une préface qu'il signait : *Lui.*

« Celui qui a écrit ce livre n'existe pas. C'est-à-dire qu'il se manifeste partout : partout, nulle part; nulle part et en tout. Tout est rien; rien est tout : Toutou Pauvre chien !

« Il offre ce livre au public. Pourquoi ?

« Pour rien. Rien du tout. C'est son genre. Genre humain, masculin; disons mieux : genre divin. Genres égaux : tous deux créent. Différence : quotité, quantité : même qualité. Disons encore : nullité. Nullité partout, dans tout, et surtout en celui qui est tout. Je coupe : Atout. »

André Gill mourut fou. Une affaire de panorama qu'il avait entreprise à Bruxelles et qui échoua acheva de déranger sa raison déjà altérée. Il fut atteint de la monomanie des grandeurs, et interné à l'asile d'aliénés de Charenton, où il mourut le 2 mai 1885.

NOCTURNE

Bon sens d'bon Dieu! fait-i' un vent!
J'fais pas quat' pas l'un l'aut'e d'vant.

J'arriv'rai jamai' à Montrouge.
Qué sal' vent! C'est pas c'que j'ai bu :
J'ai rien bu; ça m'est défendu;
J'peux boir' qu'avec Alphonse l'Rouge.

Zinguer tout seul, c'est pas mon blo'.
Qui ça? Joseph el' machinisse,
Un homme d'théât', un artisse,
Boir' tout seul? — Oh! la la. — Tableau!

Tiens! Pig's-tu la lun' qui s'ballade?
Qué qu'a boit donc, c'te bourriqu'-là
Pour avoir la gueul' blanch' comme ça?
Y a pas d'bon sens; vrai, qué panade!

. . . .

J'en ai mon sac, moi, d'mon épouse;
Mince d'crampon; j'y trouv' des ch'veux,
C'est rien de l'dire. C'que j'me fais vieux!
Par là-d'sus madame est jalouse!

Il chante :

« Je n'ai gardé dans mon malheur
Que la moitié d'une hirondelle... »
En v'là n'encor' d'un' ritournelle :
Delphin' jalous'! — Tais-toi, mon cœur!..

Trois heur's qui sonn'nt! Faut que j'rapplique.
S'rait pas trop tôt que j'pionce un brin;
C'que j'vas m'fout' un coup d'traversin!
Bonsoir. A d'main la politique.

Où donc que j'suis? Par où que j'vas?
Tableau du coup qu'Joseph s'égare!...
V'la l'Pont-Neuf, j'parie un cigare;
C'est que l'Pont-Neuf; j'arriv'rai pas!

Chauffons l'train! hu! la grand' vitesse!...
. . . .
Tiens! quoi donc que j'dégott' dans l'noir,
Qu'est à g'noux, là-bas, su' l'trottoir?
Eh! ben, là-bas, eh! la gonzesse,

On grimp' pas su' les parapets!
Attends! attends! j'y vas... Cré garce!
Pigé, j'te tiens! Dit's donc, c'est farce
Tout d'même; en v'là des moulinets!

Vous comprenez la rigolade,
Vous, la p'tit mèr', vrai, qué potin!
C'est donc marioll', c'est donc rupin
De s'plaquer dans la limonade?

Pourquoi? Peut-être pour un salaud;
Pour un prop' à rien, pour un' pant'e?
. . . .
Allons! bon, c'est ma femm'! — Tableau!

(*La Muse à Bibi.*)

IMPRESSIONNISME

Je vais parfois revoir, tout seul, un petit coin
Obscur du boulevard Montparnasse, témoin
De mon premier amour pour une « fleurs-et-plumes »
Aux cheveux d'or. C'est dans ce lieu que nous nous plûme
Aussi me produit-il un effet singulier :
Il me semble que mon âme est comme un clavier,
Et que le doigt furtif du souvenir la frôle.
Pareil au bruit du vent dans les feuilles d'un saule,
Il s'en dégage un son lumineusement doux,
— Une espèce de *la bémol,* qui serait roux.

(*La Muse à Bibi;* Marpon et Flammarion édit.)

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(1840-1889)

Bibliographie. — *Premières Poésies;* — *Fantaisies nocturnes;* — *Isis;* — *Elen* (drame); — *Margane* (drame); — *Claire Lenoir;* — *la Révolte* (drame); — *le Nouveau Monde* (drame); — *Contes cruels;* — *Akédysséril;* — *Axël* (drame); — *l'Amour suprême;* — *l'Eve future* (roman); — *Tribulat Bonhomet;* — *l'Evasion* (drame); — *Histoires insolites;* — *Nouveaux Contes cruels;* — *le Secret de l'échafaud;* — *Chez les passants.*

Le comte de Villiers de l'Isle-Adam naquit à Saint-Brieuc, le 7 novembre 1840, d'une ancienne famille, portant d'or à un chef d'azur, chargé d'un destrochère revêtu d'hermine, avec un manipule de même brochant sur l'or. Il se flattait d'avoir parmi ses ancêtres le 3e grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dit de Rhodes ou de Malte.

Ses *Premières Poésies* parurent en 1858. Mais ce ne fut guère qu'avec son second livre, *Fantaisies nocturnes,* qu'il réussit à attirer sur lui l'attention des lettrés. Malgré le succès des *Contes cruels* (1883), d'*Axël* (1885) et de l'*Eve future* (1886), il ne parvint pas à forcer le goût du public et ne fut jamais un écrivain populaire; mais il fut le dieu des cénacles qui groupaient alors tous les Parnassiens.

Catulle Mendès l'a décrit dans deux vers de son *Glatigny :*

> Villiers : tous ses cheveux dans l'œil. Une broussaille,
> Du feu dessous. Est-il roi des Grecs? c'est le hic.

En même temps qu'un grand amoureux du verbe et qu'un lyrique dont l'éloquence s'élève parfois à de grandes hauteurs, Villiers de l'Isle-Adam fut un ironiste ingénieux et subtil.

Il mourut pauvre, le 18 août 1889, à l'Hôpital des frères Saint-Jean-de-Dieu, à Paris.

LE CHAPEAU CHINOIS

Au moment où l'orchestre de l'Opéra va commencer à répéter l'œuvre nouvelle d'un compositeur allemand, le chef d'orchestre s'aperçoit que la partition comporte une partie de *chapeau chinois*. Consternation : il n'y a pas de joueur de chapeau chinois dans l'orchestre de l'Opéra! Va-t-il falloir renoncer à interpréter la brillante partition?

Mais quelqu'un se lève : « Permettez, je crois que j'en connais un. — Qui a parlé? — Moi, les cymbales. » Les cymbales connaissent en effet un vieux professeur de chapeau chinois. L'Opéra enchanté décide d'envoyer une délégation au distingué virtuose pour lui demander son concours.

La délégation se met en route et arrive dans le petit appartement qu'occupe, au fond des Batignolles, le professeur de chapeau chinois :

Soudain tous se découvrirent : un homme d'aspect vénérable, au visage entouré de cheveux argentés qui tombaient en longues boucles sur ses épaules, se tenait debout sur le seuil, et paraissait convier les visiteurs à pénétrer dans son sanctuaire. — C'était lui! L'on entra. Salut, demeure chaste et pure! La croisée, encadrée de plantes grimpantes, était ouverte sur le ciel en ce moment empourpré des merveilles de l'occident! — Les sièges étaient rares, la couchette du professeur remplaça, pour les délégués de l'Opéra, les ottomanes et les poufs.

Dans les angles s'ébauchaient de vieux chapeaux chinois; çà et là gisaient plusieurs albums dont les titres commandaient l'attention! — C'était d'abord : *Un Premier Amour!* mélodie pour chapeau chinois seul, puis *Air religieux*, prière pour orgue et chapeau chinois, suivie de *Variations brillantes sur le choral de Luther*, concerto pour trois chapeaux chinois... puis septuor de chapeaux chinois (grand unisson) intitulé : *Danse nocturne de jeunes filles mauresques dans la campagne de Grenade, au plus fort de l'inquisition*, grand boléro pour chapeau chinois.

Les cymbales, très émues, prirent la parole au nom de l'Académie nationale de musique. « Ah! dit avec amertume le vieux maître, on se souvient de moi maintenant... Je devrais... Mon pays avant tout. Messieurs, j'irai. » Le trombone insinua que la partie à jouer paraissait difficile. « Il n'importe, » dit le professeur en les tranquillisant d'un sourire. Et leur tendant ses mains pâles, rompues aux difficultés d'un instrument ingrat : « A demain, messieurs, huit heures, à l'Opéra! »

Le lendemain, dans les couloirs, dans les galeries, dans le trou du souffleur inquiet, ce fut un émoi terrible : la nouvelle s'était répandue...

Tout à coup la porte basse donna passage à l'homme d'autrefois...

... Ayant assuré un bonnet de lustrine noire sur sa tête séculaire, il démaillota le chapeau chinois. Mais aux premières mesures et dès le premier coup d'œil jeté sur sa partie, la sérénité du vieux virtuose parut s'assombrir; une sueur d'angoisse perla bientôt sur son front. Il se pencha comme pour mieux lire, et les sourcils contractés, les yeux rivés au manuscrit qu'il feuilleta fiévreusement, à peine respirait-il!...

Ce que lisait le vieillard était donc bien extraordinaire, pour qu'il se troublât de la sorte!...

En effet!... Le maître allemand s'était complu, avec une âpreté germaine, une malignité rancunière, à hérisser la partie du chapeau chinois de difficultés presque insurmontables! Elles s'y succédaient, pressées! ingénieuses! soudaines! C'était un défi!... Qu'on en juge!... Cette partie ne se composait exclusivement que de silences!! Or, même pour ceux qui ne sont pas du métier, qu'y a-t-il de plus difficile à exécuter que le *silence*, pour un *chapeau chinois?...* Et c'était un *crescendo* de silences que devait jouer le vieil artiste!

Il se raidit à cette vue; un mouvement fiévreux lui échappa, mais rien, dans son instrument, ne trahit les sentiments qui l'agitaient. Pas une clochette ne remua! Pas un grelot! Pas un fifrelin ne bougea. On sentait qu'il le possédait à fond. C'était bien un maître! Il joua, sans broncher, avec une maîtrise, une sûreté qui frappèrent d'admiration tout l'orchestre! Son exécution, pleine de nuances, était d'un rendu si pur, si parfait, que, chose étrange! il semblait par moments *qu'on l'entendait!* Les bravos allaient éclater de toutes parts, quand une indignation sacrée s'alluma dans sa vieille âme de virtuose!... Les yeux pleins d'éclairs, et agitant avec un fracas effroyable son instrument vengeur qui sembla comme un démon suspendu sur l'orchestre : « Messieurs, vociféra l'illustre professeur, j'y renonce!... je ne peux pas jouer! c'est trop difficile! je n'y comprends rien! — Je proteste au nom de Concone!... Il n'y a pas de mélodie là dedans! L'Art est perdu!... »

Et, foudroyé par sa propre colère, il tomba mort dans la grosse caisse qu'il creva, et emporta dans le sein du monstre le secret des charmes de l'an-

cienne musique, en murmurant ces derniers mots : « Je vous enverrai *le Soir d'un beau jour,* mon ouverture pour 150 chapeaux chinois. »

(*Saynètes et Monologues*, 3e série; Stock édit.)

DOCTEUR CAMUSET

(1841-1885)

BIBLIOGRAPHIE. — *Manuel d'ophtalmologie* (1877); — un grand nombre de brochures médicales...; — *les Sonnets du docteur* (1885).

Le docteur Georges Camuset naquit à Lons-le-Saunier en 1841. C'était un oculiste très distingué, qui avait, à Dijon, un cabinet très couru. Il partagea son temps entre des travaux scientifiques extrêmement savants et des drôleries versifiées dont quelques-unes obtinrent un succès considérable. Ainsi, cet homme qui apportait au *Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales* du docteur J.-A. Fort une collaboration très goûtée (1872), et qui publiait en 1877 un *Manuel d'ophtalmologie* d'un grand intérêt scientifique, composait, en même temps, ces *Sonnets du docteur* qui parurent en 1885, et dont nous donnons l'extrait qui suit.

Il avait écrit sur lui-même :

Lorsque j'étais impatient,
La muse m'a dit : « Je suis tendre;
Je n'amène pas le client,
Mais je console de l'attendre. »

Le docteur Camuset est mort à Dijon, au mois de mars 1885.

LE HOMARD A LA COPPÉE

C'était un tout petit homard de Batignolle.
Nous l'avions acheté trois francs, place Bréda.
En vain, pour le payer moins cher, on marchanda;
Le fruitier, cœur loyal, n'avait qu'une parole.

Nous portions le cabas tous deux, à tour de rôle.
Comme nous arrivions aux remparts, Amanda
Entra dans un débit de vins et demanda
Deux setiers. — Le soleil dorait sa tête folle!

Puis ce furent des cris, des rires enfantins.
Elle avait un effroi naïf des intestins
Dont, je dois l'avouer, l'odeur était amère...

Nous revînmes le soir, peu nourris, mais joyeux,
Et d'un petit homard nous fîmes trois heureux,
Car elle avait gardé les pattes — pour sa mère!

(*Les Sonnets du docteur*[1].)

1. Sans nom d'auteur. — Paris, chez la plupart des libraires, 1884.

GEORGES CLEMENCEAU

(1841)

Bibliographie. — *La Mêlée sociale* (1894) ; — *le Grand Pan* (1895) ; — *Les Plus Forts*, roman ; — *le Voile du bonheur*, pièce en un acte ; — *Aux Embuscades de la vie*. — Nombreux discours politiques.

Georges-Eugène-Benjamin Clemenceau est né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée), en 1841.

Il fit ses études au lycée de Nantes et fut successivement maire de Paris, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, président du conseil municipal de Paris, député de Paris, député du Var, ministre de l'intérieur et président du conseil.

Sa réputation d'homme d'esprit et d'ironiste n'est pas à faire. M. Clemenceau s'est montré décidément un humoriste. Nous croyons devoir citer de lui une petite pièce assez curieuse.

LAVABO

Sur le coteau de verdure du Bocage de Vendée se dressait, il y a cent ans, la petite église de hameau dont un reste de muraille effondrée dit le déplorable destin. Le village lui-même a disparu. Quelques pauvres maisons subsistent, communiquant avec le reste du monde par ces *chemins creux* légendaires, fondrières de pierrailles et de boue

sous l'épaisse futaie où s'embusquaient les chouans *égaillés* de Charette, pour canarder à bout portant les soldats de la République.

Depuis cent ans et plus, chemins ni maisons n'ont changé. Partout des haies vives plantées de *têtards* séculaires macabrement tordus, rognonnés, vidés, couronnées des vigoureuses pousses que leur fait la taille de cinq ans. De grands vergers fleuris où les branches moussues s'entremêlent dans une liberté sauvage. Des arbres et des arbres encore. Et puis quelques toits fumants de maisons lépreuses aux ulcères verdâtres ou rosés du lichen rongeur de pierre. Des *quérus*, ou carrefours, égayés de la brune mare de purin où s'ébattent les oies, les canards, les enfants demi-nus, où le grand bœuf renifle avec délice une boisson savoureuse. De-ci, de-là, quelques femmes aux bras mordorés, à la tignasse ébouriffée sous le battement d'ailes de la coiffe blanche, passent, jupon court, faisant claquer leurs sabots sur la pierre. Immobiles sur des troncs d'arbres, de vieilles choses courbées qui furent des hommes forts, des femmes belles, achèvent de mourir au soleil.

Là fut une vie prospère, heureuse, il y a plus de cent ans passés. Le seigneur était loin, la vie était à portée de la main pour des êtres qui ne demandaient rien que de batailler tant bien que mal contre la faim, la maladie et la mort pendant un petit nombre de révolutions de la planète, au gré du hasard, ou du bon Dieu comme on disait.

Tout ceci pour arriver à vous dire que le représentant de ce bon Dieu dispensateur de tout mal et de tout bien, en ce pauvre village qui n'est plus, fut, avant la Révolution de Robespierre, un mien grand-oncle dont je ne sais rien, sinon qu'il fut curé authentique du lieu, plus tard cruellement

défroqué par l'orage. Je possède de lui un cahier de sermons qui sont présentement accrochés, avec d'autres papiers de famille, au plafond d'une grande salle obscure, pour défier la dent friande des rats.

Quand je dis que je ne sais rien du bon curé, j'exagère. Jacques Fagot, qui connut il y a bien longtemps le *Grand Benjamin*, son piqueur, m'a transmis, dans ma jeunesse, quelques bribes de souvenirs. Et c'est tout justement une histoire de mon grand-oncle que je prétends aujourd'hui vous conter.

Vous avez déjà remarqué sans doute que mon grand-oncle avait un piqueur, et vous en aurez conclu, je pense, que le curé était chasseur. Il n'y a pas d'induction plus légitime. L'excellent homme servait Dieu assurément, et accomplissait avec ponctualité les devoirs de son ministère. Mais on ne peut pas toujours confesser, ni porter le viatique aux malades, et l'ouvrage chômait de nécessité quand les bons paroissiens avaient la conscience nette et le corps sain.

C'est alors que mon respectable parent se livrait aux plaisirs de la chasse. Aujourd'hui, nos seigneurs les évêques mettraient bon ordre à cette fantaisie. Au XVIIIe siècle on était plus indulgent. Dieu, qui depuis est devenu morose, était, en ce temps-là, tout mansuétude à sa créature. C'est pourquoi mon grand-oncle, sans offusquer personne, pouvait entretenir une jolie meute courante, toujours prête à se mettre aux trousses de quelqu'un de ces grands lièvres dégingandés qui flânent curieusement le long des haies et partent en lévriers de course au moindre bruit.

Je crois bien que la meute de mon grand-oncle n'eût point été primée au grand concours. C'était, d'après le *Grand Benjamin* lui-même, un étrange

assemblage de bassets, de briquets, de griffons et de chiens de berger, dont aucun n'avait exclusivement droit à l'un quelconque de ces titres, tout en ayant quelque raison de les revendiquer tous. Ce n'en étaient pas moins de vaillantes bêtes, au flair sûr, au jarret résistant, à la voix sonore. Pour le courage, on contait certaine histoire de loup toute à l'honneur du chef de meute, le redoutable *Lavabo*.

Ce *Lavabo* était, paraît-il, un grand bandit jaune, au poil hérissé, venu on ne sait d'où, qui s'enrôla de fantaisie, un jour de chasse, dans la meute du curé. Le lièvre, remontant au ruisseau, avait mis les chiens en défaut. *Lavabo*, qui passait, releva le pied d'abord en artiste, puis, s'échauffant au jeu, s'élança tête basse, aboyant à la bête, et, content de ses compagnons, s'institua leur chef après l'hallali.

Comment le *Grand Benjamin* choisit-il au nouveau venu le nom bizarre de *Lavabo?* Pour le comprendre, il faut savoir que le piqueur de mon oncle était son enfant de chœur aussi. A l'autel, comme sur le terrain de chasse, le *Grand Benjamin* partout flanquait son maître et le complétait à miracle. Le curé, tout vif, courtaud, rougeaud, toujours parlant, s'équilibrait de son muet acolyte au teint de cire, quittant alternativement le surplis pour la carnassière, et le fusil pour l'encensoir. Jamais de confusion. Chaque acte, classé à part, avait son heure et sa méthode qui ne permettait point d'imbroglio fâcheux pour la piété des fidèles.

Je parle des actes extérieurs, non des pensées qui échappent aux regards de tous. J'ignore si l'occasion d'utiliser quelque pieuse maxime se présenta parfois à l'esprit des deux hommes de Dieu, lorsque, penchés sur la trace fraîche de la bête courante, ils délibéraient sur le *change* et — la

ruse éventée — ramenaient la meute en défaut. Mais il est certain que, parfois, au pied des autels, le cynégétique et le sacré se mêlèrent en de rapides éclairs de pensée dans la tête des bons chasseurs, sans que l'assistance prosternée, perdue elle-même dans les choses du ciel et de la terre, pût se scandaliser de l'innocente aventure.

Quand il fallut baptiser le nouvel hôte du chenil, Benjamin proposa tout d'un trait *Lavabo*. C'était le seul mot qu'il comprît dans la messe. Lorsque, après l'oblation de l'hostie et du calice, le prêtre, se purifiant les mains, prononçait ces paroles : *Lavabo inter innocentes manus meas*... l'enfant de chœur quadragénaire voyait passer devant ses yeux le petit mobilier de toilette privée qu'il remettait en ordre tous les matins, et fièrement se disait : « Je sais de quoi il s'agit. » De fait, il ne se trompait guère. Quand il expliqua à mon oncle surpris qu'une bête capable du beau trait dont ils avaient été témoins était digne de figurer dans la sainte messe du bon Dieu, le prêtre souriant se fit scrupule de choquer cette innocence, et ne crut point offenser le Ciel en laissant libre cours à tant de simplicité!

D'ailleurs, pourquoi ne pas l'avouer? mon oncle lui-même, saisi d'admiration pour le haut fait de *Lavabo*, était d'avis qu'une aussi rare récompense n'était pas inférieure au mérite de l'étranger qui venait s'asseoir à son foyer. De ce jour, il n'y eut pas de messe sans qu'après l'offertoire l'officiant et son acolyte ne fussent dans le cas, tout en invoquant le Seigneur, de donner une rapide pensée à leur ami.

Lavabo, de triomphe en triomphe, était devenu fameux dans le pays. Quand la petite meute, bien ramassée, dévalait le long des coteaux, envoyant aux échos ses aboiements sonores, le paysan pen-

ché sur sa houe s'arrêtait pour écouter le concert endiablé, et, distinguant la voix claquante du chef de meute, se disait en souriant : « M. le curé va bien s'amuser tout à l'heure. » Il s'amusait déjà, l'excellent homme, et le *Grand Benjamin* aussi, tous deux postés au bon endroit, jouissant du plaisir délicat d'avoir déjoué la ruse, entendant la chasse se rapprocher, délibérant tout bas de ce qui allait advenir.

Le lièvre, de ses longues oreilles, bien plus que de ses yeux incertains, les éventait parfois, et soudain imaginait quelque imprévu détour. La meute arrivait quêtante, cherchant à renouer le fil rompu de la voie chaude : « Benjamin, appuie *Lavabo,* » criait le curé de confiance; et par mille exclamations Benjamin engageait les assistants à seconder *Lavabo,* qui, solitaire, flairait tout et ne disait rien. Tout à coup, un aboiement du chef, un seul, mais décisif, disait comme Archimède : « J'ai trouvé. » En un éclair de temps, toute la meute, en paquet hurlant, suit *Lavabo* qui s'élance, et la poursuite reprend de plus belle, jusqu'au triomphe inévitable.

Telles furent les joies de mon grand-oncle et de son fidèle Benjamin. Puissé-je vous avoir mis, maintenant, au point de les excuser tous deux quand je vous aurai conté ce qui leur arriva par un beau dimanche de septembre.

C'était pendant la grand'messe. La petite église était pleine d'une foule recueillie, venue pour le bon Dieu d'abord, et aussi parce que, à la sortie du saint lieu, d'importants marchés de grains devaient se conclure au choc des verres emplis d'un bon petit vin jaune, renommé pour son goût de pierre à fusil. L'office allait son train, comme d'ordinaire. Mon oncle, très recueilli dans une médiocre chasu-

ble, s'était approché de l'autel suivant les rites consacrés :

« *Introibo ad altare Dei.*

— *Ad Deum qui lætificat juventutem meam,* » avait répondu le Benjamin grisonnant.

Kyrie eleison, Gloria in excelsis, les *oraisons* du jour, l'*épître,* le *graduel* du jour, l'*évangile* du jour, le *Credo,* l'*offertoire* suivi du *lavabo* que guettait le pieux piqueur, tout avait défilé dans l'ordre prescrit, sans encombre, quand le prêtre, se tournant vers les fidèles, prononça les paroles : *Orate, fratres, ut meum...* Pourquoi, la phrase terminée, mon oncle, au lieu de se retourner vers l'autel, s'arrêta-t-il plus longtemps que de raison, la bouche ouverte et les yeux perdus dans les arcades de la voûte? Pourquoi Benjamin, à son tour, bredouilla-t-il son *Suscipiat Dominus...* et demeura-t-il, un moment, comme stupide de surprise? Nul n'y prit garde sans doute, mais les deux hommes, sans même échanger un regard, s'étaient compris.

Par la porte demeurée ouverte, une rumeur confuse montait du coteau voisin, comme des aboiements de meute chassante. Quel intrus profitait de l'obligatoire abstention de mon oncle pour venir le narguer officiant à l'autel? Cela se réglera plus tard. Donc l'*oraison secrète* fut dite, aussi la *Préface* suivie du *Sanctus* et du *Memento.* Au *Pater,* un temps d'arrêt. La troupe jappante s'était rapprochée au point que mon oncle n'en pouvait plus douter : c'était sa meute qui chassait. Un mauvais drôle avait ouvert le chenil sûrement, et les bêtes s'étaient lancées sur quelque lièvre de rencontre.

Rien à faire. L'office terminé, on verrait à rappeler les délinquants. Comment n'entendait-on point la voix de *Lavabo?* Abandonnées à elles-mêmes, ces

sottes bêtes feraient quelque faute peut-être, et le lièvre échapperait. Quelle honte!

Roulant ces pensées dans sa tête, et devinant l'angoisse égale de Benjamin, mon oncle achevait le *Pater*, d'une voix saccadée :

« ... *Et ne nos inducas in tentationem.* (A voix basse.) Est-ce que ce ne sont pas mes chiens que j'entends chasser?

— *Sed libera nos a malo. Amen,* » répondait Benjamin, puis tout bas : « Oui, monsieur le curé.

— *Per omnia sæcula sæculorum.* Lavabo y est-il?

— *Amen.* » Après un silence : « Oui, monsieur le curé. »

— Alors le lièvre est foutu. *Pax Domini sit semper vobiscum.*

— *Et cum spiritu tuo*, etc. »

Délivré de toute inquiétude, mon oncle acheva paisiblement son office, et fut récompensé du devoir accompli en vérifiant quelques heures plus tard qu'il avait prédit juste.

Aujourd'hui, nos Pharisiens s'offusqueraient de cette simplicité rustique. En ce temps-là, le bon Dieu était humain.

(*Le Grand Pan;* Charpentier et Fasquelle édit.)

FRANÇOIS COPPÉE

(1842-1908)

Bibliographie. — *Le Reliquaire* (1866); — *les Intimités* (1868); — *les Poèmes modernes* (1869); — *le Passant,* un acte en vers, Odéon (1869); — *les Deux Douleurs,* un acte en vers, Théâtre-Français (1870); — *Lettre d'un mobile breton* (1871); — *Plus de sang* (1871); — *Fais ce que dois,* un acte en vers, Odéon (1871); — *l'Abandonnée,* deux actes en vers, Gymnase (1871); — *les Bijoux de la délivrance* (1872); — *le Rendez-vous,* un acte, en vers, Odéon (1872); — *les Humbles,* poésies (1872); — *le Cahier rouge* (1874); — *Olivier,* poème (1875); — *Une Idylle pendant le siège* (1875); — *le Luthier de Crémone,* un acte, en vers, Théâtre-Français (1876); — *le Trésor,* comédie anecdotique (1877); — *l'Exilée* (1877); — *les Récits et les Elégies* (1878); — *la Korigane,* ballet en deux actes, musique de Widor (répertoire de l'Opéra [1881]); — *Madame de Maintenon,* drame en cinq actes et en vers, Odéon (1881); — *les Contes en vers* (1881); — *les Contes en prose* (1882); — *Severo Torelli,* drame en cinq actes, en vers, Odéon (1883); — *les Jacobites,* drame en cinq actes, en vers, (1885); — *les Contes rapides* (1886); — *l'Arrière-Saison* (1886); — *Poésies diverses* (1887); — *le Pater,* drame (1889); — *Henriette* (1889); — *les Paroles sincères* (1890); — *Toute une jeunesse* (1890); — *le Petit Marquis,* drame en quatre actes, en collaboration avec M. d'Artois (1891); — *la Guerre de Cent ans,* drame en cinq actes, en collaboration avec M. d'Artois (1892); — *Mon Franc Parler,* trois séries (1893-1896); — *Contes tout simples* (1894); — *Pour la couronne,* drame en cinq actes et en vers, Odéon (1895); — *le Coupable,* roman (1897); — *les Vrais Riches* (1898); — *la Bonne Souffrance* (1898).

François Coppée, le plus parisien peut-être de nos poètes depuis Villon, est né à Paris, le 12 janvier 1842.

Il fut d'abord employé au ministère de la guerre, puis attaché à la bibliothèque du Sénat, puis archiviste du Théâtre-Français.

Il publia *le Reliquaire,* son premier recueil de vers, en 1866. Deux ans après parurent les *Intimités.* Mais ce qui le tira tout à coup de l'obscurité, ce fut, le 14 janvier 1869, la représentation sur la scène de l'Odéon d'un acte en vers, *le Passant,* où se révélèrent en même temps trois noms qui devaient bientôt devenir illustres : François Coppée, Jules Massenet, qui avait écrit une musique de scène, et Sarah Bernhardt, qui jouait le rôle de Zanetto.

On s'étonnera peut-être de trouver dans ce volume consacré aux seuls *Humoristes,* le nom de François Coppée, poète attendri et sentimental s'il en fut, auteur de la *Grève des forgerons,* de *Pour la couronne,* de *Severo Torelli,* drame sombre, dont l'ensemble de l'œuvre laisse l'impression d'une poésie plutôt mélancolique. Coppée fut aussi, on le sait, le poète des *Humbles* et de leurs tristesses.

Mais à travers cette tristesse attendrie et sincère, on devine, dans plusieurs de ses poèmes, une ironie aiguisée et subtilement avertie. On ne l'a peut-être pas dit assez. Dans cette œuvre faite d'émotion et de tendresse, le Parisien reparaît souvent, doucement gouailleur, qui se moque finement, en dessous, des cœurs qu'il aime. Il y a en lui quelque chose de ce moineau parisien dont Edmond Rostand nous a révélé le secret :

Demandez le secret du Moineau de Paris!
C'est que ses cris railleurs sont des cris attendris,
C'est qu'il est libre et fier, c'est qu'il croit, c'est qu'il aime,
C'est que, seuls, les barreaux d'un balcon du cinquième
Où pour lui quelque enfant aura mis le couvert,
Formeront un instant sa cage à ciel ouvert...

Ce moineau n'a-t-il pas quelque chose de Zanetto, à qui Silvia dira :

Vous êtes un oiseau qu'on ne peut mettre en cage?

N'y a-t-il pas un petit peu de *blague* légère au fond de ces petits tableaux de Paris, pourtant si sincèrement émus, où Coppée nous montre l'adieu d'un soldat et d'une petite bonne qui promet de ne pas oublier

> En s'essuyant les yeux avec son tablier,

ou dans le tableau de cette famille bourgeoise qui passe le dimanche dans son jardinet des environs de Paris, et montrera devant les phénomènes de la nature une indifférence et une incomphréhension naïves et charmantes :

> On s'attable au jardin déjà moins échauffé,
> Et la lune se lève au moment du café?

N'est-ce point d'un ironiste délicat encore, cette notation d'une vie de petite fille? Elle avait

> A son lit des rideaux de mousseline blanche
> Et la permission de sortir le dimanche.

L'œuvre de Coppée est pleine de ces notations délicates, où l'humour se dissimule sous le détail exact, sous le charme un peu triste de l'expression.

François Coppée est mort à Paris le 23 mai 1908.

PROMENADES ET INTÉRIEURS

XVI

Noces du samedi! noces où l'on s'amuse!
Je vous rencontre, au bois où ma flâneuse Muse
Entend venir de loin les cris facétieux
Des femmes en bonnet et des gars en messieurs
Qui leur donnent le bras, en fumant un cigare,
Tandis qu'en un bosquet le marié s'égare,
Souvent imberbe et jeune, ou parfois mûr et veuf,
Et tout fier de sentir sous sa manche en drap neuf,
Chef-d'œuvre d'un tailleur-concierge de Montrouge,
Sa femme, en robe blanche, étaler sa main rouge.

XXVII

Vous êtes dans le vrai, canotiers, calicots!
Pour voir des boutons d'or et des coquelicots
Vous partez, le dimanche, et remplissez les gares
De femmes, de chansons, de joie et de cigares,
Et, pour être charmants et faire votre cour,
Vous savez imiter les cris de basse-cour.
Vous avez la gaîté peinte sur la figure.
Pour vous, le soir qui vient, c'est la tonnelle obscure
Où, bruyants et grivois, vous prenez le repas;
Et le soleil couchant ne vous attriste pas.

(*Promenades et Intérieurs;* Lemerre édit.)

PAUL ARÈNE

(1843-1896)

Bibliographie. — *Pierrot héritier,* 1 acte en vers (Odéon, 1865) ; — *le Parnassiculet,* avec Delvau et Alphonse Daudet (1866) ; — *les Comédiens errants,* 1 acte en vers (1873); — *l'Ilote,* avec Charles Monselet (1875) ; — *la Gueuse parfumée,* récits de Provence (1876); — *le Char,* opéra-comique, avec Alphonse Daudet ; — *la Vraie Tentation de saint Antoine* (1879) ; — *Au bon soleil,* contes provençaux (1880); — *Contes choisis* (1880); — *Paris ingénu* (1882) ; — *Vingt Jours en Tunisie* (1884) ; — *Contes de Gil Blas,* par Paul Arène, Th. de Banville, L. Cladel et P. Ginisty (1885); — *Mobilier scolaire* (1886) ; — *Jean des Figues* (1886) ; — *Contes de Paris et de Provence* (1887) ; — *la Chèvre d'or* (1889); — *Un Piccolo Poema sull' aqua* (1889); — *Nouveaux Contes de Noël* (1890); — *le Canot des six capitaines* (1891) — *les Ogresses* (1891) ; — *Domnine,* roman *sisteronnais* (1894) ; — *le Midi bouge* (1895) ; — *Friquettes et Friquets* (œuvres posthumes, 1896).

Paul Arène naquit à Sisteron, dans les Basses-Alpes, le 26 janvier 1843. Son père était horloger.

Il fit ses études au collège de Marseille, et fut maître d'études à Marseille, puis à Vanves.

Il débuta dans la littérature par un acte en vers, *Pierrot héritier,* qui fut représenté à l'Odéon en 1865. Il collabora tout jeune au *Masque,* au *Corsaire,* au *Petit Journal,* à l'*Eclair,* au *Nain jaune*... et fit par la suite une carrière de journaliste à succès.

« Son style clair et chaud, a écrit Anatole France[1], a, dans son élégante sécheresse, cette saveur de pierre à fusil que le soleil donne aux vins qu'il mûrit avec amour. »

Il mourut à Antibes en 1896.

LE MARCHAND DE MARRONS
DU COIN DE LA PLACE SAINT-PLACIDE

Un groupe de jeunes gens, parmi lesquels Paul Arène qui fait ce récit, déambule de nuit dans Paris. Le groupe est suivi par un doux ivrogne qui murmure, tout le long du chemin : « Vous ne savez pas ? Je suis le marchand de marrons du coin de la place Saint-Placide ! »

Un des jeunes gens, artiste peintre, propose d'emmener la bande dans son atelier. La proposition est adoptée. On se retrouve quelques instants plus tard dans l'atelier en question avec le marchand de marrons du coin de la place Saint-Placide, qui suit toujours. C'est alors que le peintre a l'idée de travestir le malheureux :

Justement un froc, loué la veille pour le modèle, pendait à la corne d'un chevalet. En un clin d'œil, la bure eut remplacé le velours bleu blanchissant aux coudes, et les sandales monastiques les lourds souliers ferrés de clous en pointe de diamant. « Je suis... » soupirait l'Auvergnat, un peu troublé. — Oui ! nous commençons à le savoir : tu es le marchand de marrons du coin de la place Saint-Placide...

« Mais non, là ! fait-il assez la blague d'un vrai capucin, cet animal ! »

Positivement, avec sa longue barbe, son sourire candide et ses yeux embroussaillés, il aurait eu bonne grâce pour marquer la pluie et le temps clair sur la planchette d'un baromètre. Seuls les cheveux

1. *La Vie littéraire*, t. III.

drus et droits tout autour de la tête, comme le buis du mont Cantal, détonnaient dans l'harmonie monacale de l'ensemble.

« Quel dommage, insinua quelqu'un, qu'il ne soit pas tondu en couronne ! »

L'observation parut juste; nous le tondîmes en couronne. La métamorphose était complète, le préfet du Puy-de-Dôme lui-même aurait eu peine à reconnaître l'Auvergnat sous le capucin.

« Allons à Bullier ! »

A cette proposition, le capucin ne répondit rien; mais ses pieds nus sous les lanières de cuir esquissèrent un pas de bourrée. Par malheur, une consigne injuste nous ferma l'entrée de Bullier. Nous nous répandîmes alors, escortés de l'étonnement sympathique des populations, dans divers cafés et brasseries. Le quartier latin admira. On nous vit au *Cochon fidèle,* alors dans sa fleur; à la *Salamandre,* bâtie sur les ruines du palais d'amour de François Ier; à l'*Académie,* où les quarante fauteuils sont remplacés par quarante tonneaux cerclés de cuivre; on nous vit au *Trait-d'Union,* à l'*Américain,* à la *Cigarette,* établissements fantasques peuplés d'Italiennes extravagantes et de Suissesses comme la Suisse n'en a jamais connu; on nous vit même au *Rocher magique*, dont les demoiselles de comptoir, combinant le pittoresque avec l'hygiène, s'habillaient en zouaves l'hiver, et en highlanders quand revenaient les beaux jours !

Le capucin, nous le constatons à son honneur, buvait sec, mais se montrait de roc aux œillades.

Le reste de la nuit est comme voilé d'un brouillard. Je me souviens seulement que nous nous trouvâmes, au petit jour, trois dans un fiacre : le capucin, Penoutet l'anthropologiste et moi. Marc-Antoine avait disparu, égrené le long du chemin, comme les

autres. Le capucin nous embarrassait. Si encore on pouvait lui rendre ses habits! Nous sonnâmes à la porte de Marc-Antoine, mais la concierge n'ouvrit point. Le capucin ronflait comme un orgue. Que faire de ce capucin?

« Une idée! » s'écria l'anthropologiste.

Dans la claire brume matinale, toutes les cloches des couvents sonnaient. C'était, sur Paris endormi, l'heure vibrante et blanche de matines. L'anthropologiste heurte à une porte basse que surmontait un cœur décoré d'une croix. Un judas glisse doucement; des fragments de dialogue m'arrivèrent : « Père capucin rencontré dans des états!... Ne savait plus où était son couvent... se prétendait marchand de marrons... Pieux jeunes gens l'avaient mis en voiture pour éviter scandale... Il fallait lui donner asile .. La chair est faible... brebis égarée. » Puis la porte du couvent s'ouvrit, le capucin, poussé par les épaules, s'y engouffra; et, le judas étant resté ouvert, nous entendîmes des pas qui s'éloignaient dans un corridor et une voix inquiète qui répétait obstinément : « Je ne suis pas une brebis égarée, je... je suis le marchand de marrons du coin de la place Saint-Placide. »

(*Saynètes et Monologues*, 5e série; Stock édit.)

CHARLES CROS

(1842-1888)

Bibliographie. — *Le Coffret de santal, poèmes* (1873); — *le Fleuve;* — *Solution générale du problème de la photographie des couleurs* (1869); — *Etudes sur les moyens de communication avec les planètes;* — *Monologues* (1883); — *l'Homme propre;* — *l'Homme qui a voyagé;* — *l'Obsession,* — *le Voyage à Trois-Etoiles;* — *la Vision du grand canal royal des deux mers,* poème; etc.

Charles Cros naquit à Fabrezan (Aude) en 1842. C'était en même temps un savant de grande valeur et un fantaisiste d'une originalité déconcertante.

A l'âge de dix-huit ans, il accepta un poste de répétiteur aux sourds-muets. Il fit sa médecine. D'aucuns prétendent qu'il est le véritable inventeur du phonographe. En effet, bien avant qu'Edison eût fait connaître sa découverte, Charles Cros aurait remis à l'Académie des sciences un rapport sur un instrument de son invention qu'il appelait le *paléophone* et qui n'est autre que le phonographe.

Deux monologues de lui sont célèbres : *le Hareng saur,* que nous reproduisons ici, et *le Bilboquet,* dont nous n'avons pu citer qu'une partie.

Charles Cros mourut à Paris, en 1888.

LE HARENG SAUR

Il était un grand mur blanc — nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle — haute, haute, haute,
Et, par terre, un hareng saur — sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains —sales, sales, sales,
Un marteau lourd, un grand clou — pointu, pointu, point
Un peloton de ficelle — gros, gros, gros.

Alors il monte à l'échelle — haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu — toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur nu — nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau — qui tombe, qui tombe, qui to
Attache au clou la ficelle — longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur — sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle — haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau — lourd, lourd, lourd,
Et puis, il s'en va ailleurs — loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur — sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle — longue, longue, longue,
Très lentement se balance — toujours, toujours, toujour

J'ai composé cette histoire — simple, simple, simple,
Pour mettre en fureur les gens — graves, graves, graves,
Et amuser les enfants — petits, petits, petits,

(*Saynètes et Monologues*,
3e série ; Stock édit.)

LE BILBOQUET

Le narrateur a rencontré, sur le large trottoir d'un boulevard voisin de la Bastille, un jeune herboriste qui jouait du bilboquet avec une telle adresse que la foule

faisait cercle autour de lui pour le voir et murmurait d'admiration.

Le narrateur est indigné de voir jouer du bilboquet avec si peu de méthode. Il intervient pour donner ses conseils au joueur.

. . . .

.... Il faut pendant six mois, au moins, vous faire le bras avec un bilboquet Thompson, en bronze d'aluminium. (Au public.) Ceux en platine sont excellents, mais ils coûtent trop cher pour un herboriste. — Oui, six mois au moins d'exercice avec le Thompson. C'est ce que j'ai fait, moi, messieurs, et non pas six mois, mais trois ans; après ces trois ans je ne savais rien; j'avais de la résistance, j'avais le bras alourdi, mais... je ne savais rien, moins que rien!

Alors je passai au bilboquet Schutzenberger, en ébène avec boule en ivoire, pas de Schutzenberger, la boule, mais de Cascarini de Bologne. Cascarini fait les premières boules du monde, mais il n'entend rien aux manches; du reste, il a renoncé à les fabriquer. Mais pour les manches de bilboquet il n'y a que les Schutzenberger, j'entend ceux d'avant 1817, signés! parce que les nouveaux sont taillés à la serpe. Je sais bien qu'il y a Van-der-Dussen le vieux, de Rotterdam, qui imite les Schutzenberger, pas mal même, seulement on ne les trouve que d'occasion, et comme ils sont à bas prix ils ont été mal joués... et quand un bilboquet a été mal joué, pfsst! (Geste.) Quant aux imitations belges de Jean Moërickx, c'est mal réglé, mal centré, il n'en faut pas. Ah! par exemple, à Ravenne il y avait un fabricant, un artiste, Giambattista Farone, celui-là est excellent pour la retouche et le montage.

Quant à la cordelette, c'est toute une autre question. Il n'y a au monde que la cordelette fabriquée

par Juan Fonseca à Lisbonne. Vous la faites macérer... tremper... mariner, deux heures, pas plus, avec du vitriol vert, puis vous la faites sécher et vous la graissez avec de l'huile de noix conservée dans un endroit bien sec.

Et puis il y a la manière de l'étirer au fuseau de cuivre, de l'enrouler sur la bobine ovale. Enfin j'ai la formule et les appareils chez moi; — vous ne les trouveriez pas ailleurs.

Et l'ajuster, cette cordelette, au manche du bilboquet! Et l'ajuster à la boule! Vous ne saurez pas, vous ne saurez jamais! moi-même je ne sais pas. Ça ne fait rien, venez me trouver, je vous l'attacherai.

Il y avait des gens là qui avaient l'air de ne pas du tout s'intéresser à ce que je disais; mais il y a des choses qu'un artiste ne peut pas laisser passer! Aussi je lui ai dit, à ce garçon-là, ce que j'avais fait. — J'ai travaillé six mois, trois ans, sur un Thompson, mais ce que j'appelle travailler! Je me levais tous les jours à six heures. Une demi-heure pour ma toilette. Une demi-heure pour manger ma soupe et faire un peu d'exercice. Toujours de la soupe! Jamais du café au lait ou autres excitants qui ôtent la sûreté aux nerfs. A sept heures, sept heures un quart, j'étais au travail. Ah! quand arrivaient dix heures, le bras me faisait souvent mal. (Geste.) Pourtant j'allais jusqu'à dix heures et demie. Là je laissais le travail, et la demi-heure d'avant onze heures était employée à des douches glacées et des frictions au gros sel gris pour empêcher les courbatures. De onze heures à midi, je faisais une promenade assez longue. A midi, je dînais. Tous les jours la soupe et le bœuf avec un plat de légumes. Quelquefois une petite sucrerie pour dessert. Très peu de vin, jamais de café! Après dîner, je faisais une petite promenade; moi j'aime mes aises.

Mais à une heure j'avais repris le travail jusqu'à quatre heures. A quatre heures, encore une douche froide (sans friction) et croquer un morceau de pain sec. Et me voilà encore avec mon instrument jusqu'à sept heures. Et puis souper, oh! légèrement; une petite promenade. J'ai remarqué qu'un peu de loisir vers le soir ouvre l'esprit à de nouvelles combinaisons. L'exercice n'est pas tout dans l'art, il faut la rêverie! A dix heures et demie au plus tard, au lit. Je mets à côté de moi, sur la table de nuit, mon bilboquet, parce qu'il peut venir des idées subites ou bien des insomnies. J'ai fait cela tous les jours que Dieu fait pendant dix ans. Après dix ans je ne savais rien! réellement rien! rigoureusement rien!...

(*Saynètes et Monologues*,
3e série; Stock édit.)

ANATOLE FRANCE

(1844)

Bibliographie. — *Alfred de Vigny* (étude, 1868); — *les Poèmes dorés* (1873); — *les Noces corinthiennes* (drame antique en vers, 1876, Odéon, 1903); — *Jocaste et le Chat maigre* (nouvelle, 1879); — *le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881); — *les Désirs de Jean Servien* (1882); — *le Livre de mon ami* (1885); — *Nos Enfants* (scènes de la ville et des champs, 1886); — *Balthasar* (1889); — *Pierre Nozière* (1889); — *Thaïs* (1890); — *la Vie littéraire* (1891-92); — *l'Etui de nacre* (1892); — *l'Elvire de Lamartine* (1893); — *les Opinions de M. Jérôme Cogniard* (1893); — *la Rôtisserie de la Reine Pédauque* (1893); — *la Société historique d'Auteuil* (conférence, 1894); — *le Lys rouge* (1894); — *le Puits de Sainte-Claire* (1895); — *le Jardin d'Epicure* (1895); — *Poésies, les Poèmes dorés, Idylles et Légendes, les Noces corinthiennes* (1896); — *Discours de réception à l'Académie française, séance du 24 décembre 1896* (1897); — *Histoire contemporaine : le Mannequin d'osier* (1897); — *l'Orme du Mail* (1897); — *l'Anneau d'améthyste* (1899); — *Au petit bonheur* (comédie en 1 acte, 1898); — *la Leçon bien apprise* (conte, 1898); — *Clio* (1899); — *Filles et Garçons, Nos Enfants* (2 vol., scènes de la ville et des champs, 1900); — *M. Bergeret à Paris* (1901); — *le Procurateur de Judée* (1902); — *Mme de Luzy* (1902); — *Mémoires d'un volontaire* (1902); — *Opinions sociales* (t. Ier, 1902); — *Crainquebille* (3 tableaux, 1903); — *Discours prononcé à l'inauguration de la statue d'Ernest Renan à Tréguie* (1903); — *Funérailles d'Emile Zola* (discours, 1903); — *Histoire comique* (1903); — *Jean Gutenberg*, suivi du *Traité*

des plantosmes de Nicole Langelier (1903); — *un Chapitre inédit de la vie de M. Bergeret* (1903); — *Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables* (1904); — *A la lumière* (ode, 1904); — *l'Eglise et la République* (1905); — *Sur la pierre blanche* (1905); — *le Jongleur de Notre-Dame* (1906); — *Sainte-Euphrosine* (1906); — *Histoire de Jeanne d'Arc* (1908); — *l'Ile des Pingouins;* — *Contes de Jacques Tournebroche* (1909); — *les Sept Femmes de Barbe-Bleue* (1910).

M. Anatole France est né en 1844. Il s'appelle en réalité Anatole Thibaut et est le fils d'un libraire parisien.

Comme beaucoup de nos prosateurs, il débuta dans la littérature par la publication d'un livre de vers : les *Poèmes dorés* (1873), d'un art très solide, où l'influence des Parnassiens est manifeste. Une pièce antique, en vers, *les Noces corinthiennes*, parut en 1876 dans le *Parnasse,* mais ne fut représentée que plus tard.

Il connut très vite le grand succès, lors de la publication du *Crime de Sylvestre Bonnard* (1881), un livre exquis, où apparaît, sous les dehors d'une bonhomie indulgente et quiète, cette ironie si fine, si artistement subtile qui est la caractéristique du talent d'Anatole France.

Les nombreux romans qui parurent ensuite sont écrits avec la même plume, si finement aiguisée sous ses apparences d'indulgence aimable. M. Anatole France semble s'être peint lui-même dans le personnage célèbre de M. Bergeret, qu'il nous montre, à travers toute une suite de romans, spectateur averti de la vie moderne, dont il signale tous les vices sans amertume et sans aigreur, sans cesser de sourire, d'un sourire sceptique et ému tout ensemble.

M. Anatole France est, depuis 1896, membre de l'Académie française.

PENSÉES DE RIQUET

I

Les hommes, les animaux, les pierres, grandissent en s'approchant et deviennent énormes quand ils sont sur moi. Moi non. Je demeure toujours aussi grand partout où je suis.

II

Quand le maître me tend sous la table sa nourriture, qu'il va mettre dans sa bouche, c'est pour me tenter et me punir si je succombe à la tentation. Car je ne puis croire qu'il se prive pour moi.

III

L'odeur des chiens est délicieuse.

IV

Mon maître me tient chaud quand je suis couché derrière lui dans son fauteuil. Et cela vient de ce qu'il est un dieu. Il y a aussi devant la cheminée une dalle chaude. Cette dalle est divine.

V

Je parle quand je veux. De la bouche du maître il sort aussi des sons qui forment des sens. Mais ces sens sont bien moins distincts que ceux que j'exprime par les sons de ma voix. Dans ma bouche tout a un sens. Dans celle du maître il y a beaucoup de vains bruits. Il est difficile et nécessaire de deviner la pensée du maître.

VI

Manger est bon. Avoir mangé est meilleur. Car l'ennemi qui vous épie pour prendre votre nourriture est prompt et subtil.

VII

Tout passe et se succède. Moi seul je demeure.

VIII

Je suis toujours au milieu de tout, et les hommes, les animaux et les choses sont rangés, hostiles ou favorables, autour de moi.

IX

On voit dans le sommeil des hommes, des chiens, des maisons, des arbres, des formes aimables et des formes terribles. Et quand on s'éveille, ces formes ont disparu.

X

Méditation. J'aime mon maître Bergeret parce qu'il est puissant et terrible.

XI

Une action pour laquelle on a été frappé est une mauvaise action.

XII

A la tombée de la nuit des puissances malfaisantes rôdent autour de la maison. J'aboie pour que le maître averti les chasse.

XIII

Prière. O mon maître Bergeret, dieu du carnage, je t'adore. Terrible, sois loué! Sois loué, favorable! Je rampe à tes pieds : je te lèche les mains. Tu es très grand et très beau quand tu dévores, devant la table dressée, des viandes abondantes. Tu es très grand et très beau quand, d'un mince éclat de bois faisant jaillir la flamme, tu changes la nuit en jour. Garde-moi dans ta maison à l'exclusion de tout autre chien. Et toi, Angélique la cuisinière, divinité très bonne et très grande, je te crains et te vénère afin que tu me donnes beaucoup à manger.

XIV

Un chien qui n'a pas de piété envers les hommes et qui méprise les fétiches assemblés dans la maison du maître mène une vie errante et misérable.

XV

Un jour, un broc percé, rempli d'eau, qui traversait le salon, mouilla le parquet ciré. Je pense que ce broc malpropre fut fessé.

XVI

Les hommes exercent cette puissance divine d'ouvrir toutes les portes. Je n'en puis ouvrir seul qu'un petit nombre. Les portes sont de grands fétiches qui n'obéissent pas volontiers aux chiens.

XVII

La vie d'un chien est pleine de dangers. Et pour

éviter la souffrance, il faut veiller à toute heure, pendant les repas, et même pendant le sommeil.

XVIII

On ne sait jamais si l'on a bien agi envers les hommes. Il faut les adorer sans chercher à les comprendre. Leur sagesse est mystérieuse.

XIX

Invocation. O Peur, Peur auguste et maternelle, Peur sainte et salutaire, pénètre en moi, emplis-moi dans le danger, afin que j'évite ce qui pourrait me nuire, et de crainte que, me jetant sur un ennemi, j'aie à souffrir de mon imprudence.

XX

Il y a des voitures que les chevaux traînent par les rues. Elles sont terribles. Il y a des voitures qui vont toutes seules en soufflant très fort. Celles-là aussi sont pleines d'inimitié. Les hommes en haillons sont haïssables, et ceux aussi qui portent des paniers sur leur tête ou qui roulent des tonneaux. Je n'aime pas les enfants qui, se cherchant, se fuyant, courent et poussent de grands cris dans les rues. Le monde est plein de choses hostiles et redoutables.

(*Crainquebille, Putois, Riquet;*
Calmann-Lévy édit.)

PAUL DÉROULÈDE

(1846)

Bibliographie. — *Juan Strenner,* 1 acte en vers (Comédie française, 1869); — *les Chants du soldat* (1872); — *Nouveaux Chants du soldat* (1875); — *Marches et Sonneries* (1881); — *Hetman,* drame; — *la Mohabite,* drame; — *Chants patriotiques* (1882); — *De l'Éducation militaire* (1882); — *Monsieur le uhlan et les trois couleurs* (1884); — *le Premier Grenadier de France* (1885); — *La Tour-d'Auvergne* (1886); — *Avant la bataille* (1886); — *le Livre de la Ligue des patriotes* (1887); — *Histoire d'amour* (1890); — *le Désarmement* (1891); — *Chants du paysan* (1894); — *Messire du Guesclin,* drame (1895); — *la Plus Belle Fille du monde,* conte en vers (1897); — *la Mort de Hoche,* drame (1897).

M. Paul Déroulède est né à Paris en 1846.

Il servit, pendant la guerre de 1870, dans les chasseurs à pied et quitta l'armée avec la croix et le grade de lieutenant.

En 1889, il fut élu député d'Angoulême, et, en 1898, député de la Charente. A la suite d'un complot tendant à renverser la République, il fut arrêté et condamné par la haute cour à dix ans de bannissement.

M. Paul Déroulède est un poète lyrique qui a chanté l'armée, la gloire et le drapeau.

Nous citons de lui l'amusante pièce suivante, qui est fort connue, et que nous extrayons des *Chants du soldat.*

DE PROFUNDIS!

Tu l'as bien connu? C'était un grand diable,
Leste comme un cerf et fort comme un bœuf;
Le causeur d'ailleurs le plus agréable...
Il brisait un sou, comme on casse un œuf.

Il vous soulevait un poids fantastique,
Et puis, tout ainsi que s'il n'eût rien eu,
Il allait, venait, comme un vrai moustique...
C'était un gaillard! Tu l'as bien connu.

Ce n'était pas lui qui voulait la guerre,
Et je puis jurer qu'il a voté non;
Mais, quand il a vu qu'il fallait la faire,
Il a dit : « Eh bien, qu'ils la fassent donc! »

Que si quelqu'un eut la sottise extrême
D'aller au combat avant d'être instruit,
De prendre un fusil sans voir son système,
Tu l'as bien connu? ce n'était pas lui.

Les Français de France ont la tête prompte,
Mais lui de Marseille est homme de poids;
Il sait qu'on ne meurt jamais qu'une fois,
Et que cette fois vaut bien qu'on la compte.

« D'ailleurs, disait-il, de plus ou de moins
Qu'est-ce qu'un soldat, dans l'armée immense.
Dans tous les duels il faut des témoins,
Nous serons témoins des Français de France.

« Nous ne demandons qu'à les applaudir,
Nous sommes encor meilleurs que sévères,
Un peu de victoire est bon aux affaires,
Et puis triompher fait toujours plaisir.

« Maintenant s'ils n'ont ni force ni chance,
Si ces gens du Nord se font battre exprès,
Eh bien! mais alors reste la Provence!
Qu'on y vienne un peu, nous serons tout prêts! »

Effectivement, tout prêt à combattre,
Faisant l'exercice, ayant deux fusils,
Parlant comme trois, criant comme quatre,
C'était un troupier des plus réussis.

Et quand il apprit qu'aux champs de l'Alsace
Le dieu des combats nous abandonnait,
S'il n'eût écouté que sa folle audace,
Il allait partir; mais il se tenait.

« Plus tard, disait-il; je crois que la France
Sera trop heureuse en me retrouvant;
Montrons-nous de loin, comme l'Espérance,
Et, pour rester fort, gardons-nous vivant. »

Et voilà qu'un soir, au sortir de table,
Cet excellent bon avait bien dîné;
Un farceur, pour qui rien n'est respectable,
S'avance tout brusque et lui dit au né :

Qu'on voit au lointain un bateau qui bouge;
Qu'on le croit prussien, qu'il vient vers le port.
Le pauvre garçon est pris d'un transport :
De blanc qu'il était, il en devient rouge,
De rouge violet, et de violet... mort!

(*Les Chants du soldat;* Calmann-Lévy édit.)

ALBERT LAVIGNAC

(1846)

Bibliographie. — *La Musique et les Musiciens* (1895); — *le Voyage artistique à Bayreuth;* — *les Gaietés du Conservatoire;* — *l'Education musicale;* — nombreux ouvrages de pédagogie musicale...

M. Albert Lavignac, professeur d'harmonie et doyen des professeurs du Conservatoire de musique et de déclamation, est né à Paris le 21 janvier 1846.

Après avoir publié un grand nombre d'ouvrages didactiques, il a voulu écrire un livre qui amusât ses élèves. Il a réuni, dans les *Gaietés du Conservatoire,* des souvenirs fort amusants, qu'il a rapportés avec infiniment d'esprit. Il a dédié ce petit volume aux élèves du Conservatoire.

« Mes bons amis, leur dit-il, je me sens pris d'un remords tardif. Depuis quelque chose comme vingt-cinq ans, un quart de siècle, que j'écris constamment ouvrage sur ouvrage pour vous donner du fil à retordre, de sales bouquins didactiques, comme on dit, je n'ai pas encore songé à en écrire un seul pour vous amuser !

« Et pourtant, vous en avez bien besoin, mes pauvres amis, ne serait-ce que pour les terribles journées de concours où, emprisonnés dès le matin, vous devez vous morfondre patiemment jusqu'au soir pour passer selon votre numéro de tirage, soixante-sixième ou soixante-quinzième ! »

Nous extrayons de ce volume les quelques pages qu'on va lire. Il fallait bien que, dans un recueil de fantaisies

humoristiques, l'écolier français, fertile en ruses, comme Ulysse, jouât un rôle. Et il nous a paru assez piquant que ce fût un professeur qui l'ait mis en scène.

LES GAIETÉS DU CONSERVATOIRE

Ceci est un de mes remords.

Je venais d'avoir quinze ans et le premier prix de piano, lorsque je lus, sur je ne sais quel journal, une réclame idiote, mais persistante, d'un pauvre diable de professeur qui prétendait enseigner *le Piano et la Composition* EN UN MOIS; le malheureux offrait, pour mieux allécher ses pratiques, de donner *deux leçons gratuites,* des leçons particulières, s'il vous plaît, à tous ceux qui désireraient s'édifier sur l'efficacité de sa méthode, et couvrait d'affiches tous les murs de Paris.

J'aurais dû en avoir pitié, mais connaît-on la pitié à quinze ans? Je ne vis au contraire que le côté grotesque de sa proposition, et ne songeai qu'à m'amuser à ses dépens, curieux de voir jusqu'où peut aller l'audace dans l'exploitation de la bêtise humaine.

J'allai donc chercher un de mes camarades, également premier prix de piano, que vous connaissez déjà, et tous deux nous nous présentâmes chez « le *Maître* » un beau soir, vers sept heures et demie, nous donnant pour des employés de commerce, passionnés pour la musique, fréquentant tous les cafés-concerts, et ne pouvant disposer en conséquence, pour de fortes études, que d'une heure par jour, le soir de sept heures et demie à huit heures et demie; n'ayant d'ailleurs pas de piano chez nous, ni le moyen d'en louer, pas plus que d'acheter de la musique...

Rien de tout cela ne le rebuta, et la première leçon commença séance tenante.

Il ouvrit d'abord son piano, du geste magistral d'un homme qui entend vous dévoiler de suite de vastes horizons, vous frapper par une révélation subite. C'était un piano d'Aucher, sur les touches blanches duquel il avait écrit grossièrement à l'encre : *do, ré, mi, fa,* etc., tout du long. Il n'y avait rien d'écrit sur les touches noires.

Il nous dit pompeusement :

« *Récartez t'apord!* »

Nous *récartâmes* — pardon, nous *regardâmes ;* il était Allemand, mais nous étions Français, — et quand il jugea que nous étions suffisamment ébaubis par ce spectacle extraordinaire, il entreprit ainsi notre instruction :

« Méziers, il y a teux aggords : l'aggord *to mi zol,* et l'aggord *zol zi ré.*

« Doude la mousique il est faite avec zes teux aggords.

« On gommence tuchurs bar l'aggord *to mi zol;* guand on en a azez, on basse à l'aggord *zol zi ré,* et on vinit tuchurs bar l'aggord *to mi zol.* »

(Je vous ferai grâce par la suite de la prononciation figurée.)

Puis il continua :

« Maintenant, vous allez composer vous-mêmes une jolie valse; pour la première fois, c'est moi qui l'écrirai, mais vous pourrez l'emporter. Nous commençons donc par l'accord *do mi sol,* c'est bien entendu.

« Voyons, monsieur Eleuthère, choisissez une note de l'accord.

— *Ré,* dit péniblement Eleuthère, qui avait déjà son mouchoir en tampon dans la bouche.

— Non, monsieur, le *ré* n'est pas de l'accord *do*

mi sol; voyons, monsieur Emile (j'avais pris le nom d'Emile), une note de l'accord.

— *Do,* hasardai-je timidement.

— A la bonne heure; j'écris *do;* c'est vous qui aurez composé la première note. A présent, la seconde note; à vous, monsieur Eleuthère, toujours dans l'accord *do mi sol.*

— *Ré,* pouffa Eleuthère, qui était sur le point d'étouffer.

— Non, *mi,* repris-je aussitôt.

— Ah! ça c'est bien, je crois que vous avez plus de facilité pour la composition que votre camarade; mais cela viendra, courage, continuons... Ça fait déjà *do mi.* J'écris. Allons, monsieur Emile, encore une note de l'accord.

— *Sol.*

— C'est parfait : *do, mi, sol;* c'est déjà très joli. — A présent, changeons d'accord, prenons l'accord *sol si ré.* C'est le tour de monsieur Eleuthère de choisir une note; il faut qu'il s'habitue : voyons, quelle note voulez-vous?

— *Ré,* je vous l'ai déjà dit deux fois, répéta Eleuthère, reprenant ses esprits.

— A la bonne heure, cette fois le *ré* va très bien, on peut même le répéter deux fois, si vous le voulez tous les deux, c'est une jolie note; voulez-vous le répéter deux fois?

— Avec plaisir, répondîmes-nous d'un geste.

— A vous, monsieur Emile, encore une note de l'accord; n'oubliez pas que l'accord, à présent, c'est *sol si ré.*

— Va pour *sol.* »

. . . .

Toute la première leçon de *composition* se passa ainsi; le dernier quart d'heure était consacré au *piano.* Chacun de nous dut jouer avec un doigt, en

s'aidant des noms de notes écrits sur le clavier, *notre* composition, dont j'ai gardé le manuscrit original.

(Tous les *ré* sont d'Eleuthère; le reste est *de moi.*)

. . . .

Deux jours après avait lieu la deuxième leçon. Elle menaçait de ressembler fortement à la première, car nous avions déjà commencé à composer notre « deuxième valse », quand un grave incident se produisit. On sonna à la porte. Le Maître nous quitta pour aller ouvrir.

C'était une pauvre dame qui venait avec sa fille prendre rendez-vous pour des leçons ; à travers la porte et la cloison, nous entendions toute la conversation :

— « . . . .

— « Foui, Montame, che fous tonnerai teux léçons cratuites et bardigulières, et abrés fous fientrez au gours, afec fotre bedide témoizelle; cé séra gomme teux chènes chens gué ch'ai là tans mon gapinet, tes embloyés té gommerce, gué z'est leur teuxième léçon, et gu'ils gombozent técha tes cholies falses... »

En entendant cela, sans nous concerter autrement que d'un regard, nous bondissons sur le malheureux piano d'Aucher, et attaquons à toute volée, à quatre mains, avec la virtuosité bruyante de frais émoulus d'une classe de piano, la Marche nuptiale du *Songe d'une nuit d'été*... Quand le professeur rentra, il était blême. Il nous dit simplement :

« Fus êdes tes bolizons ! »

J'essayai bien d'expliquer que nous avions eu simplement en vue l'idée de lui faire une belle réclame et que nous étions d'ailleurs tout prêts à continuer la leçon, mais comme il s'entêtait à répéter :

« Fus êdes tes bolizons! » nous nous décidâmes à prendre congé, et ne le revîmes plus jamais.

Quelqu'un m'assure qu'il exerce encore. Si c'est vrai, il pourrait être intéressant pour deux jeunes pianistes de renouveler l'expérience dans les mêmes conditions, en ayant bien soin de terminer par *la marche du Songe d'une nuit d'été*. A une trentaine d'années de distance, cela ne manquerait pas d'un certain piquant.

C'est une idée que je vous soumets, et qui me paraîtrait amusante, malgré l'intensité de mes cuisants remords.

(*Les Gaietés du Conservatoire;*
Ch. Delagrave édit.)

JEAN RICHEPIN

(1849)

Bibliographie. — *Les Etapes d'un réfractaire* (1872); — *l'Etoile* (1873); — *la Chanson des gueux* (1876); — *les Caresses* (1877); — *Madame André* (1877); — *les Morts bizarres* (1877); — *la Glu* (1881); — *Quatre Petits Romans* (1882); — *Nana Sahib* (1883); — *le Pavé* (1883); — *Miarka, la fille à l'ourse* (1883); — *les Blasphèmes* (1884); — *Macbeth,* traduction (1884); — *la Mer* (1886); — *Monsieur Scapin* (Comédie-Française, 1886); — *Braves Gens* (1886); — *le Flibustier* (Comédie-Française, 1888); — *Césarine* (1888); — *le Chien de garde* (1889); — *Truandailles* (1890); — *le Cadet* (1890); — *le Mage* (Opéra, 1891); — *Par le glaive* (Comédie-Française, 1891); — *Cauchemars* (1892); — *la Miseloque* (1893); — *l'Aimé* (1893); — *Mes Paradis* (1894); — *Vers la joie* (Comédie-Française, 1894); — *Flamboche* (1895); — *Théâtre chimérique* (1896); — *les Grandes Amoureuses* (1896); — *le Chemineau* (1897); — *la Martyre* (Comédie-Française, 1897); — *Contes de la décadence romaine* (1898); — *la Bombarde* (1899); — *les Truands* (1899); — *la Gitane* (1899); — *Lagibasse* (1900); — *Impératrice* (1901); — *Contes espagnols* (1901); — *la du Barry* (1905); — *Don Quichotte* (Comédie-Française); — *Miarka* (Opéra-Comique, 1905); — *le Chemineau* (Opéra-Comique, 1907); — *la Belle au bois dormant* (avec H. Cain, théâtre Sarah-Bernhardt, 1907); — *la Route d'émeraude* (Vaudeville, 1909).

M. Jean Richepin est né à Médéa (Algérie) le 4 février 1849.

Ce romantique attardé, ce lyrique a eu, lui aussi, ses pages d'humour. Tels poèmes de la *Chanson des Gueux* auraient très bien pu prendre place dans ce recueil. La verve de M. Jean Richepin, souvent un peu rude, gauloise, et qui parfois même ne rougit pas de se montrer quelque peu scatologique, franchement et sans fausse pudeur, est de bonne tradition française. Elle s'apparente à Rabelais et à Villon.

Cependant, Jean Richepin est membre de l'Académie française.

L'AMATEUR DE TAMBOUR

Savez-vous jouer du tambour ? Non, probablement. On sait jouer du piano, du violon, de la flûte, du cornet à pistons, du saxhorn, de l'ophicléide, du serpent, du mirliton, de tout enfin, excepté du tambour.

Il faut être tapin de régiment, crieur de village ou saltimbanque, pour savoir jouer du tambour.

Moi, je ne suis rien de tout cela; et pourtant je sais jouer du tambour.

Comment? Pourquoi? Cela ne vous regarde pas. Je ne suis pas ici pour écrire mes mémoires. Bornez-vous à connaître que je suis fils de militaire, que j'ai passé mes récréations d'enfant dans des cours de caserne, que j'ai eu longtemps pour dada le genou d'un tambour-major, et qu'enfin j'ai toujours nourri une passion folle pour cet instrument sauvage, barbare, dont la rauque et monotone musique évoque en moi mille échos des vieilles sociétés disparues.

Ici je pourrais me livrer à un aparté lyrique sur la magie de ses évocations, et vous expliquer l'étrange griserie que me donne le tambour.

Danses de Bacchantes enivrées, de bayadères enivrantes ! Marches de peuples nomades se ruant à la

conquête de pays enchantés! Farandoles de noirs anthropophages autour du gibier humain qui grésille! Défilé triomphal d'armes victorieuses! Cérémonies funèbres aux sourds roulements voilés! Voluptueuses théories adonaïques! Austères initiations aux mystères de Cybèle! Extases de derviches tourneurs et de fakirs hurlants! Tout cela vit, et passe, et reluit, et chante, et tourbillonne, dans les ronflements tumultueux de la peau d'âne!

Et voyez la puissance du tambour! Tout cela tient dans une note unique. Mais cette note est perpétuellement diversifiée par le rythme infiniment mobile des baguettes. Est-ce une mélodie? Non. Une harmonie? Encore moins. C'est le rythme seul, le rythme pur, rien que le rythme.

Inutile d'insister, n'est-ce pas? Ce mot, le rythme, suffit à faire comprendre comment il est naturel qu'un poète adore le tambour.

D'ailleurs, il ne s'agit pas de s'excuser. Fermons la parenthèse. A tort ou à raison, le fait est que je sais jouer du tambour.

Cela posé, vous croyez sans doute que j'ai dû maudire M. Farre, et que je bénis le ministre qui nous a rendu les tambours.

Ah! comme vous vous trompez! Ah! pauvres gens qui n'avez jamais eu au cœur une passion ardente, absolue, exclusive, jalouse, comme la passion que ressent Othello pour Desdemona, que ressent l'avare pour son trésor!

Car j'aime le tambour au point que je voudrais être seul à savoir en jouer. Et je souffre surtout quand je vois comme on en joue mal.

Or, nos tapins, c'est lamentable à entendre, hélas! Tous les jours, poussé par un irrésistible instinct, je descends dans les fossés des fortifications, où ces malheureux s'épuisent en *ra* mélancoliques et en *fla*

dérisoires, et tous les jours mon cœur saigne de leur honte.

A peine, par-ci, par-là, un vieux caporal-maître a-t-il conservé l'art de faire chanter ce que Chateaubriand appelait si noblement *la caisse d'airain recouverte de la dépouille des onagres.*

Mais les autres ? les apprentis ? les vagues Dumanets et les maladroits Pitous appelés à l'honneur d'être nos futurs corybantes ? Ah ! les misérables ! les Philistins !

Pas de tambours, plutôt que ces tambours sans art, sans conviction ! Maudit soit celui qui leur a remis les baguettes en main ! Béni soit M. Farre qui nous avait sauvés de cet abominable sacrilège ! car jouer du tambour aussi mal, c'est déshonorer le tambour.

Jugez donc de ma surprise quand, hier, tout à coup, j'entendis un roulement exquis, perlé, plein de ressauts inattendus, et cependant d'une tenue bien homogène, bien liée, absolument moelleuse. Je m'arrêtai, haletant. C'était admirable.

Vite, vite, je cours pour tourner l'angle du bastion qui me cachait ce merveilleux artiste. O joie ! j'allais donc pouvoir causer de l'instrument chéri avec un frère, avec un maître.

Avec un maître !... Cette pensée me glaça d'horreur. Oui, j'étais ravi de l'entendre. Mais en même temps j'avais le cœur serré. Quoi ! il aimait donc le tambour d'un amour pareil au mien ! Quoi ! le tambour l'aimait aussi, cet homme, et répondait à ses caresses ! La jalousie, l'envie, me torturaient.

N'importe ! Je veux le voir, le contempler, mon rival. Et me voilà redoublant de vitesse. Enfin, j'arrive au tournant. L'homme est devant mes yeux. A mon aspect, son jeu se fait encore plus brillant.

C'était un petit vieux, *en bourgeois*. Oui, un particulier, un pékin, comme vous et moi. Et pas une mine de saltimbanque! Un monsieur propret, à favoris, à figure de rentier.

Evidemment, cet homme était un amateur. Il jouait du tambour pour son plaisir, pour lui-même, par passion du tambour. Ma jalousie devint féroce. Je perdis la tête.

« Monsieur, lui dis-je à brûle-pourpoint, de quel droit jouez-vous ainsi du tambour? »

Ma figure furieuse lui fit un peu peur, tout d'abord. Il cessa de battre la caisse. Mais bientôt il se remit, et, avec le calme d'une conscience pure, il me répondit fièrement :

« Monsieur, je joue du tambour parce que je sais en jouer et parce que j'aime ça. Mais vous-même, de quel droit... »

Je fus touché, je l'avoue, et subitement désarmé.

« Monsieur, repris-je, pardonnez-moi. Mais c'est que, moi aussi... »

Il me comprit à demi-mot; et, me passant avec un geste superbe le baudrier autour du torse :

« Allez, me dit-il, je ne suis pas jaloux, moi, au contraire. »

Il ne m'appartient pas de raconter la lutte épique dont le fossé et le grand ciel furent seuls témoins, et comment je tâchai de faire passer tout mon enthousiasme dans la frénésie de mon jeu, et comment le vieillard me donna ensuite la réplique en déployant toutes les ressources d'un art vraiment incomparable.

Non, j'aurais mauvaise grâce à faire mon propre éloge, et je me permettrai seulement de consigner ici l'opinion de cet honnête homme, de ce savant artiste, de ce grand maître, sur son humble rival.

Aussi bien les phrases les plus flatteuses ne vaudraient-elles pas ce simple mot parti du cœur :

« Monsieur, me dit-il, ou plutôt mon cher ami (car maintenant je n'hésite pas à vous donner ce nom), nous pouvons nous donner la main. Nous savons tous deux jouer du tambour. Et si j'en joue, moi, avec plus de virtuosité, je suis forcé de convenir que vous en jouez avec plus d'âme. »

Il a dit : *avec plus d'âme!*

(*Le Pavé;* Maurice Dreyfous édit.)

GUY DE MAUPASSANT

(1850-1893)

Bibliographie. — *Histoire du vieux temps,* 1 acte en vers (1879); — *Des vers* (1880); — *la Maison Tellier* (1881); — *Mademoiselle Fifi* (1882); — *Contes de la bécasse* (1883); — *Une Vie* (1883); — *Clair de Lune* (1883); — *Au Soleil* (1884); — *les Sœurs Rondoli* (1884); — *Bel-Ami* (1885); — *Yvette* (1885); — *Contes du jour et de la nuit* (1885); — *Contes et Nouvelles* (1885); — *la Petite Roque* (1886); — *Monsieur Parent* (1886); — *Toine* (1886); — *Mont-Oriol* (1887); — *le Horla* (1887); — *Pierre et Jean* (1888); — *Sur l'eau* (1888); — *le Rosier de Madame Husson* (1888); — *la Main gauche* (1889); — *Fort comme la mort* (1889); — *l'Inutile Beauté* (1890); — *Notre Cœur* (1890); — *la Vie errante* (1890).

Henri-René-Albert-Guy de Maupassant naquit au château de Miromesnil (Seine-Inférieure), le 5 août 1850. Il commença ses études dans une institution d'Yvetot et les termina au lycée de Rouen.

Après la guerre, il entra dans l'administration et fut successivement employé au ministère de la marine et au ministère de l'instruction publique.

Flaubert, très lié avec M. Lepoittevin, oncle maternel de Maupassant, le connut et le fit entrer, en 1875, dans une sorte de cénacle qui se réunissait dans un dîner qu'on appelait *le Bœuf nature.* Il y connut Huysmans, Zola, Hennique..., et trouva là un stimulant énergique qui le poussa au travail.

Il débuta par un petit acte en vers, *Histoire du vieux*

temps (1879), bientôt suivi d'un livre de vers, *Des Vers*, paru en 1880.

Mais ce qui consacra définitivement son succès fut la publication d'une nouvelle, *Boule de suif*, dans un recueil célèbre : *les Soirées de Médan*, où étaient réunis des nouvelles et des contes des plus grands écrivains de l'époque.

Les livres qui suivirent le mirent tout de suite au premier rang des écrivains contemporains. Disciple de Flaubert, il égalait presque son modèle.

Il mourut fou, à Auteuil, le 6 juillet 1893.

UNE VENTE

Les nommés Brument (Césaire-Isidore) et Cornu (Prosper-Napoléon) comparaissaient devant la cour d'assises de la Seine-Inférieure sous l'inculpation de tentative d'assassinat, par immersion, sur la femme Brument, épouse légitime du premier des prévenus.

Les deux accusés sont assis côte à côte sur le banc traditionnel. Ce sont deux paysans. Le premier est petit, gros, avec des bras courts, des jambes courtes et une tête ronde, rouge, bourgeonnante, plantée directement sur le torse, rond aussi, court aussi, sans une apparence de cou. Il est éleveur de porcs et demeure à Cacheville-la-Goupil, canton de Criquetot.

Cornu (Prosper-Napoléon) est maigre, de taille moyenne, avec des bras démesurés. Il a la tête de travers, la mâchoire torse, et il louche. Une blouse bleue, longue comme une chemise, lui tombe aux genoux, et ses cheveux jaunes, rares et collés sur le crâne, donnent à sa figure un air usé, un air sale, un air abîmé tout à fait affreux. On l'a surnommé

« le curé », parce qu'il sait imiter dans la perfection les chants d'église et même le bruit du serpent. Ce talent attire en son café, car il est cabaretier à Criquetot, un grand nombre de clients qui préfèrent la « messe à Cornu » à la messe au bon Dieu.

Mme Brument, assise au banc des témoins, est une maigre paysanne qui semble toujours endormie. Elle demeure immobile, les mains croisées sur ses genoux, le regard fixe, l'air stupide.

Le président continue l'interrogatoire :

— ... Ainsi donc, femme Brument, ils sont entrés dans votre maison et ils vous ont jetée dans un baril plein d'eau. Dites-nous les faits par le détail. Levez-vous.

Elle se lève. Elle semble haute comme un mât, avec son bonnet qui la coiffe d'une calotte blanche. Elle s'explique d'une voix traînante :

— J'écossais d'z'haricots. V'là qu'ils entrent. Je m'dis : « Qué qu'ils ont? Ils sont pas naturels, ils sont malicieux. » Ils me guettaient comme ça, de travers, surtout Cornu, vu qu'il louche. J'aime point à les voir ensemble, car c'est deux pas grand'chose en société. J'leur dis : « Qué qu'vous m'voulez? » Ils répondent point. J'avais quasiment une méfiance...

Le prévenu Brument interrompt avec vivacité la déposition et déclare :

— J'étais bu.

Alors Cornu, se tournant vers son complice, prononce d'une voix profonde comme une note d'orgue :

— Dis qu'j'étions bus tous deux, et tu n'mentiras point.

Le président, avec sévérité. — Vous voulez dire que vous étiez ivres?

Brument. — Ça n'se demande pas.

Cornu. — Ça peut arriver à tout l'monde.

Le président, à la victime. — Continuez votre déposition, femme Brument.

— Donc v'là Brument qui m'dit : « Veux-tu gagner cent sous? — Oui, que j'dis, vu qu'cent sous, ça s'trouve point dans l'pas d'un cheval. » Alors i m'dit : « Ouvre l'œil et fais comme mé. » Et le v'là qui s'en va querir l'grand baril défoncé qu'est sous la gouttière du coin; et pi qu'il le renverse, et pis qu'il l'apporte dans ma cuisine, et pi qu'il le plante droit au milieu, et pi qu'il me dit : « Va quérir d'liau jusqu'à tant qu'il sera plein. »

Donc me v'là que j'vas à la mare avec deux siaux et qu'j'apporte de l'iau, et pi encore de l'iau pendant ben une heure, vu que çu baril il était grand comme une cuve, sauf vot' respect, m'sieu l'président.

Pendant çu temps-là, Brument et Cornu ils buvaient un coup, et pi encore un coup, et pi encore un coup. Ils se complétaient de compagnie, que je leur dis : « C'est vous qu'êtes pleins, pu pleins qu'çu baril. » Et v'là Brument qui m'répond : « Ne te tracasse point, va ton train, ton tour viendra, chacun son comptant. » Mé je m'occupe point d'son propos, vu qu'il était bu.

Quand l'baril fut empli rasibus, j'dis :

« V'là, c'est fait. »

Et v'là Cornu qui m'donne cent sous. Pas Brument, Cornu; c'est Cornu qui m'les a donnés. Et Brument m'dit :

« Veux-tu gagner encore cent sous?

— Oui, que j'dis, vu que j'suis pas accoutumée à des étrennes comme ça. »

Alors il me dit :

« Débille-té.

— Que j'me débille?

— Oui, qu'il m'dit.

— Jusqu'où qu'tu veux que j'me débille ? »

Il me dit :

« Si ça te dérange, garde ta chemise, ça ne nous oppose point. » .

Cent sous, c'est cent sous. V'là que j'me débille, mais qu'ça ne m'allait point de me débiller devant ces deux propre-à-rien. J'ôte ma coiffe et pi mon caraco, et pi ma jupe, et pi mes sabots. Brument m'dit : « Garde tes bas itou; j'sommes bons enfants. »

Et Cornu qui réplique : « J'sommes bons enfants. »

Donc me v'là quasiment comme not' mère Eve. Et qu'ils ne tenaient pu debout, tant ils étaient bus, sauf vot'respect, m'sieu l'président.

Je m'dis : « Qué qui manigancent? »

Et Brument dit : « Ça y est? »

Cornu dit : « Ça y est! »

Et v'là qu'ils me prennent, Brument par la tête et Cornu par les pieds, comme qui dirait un drap de lessive. Mé, v'là que j'geule.

Et Brument m'dit : « Tais-té, misère. »

Et qu'ils me lèvent au-dessus d'leurs bras, et qu'ils me piquent dans le baril qu'était plein d'iau, que je n'ai eu une révolution des sangs, une glaçure jusqu'aux boyaux.

Et Brument dit :

« Rien que ça ?

Cornu dit :

« Rien de pu.

Brument dit :

« La tête y est point, ça compte.

Cornu dit :

« Mets-y la tête. »

Et v'là Brument qui m'pousse la tête quasiment pour me néyer, que l'iau me faufilait dans l'nez, que

j'véyais déjà l'Paradis. Et v'là qu'il pousse. Et j'disparais.

Et pi qu'il aura eu eune peurance. Il me tire de là et il me dit :

« Va vite te sécher, carcasse. »

Mé, je m'ensauve, et j'm'en vas courant chez m'sieu l'curé qui m'prête une jupe d'sa servante, vu qu'j'étais en naturel, et i va quérir maît' Chicot l'garde champêtre qui s'en va ta Criquetot quérir les gendarmes qui vont ta la maison m'accompagnant.

V'là que j'trouvons Brument et Cornu qui s'tapaient comme deux béliers.

Brument gueulait : « Pas vrai, j'te dis qu'y en a t'au moins un mètre cube. C'est l'moyen qu'est pas bon. »

Cornu gueulait :

« Quatre siaux, ça fait pas quasiment un demi-mètre cube. T'as pas ta répliquer, ça y est. »

Le brigadier leur y met la main sur le poil. J'ai pu rien.

Elle s'assit. Le public riait. Les jurés, stupéfaits, se regardaient. Le président prononça :

— Prévenu Cornu, vous paraissez être l'instigateur de cette infâme machination. Expliquez-vous.

Et Cornu, à son tour, se leva :

— Mon président, j'étions bus.

Le président répliqua gravement :

— Je le sais. Continuez !

— J'y vas. Donc, Brument vint à mon établissement vers les neuf heures, et il se fit servir deux fil-en-six, et il me dit : « Y en a pour toi, Cornu. » Et je m'assieds vis-à-vis, et je bois, et, par politesse, j'en offre un autre. Alors, il a réitéré, et moi aussi, si bien que de fil en fil, vers midi, nous étions toisés.

Alors Brument se met à pleurer; ça m'attendrit. Je lui demande ce qu'il a. Il me dit : « Il me faut mille francs pour jeudi. » Là-dessus, je deviens froid, vous comprenez. Et il me propose à brûle tout le foin : « J'te vends ma femme. »

J'étais bu, et j'suis veuf. Vous comprenez, ça me remue. Je ne la connaissais point, sa femme; mais une femme, c'est une femme, n'est-ce pas? Je lui demande :

« Combien ça que tu me la vends? »

Il réfléchit ou bien il fait semblant. Quand on est bu, on n'est pas clair, et il me répond :

« Je te la vends au mètre cube. »

Moi, ça n'm'étonne pas, vu que j'étais autant bu que lui, et que le mètre cube ça me connaît dans mon métier. Ça fait mille litres, ça m'allait.

Seulement, le prix restait à débattre. Tout dépend de la qualité. Je lui dis :

« Combien ça, le mètre cube? »

Il me répond :

« Deux mille francs. »

Je fais un saut comme un lapin, et puis je réfléchis qu'une femme ça ne doit pas mesurer plus de trois cents litres. J'dis tout de même :

« C'est trop cher. »

Il répond :

« J'peux pas à moins. J'y perdrais. »

Vous comprenez : on n'est pas marchand de cochons pour rien. On connaît son métier. Mais s'il est ficelle, le vendeur de lard, moi je suis fil, vu que j'en vends. Ah! ah! ah! Donc je lui dis :

« Si elle était neuve, j'dis pas; mais a t'a servi, pas vrai? donc c'est du r'tour. J't'en donne quinze cents francs l'mètre cube, pas un sou de plus. Ça va-t-il? »

Il répond :

« Ça va. Tope là ! »

J'tope, et nous v'là partis, bras dessus, bras dessous.

Faut bien qu'on s'entr'aide dans la vie.

Mais eune peur me vient :

« Comment qu'tu vas la litrer, à moins d'la mettre en liquide ? »

Alors i m'explique son idée, pas sans peine, vu qu'il était bu. Il me dit :

« J'prends un baril, j'l'emplis d'eau *rasibus*. Je la mets d'dans. Tout ce qui sortira d'eau, je l'mesurerons, ça fait l'compte. »

Je lui dis :

« C'est vu, c'est compris. Mais c't'eau qui sortira, a coulera; comment que tu feras pour la reprendre ? »

Alors i me traite d'andouille, et il m'explique qu'il n'y aura qu'à remplir le baril du déficit une fois qu'sa femme en sera partie. Tout ce qu'on remettra d'eau, ça f'ra la mesure. Je suppose six seaux : ça donne un mètre cube. Il n'est pas bête tout de même quand il est bu, c'te rosse-là !

Bref, nous v'là chez lui, et j'contemple la particulière. Pour une belle femme, c'est pas une belle femme. Tout le monde peut le voir, vu que la v'là. Je me dis : J'suis r'fait, n'importe, ça compte; belle ou laide, ça fait pas moins le même usage, pas vrai, monsieur le président ? Et pi je constate qu'elle est maigre comme une gaule. Je me dis : Y en a pas quatre cents litres... Je m'y connais, étant dans les liquides.

L'opération, elle vous l'a dite. J'y avons même laissé les bas et la chemise, à mon détriment.

Quand ça fut fait, v'là qu'elle se sauve. Je dis : « Attention ! Brument, elle s'écape. »

Il réplique :

« As pas peur, j'la rattraperons toujours. Faudra bien qu'elle revienne gîter. J'allons mesurer l'déficit. »

J'mesurons. Pas quatre seaux. Ah! ah! ah! ah!

Le prévenu se met à rire avec tant de persistance qu'un gendarme est obligé de lui taper dans le dos. S'étant calmé, il reprend :

— Bref, Brument déclare :

« Rien de fait, c'est pas assez. »

Moi je gueule, il gueule, je surgueule; il tape, je cogne. Ça dure autant que le jugement dernier, vu que j'étions bus.

V'là les gendarmes ! Ils nous sacréandent, ils nous carottent. En prison. Je demande des dommages.

Il s'assit.

Brument déclara vrais en tous points les aveux de son complice. Le jury, consterné, se retira pour délibérer.

Il revint au bout d'une bonne heure et acquitta les prévenus avec des considérants sévères appuyés sur la majesté du mariage, et établissant la délimitation précise des transactions commerciales.

Brument s'achemina en compagnie de son épouse vers le domicile conjugal.

Cornu retourna à son commerce.

(*Le Rosier de Madame Husson;*
Ollendorff édit.)

ÉMILE GOUDEAU

(1850-1906)

Emile Goudeau, né à Périgueux en 1850, s'est défini lui-même, en tête de ses *Poèmes parisiens,* dans la notice suivante, qu'il intitule : *Autonotule.*

« Emile Goudeau.

« Périgourdin de Paris. Ou Parisien du Périgord. (La truffe périgorde n'est-elle point essentiellement parisienne?)

« Education classique :

> « J'ai passé mon enfance à l'ombre des églises;
> Les prêtres m'enseignaient des légendes exquises,
> Du latin et du grec, et l'art de saluer...

« Élevé par les prêtres, a fini par prêcher la poésie dans les salons et les cabarets.

« Attaché au ministère des finances, a quitté ce palais du budget pour la comptabilité vague du club des Hydropathes, où tant de poètes apprirent le mépris de la fortune.

« Fervent admirateur des exquises mondanités, ou demi-mondanités, qui sont au Bois, fut un des piliers principaux du Chat Noir, du premier Chat Noir surtout, qui instaura sur la butte Montmartre, à deux pas du Sacré-Cœur, le culte des Muses de Willette.

« A mené, de la sorte, une existence contradictoire, une vie en partie double, singulier revenez-y des principes puisés jadis à la comptabilité publique.

« En attendant qu'on dise de lui (le plus tard possible!) sur une plaque posthume, le *Né en..., Mort en...,* aime la vie pour la vie.

« Débuta dans les Lettres en 1878, par *Fleurs du bitume, petits poèmes parisiens* (Lemerre éditeur. — Réédité chez Ollendorff, 1885, et troisième édition 1895).

« En 1879, fondation du club des Hydropathes et de l'*Hydropathe* (journal, né le 20 janvier, 31 numéros illustrés).

« En 1882, fondation du journal *le Chat Noir*, Emile Goudeau rédacteur en chef.

« En 1884, *Poèmes ironiques* (un volume, chez Ollendorff).

« En 1885, *la Vache enragée,* roman (Ollendorff). De cette *Vache enragée* devait, onze ans plus tard, surgir à Montmartre la VACHALCADE!!! (Goudeau président).

« En 1886, *Voyages de découvertes de A-Kempis à travers les États-Unis de Paris* (Jules Lévy éditeur), dessin de Henri Rivière, couverture de Chéret.

« En 1887, *Le Froc,* roman (Ollendorff).

« En 1889, *Corruptrice,* roman (Charpentier).

« Entre temps :

« *Les Billets bleus,* illustrations de Fernand Fau (Librairie illustrée).

« *Dix Ans de bohème* (Librairie illustrée).

« Et depuis :

« *La Chanson, revue politique interprétée par l'auteur sur le théâtre du Lion d'or* (Ollendorff éditeur, 1892).

« *Paysages parisiens* (bibliophilie H. Beraldi), 1892, bois et eaux-fortes de Lepère.

« *Paris qui consomme* (bibliophilie H. Beraldi), 1893, illustrations de Pierre Vidal.

« *Paris-Almanach,* 1895 (chez Sagot), lithographies de Dillon.

« *Paris-Almanach,* 1896 (chez Sagot), lithographies de Meunier.

« *Chansons de Paris et d'ailleurs,* un volume de poésies, 1896 (Charpentier).

« Enfin :

« *Poèmes parisiens* (bibliophilie H. Beraldi), 1897, bois de Jouas gravés par Paillard. Choix exclusivement fait par le bibliophile — avec l'aimable autorisation de MM. Ollendorff, Charpentier et Fasquelle — de pièces qui, dans

Fleurs du bitume, Poèmes ironiques et *Chansons de Paris et d'ailleurs,* parlent du Paris vivant et actuel; plus, quelques poèmes inédits écrits spécialement pour ce volume, dédié à ceux qui aiment Paris et qui l'adorent comme un immense poème de la Vie.

« Sans compter d'innombrables chroniques jetées aux quatre bornes du journalisme. »

LA REVANCHE DES BÊTES

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne,
Tu mets un mors à ton cheval;
Férocement tu fais un sceptre de ta canne,
Homme, roi du Règne Animal;
Quand tu trouves un veau, tu lui rôtis le foie,
Et bourres son nez de persil;
Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
Des biftecks saignants sur le gril;
Le mouton t'apparaît comme un gigot possible,
Et le lièvre comme un civet;
Le pigeon de Vénus te devient une cible,
Et tu jugules le poulet...
Oh! le naïf poulet, qui dès l'aube caquette!
Oh! le doux canard coincoinnant!
Oh! le dindon qui glousse, ignorant qu'on apprête
Les truffes de l'embaumement!
Oh! le porc dévasté, dont tu fais un eunuque,
Et que tu traites de... cochon,
Tandis qu'un mot quadruple et fatal le reluque :
Mané! Thécel!! Pharès!!! Jambon!!!!
Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
Tu tamises les lacs lointains;
C'est par toi qu'on a vu tant de limandes veuves
Et tant de brochets orphelins;

Tu restes insensible aux larmes des sardines
Et des soles au ventre plat;
Tu déjeunas d'un meurtre, et d'un meurtre tu dînes
Va souper d'un assassinat.
Massacre par les airs la caille et la bécasse...
Sombre destinée : un salmis!
Tandis qu'un chou cruel guette d'un air bonasse
Le cadavre de la perdrix.
Mais est-ce pour manger seulement que tu frappes,
Dur ensanglanteur de couteaux?
Non. Les ours, les renards, les castors pris aux trappes,
Sont une mine à paletots :
Tu saisis le lion, ce roi des noctambules,
Dont le désert s'enorgueillit,
Pour faire de sa peau, sous tes pieds ridicules,
Une humble descente de lit.
Mais le meurtre, c'est peu; le supplice raffine
Tes plaisirs de dieu maladif;
Et le lapin (nous dit le Livre de Cuisine)
Demande qu'on l'écorche vif;
L'écrevisse sera, vive, dans l'eau bouillante,
Cardinalisée en carmin,
Et, morne enterrement, l'huître glisse, vivante,
Au sépulcre de l'abdomen.

Soit! il viendra le jour lugubre des revanches,
Et l'âpre nuit du châtiment,
Quand tu seras là-bas, entre les quatre planches,
Cloué pour Eternellement.
Oh! l'animalité te réserve la peine
De tous les maux jadis soufferts;
Elle mettra sa joie à te rendre la haine
Dont tu fatiguas l'univers.
Or elle choisira le plus petit des êtres,
Le plus vil, le plus odieux,
Un ver! — qui s'en ira pratiquer des fenêtres

Dans les orbites de tes yeux.
Il mangera ta lèvre avide et sensuelle,
Ta langue et ton palais exquis,
Il rongera ta gorge et ta panse cruelle,
Et tes intestins mal acquis ;
Il ira dans ton crâne, au siège des pensées,
Dévorer, lambeau par lambeau,
Ce qui fut ton orgueil et tes billevesées :
Les cellules de ton cerveau.
L'âne s'esclaffera, voyant l'Homme de Proie
Devenu Rien dans le grand Tout ;
Le pourceau, dans son bouge infect, aura la joie
D'apprendre ce qu'est le dégoût;
Et les Bêtes riront, dans la langue des Bêtes,
De ce cadavre saccagé
Par la dent des impurs fabricants de squelettes, —
Quand le mangeur sera mangé.

(*Poèmes parisiens.*)

ARISTIDE BRUANT

(1851)

BIBLIOGRAPHIE. — *Dans la rue,* dessins de Steinlen (Aristide Bruant, Paris, 1889); — *Dans la rue,* 2e volume, dessins de Steinlen (Aristide Bruant, Paris, 1895); — *Chansons nouvelles* (Aristide Bruant, Paris, 1896); — *Sur la route,* dessins de Borgex (Aristide Bruant, château de Courtenay, Loiret).

Aristide Bruant est né à Courtenay, dans le Loiret, le 6 mai 1851. Après s'être battu, comme franc-tireur, pendant la guerre de 1870, il vint à Paris et trouva un emploi à la Compagnie du Nord. C'est alors qu'il commença à publier des chansons qui eurent très vite un gros succès. C'était *le Boulevard des étudiants, la Femme, la Braise, C'est pas vrai*, etc. Non content de composer, en même temps que les paroles, la musique de ses chansons, il voulut s'essayer à les créer lui-même. Il est engagé au concert de l'*Epoque*, puis à *la Scala,* y obtient un grand succès et devient bientôt le légendaire Aristide que Paris connaît, et dont Courteline a décrit le pittoresque costume : « Un chien, deux chiens, trois chiens, des bottes! Un pantalon de velours à côtes que complète un gilet à revers et une veste de chasse à boutons de métal! Un cache-nez rouge au mois de mai, une chemise rouge en tout temps! Sous un vaste chapeau à la va-te-faire-lanlaire, la tête, belle et douce, d'un chouan résolu. »

Il chante à l'ancien Chat Noir des chansons qui deviennent aussitôt célèbres, et peu après dirige le *Mirliton*,

sorte de cabaret artistique où les gens du peuple comme les gens du monde venaient boire et écouter chanter.

C'est un poète d'un genre très spécial. Il s'amuse à descendre dans les bouges et à longer les trottoirs la nuit. Le monde qu'il y rencontre n'est certes pas recommandable. Bruant nous montre les parias de la société et leur fait parler le langage des faubourgs. Dans l'argot des barrières, il célèbre les bons voyous et dévoile des coins d'âme des filles. « Les chansons et monologues de Bruant, a écrit Laurent Tailhade, demeurent comme un précieux tableau, comme un document de tout premier ordre sur la vie des classes fainéantes à la fin du XIXe siècle. C'est un vaste panorama où défilent, dans leur accoutrement spécifique et leur geste représentatif, les mendiants, les nomades, les bohèmes de Paris, les nymphes du trottoir, les « messieurs du dimanche », tout ce monde ironique et besogneux qui va de la prison à l'asile de nuit, en passant par le Dépôt, qui blague, chante, frappe, jeûne, tue et meurt, avec la même insouciance ricaneuse; qui ne dîne que rarement, ne pleure qu'à ses moments perdus, qui, parfois, manque de pain, mais n'est jamais à court d'esprit. »

Et le doux François Coppée, le poète des *Humbles* écrivait encore de lui :

« Ce poète, sincère jusqu'au cynisme, mais non sans tendresse, cherche ses inspirations dans le ruisseau; mais il y voit aussi briller un reflet d'étoile, la douce pitié. »

J'SUIS DANS L'BOTTIN

De quoi?... Ben, vrai, t'as pas la trouille!...
J'allais à l'école avec toi!!...
Et c'est pour ça, dis, sal' fripouille,
Que tu veux crâner avec moi?...
Mais tu connais don' pas l'gros Charles,
L'chemisier d'la ru' Saint-Martin!

Tu sais dou' pas à qui qu'tu parles?
J'suis dans l'Bottin!

Oui, dans l'Bottin, avec la tierce,
Avec les poilus du quartier :
Tous les gros bonnets du commerce
Du boul. des It. et du Sentier.
J'deviens un homm' considérable,
T'entends, espèc' de purotin?
J'suis honoré... J'suis honorable...
J'suis dans l'Bottin!

J'suis boutiquier, j'ai ma patente,
J'suis un notable commerçant,
Tandis qu'toi, t'en às-t'y d'la rente?
T'en achèt's-t'y du trois pour cent?
Ah! bon Dieu! tu peux pas y faire :
T'as pas l'rond, t'as pas un rotin,
Tandis qu'moi j'ai fait mon affaire,
J'suis dans l'Bottin!

Ej' fais parti' du parti d'l'ordre.
J'm'en f... un peu d'vos syndicats!
Et pis c'est pas moi qu'on fait mordre
Aux boniments d'vos avocats;
J'en ai soupé des anarchisses
Et des socialisses d'Pantin :
Moi, j'marche avec les royalisses.
J'suis dans l'Bottin!

(*Sur la Route;* Aristide Bruant édit.)

ALPHONSE ALLAIS

(1854-1905)

Bibliographie. — *A se tordre* (1891); — *Vive la vie!* (1892); — *Pas de bile* (1893); — *Rose et vert*; — *le Parapluie de l'escouade* (1894); — *Deux et deux font cinq* (1895); — *On n'est pas des bœufs* (1896); — *le Bec en l'air* (1897); — *Amours, Délices et Orgues* (1898); — *Pour cause de fin de bail* (1899); — *l'Affaire Blaireau* (1899); — *Ne nous frappons pas* (1900); — *le Captain Cap* (1902).

Théâtre : *l'Innocent*, en collaboration avec Alfred Capus, 3 actes (Nouveautés, 1896); — *Sylvérie ou les Fonds hollandais*, en collaboration avec Tristan Bernard (Capucines, 1898); — *le Pauvre bougre et le Bon Génie* (Mathurins, 1899); — *Monsieur la Pudeur*, en collaboration avec Galipaux et Paul Bonhomme (Vaudeville, 1903).

Alphonse Allais est né à Honfleur en 1854. Il avait fait des études de pharmacie.

Comme la plupart des humoristes de sa génération, c'est au Chat Noir qu'il se fit connaître. Il collabora en même temps au *Tintamarre*, et plus tard au *Journal*, où ses chroniques amusantes, qui paraissaient sous le titre *la Vie drôle*, eurent un succès énorme.

C'était un grand garçon, blond, solide, de vraie carrure normande, de peau très rose et d'épiderme fin.

Dans ce milieu du Chat Noir où il fit son apparition, au contraire de Charles Cros, dont la conversation était perpétuellement éclatante et diverse, il paraissait presque mélancolique, et l'on eût pu vraiment croire que le

monde extérieur pour lui était triste, et qu'il s'essayait à l'égayer lui-même par réaction en se racontant et racontant aux autres les histoires d'un comique souvent violent qui lui ont donné une très juste réputation.

On peut le considérer comme le type par excellence de l'humoriste contemporain. Sa verve, comme on en jugera d'ailleurs par les titres de ses livres, était intarissable et ne s'est jamais ralentie. On ne pourrait citer une seule ligne de lui qui ne soit « humour ».

Cependant, au début de sa carrière au Chat Noir, il lui arrivait parfois de parler avec mépris de ses productions et de faire allusion à la profondeur des ouvrages sérieux qu'il avait en préparation. Mais peut-être déjà plaisantait-il. Il était généralement si grave qu'il était impossible de s'en rendre compte.

Alphonse Allais mourut à Paris, en 1905, marié, en laissant le souvenir d'un excellent camarade, très droit, très sûr, et presque d'un bourgeois.

LA NUIT BLANCHE D'UN HUSSARD ROUGE

MONOLOGUE POUR CADET

Je me suis toujours demandé pourquoi on nomme nuits blanches celles qu'on passe hors de son lit. Moi, je viens d'en passer une, et je l'ai trouvée plutôt... verte.

Ce qui n'a pas empêché mon concierge, quand je suis rentré le matin, de me saluer d'un petit air... en homme qui dit :

« Ah! ah! mon gaillard, nous nous la coulons douce! »

Et pourtant... Mais n'anticipons pas.

Il faut vous dire que j'étais amoureux depuis quelque temps.

Oh! amoureux, vous savez!... pas à périr. Mais enfin, légèrement pincé, quoi!

C'était une petite blonde très gentille, avec des petits frisons plein le front. Tout le temps elle était à la fenêtre, quand je passais.

A force de passer et de repasser, j'avais cru à la fin qu'elle me reconnaissait, et je lui adressais un petit sourire. Je m'étais même imaginé — vous savez comme on se fait des idées — qu'elle me souriait aussi.

C'était une erreur, j'en ai eu la preuve depuis, mais trop tard malheureusement.

Je me disais : « Faudra que j'aille voir ça, un jour. »

En attendant, je m'informe, habilement, sans avoir l'air de rien.

Elle est mariée avec un monsieur pas commode, paraît-il, directeur d'une importante fabrique de mitrailleuses civiles.

Le monsieur pas commode sort tous les jours vers huit heures, se rend à son cercle, et ne rentre que fort tard dans la nuit.

« Bon, me dis-je, c'est bien ce qu'il me faut. »

Nous étions dans les environs de la mi-carême.

A l'occasion de cette solennité, j'avais été invité à un bal de camarades, costumé, naturellement.

On sait que j'ai beaucoup d'imagination; aussi tous les amis m'avaient dit : « Tâche de trouver un costume drôle. »

Et je me déguisai, dès le matin, en *hussard rouge de Monaco.*

Vous me direz qu'il n'y a pas de hussards rouges à Monaco, qu'il n'y a même pas du tout de hussards, ou que, s'il y en a, ils sont généralement en civil.

Je le sais aussi bien que vous, mais la fantaisie n'excuse-t-elle pas toutes les inexactitudes?

Tout en me contemplant dans la glace de mon armoire (une armoire à glace), je me disais : « Tiens,

mais ce serait véritablement l'occasion d'aller voir ma petite dame blonde. Elle n'aura rien à refuser à un hussard rouge d'aussi belle tournure. »

Le fait est, entre nous, que j'étais très bien dans ce costume. Pas mal du tout, même.

Je dîne de bonne heure... Un bon dîner, substantiel, pour me donner des forces, arrosé de vins généreux, pour me donner du... toupet.

Je boucle mon ceinturon, car j'avais un sabre, comme de juste, et me voilà prêt pour l'attaque.

En arrivant près de la maison de mon adorée, j'aperçois le mari qui sort.

Bon, ça va bien... Je le laisse s'éloigner, et je monte l'escalier doucement, à cause des éperons dont je n'ai pas une grande habitude et qui sont un peu longs chez les hussards rouges.

Je tire le pied d'une pauvre biche qui sert maintenant de cordon de sonnette.

Un petit pas se fait entendre derrière la porte. On ouvre... C'est elle... ma petite blonde. Je lui dis :

. . . .

Au fait, qu'est-ce que j'ai bien pu lui dire ?

Parce que, vous savez, dans ces moments-là, on dit ce qui vous vient à l'esprit, et puis, cinq minutes après, on serait bien pendu pour le répéter.

Mais ce que je me rappelle parfaitement, c'est qu'elle m'a répondu, d'un air furieux : « Vous êtes fou, monsieur !... Et mon mari qui va rentrer !... Tenez, je l'entends. »

Et v'lan ! elle me claque la porte sur le nez.

En effet, quelqu'un montait l'escalier d'un pas lourd, le pas terrible de l'époux impitoyable.

Tout hussard rouge que j'étais, je l'avoue, j'eus le trac.

Il y avait un moyen bien simple de sortir de la situation, me direz-vous. Descendre l'escalier et

m'en aller tout bêtement. Mais, comme l'a très bien fait remarquer un philosophe anglais, ce sont les idées les plus simples qui viennent les dernières.

Je pensai à tout, sauf à partir.

Un instant, j'eus l'idée de dégainer et d'attendre le mari de pied ferme.

« Absurde, me dis-je, et compromettant. »

Et l'homme montait toujours.

Tout à coup, j'avise une petite porte que je n'avais pas remarquée tout d'abord, car elle était peinte, comme le reste du couloir, en imitation de marbre, mais quel drôle de marbre! un marbre de mi-carême!

Dans ces moments-là, on n'a pas de temps à perdre en frivole esthétique.

J'ouvre la porte, et je m'engouffre avec frénésie, sans même me demander où j'entre.

Il était temps. Le mari était au haut de l'escalier.

J'entends le grincement d'une clef dans la serrure, une porte qui s'ouvre, une porte qui se ferme, — la même sans doute, — et je puis enfin respirer.

Je pense alors à examiner la pièce où j'ai trouvé le salut.

Je vous donne en mille à deviner le drôle d'endroit où je m'étais fourré.

Vous souriez... donc vous avez deviné!

Eh bien! oui, c'était là, ou plutôt... ICI!

Doucement, sans bruit, je lève le loquet, et je pousse la porte... Elle résiste.

Je pousse un peu plus fort... Elle résiste encore.

Je pousse tout à fait fort, avec une vigueur inhumaine. La porte résiste toujours, en porte qui a des raisons sérieuses pour ne pas s'ouvrir.

Je me dis : « C'est l'humidité qui a gonflé le bois! » Je m'arc-boute contre le... machin, et... han! Peine perdue.

Décidément, c'est de la bonne menuiserie.

Une idée infernale me vient... Si le mari, m'ayant aperçu d'en bas et devinant mes coupables projets, m'avait enfermé là, grâce à un verrou extérieur!

Quelle situation pour un hussard rouge!

Un soir de mi-carême! Et moi qu'on attend au bal!

Non, non, ce n'est pas possible. J'éloigne de moi cette sombre pensée.

Et pourtant la porte reste immuable comme un roc.

De guerre lasse, je m'assieds — heureusement qu'on peut s'asseoir dans ces endroits-là — et j'attends. Parbleu! quelqu'un viendra bien me délivrer.

On ne vient pas vite. On ne vient même pas du tout.

Que mangent-ils donc dans cette maison?

Des confitures de coing, sans doute.

De la rue monte à mes oreilles le joyeux vacarme des trompes, des cors de chasse, des clairons, et puis — terrible! — le son des horloges, les quarts, les demies, les heures...!

Et le libérateur attendu n'arrive pas. Tous ces gens-là se sont donc gorgés de bismuth aujourd'hui?

La prochaine fois que je reviendrai dans cette maison, j'enverrai un melon à chaque locataire.

De temps en temps, avec un désespoir touchant, je me lève, et, faisant appel à toute mon énergie, je pousse la porte, je pousse, je pousse!

Ah! pour une bonne porte, c'est une bonne porte!

Enfin, épuisé, je renonce à la lutte. La poignée de mon sabre me rentre dans les côtes. Je l'accroche au loquet et je m'endors. Sommeil pénible, entrecoupé de cauchemars. Le bruit de la rue s'est éteint peu à peu. On n'entend plus qu'un cor de chasse qui s'obstine héroïquement dans le lointain.

Puis le cor de chasse va se coucher, comme tout le monde...

. . . .

Je me réveille!... C'est déjà le petit jour. Je me frotte les yeux et me rappelle tout. Mon sang de hussard rouge ne fait qu'un tour. Rageusement,j e décroche mon sabre et le tire à moi...

. . . .

Je n'ose vous dire le reste.

Imbécile que j'étais! double imbécile! triple imbécile! centuple idiot! milluple crétin! J'avais passé toute ma nuit à pousser la porte...

Elle s'ouvrait en dedans!...

(*Pas de bile; OEuvres anthumes;*
Ollendorff édit.)

LE VEAU

CONTE DE NOEL POUR SARA SALIS

Il y avait une fois un petit garçon qui avait été bien sage, bien sage.

Alors, pour son petit Noël, son papa lui avait donné un veau.

— Un vrai?

— Oui, Sara, un vrai.

— En viande et en peau?

— Oui, Sara, en viande et en peau.

— Qui marchait avec ses pattes?

— Puisque je te dis un vrai veau!

— Alors?

— Alors, le petit garçon était bien content d'avoir un veau; seulement, comme il faisait des saletés dans le salon...

— Le petit garçon?

— Non, le veau... Comme il faisait des saletés et du bruit, et qu'il cassait les joujoux de ses petites sœurs...

— Il avait des petites sœurs, le veau?

— Mais non, les petites sœurs du petit garçon... alors on lui bâtit une petite cabane dans le jardin, une jolie petite cabane en bois...

— Avec des petites fenêtres?

— Oui, Sara, des tas de petites fenêtres et des carreaux de toutes couleurs... Le soir, c'était le Réveillon. Le papa et la maman du petit garçon étaient invités à souper chez une dame. Après dîner, on endort le petit garçon, et ses parents s'en vont...

— On l'a laissé tout seul à la maison?

— Non, il y avait sa bonne... Seulement le petit garçon ne dormait pas. Il faisait semblant. Quand la bonne a été couchée, le petit garçon s'est levé et il a été trouver des petits camarades, qui demeuraient à côté...

— Tout nu?

— Oh! non, il était habillé. Alors tous ces petits polissons, qui voulaient faire réveillon comme de grandes personnes, sont entrés dans la maison, mais ils ont été bien attrapés, la salle à manger et la cuisine étaient fermées. Alors, qu'est-ce qu'ils ont fait?...

— Qu'est-ce qu'ils ont fait, dis?

— Ils sont descendus dans le jardin et ils ont mangé le veau...

— Tout cru?

— Tout cru, tout cru.

— Oh! les vilains!

— Comme le veau cru est très difficile à digérer, tous ces petits polissons ont été très malades le lendemain. Heureusement que le médecin est venu! On leur a fait boire beaucoup de tisane, et ils ont

été guéris... Seulement, depuis ce moment-là, on n'a plus jamais donné de veau au petit garçon.

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit, le petit garçon?

— Le petit garçon... il s'en fiche pas mal.

(*A se tordre*, histoires chanoiresques· Ollendorff édit.)

UN POÈTE NOUVEAU[1]

Appétit vigoureux, tempérament de fer,
Membert languit, Membert se meurt, — ami si cher...
Qu'a Member?

Hé, Momille, bonjour! Comment va la famille,
Le papa, la maman?... Tu pleures, jeune fille?...
Qu'a Momille?

Je viens de rencontrer, allant je ne sais où,
Outchou, le professeur, qui courait comme un fou.
Qu'a Outchou?

Ce petit poème, que je viens de citer dans son intégrité, s'intitule *Sollicitudes* et a pour auteur M. Franc-Nohain.

1. Nous aurions voulu faire une large place dans ce recueil à l'humoriste Franc-Nohain, auteur de *Flûtes,* de la *Nouvelle Cuisinière bourgeoise,* de la *Fiancée du Scaphandrier,* de l'*Heure espagnole,* etc. Mais M. Franc-Nohain, qui a des principes, se refuse systématiquement à laisser reproduire ses vers dans les Anthologies. Nous avons donc dû renoncer à lui consacrer un chapitre. Mais nous pensons qu'il ne nous en voudra pas si nous reproduisons ici un article qu'Alphonse Allais lui a consacré, article qui contient assez de citations pour donner à nos lecteurs une idée du talent original de M. Franc-Nohain.

Ajoutons que M. Franc-Nohain, né à Corbiguy (Nièvre) en 1873, a quitté l'Administration de la République pour se consacrer au journalisme.

De la personnalité du poète, je ne dirai rien, dans l'effroi justifié de nuire à son avancement. Mais l'Œuvre m'appartient, et je me considérerais comme un bien sale voyou, si je n'en faisais pas profiter mes charmants lecteurs et mes toutes gentilles lectrices.

Le bagage littéraire de Franc-Nohain se compose d'un certain nombre de petits poèmes, tous d'une rare intensité et peu volumineux, comme vous avez pu juger par *Sollicitudes*.

Car, enfin, rien n'aurait pu empêcher notre barde de s'informer aussi de ce qu'a Sagnac, de ce qu'a Ran d'Ache, et de ce qu'a Mille de Sainte-Croix.

Il y met de la discrétion. Sachons l'en louer.

Les idées qui composent le fond des poèmes de Franc-Nohain sont, en général, bizarres, inattendues, et suggestives combien! L'artiste a su s'affranchir des moules odieux et surannés. Quand, par hasard, il se rencontre un alexandrin, tenez pour certain que Franc-Nohain n'a pu faire autrement et qu'il en est au désespoir.

Une des premières choses que je lus de ce poète était sa *Ronde des neveux inattendus*. Elle me fit tant de plaisir à cette époque que je vous demande la permission de la citer en entier. Il s'agit de quelques jeunes gens dont les oncles ont disparu. Les neveux parlent :

Nous sommes allés dans des gares de ceinture,
Nous avons parcouru des plaines et des coteaux;
Nous avons vu stopper des bateaux,
Et nous avons vu s'arrêter des voitures;
Mais les bateaux sont repartis,
Et les voitures sont reparties aussi.
Sous les quinconces,
Nous ne retrouvons pas nos oncles.

Nous y sommes allés bien des dimanches,
Nous y sommes allés bien des lundis,
Mardis, mercredis, jeudis, vendredis,
Ça n'a pas été une autre paire de manches;
Il est probable que nous y serions allés les samedis
Ça aurait été la même chose aussi;
Sous les quinconces,
Nous ne retrouvons pas nos oncles.

Certes, ces vers n'ont rien de cornélien, mais quelle admirable évocation de la vie actuelle! Comme rien n'est oublié! En un mot, comme ça y est!

Qu'il ne se mêle pas, de temps en temps, quelques invraisemblances dans l'œuvre de Franc-Nohain, je n'ai garde de le nier. L'histoire suivante, entre autres, est parfaitement inacceptable (je cite seulement les fragments indispensables à la compréhension du récit) :

J'ai connu, dans mon enfance, un vieux lapidaire
Qui avait fait emplette de trois ou quatre dromadaires.
Par malheur, le lapidaire dut les placer dans sa commode :
Les logements, à Paris, sont si incommodes!
Et alors les pauvres dromadaires
Sont tous morts, parce qu'ils n'avaient pas assez d'air.

Un peu dans la même note, la *Chanson du Porc-Epic :*

C'était un petit porc-épic
Que je trouvai, un soir, sur mon paillasson, rue Lepic.

M. Franc-Nohain conte, alors, qu'il contemple le jeune animal, lui demande si c'est bien chez lui, Franc-Nohain, qu'il désire entrer, s'il n'y a pas erreur. Comme l'animal ne répond pas, le poète insiste :

C'est alors que je m'aperçus qu'il était crevé :
Et je n'ai pas cru utile, vous comprenez, d'insister.

La vie bourgeoise intéresse également Franc-Nohain. Quelques tableaux, joliment troussés, d'intérieurs calmes ou tragiques, se rencontrent dans sa série. La *Complainte de monsieur Benoît* est à citer. Malheureusement, la place me manque.

Il s'agit d'un M. Benoît qui s'est suicidé,

Dans sa coquette maison de campagne de Saint-Mandé.

Pauvre Mme Benoît! Pauvre fils Benoît! etc., etc.

Cette pauvre mademoiselle Benoît est également bien à.plain
Elle qui allait épouser un riche industriel de l'Indre.

Et le poète termine ainsi :

N'empêche que toute la famille est allée à l'enterrement
Et il faut avouer qu'il leur était bien difficile de faire autrem

La dernière production de Franc-Nohain m'a charmé à un point que je ne saurais dire. Elle est dédiée à *Notre Mæterlinck*, et intitulée : *les Cure-Dents se souviennent et chantent.*

Dans ce petit poème d'une exquise intimité, l'artiste se sert de la fiction suivante : les cure-dents, qui proviennent de plumes d'oies, comme chacun sait, rencontrent dans les molaires des consommateurs quelques fragments du volatile auquel ils furent arrachés.

Alors il nous souvient
Des jours anciens,
Et du soir d'automne où quelque servante accorte

Pluma notre pauvre mère devant la porte.
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière.
(*Comme dit si ingénieusement Hégésippe Moreau.*)
Sur les tables des restaurants à prix modiques,
Nous sommes les tristes cure-dents mélancoliques.

Tout cela n'est-il pas d'un charme très prenant? M. Franc-Nohain a beaucoup souffert dans la vie, cela se voit. Fasse le Ciel qu'il souffre encore beaucoup, pour que nous nous délections plus longtemps à le lire.

(*Pas de bile; Œuvres anthumes;*
Flammarion édit.)

MAC-NAB

(1856-1889).

Bibliographie. — *Poèmes mobiles* (1885), avec des illustrations de l'auteur; — *Monologues* (1885), avec des illustrations de l'auteur; — *Poèmes incongrus* (1887); — *Chansons du Chat Noir*, avec des illustrations de l'auteur (1890).

Maurice Mac-Nab naquit à Vierzon en 1856. Il entra, pour gagner sa vie, dans l'administration des postes.

Il fit partie de la *Société des Hydropathes,* fondée par le marquis de Puyferrat, Emile Goudeau et Grenet-Dancourt.

Des vers qu'il récita au Chat-Noir eurent un très vif succès. Plusieurs de ses chansons et de ses monologues devinrent célèbres, comme *l'Expulsion, le Pendu, la Complainte du bienheureux Labre,* etc.

« On se souviendra toujours — écrit M. Donald Mac-Nab dans une préface à l'édition posthume des *Chansons du Chat Noir* — de la façon originale dont ce poète à la physionomie étrange, à l'abord sympathique, au geste saccadé, débitait ses œuvres. Avec son masque impassible de gentleman écossais, Mac-Nab était un gai, et lui, qui ne se déridait jamais, s'entendait à merveille à dérider les autres... Sa gaieté éclatait à distance dans l'esprit et sur les lèvres épanouies de ses auditeurs, sans que la physionomie du poète « excitateur » s'animât même d'un sourirc. »

Nous avons fait allusion à son apparence aristocratique. La famille Mac-Nab affirmait en effet descendre

d'un gentilhomme écossais ayant fait partie de la garde du roi Charles VI.

Le pauvre Mac-Nab mourut phtisique, à l'hôpital de Lariboisière, en 1889, après une longue et douloureuse maladie.

Qu'il nous soit permis de rapporter un fait qui est demeuré peu connu.

A partir du jour où son état de santé l'empêcha de chanter au Chat-Noir, le gentilhomme cabaretier Salis le fit remplacer au piano par son frère jumeau, M. Donald Mac-Nab, qui lui ressemblait extraordinairement.

L'EXPULSION

On n'en finira donc jamais
Avec tous ces N. de D. d'princes!
Faudrait qu'on les expulserait
Et l'sang du peuple il cri' vingince!
Pourquoi qu'ils ont des trains royaux,
Qu'ils éclabouss' avec leur lusque
Les conseillers ménicipaux
Qui peut pas s'payer des bell' frusques?

D'abord les d'Orléans, pourquoi
Qu'ils marie pas ses fill' en France,
Avec un bon vieux zig comm' moi,
Au lieur du citoyen Bragance?
C'est-il ça d'la fraternité,
C'est-il ça d'la délicatesse?
On leur donn' l'hospitalité,
Qu'ils nous f... au moins leurs...!

Bragance, on l'connaît c't'oiseau-là!
Faut-il qu'son orgueil soy' profonde
Pour s'êt' f... un nom comm' ça!
Peut donc pas s'app'ler comm' tout le monde?

Pourquoi qu'il nag' dans les millions
Quand nous aut' nous sons dans la dèche ?
Faut qu'on l'expulse aussi... mais non,
Il est en Espagn', y a pas mèche !

Ensuit' y a les Napoléons,
Des muff' qu'a toujours la colique
Et qui fait dans ses pantalons
Pour embêter la République !
Plonplon, si tu réclam' encor,
On va t'fair' passer la frontière.
Faut pas non plus rater Victor,
Il est plus canaill' que son père !

Moi j'vas vous dir' la vérité :
Les princ' il est capitalisse
Et l'travailleur est exploité,
C'est ça la mort du socialisse.
Ah ! si l'on écoutait Basly,
On confisquerait leur galette,
Avec quoi qu' l'anarchisse aussi
Il pourrait s'flanquer des noc' chouettes !

Les princ' c'est pas tout : plus d'curés,
Plus d'gendarmes, plus d'mélétaires,
Plus d'richards à lambris dorés
Qui boit la sueur du prolétaire.
Qu'on expulse aussi Léon Say,
Pour que l'mineur il s'affranchisse.
Enfin, qu'tout l'mond' soye expulsé :
Il rest'ra plus qu'les anarchisses !

AUTOUR D'UN FIACRE

Un fiacre passait sur la place du Carrousel.
Une bonne vieille y passait aussi. C'était son droit !
Personne ne contestera ce droit !

Le fiacre était noir et jaune : il y avait écrit dessus : *Camille.*

Il peut arriver à tout le monde de s'appeler Camille !

Le cocher avait un ruban jaune à son chapeau, des passepoils jaunes, un filet jaune, des cheveux jaunes !

On a un uniforme ou on n'en a pas !

Le cheval aussi était jaune, de sa couleur naturelle. On ne lui en fera pas un crime. Et puis, vous savez, des goûts et des couleurs...

La bonne vieille avait le teint jaune ; mais le *teint ne fait rien à l'affaire !*

Elle était sourde, c'est vrai ; mais un bon cœur fait pardonner bien des défauts !...

Bref, les choses en étaient là quand le cheval se mit à trotter. (Tout arrive ici-bas !)

Sur la place, il n'y avait que le fiacre et la bonne vieille. Or, cette place a cent trente-trois mètres en long et quatre-vingt-douze en large. Ce n'était pas l'espace qui manquait : on ne dira pas le contraire. (Je voudrais bien voir qu'on dise le contraire !)

Et, pourtant, le fiacre a écrasé la bonne vieille.

Après tout, me direz-vous, une femme de plus ou de moins !... Je ne dis pas, mais cela n'en était pas moins fort désagréable pour le cocher !

Ça pouvait lui faire du tort !

Enfin, on lui a pardonné pour cette fois.

Du reste, à quoi bon le punir ?

S'il a écrasé une femme, est-ce une raison pour lui enlever son gagne-pain ?

Il faut bien que tout le monde vive !...

(*Les Poèmes mobiles ;* Vanier édit.)

LES POÊLES MOBILES

Le poêle, c'est l'ami qui, dans la froide chambre,
Triomphant des frimas nous fait croire aux beaux jours.
Son ardente chaleur nous ranime en décembre
Et sous le ciel glacé réchauffe nos amours!

Le poêle mobile se distingue de tous les autres en ce que, muni de roues, il peut se déplacer comme un meuble.

On le roule successivement au salon, à la salle à manger, dans la chambre à coucher.

La prudence exigeant que l'on ne conserve pas de feu dans la chambre où l'on couche, on le ramène au salon pour la nuit.

Le prix du modèle unique est de 100 francs.

Au printemps, lorsque la pervenche
Fleurit bleu, sous les arbres verts,
Et que la jeune rose penche
Ses boutons à peine entr'ouverts,

O poêle, tu n'es plus le charme de nos veilles :
Il te chasse bien loin, le souffle printanier,
Et la morte saison te relègue au grenier,
Où seul, et triste, tu sommeilles!...

Le poêle mobile se distingue de tous les autres en ce que, muni de roues, on peut le déplacer comme un meuble.

On le roule successivement au salon, à la salle à manger, dans la chambre à coucher.

La prudence exigeant que l'on ne conserve pas de feu dans la chambre où l'on couche, on le ramène au salon pour la nuit.

Le prix du modèle unique est de 100 francs.

Mais, maintenant, plus de verdure,
Plus de soleil et plus de fleurs!
Voici que revient la froidure,
La froidure aux pâles couleurs.

Chauffez-vous, frêles Parisiennes,
Puisque le gazon n'est plus vert,
Tandis qu'à travers vos persiennes
Siffle le triste vent d'hiver!

Du feu, pour qué vos lèvres roses
Trouvent des baisers plus ardents!
Du feu pour qu'en vos chambres closes
L'amour demeure plus longtemps.

Le poêle mobile se distingue de tous les autres en ce que, muni de roues, on peut le déplacer comme un meuble.

On le roule successivement au salon, à la salle à manger, dans la chambre à coucher.

La prudence exigeant que l'on ne conserve pas de feu dans la chambre où l'on couche, on le ramène au salon pour la nuit.

Le prix du modèle unique est de 100 francs.

(*Poèmes mobiles;* Vanier édit.)

ADORÉ FLOUPETTE

Bibliographie. — *Les Déliquescences*, poèmes (1885).

Adoré Floupette n'a jamais existé. Ce nom cache les personnalités du poète Gabriel Vicaire et de M. Henri Beauclair.

Les *Déliquescences* sont un pastiche de Verlaine et de Mallarmé; et elles eurent l'étrange fortune de contribuer pour une large part à la popularité de l'Ecole décadente qu'elles avaient la prétention de railler.

Puisque nous avons fait dans ce recueil une place aux pastiches littéraires, nous croyons devoir citer la pièce suivante, extraite des *Déliquescences d'Adoré Floupette*. L'épigraphe qui la précède nous dispense de tout commentaire explicatif.

IDYLLE SYMBOLIQUE

L'Enfant abdique son extase.
Et, docte déjà par chemins,
Elle dit le mot : Anastase!
Né pour d'éternels parchemins.

Avant qu'un Sépulcre ne rie
Sous aucun climat, son aïeul,
De porter ce nom : Pulchérie
Caché par le trop grand Glaïeul!

Stéphane Mallarmé.

Amoureuses Hypnotisées
Par l'Indolence des Espoirs,

Ephèbes doux, aux reflets noirs,
Avec des impudeurs rosées,

Par le murmure d'un Ave,
Disparus! O miracle Étrange!
Le démon suppléé par l'Ange,
Le vil Hyperbole sauvé!

Ils parlent, avec des nuances,
Comme, au cœur vert des boulingrins,
Les bengalis et les serins,
Et ceux qui portent des créances.

Mais ils disent le mot : Chouchou,
— Né pour du papier de Hollande, —
Et les voilà seuls, dans la lande,
Sous le trop petit caoutchouc!

(*Les Déliquescences* d'Adoré Floupette.)

GROSCLAUDE

(1858)

Bibliographie. — *Un Parisien à Madagascar;* — *les Gaietés de l'année;* — *les Potins de partout;* — *Pardon, Madame!* — *Hâtons-nous d'en rire,* etc.

M. Grosclaude (Etienne), littérateur et voyageur français, né à Paris en 1858, s'est fait tout jeune un nom dans la presse parisienne par la manière très nouvelle de ses chroniques humoristiques. Après avoir débuté au *Gaulois* et au *Gil Blas,* il a collaboré à presque tous les grands journaux de Paris, surtout au *Figaro* et à l'*Echo de Paris.*

Envoyé en 1896 à Madagascar par le ministère des colonies, il y a accompagné le général Galliéni au moment psychologique de la révolte indigène; il a exploré, le premier, certaines régions de l'Ouest et en a rapporté, dès lors, un ouvrage de vérité et de bonne humeur, *Un Parisien à Madagascar,* qui a trouvé le meilleur accueil auprès du public. Il est retourné, depuis, dans la grande île africaine, dont le gouvernement lui a, du reste, en 1900, confié le soin d'organiser la section malgache à l'Exposition universelle.

A la suite de ses différents voyages outre mer, il a publié d'importants essais dans les revues sérieuses, telles que la *Revue des Deux Mondes,* la *Revue politique et parlementaire,* la *Revue hebdomadaire,* etc. A citer aussi, dans cet ordre d'idées, une brochure qu'il a fait paraître au retour d'un voyage dans l'Afrique du Sud et qu'il a intitulée : *la France, la Russie, l'Allemagne et la guerre du Transvaal* (1889).

Depuis quelques années, il se consacre spécialement à l'étude des grandes questions économiques et industrielles, — notamment en matière coloniale et navale, — dans lesquelles il a conquis rapidement une assez grande autorité, et à la vulgarisation desquelles sa forme plaisante contribue très utilement.

C'est, du reste, un humoriste particulièrement curieux, par ce fait qu'il a, avant toutes choses, le goût des études sérieuses. Les questions de politique extérieure, les grands problèmes économiques et coloniaux, les laborieuses négociations d'affaires, le passionnent bien autrement que les frivolités littéraires. On s'en étonne communément, mais ce n'est pas un sujet de surprise pour qui sait que M. Grosclaude s'était d'abord destiné à la médecine, et que son instruction universitaire a été surtout scientifique.

L'INVENTEUR

Rien ne lui réussissait.

Travailleur infatigable et plein de moyens, il avait appliqué son esprit à toutes les sciences et cultivé quelques beaux-arts sans aboutir à autre chose que d'être méprisé par son concierge, qui disait volontiers en le voyant passer dans sa redingote râpée et ses pantalons effilochés :

« Ça un savant? allons donc!... un propre à rien qui n'est même pas officier d'Académie! »

Pauvre Adrien Brezout! c'était bien la peine d'avoir la tête bourrée comme une encyclopédie et de savoir demander le cordon dans toutes les langues connues, pour être pris en pitié par ce laquais de bas étage, dont la culture intellectuelle ne s'élevait même pas jusqu'à une prononciation satisfaisante du mot corridor!

Au collège, Brezout donnait les plus grandes espérances, mais une malencontreuse fièvre typhoïde

l'avait brusquement arrêté pendant le concours de Polytechnique; sa convalescence avait été longue, et quand il put se remettre au travail, la limite d'âge était dépassée.

Il se mit alors à étudier simultanément le droit et la médecine, passant ses heures de loisir aux conférences de l'Ecole pratique des Hautes Etudes et raccrochant de-ci, de-là, un cours de l'Ecole des Chartes ou de celle des langues orientales, cependant qu'il végétait grâce à de vagues leçons de piano, payées soixante-quinze centimes par un Japonais en mission.

Entre temps, l'infatigable Brezout écrivait des romans, des tirades d'érudition, des volumes de poésie ou des pièces de théâtre, et se livrait à d'ingénieuses découvertes; mais ses œuvres, pourtant recommandables par de nombreuses qualités, ne trouvaient point d'éditeur, et ses inventions, la plupart dignes d'intérêt ou tout au moins curieuses, étaient froidement accueillies par l'industrie contemporaine.

Une impitoyable fatalité poursuivait cet esprit fécond, auquel il n'eût peut-être fallu pour réussir qu'un sentiment judicieux de l'à-propos; produisant à tort et à travers, sans paraître se soucier des aspirations de l'époque, Brezout inventait pour lui-même, et la plupart de ses créations avaient le défaut de ne pas répondre à un besoin impérieux. Il manquait d'actualité.

Son premier ouvrage fut une traduction en mandchou de la *quatruple racine du principe de raison suffisante*, de notre grand Schopenhauer; quoique cet important travail se recommandât par une scrupuleuse fidélité au texte, en même temps que par une rare élégance de style, aucun éditeur ne voulut prendre à sa charge les frais de publication.

Nullement découragé par cet échec, Brezout se mit avec passion à un poème épique en vers solitaires, intitulé la *Mort du tænia,* et le présenta bravement à l'Académie des Jeux Floraux; il ne fut même pas mentionné, et Lemerre, après avoir feuilleté le manuscrit, refusa non seulement de l'éditer en volume, mais même d'en publier des extraits dans son Anthologie.

Battu, mais ne désarmant point, Brezout écrivit un drame psychologique auquel il donna pour titre : *Un Flirt chez les sourds-muets,* et le porta chez Porel, qui le refusa, sous prétexte que la pièce ne comportait pas de musique; l'auteur en fit courageusement une opérette et prit même la peine d'en écrire la partition; Samuel la refusa sans donner de raison.

Un *Manuel des affections odontalgiques du requin,* une monographie culinaire, *l'Art de rôtir chez les Huns,* une *Phrénologie du dromadaire,* ne trouvèrent point de débouchés.

Brezout reconnut alors qu'il serait avantageux de consacrer ses facultés à des recherches d'un intérêt plus général; ce fut alors qu'il conçut la première idée d'une pâte épilatoire contre les poêles mobiles; il imagina ensuite le haricot artificiel, qu'il obtenait par une ingénieuse utilisation des courants atmosphériques; puis il soumit au Laboratoire municipal un procédé à la fois économique et simple pour donner le goût de piquette au Château-Laffitte.

On lui doit également le *distributeur à gnons,* un appareil automatique où, grâce à une heureuse application de l'électricité dynamique, il suffit de monter sur une plate-forme en mettant dix centimes dans une fente de tirelire pour recevoir un énorme coup de pied quelque part.

Mais le succès ne vient pas vite aux inventeurs, et cet homme plein d'idées commençait à douter de lui

et se prenait à songer au suicide, quand la fortune daigna lui faire une risette qui le réconcilia pour quelque temps avec l'existence.

Notre Brezout méditait vaguement sur les moyens de se détruire, et vous pensez bien qu'un gaillard aussi inventif ne pouvait pas se détruire comme tout le monde, avec un revolver, une corde de chanvre ou l'eau de la rivière; il lui fallait pour le moins l'Electricité.

Donc, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il imagina un fauteuil des plus confortables sur lequel il n'y avait qu'à s'asseoir pour être instantanément foudroyé. Dès le lendemain les plans étaient tracés, et Brezout les soumettait à un constructeur, ami du progrès, auquel il demandait crédit pour la construction du modèle.

L'idée plut au constructeur, qui cherchait depuis longtemps un appareil de destruction instantanée pour remplacer la guillotine un peu passée de mode; on sait en effet qu'une commission de philanthropes a déposé au Sénat un projet de loi tendant à remplacer la décapitation par une sidération électrique, mieux en harmonie avec les progrès de la science.

L'appareil fut construit en quelques jours; les premiers essais pratiqués sur des moutons donnèrent les résultats les plus satisfaisants; le grand problème social de l'échafaud électrique était enfin résolu par la science française, et notre vindicte publique n'avait plus rien à envier à celle des Etats-Unis.

La commission fut convoquée à une expérience solennelle; l'appareil, sous pression, était installé dans les appartements du constructeur, au beau milieu de son salon.

L'inventeur et son collaborateur allèrent aux portes des ateliers recevoir ces messieurs de la com-

mission avec tous les honneurs dus à leur rang; on leur fit monter l'escalier; devant la porte du salon, Brezout s'effaça pour laisser entrer le président, puis ses collègues; mais quand, à son tour, il entra, avant même de pouvoir dire : « Prenez donc la peine de vous asseoir! » il aperçut, au beau milieu de la pièce, le président affaissé sur le terrible fauteuil; faute des précautions les plus élémentaires, Brezout avait, par sa diabolique invention, causé la mort d'un illustre philanthrope, dont l'humanité tout entière ressentira vivement la perte.

Je crois inutile d'ajouter que les expériences relatives au fauteuil Brezout sont interrompues pour longtemps; il y a vraiment des gens à qui rien ne réussit.

(*Pardon, Madame;* Flammarion édit.)

ALFRED CAPUS

(1858)

Bibliographie. — *Qui perd gagne;* — *Monsieur veut rire;* — *Faux Départ;* — *Années d'aventures;* — *Notre Epoque et le Théâtre.*

Théâtre : *Brignol et sa fille* (1895); — *Petites Folles;* — *Rosine;* — *Innocent;* — *Mon Tailleur;* — *les Maris de Léontine;* — *Mariage bourgeois* (1898); — *la Bourse ou la vie* (1900); — *la Veine* (1901); — *les Deux Ecoles* (1902); — *l'Adversaire,* avec Emmanuel Arène (1903); — *la Châtelaine;* — *la Petite Fonctionnaire;* — *Notre Jeunesse;* — *Monsieur Piégois* (1905); — *l'Attentat,* avec Lucien Descaves (1906); — *les Passagères;* — *Histoires de Parisiens;* — *les Deux Hommes* (1908); — *Un Ange* (1910).

M. Alfred Capus est né à Aix en 1858.

Il suivit d'abord les cours de l'Ecole des Mines, puis abandonna les sciences et entra dans le journalisme. Il donna pendant quelque temps au *Gaulois,* à l'*Echo de Paris,* au *Figaro,* des articles débordants d'esprit et de verve, jusqu'au jour où, après bien des déboires, il réussit à faire jouer sur un théâtre des boulevards sa première pièce, qui fut un gros succès.

On pourrait dire de lui qu'il est le créateur de l'*Optimisme.* Depuis les succès de ses premières pièces, M. Alfred Capus a eu beaucoup d'imitateurs et même de disciples, et nous commençons à nous familiariser aujourd'hui avec cet état d'esprit si particulier grâce auquel les événements les plus graves de la vie paraissent n'avoir plus aucune espèce d'importance. *Tout s'arrange*

toujours, telle est la philosophie des personnages de M. Capus, dont le prototype est son célèbre Brignol. Brignol est une franche canaille, en ce sens qu'il se sert de l'argent des autres, sans le moindre scrupule, pour subvenir à ses propres besoins. Mais il n'en reste pas moins l'homme le plus sympathique du monde, adorant sa femme, adorant sa fille, confiant dans la vie, dans les êtres, dans les événements, et si persuadé que tout finira par s'arranger que tout s'arrange en effet, au moment précis où la situation semble le plus irrémédiablement compromise.

M. Capus est, presque exclusivement, un auteur dramatique. Il a cependant publié quelques volumes de nouvelles et de scènes drolatiques. C'est de l'un de ces volumes que nous extrayons la pochade suivante.

M. Alfred Capus est membre de l'Académie française.

LA MORT

Dans la vaste antichambre de l'académicien. Le maître est sur son lit de mort. Dans l'appartement, allées et venues de médecins, de reporters, de parents, et tout l'attirail qui accompagne ordinairement cette formalité suprême.

LE VALET DE CHAMBRE.

Jean, avez-vous eu déjà le malheur d'assister au décès de quelqu'un de vos maîtres?

JEAN.

J'ai perdu M. le Duc en 89.

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, je me rappelle l'enterrement. Un peu froid, si j'ai bonne mémoire, mais en somme du plus grand ton. Vous n'avez jamais servi chez un membre de l'Académie française, avant ici, bien entendu?

JEAN.

Jamais.

LE VALET DE CHAMBRE.

Moi, c'est mon troisième depuis dix ans. J'ai donc l'expérience, et vous pouvez m'en croire. Quittez la figure larmoyante que vous croyez devoir arborer en ce moment-ci. Nous serions dans la haute finance ou dans la noblesse, ou même dans l'industrie millionnaire, que je vous dirais : « Jean, votre maître va mourir. Il est convenable que vous ayez l'air défait, et que votre attitude respire une certaine douleur. » Tel n'est pas le cas lorsqu'il s'agit d'un académicien. La mort d'un académicien, mon cher enfant, est un événement grave à coup sûr, ce n'est pas un événement triste. L'idée que l'éloge du défunt sera prononcé solennellement quelques semaines après sous la coupole, au milieu d'une assemblée d'élite, y met je ne sais quoi de gracieux, et l'on ne m'enlèvera pas de la tête qu'il y a, en haut, des places réservées pour les académiciens.

JEAN.

Comme vous vous exprimez bien ! Mais j'entends que l'on sonne.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ce doit être un reporter. (Il ouvre.) En effet...

LE REPORTER.

Ne vous dérangez pas, je n'ai qu'une seconde. Comment va le Maître ?

LE VALET DE CHAMBRE, après un silence.

Il ne faut pas compter sur lui, Monsieur.

LE REPORTER.

J'ai compris. Merci.

Il s'en va.

JEAN.

Voici le docteur et son collègue.

Les deux docteurs sortent de l'appartement.

PREMIER DOCTEUR, à voix basse.

Ce sera pour la demie, n'est-ce pas?

DEUXIÈME DOCTEUR, idem.

Hum! je ne serais pas surpris qu'il allât jusqu'à moins le quart. Pauvre ami! (Au laquais.) Jean, nous allons revenir dans dix minutes. Le temps de fumer une cigarette dans la rue.

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous avez entendu ce qu'ont dit ces messieurs, qui sont pourtant d'habitude des gens formalistes. Vous voyez, ils traitent cette affaire-là comme s'il s'agissait simplement d'une séance de l'Académie française. « Ça commencera à la demie, n'est-ce pas? Non, à moins le quart. » Avez-vous remarqué la désolation de la famille? Elle est grande, mais empreinte à la fois de majesté et d'orgueil. C'est qu'en réalité, monsieur Jean, un académicien ne meurt pas. Il cesse de travailler au Dictionnaire, voilà tout. Cette parole est d'un de nos anciens maîtres, à qui je l'ai entendu dire à son lit de mort. « Joseph, m'a-t-il glissé à l'oreille en rendant le dernier soupir, allez dire à mes collègues que je ne viendrai pas jeudi prochain à la séance. » (Emu.) C'est beau!

JEAN, pleurant.

Oui... Oui...

LE VALET DE CHAMBRE.

Essuyez ces larmes, malheureux. Vous croyez vivre dans la petite bourgeoisie?

Les deux médecins rentrent.

LE DOCTEUR, regardant sa montre.

Nous sommes en avance.

Ils pénètrent dans la chambre à coucher.

JEAN.

Je suis curieux de savoir lequel a tapé le plus juste. L'un a dit la demie, l'autre moins le quart.

La demie sonne.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je vais écouter... Rien...

Quelques minutes s'écoulent. Aussitôt plusieurs portes s'ouvrent silencieusement. Des personnes en sortent avec des attitudes austères.

JEAN.

Hélas!

LE DOCTEUR, paraissant (voix sourde).

Le fauteuil de notre pauvre ami est vacant.

(*Monsieur veut rire;* Ollendorff édit.)

MAURICE DONNAY

(1859)

BIBLIOGRAPHIE. — *Ailleurs,* revue symbolique au cabaret du *Chat Noir;* — *Lysistrata* (1892); — *Pension de famille* (1894); — *Amants* (1895); — *la Douloureuse* (1897); — *l'Affranchie* (1898); — *Georgette Lemeunier;* — *le Torrent* (1898); — *Education de prince* (1900); — *la Clairière,* comédie, en collaboration avec Lucien Descaves (1900); — *la Basoche,* comédie (1901); — *l'Autre Danger* (1902); — *le Retour de Jérusalem* (1903); — *Oiseaux de passage,* comédie, en collaboration avec Lucien Descaves (1904); — *l'Escalade* (1904); — *Paraître* (1906).

M. Maurice Donnay est né à Paris en 1859.

Il se consacra aux sciences, et entra à l'Ecole centrale, d'où il sortit, en 1885, avec le titre d'ingénieur civil. Il résolut alors de s'essayer dans la littérature et donna successivement au cabaret du Chat-Noir *Phryné,* scènes antiques (1891), et *Ailleurs,* revue symbolique (1892), qui commencèrent à le mettre en évidence.

De rapides succès au théâtre, surtout avec *Amants,* l'*Affranchie,* la *Douloureuse,* lui acquirent très vite une solide réputation. M. Maurice Donnay fut certainement, aux alentours de 1900, le plus parisien et le plus aimé de nos auteurs dramatiques.

Son théâtre est rapide, vivant, immédiat, profond sous des airs de frivolité, et profondément humain malgré une affectation de parisianisme et d'élégance qui lui donne peut-être un caractère transitoire et passager. Mais si ses premières pièces peuvent déjà, aux yeux des jeunes géné-

rations d'aujourd'hui, paraître un peu vieillies, il n'en est pas moins vrai que M. Maurice Donnay, avec son mépris de l'emphase et son souci de la vérité, a contribué pour une large part à l'évolution du théâtre psychologique contemporain.

Ajoutons que toutes les pièces de M. Donnay pétillen de l'esprit le plus vif et le plus alerte.

M. Maurice Donnay est membre de l'Académie française

FABLES EXPRESSES

Le Serpent et le Cor de chasse.

Un jour, un grand serpent, trouvant un cor de chasse,
Pénétra dans le pavillon;
Et comme il n'avait pas beaucoup de place,
Dans l'instrument le reptile se tasse.
Mais, terrible punition!
Quand il voulut revoir le grand air et l'espace,
Et la vierge forêt au magique décor,
Il eut beau tenter maint effort,
Il ne pouvait sortir du cor,
Le pauvre boa constrictor;
Et, pâle, il attendit la mort.

MORALITÉ

Dieu! comme le boa est triste au fond du cor!

(*Collection du Chat Noir.*)

Le Portier et le Rentier.

Un jour, un monsieur, un rentier,
Réprimandait son portier,
Qui répondit d'un air altier.
Sans en entendre davantage,

Le rentier prit le portier,
Et, du haut du cinquième étage,
Le jeta sur le palier
Du second et lui brisa l'œsophage.

MORALE

Le concierge est dans l'escalier.

(*Collection du Chat noir.*)

ORIENTALE

Je suis venu, pâle étranger,
Dans la ville blanche d'Alger,
Mais j'eus tort de me déranger,

Les cigarettes parfumées,
Ni les pastilles consumées,
Ne m'ont embelli les almées.

Moukères aux amples falzards
Et pacotilles de bazars
Eurent le prévu des hasards.

Une vierge peinte à la fresque,
En pleine façade mauresque,
M'a donné le mal de mer — presque.

Ni les Arbis aux blancs burnous,
Qui ressemblent à des nounous
(Saint Fromentin, priez pour nous!),

Ni devant d'étranges chambrées,
Certaines postures cambrées
De Fatma's aux gorges ambrées

Ne me reflétèrent jamais
L'Orient conté que j'aimais,
Hélas! Et plus d'une fois, mes

Illusions s'en sont allées
Au vent des paroles parlées
Par d'aucunes femmes voilées.

Un matin, pour chasser l'ennui,
Sitôt que le soleil a lui,
Vers les champs je me suis enfui.

Les palmiers aux feuilles en lattes
Avaient, dans les campagnes plates
Perdu la mémoire des dattes.

En passant sous les bananiers,
Les bananes, maigres âniers,
Ne pleuvaient pas dans vos paniers.

Et j'ai dit alors à mon hôte :
« O Sidi, ta sagesse est haute,
Et pour sûr ce n'est pas ta faute;

« Mais je ne vois pas les lions...
Or, j'entre en des rébellions;
C'est les lions que nous voulions !

« Où donc est le désert aride ?
Où donc est le soleil torride
Et le ciel bleu que rien ne ride ?

« Où trouve-t-on ça, dis, Sidi ? »
Et, grave, le Sidi m'a dit :
« On trouve ça dans le Midi. »

Frère, par ta bouche vermeille,
Oui, c'est Allah qui me conseille :
Je vais retourner vers Marseille.

(*Collection du Chat Noir.*)

ADOLPHE OU LE JEUNE HOMME TRISTE

Il était laid et maigrelet,
Ayant sucé le maigre lait
D'une nourrice pessimiste,
Et c'était un nourrisson triste.

Au lycée il suivit des cours
Et fut aussi fort en discours
Latin que subtil helléniste ;
Mais c'était un élève triste.

. . . .

Il fut reçu docteur en droit,
N'ayant jamais, à ce qu'on croit,
Connu la fleur ni la fleuriste,
Et je ne sais rien de plus triste.

. . . .

La politique le hanta,
Le boulangisme le tenta,
Puis il se fit opportuniste ;
Mais il était toujours bien triste.

Comme il ne s'y trouvait pas bien,
Sa devise fut : « Tout ou rien. »
Il devint donc toutourieniste ;
Mais il était toujours très triste.

Le ministre ayant fait un bond,
Alors il se dit : « A quoi bon ? »
Mais pour être un aquaboniste,
Hélas ! il n'en fut pas moins triste.

Et quelque chose qu'il tentât
Dans l'Art, dans l'Amour, dans l'Etat,

Il était quelque chose en iste
De triste, triste, triste, triste.

Quand il mourut d'un eczéma,
Il exigea qu'on le crémât,
Et sur son urne un symboliste
Ecrivit ces mots : « Il fut triste! »

(*Ailleurs,* revue représentée au *Chat Noir;*
Ollendorff édit.)

JULES LAFORGUE

(1840-1887)

Bibliographie. — Poésies : *le Sanglot de la terre, les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame la Lune, le Concile féerique, Derniers Vers, Des fleurs de bonne volonté;* — *Moralités légendaires; les Deux Pigeons;* — *Mélanges posthumes : pensées et paradoxes;* — *Pierrot fumiste;* — *Notes sur la femme;* — *l'Art impressionniste;* — *l'Art en Allemagne;* — *Lettres.* Portrait de Jules Laforgue, par Theo van Rysselberghe.

Jules Laforgue est né le 22 août 1840, à Montevideo. Il vécut successivement à Tarbes, à Paris et à Berlin, où il occupa l'emploi de lecteur de S. M. l'impératrice Augusta. Il mourut à Paris le 20 août 1887, de la phtisie, ne laissant que deux livres publiés, puisque le troisième de ses œuvres complètes est fait de *Mélanges posthumes.*

« Il est venu dans nos littératures, dit Camille Mauclair[1], avec un visage d'intimité et de sourire qui pourtant révélait des larmes; il est mort jeune, après n'avoir rien exprimé que de profondément naturel, et il a su dire des choses que personne encore n'avait dites, ou du moins réunies, et dont pourtant aucune n'était inconcevable. »

Etrangement concis, sincère jusqu'à l'âme, passionnément épris de l'expression, mais ennemi-né de l'éloquence, il est peut-être le plus moderne des modernes. Sa peur du ridicule, son souci de la vérité, ce mélange d'humilité, de doute et d'orgueil qui constitue son moi intérieur, sa sensibilité tendue et inquiète au point d'en paraître

1. *Jules Laforgue, Essai,* par Camille Mauclair, Mercure de France édit.

presque maladive, en ont fait un ironiste douloureux, toujours amer. Il contemple la nature avec amour, mais sans se départir d'un reste de doute et de fatigue. Le prévu de la beauté l'écarte un peu d'elle. *Je suis dégoûté des fraises des bois,* fait-il dire à son dieu Pan. *Ah ! que la vie est quotidienne!* s'écrie-t-il encore. Il voudrait exprimer de la quintessence d'âme, sans rhétorique :

T'occupe pas de Ton Regard,
Et sois l'âme qui s'exécute :
Tu fournis la matière brute,
Je me charge de l'œuvre d'art.

« C'est, dit encore Camille Mauclair, un Hamlet dont certains d'entre nous ont serré la main, et qui est mort doucement, les temps de l'épée n'étant plus, n'ayant trouvé au bout de sa vie que le drame immortellement noble qui élève le front de l'homme en face de la vie changeante. »

Dans les genres littéraires, il fut perpétuellement un précurseur. Son *Hamlet* aurait pu faire partie de ces séries : *En marge de l'Odyssée, En marge...* d'autres ouvrages célèbres, que *d'autres* ont écrits depuis.

PERSÉE ET ANDROMÈDE OU LE PLUS HEUREUX DES TROIS

. . . .

Miraculeux et plein de chic, Persée approche, les ailes de son hippogriffe battent plus lentement; — et plus il approche, plus Andromède se sent provinciale, et ne sait que faire de ses bras tout charmants.

Arrivé à quelques mètres devant Andromède, l'hippogriffe, bien stylé, s'arrête, ploie les genoux au ras des flots, tout en se soutenant d'un rose frémissement d'ailes; et Persée s'incline. Andromède

baisse la tête. C'est donc là son fiancé. Quel va être le son de sa voix et son premier mot?

Mais le voilà qui repart sans un mot et, ayant pris du champ, s'élance et se met à décrire des ovales en passant et repassant devant elle, caracolant au ras de la mer miraculeusement miroir, rétrécissant de plus en plus ses orbes vers Andromède, comme pour donner à cette petite vierge le temps de l'admirer et de le désirer. Singulier spectacle, en vérité!...

Cette fois il a passé si près, lui souriant, qu'elle aurait pu le toucher!

Persée monte en amazone, croisant coquettement ses pieds aux sandales de byssus; à l'arçon de sa selle pend un miroir; il est imberbe; sa bouche rose et souriante peut être qualifiée de grenade ouverte; le creux de sa poitrine est laqué d'une rose, ses bras sont tatoués d'un cœur percé d'une flèche, il a un lys peint sur le gras des mollets; il porte un monocle d'émeraude, nombre de bagues et de bracelets; de son baudrier doré pend une petite épée à poignée en nacre... Ce jeune héros a l'air fameusement sûr de son affaire.

Ce jeune héros arrête son hippogriffe devant Andromède et se met à exécuter des moulinets de son épée adamantine.

Andromède ne bouge pas, prête à pleurer d'incertitude, semblant n'attendre plus que le son de voix de ce personnage pour s'abandonner au sort.

Le Monstre se tient coi à l'écart.

D'un gracieux mouvement, Persée fait virer sa monture, qui, sans troubler le miroir de l'eau, vient s'agenouiller devant Andromède en présentant le flanc; le jeune chevalier noue ses mains en étrier et, les inclinant devant la jeune captive, dit avec un grasseyement incurablement affecté :

« Allez, hop! à Cythère!... »

Ah! il faut bien en finir; Andromède va poser son rude pied dans ce délicat étrier, elle se retourne pour dire d'un signe adieu au Monstre. — Ah! mais celui-ci vient de plonger entre eux, sous l'hippogriffe, et reparaît cabré, ses deux pattes en arrêt, montrant l'antre violacé de sa gueule qui darde une lancette de flamme! L'hippogriffe s'effare, Persée recule, pour prendre du champ, et pousse des exclamations fanfaronnes. Le Monstre l'entend, Persée se précipite, et aussitôt s'arrête :

« Ah! je ne te ferai pas le plaisir de te tuer devant elle, crie-t-il; heureusement les dieux justes ont mis plus d'une corde à mon arc. Je vais te... méduser! »

Le petit chéri des dieux décroche de sa ceinture la tête de la Gorgone.

Sciée au cou, la célèbre tête est vivante, mais vivante d'une vie stagnante et empoisonnée, toute noire d'apoplexie rentrée, ses yeux blancs et injectés restant fixes, et fixe son rictus de décapitée, rien ne remuant d'elle que sa chevelure de vipères.

Persée l'empoigne par cette chevelure dont les nœuds bleus jaspés d'or lui font de nouveaux bracelets et la présente au dragon, en criant à Andromède : « Vous, baissez les yeux! »

Mais, ô prodige! le charme n'opère pas.

Il ne veut pas opérer, le charme!

Par un effort inouï, en effet, la Gorgone a fermé ses yeux pétrificateurs.

La bonne Gorgone a reconnu notre Monstre. Elle se rappelle les temps riches et pleins de brises où elle et ses deux sœurs voisinaient avec ce Dragon, alors gardien du jardin des Hespérides, du merveilleux jardin des Hespérides, situé aux environs des Colonnes d'Hercule. Non, non, mille fois non, elle ne pétrifiera pas son vieil ami!

Persée attend toujours, le bras tendu, ne s'apercevant de rien. Le contraste est un peu trop grotesque entre le geste brave et magistral qu'il a pris ainsi et le raté de la chose; et la sauvage petite Andromède n'a pu retenir un certain sourire, un certain sourire que Persée surprend! Le héros s'étonne : qu'a donc sa bonne tête de Méduse? Et bien que son casque, au fond, le rende invisible, ce n'est pas sans crainte qu'il se hasarde à regarder la face de la Gorgone, pour s'assurer de ce qui arrive là. C'est fort simple, le charme pétrificateur n'a pas opéré parce que la Gorgone a fermé les yeux.

Furieux, Persée remet la tête en place, brandit son épée avec un ricanement vainqueur, et, serrant bien le divin bouclier de Minerve contre son cœur, il pique des deux (oh! tandis que justement là-bas la pleine lune se lève sur le miraculeux miroir atlantique!) et fond sur le Dragon, pauvre masse sans ailes. Il le cerne par des voltiges éblouissantes, il le pique à gauche, il le pique à droite, et enfin l'accule dans une anfractuosité, et là, lui enfonce si merveilleusement son épée au milieu du front, que le pauvre Dragon s'affaisse et, expirant, n'a que le temps de râler :

« Adieu, noble Andromède; je t'aimais, et avec avenir, si tu avais voulu; adieu, tu y penseras souvent. »

Le Monstre est mort. Mais Persée est trop excité, malgré l'infaillibilité de sa victoire, et il faut qu'il s'acharne sur le défunt! et le larde de balafres! et lui crève les yeux! et le massacre, jusqu'à ce que Andromède l'arrête.

« Assez, assez; vous voyez bien qu'il est mort. »

. . . .

(*Moralités légendaires;* Soc.
du *Mercure de France.*)

COMPLAINTE DES PIANOS
QU'ON ENTEND DANS LES QUARTIERS AISÉS

Menez l'âme que les Lettres ont bien nourrie,
Les pianos, les pianos, dans les quartiers aisés !
Premiers soirs, sans pardessus, chaste flânerie,
Aux complaintes des nerfs incompris ou brisés.

Ces enfants, à quoi rêvent-elles,
Dans les ennuis des ritournelles ?

« — Préaux des soirs,
Christs des dortoirs !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
Défaire et refaire ses tresses,
Broder d'éternels canevas. »

Jolie ou vague ? triste ou sage ? encore pure ?
O jours, tout m'est égal ? ou, monde, moi je veux ?
Et si vierge, du moins, de la bonne blessure,
Sachant quels gros couchants ont les plus blancs aveux ?

Mon Dieu, à quoi donc rêvent-elles ?
A des Roland, à des dentelles ?

« — Cœurs en prison,
Lentes saisons !

« Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas !
Couvents gris, chœurs de Sulamites,
Sur nos seins nus croisons nos bras. »

Fatales clés de l'être un beau jour apparues ;
Psitt ! aux hérédités en ponctuels ferments,

Dans le bal incessant de nos étranges rues;
Ah! pensionnats, théâtres, journaux, romans!

Allez, stériles ritournelles,
La vie est vraie et criminelle.

« — Rideaux tirés,
Peut-on entrer?

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
La source des frais rosiers baisse,
Vraiment! Et lui qui ne vient pas... »

Il viendra! Vous serez les pauvres cœurs en faute,
Fiancés au remords comme aux essais sans fond,
Et les suffisants cœurs cossus, n'ayant d'autre hôte
Qu'un train-train pavoisé d'estime et de chiffons.

Mourir? peut-être brodent-elles,
Pour un oncle à dot, des bretelles?

« — Jamais! Jamais!
Si tu savais!

« Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas,
Mais tu nous reviendras bien vite
Guérir mon beau mal, n'est-ce pas? »

Et c'est vrai! l'Idéal les fait divaguer toutes,
Vigne bohème, même en ces quartiers aisés,
La vie est là; le pur flacon des vives gouttes
Sera, *comme il convient,* d'eau propre baptisé.

Aussi, bientôt, se joueront-elles
De plus exactes ritournelles.

« — Seul oreiller!
Mur familier!

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
Que ne suis-je morte à la messe!
O mois, ô linges, ô repas! »

(*Poésies complètes;* Vanier édit.)

GEORGES COURTELINE

(1860)

Bibliographie. — *Les Gaietés de l'Escadron* (1886); — *le 51e Chasseurs* (1887); — *les Femmes d'amis* (1888); — *le Train de 8 h. 47* (1888); — *Madelon, Margot et Cie* (1890); — *Potiron* (1890); — *Lidoire et la Biscotte* (1892); — *Boubouroche* (1893); — *les Facéties de Jean de la Butte* (1893); — *Messieurs les ronds-de-cuir* (1893); — *Ah! jeunesse!* (1894); — *Ombres parisiennes* (1894); — *Un Client sérieux* (1897); — *la Vie de caserne* (1897); — *Lidoire et Potiron* (1898).

Théâtre : *Lidoire,* 1 acte (1891); — *les Joyeuses commères de Paris,* 5 actes (1892); — *Boubouroche,* 2 actes (1893); — *la Peur des coups,* 1 acte (1894); — *la Cinquantaine,* 1 acte (1895); — *le Droit aux étrennes,* 1 acte (1896); — *Hortense, couche-toi,* 1 acte (1897); — *Monsieur Badin,* 1 acte (1897); — *Un Client sérieux,* 1 acte (1896); — *Théodore cherche des allumettes,* 1 acte (1897); — *Gros Chagrins,* 1 acte (1897); — *la Voiture versée,* 1 acte (1897); — *les Boulingrins,* 1 acte (1898); — *le Gendarme est sans pitié,* 1 acte (1899); — *l'Affaire Champignon,* avec Pierre Weber, 1 acte (1898); — *Blancheton père et fils,* avec Pierre Weber, 1 acte (1899); — *Petin, Mouillarbourg et consorts,* 1 acte (1896); — *le Commissaire est bon enfant,* avec Jules Lévy, 1 acte (1899); — *l'Article 330,* 1 acte (1900); — *Victoires et Conquêtes,* 1 acte (1902); — *les Balances,* 1 acte (1901); — *la Paix chez soi,* 1 acte (1903); — *les Marionnettes de la vie,* recueil de pièces de théâtre (1903); — *la Conversion d'Alceste,* 1 acte en vers (1905); — *les Gaietés de l'escadron,* revue en 3 actes et 9 tableaux

(1895); — *J'en ai plein l'dos d'Margot,* avec Pierre Wolff (1910).

Georges Moinaux, dit Courteline, est né à Tours, le 25 juin 1860. Il était fils de Jules Moinaux[1], humoriste que la publication de ses *Tribunaux comiques* avait rendu célèbre.

Il fit ses études au collège de Meaux. Il y fut un élève ennuyé, morose et peu studieux.

En 1879, il entra, à titre de contrôleur, dans l'administration centrale des *Bouillons Duval.* Mais, peu enthousiaste de ce premier métier, il s'engagea au 13e chasseurs à cheval, en garnison à Bar-le-Duc. C'est au passage du cavalier Moinaux dans ce régiment que nous devons *les Gaietés de l'escadron, le Train de 8 h. 47,* et des personnages comme Lidoire, Potiron et la Guillaumette, qui depuis ont désopilé plusieurs générations de militaires et de civils. Il n'y resta que quatre mois, au bout desquels un congé de convalescence indéfiniment prolongé le rendit à la vie civile.

Il entra alors dans les bureaux du ministère des cultes, à titre de commis expéditionnaire, ce qui nous a valu *Messieurs les ronds-de-cuir.* Mais, si peu accaparant qu'il fût, le travail du ministère lui était odieux. Un collègue, auquel il abandonna la moitié de ses appointements, voulut bien se charger : 1° d'accomplir sa besogne à sa place, et 2° d'apposer chaque jour le nom de Moinaux à côté du sien sur le registre de présence.

Cette combinaison valut à Courteline une agréable tranquillité. Cet état de choses, malheureusement, ne pouvait durer toujours. En 1894, il fut mis *en disponibilité.* Il y est encore aujourd'hui.

Depuis cette époque, Courteline a collaboré à *Paris-Moderne* (1881-1883), aux *Petites Nouvelles quotidiennes* (1884 et 1885), à l'*Echo de Paris* et au *Journal.*

La Comédie Française a joué de lui un acte en vers, *la Conversion d'Alceste,* qui peut être considéré comme un sixième acte au *Misanthrope,* et mis à son répertoire *la Paix chez soi,* un petit chef-d'œuvre.

1. Jules Moinaux, voir p. 99.

Georges Courteline est un des plus grands écrivains français, encore qu'il dise de lui-même :

« Moi? mais je ne suis qu'un petit sculpteur de pommes de parapluies. »

Plusieurs des types qu'il a créés resteront classiques, entre autres celui de cet immortel *Boubouroche,* où pleure et rit toute la comédie humaine.

LE COUP DE MARTEAU

Au temps lointain où le dénommé Marc Lefort
Etait mécanicien sur la ligne du Nord,
Où le nommé Prosper-Nicolas Lacouture
Etait mécanicien sur la grande ceinture,
Où les nommés Lafesse et Gustave Pruneaux
Etaient chauffeurs sur la ligne des Moulineaux
(Champ-de-Mars-Saint-Lazare); en ce même temps, dis-je,
— Et cette vérité tient presque du prodige, —
Le nommé Jean-Paul-Pierre-Antoine-Oscar Panais
Menait l'express sur la ligne du Bourbonnais.
C'était un grand garçon à l'humeur assagie
De bonne heure, vivant d'un verre d'eau rougie
Et d'un croûton de pain rassis barbouillé d'ail;
Qui jamais n'eût emménagé sans faire un bail,
Et dont les gens disaient : « C'est une demoiselle. »
Contents de lui, ses chefs l'estimaient pour son zèle,
Prisaient fort son intelligence et trouvaient bon
Qu'il économisât sur ses frais de charbon.
Lesseps, un an, l'avait employé pour son isthme.

Par malheur, il était atteint de daltonisme,
En sorte que l'erreur de ses sens abusés
Lui montrait à rebours les tons interposés :
Il voyait le vert rouge, et le rouge émeraude,
Fatalité! Souvent, à l'heure où le soir rôde,
Vieux voleur, sur le toit embrumé des maisons,
Met un voile de rêve aux lointains horizons,

Où la nuit lentement jette ses tentacules,
Où sur la profondeur des fins du crépuscule
Les signaux allumés en feux rouges, verts, blancs,
Epouvantablement ouvrent leurs yeux troublants,
Oscar Panais sentait sa poitrine oppressée;
Le front bas sous le poids trop lourd de sa pensée,
Il blêmissait, songeant qu'il tenait en ses mains
Les clés de tant de sorts et tant de fils humains!
Cela devait finir de façon effroyable.

Un jour qu'il conduisait son train, le pauvre diable
(La neige à gros flocons tombant d'un ciel couvert)
Vit le disque fermé malgré qu'il fût tout vert.
Au lieu de ralentir, Panais, tendant l'échine,
Renversa la vapeur, fit stopper la machine.
Au même instant, le train de ballast trente-six
Arrivait et prenait le rapide en coccis.
Choc!!! Vainement Panais, la prunelle agrandie,
Sur le régulateur tient sa dextre roidie,
Fait hurler le sifflet aigu, gémir le frein,
Les wagons de ballast sont déjà sur son train!...
O splendeur de l'horrible! O monstrueuse joie
Des yeux terrifiés et ravis. Sur la voie
S'abattent lourdement les fourgons terrassés!
Le sang des morts ruisselle en l'herbe des fossés.
Cris! pleurs! sanglots! spectacle atroce et magnifique!
Les pieds en l'air, près d'un poteau télégraphique,
La machine du train trente-six a sombré;
La braise coule à flots de son sein éventré.
On entend : « Je me meurs! Au secours! » Une mère
Veut revoir son enfant aimé, sa fille chère.
On se cherche à travers les décombres, parmi
Les morts défigurés; l'ami cherche l'ami,
La sœur cherche son frère : un vieillard crie : « Auguste! »
Un gros Anglais ganté de rouge, dont le buste
Jaillit hors de la glace en miettes d'un coupé,

Hurle : « J'ai perdu mon chapeau; j'en ai soupé!
Je ferai constater le fait par ministère
D'huissier, et m'irai plaindre au consul d'Angleterre.
Je veux d'indemnité dix mille francs au moins!
Et vous, mes compagnons, vous serez les témoins! »
Puis la nuit vint, sereine, et d'astres constellée...

. . . .

La Compagnie, un mois après, fut appelée
Devant les tribunaux, comme civilement
Responsable, et se vit condamnée amplement.
Les uns eurent cent francs, les autres davantage.
Le gros Anglais eut un chapeau neuf en partage,
Et chacun s'en alla content, ayant son dû.
Touchant Panais, le jugement dit :
« Attendu
Que Panais est un simple idiot, pas autre chose;
Qu'il importe dès lors de le mettre hors de cause;
L'acquitte, le renvoie indemne et l'interdit;
Le prive de ses droits civils, ordonne et dit
Qu'il sera dès ce soir reçu dans un asile
Où, défrayé de tout, à titre d'imbécile,
Il sera mis ès mains des hommes dits de l'art.

Or, j'ai vu ce pauvre être, hier, à Ville-Evrard.
Il est fou tout à fait, et se prend pour un disque!!!
Parfois, une heure ou deux, droit comme un obélisque,
Il demeure immobile et sans un mot, tourné
Vers le mur de l'hospice, un mur illuminé
De soleil et qu'habille une frondaison verte,
Voulant dire par là que la voie est ouverte,
Puis, sur ses lourds talons évoluant soudain,
Le dos au mur, alors, et le nez au jardin :
« Je suis fermé, dit-il, que le convoi recule! »

Et je ne trouve pas cela si ridicule.

(*Les Facéties de Jean de la Butte;*
Flammarion édit.)

LE PETIT MALADE

Le médecin, le chapeau à la main. — C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade?

Madame. — C'est ici, docteur; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin tout le temps il tombe.

Le médecin. — Il tombe!

Madame. — Tout le temps; oui, docteur.

Le médecin. — Par terre?

Madame. — Par terre.

Le médecin. — C'est étrange, cela... Quel âge a-t-il?

Madame. — Quatre ans et demi.

Le médecin. — Quand le diable y serait, on tient sur ses jambes, à cet âge-là!... — Et comment ça lui a-t-il pris?

Madame. — Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfile ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes. Pouf! il tombe!

Le médecin. — Un faux pas, peut-être.

Madame. — Attendez!... Je me précipite; je le relève... Pouf! il tombe une seconde fois. Etonnée, je le relève encore... Pouf! par terre! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur, je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

Le médecin. — Voilà qui tient du merveilleux... Je puis voir le petit malade?

Madame. — Sans doute.

Elle sort, puis reparaît tenant dans ses bras le gamin.

Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empesée de confitures séchées.

LE MÉDECIN. — Il est superbe, cet enfant-là!... Mettez-le à terre, je vous prie.

La mère obéit. L'enfant tombe.

LE MÉDECIN. — Encore une fois, s'il vous plaît.

Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.

MADAME. — Encore.

Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute, petit malade qui tombe tout le temps.

LE MÉDECIN, rêveur. — C'est inouï.

Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras.

Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part?

TOTO. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Tu n'as pas mal à la tête?

TOTO. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Cette nuit, tu as bien dormi?

TOTO. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Et tu as appétit, ce matin? mangerais-tu volontiers une petite sousoupe?

TOTO. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Parfaitement.

Compétent.

C'est de la paralysie.

MADAME. — De la para!... Ah! Dieu!

Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.

LE MÉDECIN. — Hélas! oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs, vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue.

Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup :

Ah çà, mais... ah çà, mais... ah çà, mais...

Puis éclatant :

Eh ! sacrédié, madame, qu'est-ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie ?

Madame. — Mais, docteur...

Le médecin. — Je le crois, tonnerre de Dieu, bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon !

(*Coco, Coco et Toto;* Flammarion édit.)

MARCEL PRÉVOST

(1862)

Bibliographie. — *Le Scorpion* (1887); — *Chonchette* (1888); — *Mademoiselle Jaufre* (1889); — *Cousine Laura* (1890); — *la Confession d'un amant* (1891); — *l'Automne d'une femme* (1892); — *Lettres de femmes* (1892); — *Nouvelles Lettres de femmes* (1896); — *Dernières Lettres de femmes* (1897); — *les Demi-Vierges;* — *Notre Compagne* (1893); — *le Jardin secret;* — *Nimba;* — *le Mariage de Julienne;* — *le Moulin de Nazareth;* — *les Demi-Vierges,* pièce (1895); — *les Vierges fortes* (1900); — *l'Heureux Ménage* (1901); — *Lettres à Françoise* (1902); — *le Pas relevé* (1903); — *la Plus Faible,* comédie (1904); — *la Princesse d'Erminge* (1904); — *l'Accordeur aveugle* (1905); — *Monsieur et Madame Moloch* (1906); — *Femmes* (1907); — *Lettres à Françoise mariée* (1908).

M. Marcel Prévost est né le 1er mai 1862, à Paris.

Il fit ses premières études à Bordeaux, au collège Saint-Joseph de Tivoli, dirigé par les Jésuites, passa ensuite à Paris, à l'Ecole de la rue des Postes, où il prépara Polytechnique. Il entra à Polytechnique en 1882 et en sortit trois ans plus tard, élève-ingénieur des tabacs.

Sa profession d'ingénieur le retint pendant quelques années à Châteauroux, à Tonneins, à Lille. Il fut enfin nommé à Paris et publia successivement le *Scorpion,* dans le *Matin,* et *Mademoiselle Jaufre,* dans le *Figaro.*

Un article de Jules Lemaître qui commentait ce dernier ouvrage consacra le talent de M. Marcel Prévost.

Depuis lors, il est demeuré un écrivain mondain, qui

s'est consacré à l'étude de la psychologie féminine. Dans son *Histoire de la littérature française,* M. Gustave Lanson le définit ainsi : « M. Marcel Prévost, peintre subtil de cas compliqués et de mœurs singulières, amateur de sujets où l'analyse psychologique confine à l'observation pathologique, invinciblement attiré par le mystère des âmes féminines. »

M. Marcel Prévost est membre de l'Académie française.

UN ROMAN PASSIONNEL

C'est au château des Roches, en Touraine, vers la fin des vacances. Voici, dans sa chambre, Mlle Julie de Lescourtois, la fille unique des châtelains : seize ans, souple et mince, grands yeux innocents. Elle a fait sa toilette pour la nuit, et elle n'est point ennuyeuse à voir, ainsi coiffée en fillette, sa grosse natte blonde, bien serrée, tombant sur le fourreau de crépon mauve qui trahit tout ce qu'il devrait cacher. Car Mlle Julie de Lescourtois, au lieu de se glisser sagement dans le petit lit Louis XVI, laqué blanc à filets bleus, dont les chastes toiles bâillent en triangle, a passé une robe de chambre par-dessus sa chemise de nuit. Elle s'approche de la porte qui communique avec la pièce voisine, l'entr'ouvre, dit :

« Tu viens, Jeanne ?

— Oui, chérie... »

Et, l'instant d'après, il y a un autre peignoir mauve, du même âge et du même crépon, dans la chambre de Julie. Il recouvre les délicates formes de Mlle Jeanne Aimery, petite blonde grasse, la camarade de Julie au pensionnat de l'avenue Hoche et son amie inséparable, même pendant les vacances.

Avec des façons de mystère et un immuable

sérieux, toutes les deux gagnent la table à écrire, au milieu de la chambre. Mlle de Lescourtois ouvre un gros cahier manuscrit, dont le cartonnage est recouvert de papier blanc. Sur la première page, on lit ces mots :

DÉSABUSÉE!

GRAND ROMAN PASSIONNEL

PAR

Enguerrand de CASTELJALOUX

Mlle de Lescourtois feuillette un instant le manuscrit. Son amie Jeanne la contemple avec admiration. Seule, cette fidèle amie sait le grand secret : Enguerrand de Casteljaloux a des cheveux blonds nattés sur le dos, une gorge naissante et un peignoir mauve; l'auteur de *Désabusée!* n'est autre que Julie elle-même, et ce grand roman passionnel, arrivé déjà à la page 103, est le fruit mystérieux des vacances. Julie, sous prétexte de lettres à écrire ou de devoirs à relire, s'enferme chaque après-midi quelques quarts d'heure en tête-à-tête avec le précieux cahier, et, le soir, quand tout le monde est couché au château et que toutes les portes sont closes, elle lit à son amie Jeanne Aimery les pages composées dans la journée.

Jeanne demande :

« Tu as fait la grande scène?

— Oui, répond Julie.

— Jusqu'au moment où...?

— Oui... Ecoute. »

Les deux amies s'assoient.

JULIE tousse légèrementet lit. — « Le capitaine Maxime ne s'était pas trompé. L'impression qu'il avait produit sur Marguerite... »

JEANNE, interrompant. — Produite.

JULIE. — Quoi? produite?... (Comprenant.) Ah! tu as raison. (Elle corrige.) « ... qu'il avait produite sur Marguerite de Viran était terrible. Il avait suffi qu'elle l'aperçoive une fois... »

JEANNE, interrompant. — Çût... aperçût!

JULIE, agacée. — Ah! tu sais, ne m'interromps pas comme ça tout le temps, ou bien je ne lis plus. C'est énervant, à la fin, cette pose pour la grammaire...

JEANNE, timidement. — Mais... tu ne peux pourtant pas laisser des fautes.

JULIE. — Des fautes... Ce n'est pas des fautes, ça, d'abord. On les corrige à l'imprimerie. Et puis, il y en a dans tous les livres... il y en a dans... (Elle cherche.) Boileau... dans Mlle Zénaïde Fleuriot, partout...

JEANNE. — C'est vrai, après tout. Continue.

JULIE, lisant. — « ... Qu'elle l'aperçoive une fois pour l'aimer. Elle regagna le manoir de sa mère dans un état impossible à décrire. « Comme il est « beau, pensait-elle. Comme l'uniforme dessine bien « sa taille! Comme il a de jolies mains! Comme il « possède de superbes moustaches fièrement re- « troussées! La bravoure se lit en traits de feu sur « son visage patibulaire... »

JEANNE. — Qu'est-ce que ça veut dire, « patibulaire »?

JULIE. — Comment? tu ne sais pas? Ça se dit des gens qui ont l'air terrible, des brigands...

JEANNE, convaincue. — Ah!

JULIE, lisant. — « Agitée par ces pensées, elle se jeta aux pieds de son crucifix et lui demanda d'épouser le capitaine, sinon, elle se sentait capable des plus grandes folies, comme de se laisser enlever... » (A Jeanne.) C'est bien, dis?

JEANNE. — C'est effrayant. C'est un roman qu'on ne pourra pas laisser dans toutes les mains.

JULIE, fièrement. — Oh! non, par exemple. (Elle lit.) « La nuit était venue, elle couvrait de ses sombres voiles toute la vallée du Loiret. Aucune étoile ne brillait au firmament. La neige avait répandu son froid linceul sur l'horizon. Marguerite sortit de sa chambre. Le vent faisait rage dans les corridors du manoir... »

JEANNE, un peu pâle. — J'ai peur, moi, Julie. Pourquoi écris-tu des choses comme cela?...

(Elle rapproche sa chaise de celle de Julie.)

JULIE, continuant. — « ... Faisait rage dans les corridors du manoir. Pourquoi Marguerite se sentait-elle forcée de sortir de sa chambre et d'aller se promener sur la terrasse par cette brise glaciale? Une force mystérieuse l'y attirait... Que faisait, cependant, le capitaine Maxime?... »

JEANNE, la voix altérée par l'émotion. — Il est là!

JULIE. — Où, là?...

JEANNE. — Dans le parc du manoir?... J'en suis sûre. Va vite. Dieu! que c'est beau!...

JULIE, lisant. — « Le capitaine, lui aussi, avait été poussé par une force mystérieuse vers la jeune fille, sur laquelle il avait produit... (Elle hésite, puis se décide.) produite une telle impression. Vers onze heures de la nuit, il fit seller son cheval Artaban, et partit à fond de train vers le château. Il trouva la porte du parc fermée. »

(Julie s'arrête pour jouir de l'effet.)

JEANNE. — Comment va-t-il faire?

JULIE, reprenant sa lecture. — « Maxime descendit de cheval et frappa, de la crosse de son revolver d'ordonnance, à la porte de la maison du garde. Celui-ci vint ouvrir, effrayé. — « Ecoute, dit le capitaine, « si tu dis un mot, je te brûle la cervelle avec ce

« revolver. Si tu me laisses passer, voilà cent mille « francs en billets de banque. »

Jeanne. — Tu devrais mettre : trois cent mille.

Julie. — Pourquoi?

Jeanne. — Cent mille... ça ne fait que trois mille francs de rente... Et il va perdre sa place, le garde.

Julie, corrigeant. — « Voilà trois cent mille francs « en billets de banque. » Le garde accepta, et le capitaine remonta à cheval et entra dans le parc. La lumière qui brillait aux fenêtres de Marguerite le guidait... » (A Jeanne.) Maintenant, je te préviens, ça va devenir raide. Ecoute bien. C'est tout à fait mon genre, cette scène-là : du George Sand plus naturaliste.

Jeanne. — Va toujours.

Julie, lisant. — « Soudain, Marguerite, penchée à la balustrade de la terrasse qui surplombait le Loiret, entendit le bruit du cheval qui nageait dans le fleuve... »

Jeanne. — Tu sais, le Loiret n'est pas un fleuve. Mais ça ne fait rien, continue.

Julie, lisant. — « Elle !... » s'écria Maxime. Elle l'avait reconnu et deviné à travers les ombres de la nuit. L'instant d'après il était dans ses bras... »

Jeanne, timidement. — Et le cheval?

Julie. — Attends! (Elle continue.) « Le capitaine avait fait ranger son cheval le long de la terrasse qui donnait sur la vallée du Loiret... Dressé sur ses étriers, il atteignait juste la balustrade et pouvait échanger avec Marguerite des caresses passionnées. (Jeanne écoute, haletante. Julie poursuit.) Elle l'entourait de ses bras frais et blonds, elle le couvrait de ses longs cheveux; ses grands yeux bleus lui jetaient une langueur brûlante, et cette ardeur qui sait triompher de tous les efforts de la volonté, de toutes

les délicatesses de la pensée. Le capitaine trempa ses lèvres dans la même coupe... »

JEANNE, inquiète. — C'est de toi, ça?

JULIE, embarrassée. — Mais oui... Pourquoi?

JEANNE. — C'est que... je ne sais pas... il me semble que j'ai lu quelque chose comme ça... Ah! j'y suis... Dans le livre rouge que tu avais chipé, les vacances passées, à la bibliothèque, chez nous...

JULIE. — Eh bien! je vais te le dire. Il y a un peu d'une phrase que j'avais copiée dans ce livre-là... dans *Indiana,* au moment où Raymond embrasse la négresse. Seulement, j'ai changé. Il y a « ses bras frais et bruns » et « ses grands yeux noirs »... Et puis, les circonstances ne sont pas pareilles. Dans *Indiana,* ils sont tous les deux dans la chambre de Mme Delmare. Dans mon roman, il y en a un à cheval et l'autre sur une terrasse. C'est une situation nouvelle.

JEANNE, convaincue. — C'est vrai... Est-ce que la scène est finie?

JULIE. — Bien sûr que non! C'est la fin qui est le mieux.

JEANNE. — Lis vite la fin.

JULIE, lisant. — « Le vent continuait de souffler avec rage dans les arbres du parc et de faire frissonner le Loiret qui coulait au pied de la terrasse. Soudain, deux coups sonnèrent au clocher voisin.

« Deux heures, s'écria Marguerite. Il faut que je « regagne ma chambrette. — Adieu, ma bien-aimée, « répliqua le capitaine. Jamais je n'oublierai les « heures délicieuses que je viens de passer auprès « de vous. Adieu, ou plutôt, au revoir. » Et, se haussant une dernière fois sur ses étriers, il lui donna un baiser passionné sur la bouche...

JEANNE, scandalisée. — Oh!...

JULIE, souriant. — C'est raide, n'est-ce pas?

JEANNE. — Est-ce qu'ils vont se marier, au moins?

JULIE. — Non. Elle voudrait, elle, mais c'est le capitaine qui ne voudra pas. Il devient amoureux d'une Américaine.

JEANNE, pensive. — Comme c'est beau d'être homme!

. . . .

(Un temps de réflexion. Julie ferme le cahier qui contient le manuscrit et le met sous clef dans un tiroir. Jeanne retourne lentement vers sa chambre.)

JULIE. — Tu vas te coucher?

JEANNE. — Oui. Tu sais que tu as beaucoup de talent.

JULIE. — Vrai, tu crois? Est-ce que c'est aussi bien que George Sand?

JEANNE. Elle réfléchit un instant pour formuler un jugement équitable. — Moi, je trouve ça plus inconvenant, mais, dans l'ensemble, c'est mieux fait.

JULIE, passionnéme . — Je voudrais tant être imprimée... être publiée dans un journal... Tu n'aurais pas envie de ça, toi?

JEANNE. — Non. Moi, je voudrais être aimée par un homme comme le capitaine.

(Les deux jeunes filles rêvent quelques instants.)

JULIE. — Adieu. Je vais me mettre au lit.

JEANNE. — Moi, je vais faire ma prière.

JULIE. — Moi, elle est faite.

(Elles s'embrassent. Jeanne referme la porte derrière soi. Julie se couche.)

(*Dernières Lettres de femmes;*
Lemerre édit.)

ABEL HERMANT

(1862)

Bibliographie. — Romans : *Monsieur Rabosson* (*l'Education universitaire*, 1884); — *le Disciple aimé*; — *le Cavalier Miserey* (1887); — *Nathalie Madoré*; — *la Surintendante*; — *Amour de tête*; — *Serge*; — *Ermeline*; — *le Frisson de Paris*; — *les Transatlantiques* (roman dialogué); — *Cœurs à part, Cœurs privilégiés* (nouvelles); — *Scènes de la vie des cours et des ambassades* : 1° *la Carrière*, 2° *le Sceptre*, 3° *le Char de l'Etat* (romans dialogués); — Mémoires pour servir à l'histoire de la société : *les Confidences d'une aïeule*; — *Souvenirs du vicomte de Courpière par un témoin*; — *Monsieur de Courpière marié*; — *Confession d'un enfant d'hier*; — *Confession d'un homme d'aujourd'hui*; — *les Grands Bourgeois* (1906); — *la Discorde* (1907); — *Histoire d'un cadet* (1908).

Théâtre : *la Meute*, 4 actes (Renaissance, 1896); — *la Carrière* (Gymnase); — *les Transatlantiques* (Gymnase); — *le Faubourg* (Vaudeville); — *l'Empreinte* (Antoine); — *Sylvie ou la Curieuse d'amour* (Vaudeville, 1900); — *l'Esbrouffe* (Vaudeville); — *la Belle Madame Héber* (Vaudeville); — *Chaîne anglaise*, en collaboration avec Camille Oudinot (Vaudeville); — *les Jacobins* (Vaudeville, 1907); — *Monsieur de Courpière* (1907).

M. Abel Hermant est né à Paris, le 3 février 1862, de parents, grands-parents et arrière-grands-parents parisiens, des deux côtés.

Il fit ses études au lycée Bonaparte, devenu depuis le lycée Condorcet, et entra en 1880 à l'Ecole normale, dont,

dit-il, il se dépêcha de sortir. Il donna en effet sa démission à la fin de la première saison.

Il fit son service militaire au 12e chasseurs, à Rouen.

Ce Parisien de Paris est peut-être le plus fin, le plus subtil, mais aussi le plus impitoyable des humoristes contemporains, on pourrait dire le plus *rosse,* la *rosserie* s'étant élevée, avec les chansonniers de ce commencement de siècle, à la hauteur d'un genre.

Sans pitié pour les travers et les ridicules de ses contemporains, M. Abel Hermant fustige de traits cruellement acérés le monde plus ou moins cosmopolite de la haute société moderne, diplomates, grands ducs, grands bourgeois, altesses en promenade à travers l'Europe, ou milliardaires venus de l'autre côté de l'Atlantique.

Ses portraits sont des pointes sèches peut-être un peu trop sèches. Mais on ne saurait trop louanger les rares dons d'observation, l'incomparable ironie, l'irrésistible sens du comique, toutes qualités essentiellement françaises, qui caractérisent le talent de ce grand écrivain.

M. Abel Hermant est le critique dramatique du *Journal.*

L'AUTRE BATEAU

(La porte s'ouvre. La famille Shaw apparaît, en groupe photographique.)

On entend des petits cris. Jerry, jubilant, jovial, donne de fortes bourrades à Diana.

JERRY. — Cheer up!... Hallô, Diana!...

Les Américains sont très expansifs aux heures de séparations et de retours.

Et puis après, c'est fini.

Voilà. C'est fini.

JERRY, correct. (En habit, d'ailleurs.) — Diana, introduisez-nous.

DIANA. — Oui. (A la marquise.) Madame, j'ai le plaisir de vous présenter mes parents, qui viennent,

comme je vous l'annonçais tout à l'heure, passer quelque temps à Paris.

La marquise, aimable. — Longtemps, j'espère?

Jerry. — Oui, un temps illimité.

Tiercé, à part. — Ça va bien.

Le comte. — Oui-dà, monsieur, est-ce que... (Il s'interrompt, il se souvient que les peuples de race anglo-saxonne sont tout à fait stricts sur le chapitre des présentations.) Ma sœur, voulez-vous me faire la grâce de me présenter à monsieur?

La marquise. — Le comte de la Chapelle-Anthenaise, mon beau-frère.

Jerry. — Je suis très content. (La main.)

Le comte, reprenant sa place. — Oui-dà, monsieur, pouvez-vous quitter ainsi vos affaires, que l'on dit considérables?

Jerry. — Oui, elles sont considérables. Je peux les quitter. Elles vont mieux toutes seules. C'est si parfaitement organisé! Réellement, elles vont bien mieux toutes seules.

La marquise, à Mrs. Shaw. — Vous devez être fatiguée du voyage?

Mrs. Shaw. — Terriblement. Tout est si inconfortable ici!

La marquise. — Et... ces demoiselles...

Elle les cherche des yeux; mais Clélia — bandeaux Montmartre, toujours — est occupée à inventorier les meubles. Biddy est avec son petit frère dans un coin, où ils font un charivari qui effare François et Blanche. Bruyante hilarité, puis un objet, qui échappe des mains du colonel, décrit une trajectoire et vient s'abattre sur les genoux de Mrs. Shaw.

François, scandalisé. — Oh!

Mrs. Shaw. — Qu'est-ce?

Biddy, riant. — Maman, c'est notre bouchon. Bertie a voulu me montrer le tour pour l'escamoter, et il est si maladroit! Il l'a jeté en l'air.

Mrs. Shaw.—Oh ! je vais vous montrer le tour, moi.

La marquise. — Vous avez de bien charmants enfants.

Jerry. — N'avons-nous pas ? Ils sont très vivants. Ils font beaucoup de train... Biddy !... (Biddy s'approche, la marquise l'embrasse.) Colonel !... (Bertie avance à l'ordre. La marquise lui donne sa main à baiser. Il la secoue.)

La marquise. — Aïe !

Jerry. — Je veux aussi vous introduire mon fils aîné... Mark !... (La marquise se méfie. Mais Mark est très informé, il baise la main.)

La marquise. — Il est charmant.

Jerry. — Il est né, lui. Il ne fait rien. Il s'intéresse beaucoup aux chevaux. Nous avons eu l'an dernier, à San-Francisco, une grande exhibition de chevaux... *horse show*... la plus grande dans le monde...

Le comte. — Oui-dà, monsieur ? Moi-même je m'occupe d'élevage, bien que sur une échelle plus modeste...

Jerry. — Je demande votre pardon, où est mon gendre ?

Tiercé. — Mais par ici, monsieur. Je suis enchanté de vous voir. Aussi enchanté que surpris. Vous tombez du ciel sans crier gare. Ah ! si j'étais destiné à mourir d'une embolie... Peut-on savoir quel est le but de ce voyage inopiné ?

Jerry. — Oui. Mais cela sera l'objet d'une autre conversation. Nous avons le temps devant nous. Aujourd'hui, je veux me consacrer entièrement aux joies de famille.

Diana, à Mrs. Shaw. — Comment avez-vous pu mettre si longtemps pour venir de Cherbourg à Paris, chère maman ?

Mrs. Shaw, prise du fou rire. — Ah ! ah ! pourquoi si longtemps !... Jerry Shaw !...

Jerry, jovial. — Dorrit!

Cette hilarité gagne Bertie, Biddy et même Clelia, Mark, Stupeur.

Biddy, à François. — Est-ce que vous avez partout de ces petits chemins de fer? (Elle lui prend la main.)

François, troublé. — Quels petits chemins de fer? (Il essaye de se dégager.)

Biddy. — Des petits chemins de fer comme celui de Cherbourg à Paris?... Laissez-moi m'asseoir tout près de vous, sans quoi je serais obligée de crier.

François. — Je vous en prie... (Elle s'assoit, autant dire, sur ses genoux.) Tous nos chemins de fer... (Il s'écarte) sont pareils.

Biddy, se roulant. — Oh! maman! papa!... (Elle saisit la boucle du ceinturon de François.) Qu'est cela?

François. — Laissez...

Biddy, à ses parents. — Il dit tous les chemins de fer en France sont pareils! (Eclats de rire.)

François. — C'est le chiffre de mon collège.

Biddy. — Est-ce qu'il y a des filles?

François. — Au collège!... (Il rougit. Biddy pousse le cri de ralliement de l'école pour les deux sexes dirigée par le Dr Pullet.)

La marquise, essayant de dominer ces bruits divers. — Qu'avez-vous vu de si étrange dans notre chemin de fer de Cherbourg?

Jerry, d'une voix aiguë. — Il est tout petit!

Mrs. Shaw. — Nous ne voulions jamais croire que c'était le vrai chemin de fer.

Mark. — C'est un pur jouet.

Jerry, même voix. — Les tout petits wagons!

Mrs. Shaw. — Et le *wagon-dînant!* J'ai voulu lever une glace : il faut lever avec sa main même, il n'y a pas de mécanique!

Jerry, solennel, comme s'il affirmait la doctrine de Munroë. — En Amérique, nous avons des mécaniques pour toutes choses.

Mrs. Shaw, avec une certaine sévérité. — J'ai observé que vous manquez d'ascenseur ici.

La marquise. — Cela n'a que peu d'inconvénients pour moi, puisque je demeure au rez-de-chaussée.

Jerry. — Je fus étonné de voir aussi que la maison n'est pas sur la ligne des autres maisons. Elle est reculée.

La marquise. — Je la trouve bien où elle est.

Jerry. — Non!

La marquise. — C'est une très vieille maison. Vous ne voudriez pas qu'on me la démolît? J'espère bien qu'on me laissera y mourir tranquille.

Jerry. — Oui. Mais en Amérique, nous ne supporterions pas une maison qui serait ainsi mal placée. Ce n'est pas un motif pour démolir. Seulement, on déplace. On scie le pied, on glisse dessous de grands rouleaux, et on fait avancer la maison à sa place convenable. Voilà.

La marquise. — Scier ma maison par le pied, et la rouler en avant!... (Elle n'a pas la force de supporter cette image.)

François, bas, à Blanche. — Maman va encore avoir sa migraine.

Blanche. — Pour sûr!

Le comte, reprenant de plus haut (voilà quelques instants qu'il est blessé dans son patriotisme). — Oui-dà, monsieur, nos petits chemins de fer ont excité votre *humour?* Je croyais pourtant que nous avions fait un grand pas, depuis notre première ligne entre Paris et Saint-Germain, à l'inauguration de laquelle mon père se souvenait d'avoir assisté : car, dans ma famille, l'on ne fut jamais hostile au progrès, — je veux dire : à certains progrès.

LA MARQUISE. — Adhémar, laissons ces questions techniques. Moi, d'abord, rien que l'idée de scier et de rouler ma maison... A quel hôtel êtes-vous descendus ?

MRS. SHAW. — Ah ! ah ! (Nouvelle explosion. Stupeur.)

JERRY. — Hallô ! Dorrit !

LE COMTE, à Tiercé. — Ces peuples neufs ont des ressources de gaieté que je ne soupçonnais point.

TIERCÉ. — Fichtre !

LA MARQUISE. — Est-ce que nos hôtels sont aussi plaisants que nos chemins de fer ?

JERRY. — Dorrit !

MRS. SHAW. — Jerry Shaw ! (Quelques hoquets.)

JERRY, calmé. — Nous avons parcouru tout Paris depuis ce matin. Je croyais que nous ne trouverions pas un hôtel.

LE COMTE. — Que ne m'aviez-vous écrit, monsieur ?... Il est vrai que vous ignoriez jusqu'à mon nom... Mais je me serais fait un plaisir de vous indiquer l'hôtel où je descends lorsque je viens passer quelques jours à Paris, car je réside plus habituellement dans mes terres de Vendée. C'est un hôtel parfaitement recommandable, l'*hôtel des Saints-Hommes*.

JERRY. — Je vous remercie. Y a-t-il un bain ?

LE COMTE. — Vous voulez rire, monsieur !

JERRY. — Bon ! Je vais vous raconter. J'avais télégraphié pour retenir, à l'hôtel Dublin, place Vendôme, l'appartement que retient toujours le prince de Galles. Mark avait dit que c'est assurément le plus royal des appartements d'hôtel dans Paris.

MARK. — Oui.

JERRY. — Alors, nous arrivons. Pendant qu'on monte les bagages, je dis : Laissez-moi visiter les appartements. Je visite les appartements. Ce n'est

pas luxueux. Mais c'est d'aspect ancien. Mark trouvait que c'était bien français de caractère.

MARK. — Oui.

JERRY. — Clelia disait il y a même des objets de prix.

CLELIA. — Oui.

JERRY. — Alors je dis : C'est bien. Où est le bain? Et on me dit : Il n'y a pas de bain. Puis nous allons en face, de l'autre côté de la place Vendôme, où est un autre hôtel, l'hôtel du Rhône. Mark disait que c'était aussi royal, parce que le roi de Grèce a demeuré là.

MARK. — Oui.

JERRY. — J'admets, bien que le roi de Grèce ne me paraisse pas aussi considérable que le prince de Galles. Je retiens son appartement, qui était libre, justement. Je dis : Laissez-moi visiter. C'était le même genre que l'hôtel Dublin. Alors, je suis satisfait, et je dis : C'est bien. Où est le bain? Et on me dit : Il n'y a pas de bain. *All right!* Je n'habiterai pas. Je fais recharger les bagages...

CLELIA, révélant tout d'un coup ses goûts littéraires. — On dirait une scie de café-concert.

TIERCÉ. — C'est extrêmement drôle, mais abrégez.

JERRY. — J'abrège. Alors, nous sommes allés au Continental, et nous occupons l'appartement du roi de Macédoine, qui est parti ce matin justement.

TIERCÉ, vivement. — Le roi de Macédoine est... (A part.) Bien.

LE COMTE. — Oui-dà, monsieur...

LA MARQUISE. — Pardon, Adhémar, voici mon heure... (A Mrs. Shaw.) — Vous m'excuserez, chère madame, si je prie... *notre* fille de me remplacer auprès de vous. Je me couche comme les poules. (Biddy et Bertie éclatent de nouveau.) Vos enfants sont

charmants... et si naturels!... Voulez-vous me les amener demain à dîner?

Mrs. Shaw. — Oui. Je vous remercie.

Tiercé, au comte. — Mâtiche! ma mère est cordiale. Tout le clan! Elle aurait pu les inviter par petits paquets.

Bonsoirs violents. Effusions. Familiarités.

. . . .

(*Les Transatlantiques;* Lemerre édit.)

WHISKY AND SODA

A l'Hôtel Continental.

Trois voitures entrent à la file, par la rue de Castiglione.

Le coupé de Diana, où ont pris place Jeremy Shaw et Mrs. Shaw.

Deux fiacres. Dans l'un : Diana, le comte de la Chapelle-Anthenaise, son oncle, et Louis de la Chapelle-Anthenaise, en lapin. — Dans l'autre, tout le reste de la famille Shaw, à savoir : Mark, Clelia, Biddy et le boy-colonel Bertie.

Quarante sous au chasseur qui ouvre la porte vitrée. Station, en groupe, à l'entrée de la galerie.

Jerry, passant tout son monde en revue. — Tous sont là? Bon!... Cheer up!... Diana, ne faites pas cette figure.

Diana, mélancolique. — Non, p'paw.

Le comte, à Clelia. — Excusez-moi, mademoiselle, je n'entends point l'anglais : que signifie cette interjection dont monsieur votre père use si volontiers? *Ché... Tché...*

Clelia. — Cheer up?

Le comte, reproduisant. — Cheer up.

Clelia. — C'est un encouragement à s'égayer.

Le comte. — Bah? (A Louis.) Cheer up! Cheer up!

Louis, piteux. — Oui, mon père.

Le comte. — Hallô, Louis! (Il lui donne une violente bourrade.)

Louis, se massant. — Oh!

Jerry. — Nous allons chercher une bonne place pour bien boire. Cherchons. Sans hâte. Il y a le temps.

Tout le tour de la galerie, avec des haltes devant tous les appareils automatiques, pour se peser, pour s'électriser, pour se parfumer, pour consulter l'avenir, moyennant deux sous.

La galerie est presque vide. Tous les habitants de l'hôtel sont au théâtre ou dans les divers lieux de plaisir.

Biddy, indiquant une table non loin d'eux. — *I say, p'paw, I think we shall be very well...*

Jerry, sévère. — Que dites, Biddy? Parlez-vous anglais?

Biddy. — Oui, p'paw, quand nous sommes entre nous.

Jerry. — Je dis que vous êtes un homme libre, Biddy, et vous pouvez faire ainsi, si vous l'aimez. Mais vous savez, nous avons décidé nous parlons toujours français même entre nous, dès que nous posons le pied de ce côté-ci de l'eau.

Le comte. — Bah! Même entre vous? Même dans l'intimité du *home?*

Jerry. — Il est comique... Oui, nous faisons ainsi tous pour accoutumer notre bouche et nos oreilles.

Biddy, désignant de nouveau la table. — Je dis, p'paw, je pense nous serons très bien ici.

Jerry. — Je dis en français, vieille chère petite chose, je pense ainsi, vous savez.

Les garçons accourent. Cannes, chapeaux, fourrures.

Un garçon. — Dois-je laisser votre vestiaire ici? Dois-je le faire transporter dans les chambres de ces dames et de ces messieurs?

Jerry. — Vous laisserez ici les choses du comte,

du vicomte, de la marquise et de son frère qui doit reconduire la marquise. Vous porterez le reste dans mes appartements, les appartements du roi de Macédoine.

Le garçon, obséquieux. — Ah! parfaitement, Sire.

Jerry, riant. — Oh! Oh!... Dorrit.

Mrs. Shaw. — Jerry Shaw!

Jerry, loyal. — Ce n'est réellement pas moi, le roi. J'ai succédé.

Le comte. — Mais vous êtes un roi de l'or.

Jerry. — Ah! ah! il n'est pas mauvais. Vous n'êtes pas bête.

Louis, serrant son parapluie contre son cœur, et se défendant de retirer son chapeau avec autant d'énergie que si on l'invitait à se mettre tout nu. — Non, non... Non!... Je les garde.

Jerry. — Maintenant, envoyez-nous tous les garçons. Nous allons commander. (Les garçons forment le cercle.) Il faut réfléchir. Il y a le temps. Nous avons la nuit devant nous.

Louis. — La nuit!

Le comte. — Parbleu! monsieur, je m'étais laissé dire que vos compatriotes sont des gens de décision rapide...

Jerry. — Pas quand il s'agit de boire. Ils veulent tout peser... Je donnerai mon avis. Je pense nous devons d'abord commander, pour ouvrir la soif, le champagne. (La carte des vins. — Au comte.) — Le souhaitez-vous sec, demi-sec, ou doux?

Le comte. — Euh!...

Louis, timidement. — Un peu sucré.

Jerry. — Bien. (Au garçon.) Vous donnerez seulement un quart de madame Clicquot pour le jeune homme, et deux bouteilles... non... pas deux bouteilles... une plus grande...

Le garçon. — Un magnum?

Jerry. — J'aurais de la préférence pour un Jéroboam.

Le garçon, notant. — Jéroboam...

Jerry. — Vous n'avez pas en cave de Nabuchodonosor?

Le garçon. — Non, monsieur.

Jerry. — Je regrette. J'aurais préféré. En Amérique, nous prenons plus volontiers le champagne dans le magnum que dans la bouteille, dans le Jéroboam que dans le magnum, et dans le Nabuchodonosor que dans le Jéroboam. (On apporte le quart de Clicquot pour Louis. Hilarité.) Voilà le petit champagne pour le petit monsieur, comme les petits chemins de fer et les petits hôtels où il n'y a pas de bain.

Le comte. — Ah! ah!... Hallô, Louis!... Parbleu, monsieur, je suis décidé : je boirai du vin de Champagne fort sec.

Jerry. — Vous êtes un homme, vous... Garçon, vous apporterez alors le Jéroboam de Montebello 84, le goût anglais, et quand nous aurons vidé le Jéroboam, nous ferons d'autres boissons courtes ou longues, mais mélangées.

Attente. Silence. Pas de propos oiseux. — Le Jéroboam. — Boum!

Louis. — Oh!

Jerry, à Bertie. — Colonel, c'est le bruit du canon. (Au comte.) — Il est timide, mais pas pour boire... Diana, ne faites pas cette figure.

Diana. — Papa, je vous assure que je serais beaucoup plus en train si vous m'expliquiez tout de suite votre dépêche, le motif de votre voyage, cette enquête... Vous pouvez parler, nous sommes en famille.

Jerry. — Vous me paraissez folle, Diana. Vous croyez que je vais parler des affaires à cette heure-ci et quand le Jéroboam est sur la table?

BIDDY. — Oh! le magnifique bouchon! Maman, vous ne nous avez toujours pas bien montré le tour pour l'escamoter.

MRS. SHAW. — Oui, je vais vous montrer. (Tout le monde s'en mêle. Intermède.)

JERRY, après avoir bu. — Il n'est pas mauvais. (Il reboit. On boit. Un grand temps.) Je trouve qu'il manque quelque chose.

LE COMTE. — Bah! Quoi?

JERRY. — Je veux avoir des Bohémiennes pour chanter. Est-ce qu'on ne peut pas?

MARK, toujours informé. — Non, p'paw, vous faites une erreur : les Bohémiennes, ce n'est pas à Paris, c'est à Saint-Pétersbourg.

JERRY. — Donc, c'est de ce côté-ci de l'eau. Ce n'est pas loin.

DIANA. — Un autre jour, vous irez dîner dans un restaurant où il y a les Tziganes.

JERRY. — Les Tziganes, oui... Pourquoi un autre jour, Diana? Je veux tout de suite... Garçon?

LE GARÇON. — Monsieur?

JERRY. — Je veux un orchestre de Tziganes, pour nous.

LE GARÇON. — Un...

JERRY. — Oui, vous allez téléphoner.

LE GARÇON. — Mais...

JERRY. — Ce n'est pas impossible, puisque je paye ce qu'il faut.

LE GARÇON. — Ce n'est pas impossible assurément, mais je serai obligé d'installer ces dames et ces messieurs ailleurs, parce que...

JERRY. — Oui, téléphonez, je vous dis. Nous allons déménager cependant. (A un autre garçon.) Où y a-t-il une bonne place?

LE GARÇON. — Le restaurant est libre, mais... tout est éteint.

Jerry. — Oui, vous rallumerez... Ne prenez pas le Jéroboam, ce n'est pas la peine, je n'ai pas laissé une goutte. (Emigration. Installation dans la grande salle du restaurant.) Réfléchissons maintenant quelles différentes choses nous allons boire.

Le comte. — Ah! ah!

Jerry. — Hallô, comte!... Je veux fabriquer les boissons moi-même... Garçon, donnez un magnum et tous les petits ustensiles qui sont sur le comptoir du bar américain. Car vous avez ici un bar américain, je pense?

Le garçon. — Oui, monsieur, mais on vient juste de le fermer.

Jerry. — Alors il faut rouvrir... Si on vient de fermer, ce n'est pas un bar américain, c'est un bar anglais, parce que les bars anglais ferment à une certaine heure, mais les bars américains restent ouverts toute la nuit.

Clelia. — *English people are so tame!*

Jerry. — Clelia, parlez français, pour accoutumer votre bouche et vos oreilles.

Clelia, en français. — Les Anglais sont si apprivoisés!

Mrs. Shaw. — Je souhaite pour un *lemon squash.*

Jerry. — Réellement?

Mrs. Shaw. — Oui, à condition qu'il y ait une mécanique pour presser le citron et des pailles pour aspirer.

Jerry, au comte. — Elle ne veut user directement ni de ses mains ni de sa bouche. Elle est accoutumée à un grand confortable et à un grand luxe... Dorrit, vous aurez votre *lemon squash.* Mais je veux d'abord servir le jeune homme. (Il désigne Louis.)

Louis. — Merci, non.

Jerry. — Si. Je veux faire pour vous une boisson appropriée, un *maiden's blush.* (On rit.)

Le comte, à Clelia. — Excusez-moi, mademoiselle, je n'entends point l'anglais : que signifie mai... mai... enfin ce mot?

Clelia. — Rougeur de jeune fille.

Le comte, riant. — Ah! ah! Vous entendez, Louis? Cheer up!

Bertie. — Moi, p'paw, je veux un whisky et un soda pour me dégager : je suis plein.

Biddy. — Moi aussi, p'paw.

Louis. — Oh!

Jerry. — Réellement, colonel, vous êtes plein, et vous, Biddy, vous êtes pleine? Ils sont de braves enfants... Et vous, Clelia? Mark?

Clelia. — Un bock.

Mark. — Une huître de prairie.

Le comte, surpris. — Qu'est cela?

Jerry. — Ce sont deux choses différentes. D'abord c'est une boisson, faite principalement d'un jaune d'œuf qu'il faut avaler comme une huître sans mettre la dent. Mais, en Californie, nous avons la même appellation pour autre chose. Nous possédons, dans les ranchos, d'immenses troupeaux de taureaux, qui vivent à l'état sauvage, et aussi à l'état de taureaux...

Mrs. Shaw. — Jerry, ne pensez-vous pas que c'est impropre à dire devant nous?

Jerry. — Vous avez raison. Je finirai entre hommes quand vous serez couchée.

Louis. — Nous-mêmes, nous ne tarderons pas...

Mais on apporte toute la batterie de cuisine.

Jerry. — Je ferai d'abord le *maiden's blush.* (Il opère. Curiosité. Silence. Louis fait des façons.)

Le comte, en colère. — Hallô, Louis! Buvez cela, monsieur. Ne seriez-vous pas Vendéen? Nos pères ont vidé des bouteilles derrière les haies. Aussi

bien la médecine recommande qu'on s'enivre une fois par mois.

Jerry. — La médecine américaine recommande tous les soirs, et nous faisons aussi le matin.

Louis, trempant ses lèvres. — Ce n'est pas mauvais... c'est... c'est capiteux.

Jerry, au père. — Il est un peu couard, n'est-il pas?

Louis, indigné. — Oh! (Il vide son verre d'un trait. L'effet est instantané. Il rit. Il fredonne.) Ohé! Ohé!

Jerry, très content. — Le vicomte est réellement gris.

Le comte, également. — Cheer up!

Les enfants. — Hallô!

Clelia. — Je veux faire le portrait du vicomte gris.

Louis, dégrisé. — Non!

(*Les Transatlantiques;*
Ollendorff édit.)

GEORGES AURIOL

(1863)

Bibliographie. — *Les Rondes du valet de carreau* (1887); — *Sur le pont d'Avignon* (1889); — *Rondes et Chansons d'avril* (1890); — *Chansons d'Ecosse et de Bretagne* (1892); — *Histoire du rire* (1892); — *En revenant de Pontoise* (1893); — *J'ai tué ma bonne* (1894); — *Hanneton vole* (1895); — *Ma chemise brûle* (1896); — *le Chapeau sur l'oreille* (1897); — *A la façon de Barbari* (1898); — *la Charrue avant les bœufs* (1902); — *l'Hôtellerie du Temps perdu* (1905).

Georges Auriol est né à Beauvais en 1863. C'est un dessinateur décorateur qui s'occupe activement de l'art de la typographie et invente des types de caractères.

Cela ne l'empêche pas d'être un assez joyeux compagnon.

Voici quelques traits de son caractère rapportés par son ami Alphonse Allais :

« Pour ce qui est de l'enjouement, Auriol rendrait des milliards de points à des cages entières de ouistitis en goguette.

« Pas fier pour un sou, Auriol n'admet l'existence d'aucune barrière sociale, mondaine ou autre, et vous l'étonnez prodigieusement avec vos *ça ne se fait pas,* quand il aborde un gros monsieur riche (complètement inconnu et fumant un gros cigare) avec ces mots :

« — Vous n'auriez pas son frère ?

« Neuf fois sur dix d'ailleurs, le gros monsieur riche, un peu interloqué, tire de sa poche un pur havane, l'offre à Auriol qui l'allume en disant, connaisseur : Fameux !

« Le passe-temps favori de Georges Auriol, dans la rue, consiste, lorsqu'il passe devant des épiceries, à plonger sa main dans des sacs contenant des lentilles ou tel autre légume sec.

« C'est, dès lors, une série sans trêve de petits bombardements sur le chapeau des passants ou la glace des magasins.

« Quand, par malheur, une boutique de verrerie (cristaux et porcelaines) se trouve sur l'itinéraire de Georges Auriol, à un moment où Georges Auriol détient encore un fort contingent de lentilles, George Auriol n'hésite pas : d'un seul coup, d'un seul, comme dit Coppée, Georges Auriol projette violemment toute sa provision sur la partie la mieux garnie du magasin.

« Si vous n'avez pas, personnellement, passé par ce joyeux tumulte, impossible de vous faire la moindre idée du fracas total résultant des chocs de chaque haricot avec chaque cristal. Extrêmement impressionnant!

« Vous voyez donc qu'on peut passer des matinées entières, et même des après-midi, avec Georges Auriol, sans s'embêter une seconde. »

Cependant, il y a chez lui une note de tendresse assez fréquente chez les humoristes anglais, mais assez rare chez ceux de France.

Il a fait, d'une façon délicate, des pastiches de chansons populaires. On en trouverait, croyons-nous, plusieurs signées de lui, dans la collection du journal *le Chat Noir*.

Quelques-unes ont été mises en musique. Peut-être pouvons-nous en citer ici un couplet :

J'ai quat' diamants à mon chapeau :
Adieu, ma mère !
J'ai quatre clous à mes sabots :
Adieu, Jeannette !
J'ai des yeux noirs qui sont très beaux.
J'entrerai dans les pages.
Adieu, ma mère, adieu, ma mie,
Nous partons en voyage...

J'AI TUÉ MA BONNE

— Oui, monsieur le président, répondis-je, j'ai tué ma bonne, mais aussi vrai que me voici là devant vous, je n'avais pas l'intention de la tuer. Je voulais seulement lui donner une petite leçon.

— A coups de revolver?

— Oui. Je voulais faire siffler une balle à son oreille. Je suis très bon tireur, j'étais sûr de moi. Malheureusement, cette fille a fait un mouvement; le projectile a touché la tempe. Elle est tombée raide.

— Regrettez-vous ce que vous avez fait?

— Je regrette d'avoir donné la mort, mais je ne regrette pas ma bonne.

— Vous nourrissiez bien votre domestique. Vous lui payiez largement et régulièrement ses gages... Quelle mouche vous a piqué soudain?

— Ce n'est pas une mouche qui m'a piqué, monsieur le président. Je succombais sous les morsures incessantes d'un formidable bataillon de mouches. Lorsqu'une mouche me pique, je suis, Dieu merci, assez maître de moi pour garder tout mon calme. Dix mouches même pourraient m'attaquer sans réussir à m'exaspérer. Mais cent mille mouches, c'est trop!

— Je regrette d'avoir employé cette expression métaphorique, car nous voici lancé dans des explications qui manquent absolument de clarté. La vérité, c'est que vous avez tué votre bonne. Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— Monsieur le président, ma bonne était Alsacienne...

— Ce n'est pas une raison!

— Si vous m'interrompez, il me sera difficile de me disculper, monsieur le président!

— Allez!

— Ma bonne était Alsacienne. Elle était native de Bischwiller, arrondissement de Strasbourg. (Elle en profitait pour porter des coiffures un peu excentriques, mais passons.) Elle était à mon service depuis trois ans. Puissent ces trois années m'être, par la suite, défalquées sur mon temps de purgatoire!

— Ne faites pas de phrases, s'il vous plaît.

— Je suis chrétien, monsieur le président, et ce funeste événement me fait songer, malgré moi, à la vie future.

— C'est bien. Continuez.

— Donc, elle était à mon service depuis trois années. Jamais je n'avais vu une fille aussi terrible. Elle se livrait à de constantes déprédations sur le mobilier, cassait les glaces, renversait l'encre sur les nappes, crevait les tableaux, et rendait podagres les fauteuils. Lorsqu'il pleuvait, elle ouvrait les fenêtres du salon, sous prétexte de faire partir les microbes. Elle buvait chez le charbonnier durant des heures et racontait toutes nos histoires aux commères. Elle n'était pas plus bête qu'une autre, mais elle était douée d'un flegme extraordinaire et d'une incommensurable mauvaise volonté. Elle faisait semblant de ne rien comprendre. Lorsqu'on lui disait : « Allez me chercher une bouteille de porto. — Quel bordeaux? disait-elle. Celui qui a des gachets verts? » Et, quoi qu'on lui demandât, elle répétait votre phrase avec un air égaré. Il lui arrivait fréquemment de laisser tomber des piles entières d'assiettes, et quand il en réchappait une : « Tiens! disait-elle, une qui n'a pas cassé, c'est ébatant! » Chaque jour, c'étaient de nouveaux massacres; j'en avais des attaques de nerfs...

— Arrivons au crime.

— Ce n'est pas un crime, monsieur le président, c'est un homicide par imprudence...

— Allez!

— Ce jour-là donc, ou plutôt ce soir-là, car c'était un soir, ma sœur vint dîner à la maison avec sa petite fille, une enfant de trois ans et demi. (Nous devions manger des asperges pour la première fois de la saison.) Vers les sept heures nous nous mîmes à table, et nous constatâmes alors que la petite était mal assise. Elle avait le nez au niveau de son assiette. J'appelai la bonne :

« Joséphine, lui dis-je, la petite est trop bas; allez chercher le Bottin, nous l'assiérons dessus.

— Le potin? quel potin?

— Comment le potin? Ce n'est pas le potin que je vous demande, c'est le Bottin, le gros livre où il y a des adresses. Il y en a deux dans mon bureau. Allez! »

Elle revint au bout d'un instant, avec un grand album rouge à peine épais de trois centimètres.

« Mais non, fis-je, ce n'est pas ça! Je vous demande le Bottin, le gros livre d'adresses. Le mot *Bottin* est écrit sur le dos. La couverture est en toile grise; vous ne connaissez que cela, vous l'avez prêté l'autre jour à l'épicier... Allons, dépêchez-vous, je vous dis que c'est pour asseoir la petite! Vous voyez bien qu'elle est trop bas sur cette chaise! »

Elle partit au grand trot, faisant trembler tous les meubles, et fut cinq minutes absente.

« Eh bien? Et ce Bottin, où est-il? criai-je, rouge de colère.

— Ch'ai ouplié demander à monsieur...

— Quoi? quoi? qu'est-ce que vous avez oublié?

— C'est-il zelui de Paris ou zelui des Débartements qu'il faut? »

A ces mots, je devins fou de rage. Je tirai mon revolver et je fis feu !... Et maintenant, devant Dieu et devant les hommes, qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur le président ?

— J'aurais fait de même, dit-il.

(*J'ai tué ma bonne;* Flammarion édit.)

JULES RENARD

(1864-1910)

BIBLIOGRAPHIE. — *Crime de village,* — *Sourires pincés;* — *l'Ecornifleur;* — *Coquecigrues;* — *la Lanterne sourde;* — *le Vigneron dans sa vigne;* — *Bucoliques;* — *Histoires naturelles;* — *Poil-de-Carotte;* — *Nos Frères farouches;* — *la Maîtresse;* — *les Philippe.* — Théâtre : *le Plaisir de rompre;* — *le Pain de ménage;* — *Poil-de-Carotte;* — *Monsieur Vernet;* — *Ragotte;* — *la Bigote.*

Jules Renard est né à Châlons (Mayenne), le 22 février 1864, d'une famille originaire de la Nièvre. Il fit ses études au collège de Nevers, puis au lycée Charlemagne, et s'installa à Paris, où il vécut d'une maigre pension que lui servait son père, maire de son village. Il prépara l'Ecole normale, y renonça, devint comptable chez un marchand de charbons de la rue Vivienne, fit une année de service militaire, eut même le grade de sergent, et revint à Paris, où il se maria en 1888.

Cette même année il publiait *Crime de village,* une simple plaquette tirée à un nombre très restreint d'exemplaires. Il collabora à de petites revues : *la Vogue, la Caravane, la Revue indépendante,* et connut bientôt les principaux membres des groupes littéraires de l'époque : Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam. « On se montrait assez réservé, écrit M. Ernest Raynaud[1], à l'égard de ce nouveau venu, immobile et ganté, qui ne déclamait pas de vers. Il ne fumait pas, disant : « Ma

1. *Jules Renard,* Mercure de France (16 juin 1910).

fumée me gêne! » et ne buvait pas, sous prétexte « qu'il n'avait pas soif ».

Mais il s'imposait bientôt à l'admiration par la publication d'un volume, *Sourires pincés,* qui révélait un talent précis, aigu, ironique, et une recherche, souvent heureuse, de la perfection.

Ce fut le commencement d'une carrière laborieuse. Jules Renard, qui produisit peu, travaillait énormément. « Ce n'était, dit encore M. Ernest Raynaud, l'homme ni des salons ni des dîners. Je l'ai entendu dire à un ami qui le félicitait d'une élégante installation : « Moi! une cellule nue avec une table et un banc de sapin me suffisent; » et encore : « Il ne faut pas gagner trop d'argent. Deux mille francs par an, c'est assez! » Et ce n'était point là des boutades. L'activité du travail seule le préoccupait. « Lève-toi de bonne heure! » répétait-il; et, bien qu'il produisît peu, il travaillait avec acharnement, parce que la perfection était un besoin de sa nature. »

Voilà comme il a raconté ses débuts dans la littérature :

« Comme tout le monde, j'ai préparé l'École normale, mais j'ai rencontré au lycée Charlemagne, où j'étais, un professeur ridicule et fameux en ce temps-là — on le nommait De la Coulonche. Ah! il m'a trop ennuyé, j'ai renoncé à l'École. A cette époque, j'écrivais des vers sans cesse, des vers partout, des vers toujours. Je me trouvais sans emploi, j'en cherchai un, je subis un examen pour entrer à la Compagnie de l'Est, je fus reçu, mais jamais placé... Je présente à la *Revue indépendante* un article, et Félix Fénéon, qui la dirige, me le refuse sans barguigner. J'en présente encore avec le meme succès à la *Vogue*. Je deviens membre d'un cercle de poètes, les « Zutistes », qu'avait fondé Charles Cros, et là on me sacre grand homme. Déjà! et je n'avais pas le sou; je donnais des leçons, quelques jours même je fus employé dans une maison où l'on vendait du charbon, mais le patron me congédia en me prédisant d'autres destinées, prédiction qui, en attendant qu'elle se réalisât, me mit sur le pavé. Je récitais aussi

des vers dans le sous-sol d'un café de la place Saint-Michel, c'était Goudeau qui présidait... La première fois que je montai sur l'estrade, on me hua... J'avais récité, sans m'en douter, des vers qui, paraît-il, étaient inconvenants. Enfin, tout s'arrange. je me marie, je fonde avec Valette le *Mercure de France*... Un matin, Marcel Schwob frappe à ma porte; j'étais au lit, je me lève, il me demande un conte pour un supplément, et je me vois encore, en chemise, fouillant en vain les tiroirs, puis obligé de promettre que j'écrirais une nouvelle tout de suite; voilà comment j'entrai dans la presse. »

Son œuvre est amère, douloureuse, sous le voile ironique des mots. « C'est l'homme que je suis qui me rend misanthrope, » disait-il.

Pourtant, dès ses débuts, il fut considéré par tout le monde comme un humoriste. Mais en cela il est un exemple de plus à cette règle qui veut que tout humoriste porte en soi un bon fond de misanthropie. Celui qui se penche davantage sur les âmes voit de plus près leurs petites tares. Jules Renard nota très minutieusement les tics et toutes les particularités ridicules ou grotesques des visages qu'il lui fut donné de contempler.

Le 31 octobre 1907, il fut élu membre de l'Académie Goncourt.

Il mourut à Paris, le 22 mai 1910, victime de l'artériosclérose.

LA POULE

Pattes jointes, elle saute du poulailler, dès qu'on lui ouvre la porte.

C'est une poule commune, modestement parée et qui ne pond jamais d'œufs d'or.

Eblouie de lumière, elle fait quelques pas, indécise, dans la cour.

Elle voit d'abord le tas de cendres où, chaque matin, elle a coutume de s'ébattre.

Elle s'y roule, s'y trempe et, d'une vive agitation d'ailes, les plumes gonflées, elle secoue ses puces de la nuit.

Puis elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli.

Elle ne boit que de l'eau.

Elle boit par petits coups et dresse le col, en équilibre sur le bord du plat.

Ensuite elle cherche sa nourriture éparse.

Les fines herbes sont à elle, et les insectes, et les graines perdues.

Elle pique, elle pique, infatigable.

De temps en temps elle s'arrête. Droite sous le bonnet phrygien, l'œil vif, le jabot avantageux, elle écoute de l'une et l'autre oreille.

Et, sûre qu'il n'y a rien de neuf, elle se remet en quête.

Elle lève haut ses pattes raides comme ceux qui ont la goutte. Elle écarte les doigts et les pose avec précaution, sans bruit.

On dirait qu'elle marche pieds nus.

LE CRAPAUD

Né d'une pierre, il vit sous une pierre et s'y creusera un tombeau.

Je le visite fréquemment, et, chaque fois que je lève sa pierre, j'ai peur de le retrouver et peur qu'il n'y soit plus.

Il y est.

Caché dans ce gîte sec, propre, bien à lui, il l'occupe pleinement, gonflé comme une bourse d'avare.

Qu'une pluie le fasse sortir, et il vient au-devant de moi. Quelques sauts lourds, et il s'arrête sur ses cuisses et me regarde de ses yeux rougis. Si le

monde injuste le traite en lépreux, je ne crains pas de m'accroupir près de lui et d'approcher du sien mon visage d'homme.

Puis je dompterai un reste de dégoût et je te caresserai de ma main, crapaud!

On en avale dans la vie qui font plus mal au cœur.

Pourtant, hier, j'ai manqué de tact. Il fermentait et suintait, toutes ses verrues crevées.

« Mon pauvre ami, lui dis-je, je ne veux pas te faire de peine, mais, Dieu! que tu es laid! »

Il ouvrit sa bouche puérile et sans dents, à l'haleine chaude, et me répondit avec un léger accent anglais :

« Et toi? »

LA DEMOISELLE

Elle soigne son ophtalmie.

D'un bord à l'autre de la rivière, elle ne fait que tremper dans l'eau fraîche ses yeux gonflés.

Et elle grésille, comme si elle volait à l'électricité.

L'ARAIGNÉE

Une petite main poilue crispée sur des cheveux.

LE PAPILLON

Ce billet doux plié en deux cherche une adresse de fleurs.

LA PUCE

Un grain de tabac à ressort.

L'ESCARGOT

Dans la saison des rhumes, son cou de girafe rentré, l'escargot bout comme un nez plein.

LES FOURMIS

Chacune d'elles ressemble au chiffre 3.
Et il y en a! il y en a!
Il y en a 333333333333... jusqu'à l'infini.

(*Histoires naturelles;* Flammarion édit.)

LA PIOCHE

Grand frère Félix et Poil-de-Carotte travaillent côte à côte. Chacun a sa pioche. Celle du grand frère Félix a été faite sur mesure, chez le maréchal ferrant, avec du fer. Poil-de-Carotte a fait la sienne tout seul, avec du bois. Ils jardinent, abattent de la besogne et rivalisent d'ardeur. Soudain, au moment où il s'y attend le moins (c'est toujours à ce moment précis que les malheurs arrivent), Poil-de-Carotte reçoit un coup de pioche en plein front.

Quelques instants après, il faut transporter, coucher avec précaution, sur le lit, grand frère Félix qui vient de se trouver mal à la vue du sang de son petit frère. Toute la famille est là, debout, sur la pointe des pieds, et soupire, appréhensive :

« Où sont les sels?

— Un peu d'eau fraîche, s'il vous plaît, pour mouiller les tempes. »

Poil-de-Carotte monte sur une chaise afin de voir

par-dessus les épaules, entre les têtes. Il a le front bandé d'un linge déjà rouge, où le sang suinte et s'écarte.

M. Lepic lui dit :

« Tu t'es joliment fait moucher! »

Et sa sœur Ernestine, qui a pansé la blessure :

« C'est entré comme dans du beurre. »

Il n'a pas crié, car on lui a fait observer que cela ne sert à rien.

Mais voici que grand frère Félix ouvre un œil, puis l'autre. Il en est quitte pour la peur, et comme son teint graduellement se colore, l'inquiétude, l'effroi, se retirent des cœurs.

« Toujours le même, donc! dit Mme Lepic à Poil-de-Carotte; tu ne pouvais pas faire attention, petit imbécile! »

(*Poil-de-Carotte;* Calmann-Lévy édit.)

COUP DE THÉATRE

Scène première.

MADAME LEPIC.

Où vas-tu?

POIL-DE-CAROTTE.

Il a mis sa cravate neuve et craché sur ses souliers à les noyer.

Je vas me promener avec papa.

MADAME LEPIC.

Je te défends d'y aller, tu m'entends? Sans ça...

Sa main droite recule comme pour prendre son élan.

POIL-DE-CAROTTE, **bas.**

Compris.

Scène II.

POIL-DE-CAROTTE.

En méditation près de l'horloge.

Qu'est-ce que je veux, moi? Eviter les calottes. Papa m'en donne moins que maman. J'ai fait le calcul. Tant pis pour lui!

Scène III.

MONSIEUR LEPIC.

Il chérit Poil-de-Carotte, mais ne s'en occupe jamais, toujours courant la pretentaine, pour affaires.

Allons! partons.

POIL-DE-CAROTTE.

Non, mon papa.

MONSIEUR LEPIC.

Comment, non? Tu ne veux pas venir?

POIL-DE-CAROTTE.

Oh si! mais je ne peux pas.

MONSIEUR LEPIC.

Explique-toi. Qu'est-ce qu'il y a?

POIL-DE-CAROTTE.

Y a rien, mais je reste.

MONSIEUR LEPIC.

Ah oui! encore une de tes lubies. Quel petit animal tu fais! On ne sait par quelle oreille te prendre.

Tu veux, tu ne veux plus. Reste, mon ami, et pleurniche à ton aise.

Scène IV.

MADAME LEPIC.

Elle a toujours la précaution d'écouter aux portes pour mieux entendre.

Pauvre chéri ! (Cajoleuse, elle lui passe la main dans les cheveux et les tire.) Le voilà tout en larmes, parce que son père... (Elle regarde en dessous M. Lepic...) voudrait l'emmener malgré lui. Ce n'est pas ta mère qui te tourmenterait avec cette cruauté. (Les Lepic père et mère se tournent le dos.)

Scène V.

POIL-DE-CAROTTE.

Au fond d'un placard. Dans sa bouche, deux doigts ; dans son nez, un seul.

Tout le monde ne peut pas être orphelin.

(*Poil-de-Carotte;* Flammarion édit.)

PIERRE MILLE

(1864)

Bibliographie. — *De Thessalie en Crète* (1898); — *Au Congo belge* (1899); — *Sur la Vaste Terre* (1906); — *Barnavaux et quelques femmes* (1908); — *la Biche Ecrasée* (1910); — *Caillou et Titi* (1911); — *Quand Panurge ressuscita* (1908); — *l'Enfant et la Revue Morte* (1909).

Etant le collecteur responsable de cette anthologie, je me refuse énergiquement à me biographier moi-même.

P. M.

BARNAVAUX VAINQUEUR

A gauche de la vieille darse, à Toulon, en face de la carène grise de la *Belle-Poule,* de l'autre côté des cabanons où, dans la nuit des temps, il y avait des forçats, c'est là qu'aujourd'hui on amarre les contre-torpilleurs. Ils dorment bien sagement, attachés à de vieux canons fichés en terre : et très bas sur l'eau, avec leurs cheminées courtes, leurs petits espars de rien du tout, leurs câbles maigres, ils ont l'air de gros poissons malades auxquels un méchant enfant aurait piqué sur le dos des bobines à dévider et des aiguilles avec leur fil. Le matin, les matelots en sortent par escouades. Ils vont vers des choses qui sont sur le quai, faites comme des abreu-

voirs, et qui vraiment sont pleines d'eau douce. Alors, retirant leur tricot, nus jusqu'à la ceinture, ils frottent rudement leurs torses bourrus, leurs dos où les muscles roulent par grandes ondes, suivant les gestes qu'ils font. Le soleil tape, et leurs yeux jeunes brillent sous leurs cils clignés.

Pour voir ça, qui est plus beau que tout le reste à Toulon, parce que c'est tout en vie, il faut d'abord tourner la darse, et passer derrière un tas de bâtisses, presque toutes démolies, qui servaient dans le temps à je ne sais pas quoi, par des chemins où il n'y a ni pavés, ni macadam, ni rien, excepté de l'eau, de la boue, du charbon qui a déjà servi, et des tessons de bouteilles. L'air sent le poisson frais pêché, les saletés qui pourrissent, le sel frais qui vient de la mer, le vieux sel, qui est la saumure, et même les fleurs, parce qu'au printemps il y en a *trop* dans ce pays, et que leur odeur traîne partout. Au plus près de la jetée qui sépare la vieille darse de la rade, louche une espèce de maison poussiéreuse, miteuse, calamiteuse, avec très peu de fenêtres sous beaucoup de toit; et ce qui lui donne l'air encore bien plus suranné, ridicule et rafalé, c'est que sur sa muraille borgne on lit en grosses lettres noires : *Fanfare des Boers : siège social.* A côté de cette première inscription, on en lit une autre, en lettres plus petites : *Caveau des Boers.* Parce que, je suppose, la fanfare boit.

Comme je passais devant cet étrange vide-bouteille, en me demandant quels humains pouvaient bien avoir le courage de s'y désaltérer, un homme justement en sortit, s'essuyant la bouche. C'était un soldat d'infanterie coloniale. Il avait le pantalon à passepoil rouge, les épaulettes jaunes, la tunique bien sanglée, les boutons bien astiqués, la barbe claire,

des yeux vifs, une figure maigre et un teint de papier mâché; de ces hommes que nous appelons, là-bas, des *crevards,* parce qu'ils se sont offert tout ce qu'on peut avoir, bilieuse hématurique, accès pernicieux, choléra, cochinchinette, quinte, quatorze et le point, qu'ils ont toujours l'air claqué, mais ne veulent rien savoir pour mourir. Voilà ce que c'est qu'un crevard : ce qu'il y a de mieux.

C'était Barnavaux.

Il me cria tout de suite :

« Alors, on ne salue plus? C'est-il que vous êtes devenu empereur d'Allemagne, gréviste, ou quoi? »

J'ai déjà expliqué qu'il ne faut jamais s'étonner de rencontrer Barnavaux nulle part : il est là quand il doit être là! Je n'avais qu'à m'excuser, je m'excusai. Et ce fut seulement pour causer, et parce qu'on ne peut pas faire autrement, que je demandai :

« Qu'est-ce que vous faites ici? »

Barnavaux eut un clin d'œil sur la ville. Puis il répondit, toujours aisé :

« J'attends les événem*eints*! »

Or, Barnavaux n'a pas le droit d'avoir l'accent. Il n'est pas du Midi, pas même de Paris, ce qui l'embête : j'ai découvert qu'il était de Choisy-le-Roi. Mais il le cache. Du moment qu'il singeait l'accent, c'est qu'il n'y avait pas de sympathie perdue entre lui et les gens de la ville; il ne dit jamais que ce qu'il veut dire. Je murmurai :

« Les ouvriers de l'arsenal? »

De nouveau il ouvrit un œil, et ferma l'autre. Après quoi, il fit le geste d'un homme qui tape.

Il faut savoir une fois pour toutes que j'ai adopté, en présence des crises qui déchirent notre malheureux pays, l'opinion d'anarchiste de gouvernement, qui, étant de mon invention et non encore répandue, me permet de n'être de l'avis de personne. En rai-

son de quoi, je demandai à Barnavaux, d'une voix empreinte de blâme, ce que lui avaient fait les ouvriers de l'arsenal. Il me répondit :

« Ils ne f... rien »

Je répliquai avec indignation :

« Et vous? »

Barnavaux n'est pas comme moi, il met de l'honnêteté dans la discussion. Il réfléchit une minute et dit :

« Moi non plus. »

Ayant rêvé encore plus profondément, il ajouta :

« Personne il fiche rien, à Toulon, excepté les pêcheurs, qui vont à la pêche deux fois par semaine, et ça leur suffit. C'est l'air qui veut ça : il fait trop bon. Les amiraux, ils vont à Paris; les officiers, ils vont au bal, aux fumeries d'opium et à Paris; et tout le monde, il va au café. Seulement, après, on embarque, et une fois sur le trimard, on trime. Il n'y a que les ouvriers de l'arsenal qui n'embarquent pas. Pour eux, c'est permission tout le temps. C'est ça qui est juste. »

Une nouvelle méditation plissa son front, et il déclara :

« Et puis, entre nous et eux, il y a le gouffre de l'esprit de corps.

— J'aimerais, fis-je, à en connaître votre définition.

— Bon, dit-il, vous le savez bien : ça consiste à mépriser les autres corps! »

Il comprit sans doute l'admiration que m'inspirait la profondeur de sa pensée, car il poursuivit :

« C'est des choses qui ne sont pas dans la théorie, des espèces de religions. Une de ces religions, pour les marsouins et les matelots, c'est que les gens de terre sont des moules, comme leur nom l'indique. Principalement les gendarmes.

— Pourquoi les gendarmes? demandai-je étonné.

— Oh! fit Barnavaux, stupéfait à son tour, puisqu'ils n'appartiennent ni à la marine, ni à la guerre! Ils relèvent du ministère de l'intérieur, comme des... »

Il chercha un terme de comparaison qui égalât son dédain, et finit par trouver :

« Comme des journalistes!

— Barnavaux, lui dis-je, n'abordez pas la littérature. Que vous ont fait les gendarmes?

— Rien, dit Barnavaux fièrement. Au contraire, j'ai vaincu un gendarme, en combat naval et singulier. C'est une des plus belles pages de l'infanterie coloniale. »

Je connaissais mon devoir. Je fis prendre au *Caveau des Boers* deux bouteilles du vin blanc qu'on vendange sur les coteaux, localement célèbres, de Cassis, un pain et du saucisson. Et nous allâmes nous asseoir sur la jetée.

En face de nous, c'était la rade, fermée pour les yeux comme un lac, carrée dans sa forme apparente comme si on l'avait creusée à la main, ceinte par des terres hautes, des collines pareilles à celles qui se dressent au-dessus de la ville, parfois toutes noires de buis et de myrtes, ailleurs toutes chauves et dévastées, de vieilles, très vieilles collines, craquelées par le soleil et mangées par la pluie. L'eau tranquille regardait le ciel, le ciel très pur regardait l'eau. Tout au milieu, vers le sud et l'ouest, de grosses choses s'allongeaient : des cuirassés, des croiseurs, pressés les uns contre les autres; et leurs tourelles d'acier, leurs hunes guerrières, faisaient rêver d'un château fort, d'un fantastique château fort, tombé du haut des monts jusque dans la mer. Ils semblaient presque trop grands pour l'espace

plat et liquide, et ne bougeaient pas. Mais devant eux, de toutes petites taches blanches se déplaçaient sans cesse, avec une incroyable célérité : des canots à vapeur et à pétrole, des barques ailées; et de grosses bouées, dont on ne voyait que le dessus, peint en rouge et fait comme le couvercle d'une marmite énorme, dans ce grand baquet d'eau bleue traçaient des avenues droites.

« Voilà, dit Barnavaux, le théâtre de ma victoire!... C'est la dernière fois que les Russes sont venus. Moi, j'avais déjà tout mon paquetage, et mon hamac, à bord de l'*Amiral-Charner,* qui devait repartir le lendemain pour la Crète; mais on nous avait tous lâchés, cette nuit-là, pour aider à fêter les amis et alliés. Ah! nous pourrons recevoir toutes les flottes d'Edouard, celles du roi d'Italie, même celles d'Allemagne, — car tout arrive, dans ce chien de pays, — mais jamais, jamais, on ne se soûlera comme avec les Russes, je le jure sur l'honneur de l'infanterie coloniale! Tout le temps ils vous embrassent sur la bouche, et tout le temps ils boivent : c'est un phénomène surnaturel.

« D'abord, on est allé avec eux prendre l'apéritif au *Bar du Cygne et de la Galère* qui est sur la route du Maurillon, et où il y a un aveugle qui joue du piano, comme dans le grand monde. L'aveugle, il a tant bu qu'il pleurait dans son piano, et qu'il a joué le cake-walk en croyant que c'était *Bojé Tsara Krani.* Mais les Russes, ils trouvaient ça bien tout de même. Après, on est allé à la *Perle de la Méditerranée;* après, au *Restaurant du Pôle Nord et de Californie;* après, au *Grand Bar des Pacifiques*, où on s'est battu avec des Norvégiens, je ne sais pas pourquoi; on a été manger quelque chose à la *Reine des Rascasses,* une maison très distinguée; après,

on est retourné au *Bar du Cygne et de la Galère;* après... je ne me rappelle plus. On a été partout; au *Pavé d'Amour,* bien sûr.

« Ah! des noces comme ça, des noces comme ça! Dans la rue, des hommes habillés en femmes, des femmes qui n'étaient pas habillées du tout, des pianos mécaniques qui ne jouaient plus, parce qu'on prenait des bains de pieds dedans; des marins russes, gigantesques, qui s'en allaient portant des filles sous le bras, les emmenant... où ils ne savaient pas. Ils les enlevaient, comme des gorilles. Et tout le temps, je vous dis, ils vous embrassaient sur la bouche.

« On cassait des tables de marbre, on défonçait des portes. Il vint un homme avec des ballons rouges, pour les petits enfants. Un matelot français les acheta tous, pour quarante francs : il y en avait bien cent. Et puis il attacha une mèche soufrée à ce gros paquet voletant, et le lâcha, pour voir la belle flamme que ça ferait dans le ciel. Et c'est vrai que les ballons éclatèrent contre un toit, et que le toit prit feu, et que ça fit une très belle flamme, et que les pompiers arrivèrent avec leurs pompes, et qu'on soûla les pompiers. C'était beau.

« ... Il s'appelait Plévech, le gabier aux ballons, et tu parles s'il était fier! Il me dit que Plévech, en breton, ça voulait dire « le Poilu », et qu'il ferait encore beaucoup de choses magnifiques à cause de son nom, de sa force, et de l'argent qu'il avait. Pour voir, j'allai avec lui.

« Ce fut comme ça que, par en haut le boulevard Sainte-Hélène, nous découvrîmes une petite voiture de maçons, avec des briques, un sac de ciment, une auge, un seau et une truelle. D'abord nous roulâmes la petite voiture. Il nous semblait qu'elle avait besoin de changer de place. Un peu plus tard, le

Poilu me dit qu'il fallait faire quelque chose pour la moralisation des masses, qui étaient horriblement perverties, et par conséquent employer les briques à fermer à tout jamais la porte de Mme Angèle, puisque cette personne manquait de vertu. Mais en allant chez Mme Angèle, nous passâmes devant chez M. Poulard, celui qui est commissaire aux vivres. Et il a une drôle de maladie; toutes les fois qu'il voit du monde, ou qu'il traverse une place, la tête lui tourne, il croit qu'il va s'évanouir. Il faut qu'il soit tout seul pour qu'il soit content. On appelle ça de l'ago...

— De l'agoraphobie, complétai-je.

— Oui. Alors, je pensai qu'il valait bien mieux murer la porte de M. Poulard, pour lui ôter la tentation de s'en servir. Le Poilu trouva mon idée juste et charitable. De notre vie, nous n'avions travaillé comme ça. Le Poilu gâchait le ciment, me portait les briques, et je les posais une à une, bien proprement : une couche de ciment, une couche de briques, en priant la Madone que ça voulût bien coller avant le matin.

« Voilà qu'au plus beau moment, le Poilu, qui gâchait toujours le ciment, lâche son seau et me crie :

« — Largue tout! Un brassé-carré!

« Puis il exécute la consigne en cas d'alerte, qui est de s'esquiver rapidement. Un brassé-carré, c'est un gendarme, à cause du temps où ils avaient des tricornes, brassés comme les voiles des frégates. Moi, empêtré des deux mains, avec ma truelle et ma brique, je me tourne : il était trop tard! Le gendarme me met la main sur l'épaule et me dit :

« — Qu'est-ce que vous faites là?

« — Des travaux publics, je réponds.

« — Je vous apprendrai à en faire, des travaux publics! reprend cet homme impitoyable.

« Il réfléchit encore, et continua :

« — Et comment qu'il aurait fait, le particulier, pour sortir demain?

« Ça, c'était vrai. Mais je répliquai :

« — Il sort jamais!

« Le gendarme eut l'air surpris. Mais il trouva l'argument :

« — Et que si, par hasard, il est pas encore rentré?

« Je n'y avais pas pensé. Méditant toujours, le brassé-carré me montra la voiture, l'augette, la truelle, les briques et demanda :

« — Où les avez-vous pris?

« Je lui dis :

« — C'est un héritage. Ça vient de ma mère.

« Là-dessus, il m'invita à ne pas aggraver mon cas par des plaisanteries de mauvais goût : à quatre heures du matin, on fait ce qu'on peut! Et il me donna l'ordre de le suivre.

« Quand nous fûmes sur le quai, il se dirigea vers la *Belle-Poule*. C'est là qu'on enferme les matelots ramassés dans la ville, quand ils n'ont pas été sages. Alors je protestai que je n'étais pas un matelot, mais un glorieux guerrier, que d'ailleurs j'avais tout mon fourniment à bord de l'*Amiral-Charner*, qui devait lever l'ancre à six heures, et qu'il me fallait y retourner, dans l'intérêt pressant de la République française. Je croyais qu'il allait s'attendrir : il appela un patron de canot. Je n'ai jamais rien rencontré de têtu comme ce gendarme!

« J'avais envie de me passer mon sabre-baïonnette au travers du ventre. Arrêté par quelqu'un de l'arme, c'est bon! J'en avais pour huit jours de bloc. Mais par un gendarme, je savais mon compte : à bord d'un navire de guerre, c'est trente jours.

— Pourquoi ? demandai-je.

— A cause du déshonneur. Je vous ai déjà expliqué ce que c'est que l'esprit de corps. Un marsouin *ne doit pas* se laisser arrêter par un gendarme.

« J'entrai donc dans le canot, en gémissant sur mon triste sort. Tout à coup, une ombre me frôla, toucha l'épaule du patron de canot et lui dit en me montrant :

« — Marius !

« C'était le Poilu. Bon Poilu ! Marius hocha la tête, en signe qu'il avait compris. Deux marins contre un gendarme, c'est toujours d'accord. Le patron prit ses rames.

« La muraille bâbord de la *Belle-Poule*, les cabanons des forçats, les cornes de la jetée... nous voilà dans la rade. Le jour venait. Le soleil se mit à rire au-dessus des palmiers du Mourillon.

« — A l'*Amiral-Charner ?* demanda Marius.

« — A l'*Amiral-Charner,* dit le gendarme.

« Et, baissant le nez, il tira son calepin pour écrire son rapport.

« Marius se pencha, fit un geste vif que je ne compris pas moi-même, tira sur ses rames. Et toujours il me regardait, me regardait ! Je lui rendais son regard sans rien deviner, la tête molle, songeant : Comment va-t-il me tirer de là, l'ami du Poilu ?

« Tout à coup, il cria :

« — Bon Dieu de bon Dieu !

« — Quoi ? fit le gendarme, relevant la tête.

« — Le canot fait eau !

« C'était vrai Le canot prenait l'eau, et très vite. On la voyait monter en toutes petites vagues qui remuaient des tas de choses, des bouts de filin, un crabe mort, une vieille chique. Le patron dit encore :

« — Savez-vous nager ?

« Le gendarme ne savait pas nager. Je n'ai jamais vu un gendarme aussi blême. Il cria :

« — A terre ! Tout de suite à terre !

« — On serait noyé avant d'y arriver, à terre ! Savez-vous gouverner, au moins ?

« Le gendarme ne savait pas gouverner, mais il savait un peu ramer. Il prit la seconde paire de rames, et je me mis à la barre.

« — Où va-t-on ? dis-je.

« — A la bouée, la plus proche bouée, là ? Tonnerre de Dieu, nous n'arriverons pas !

« Le gendarme se penchait sur ses rames, de grosses gouttes de sueur lui venaient. Il avait de l'eau par-dessus ses bottes. Il les ôta.

« — V'là la bouée. Arrive ! arrive ! cria Marius.

« Le gendarme, je dois le dire à la honte éternelle de cette arme respectable, ne s'occupa d'aucun de nous deux. Il fit un bond surhumain, sauta sur la bouée, glissa sur ses deux genoux, puis se redressa, tout seul, tout droit, tout pâle au milieu des eaux, sur son socle : la statue du gendarme éclairant le monde ! Alors Marius me cria :

« — La barre à tribord, vite !

« Je me mis à la barre à tribord et nous nous éloignâmes lentement, le canot gouvernant à peine, plein comme un tonneau.

« Lâche la barre, me dit Marius, il faut écoper. Et puis, *je remettrai la bonde !*

« Il avait enlevé la bonde de son bateau. C'est pour ça qu'il prenait l'eau. Brave Marius ! Brave Poilu ! »

Nous finîmes le vin blanc.

« Voilà ce que c'est que l'esprit de corps, conclut Barnavaux très simplement. Et quand il faudra rosser les ouvriers de l'arsenal...

— Mais le gendarme? dis-je.

— Ah! fit Barnavaux d'un air détaché, je suppose que le préfet l'aura fait chercher. En voiture, peut-être! »

(*Barnavaux et quelques femmes;*
Calmann-Lévy édit.)

LA TENTATION DE MÉNÉEL

A l'ombre douloureuse de Henri Heine.

La veille même de l'Epiphanie, tout près de la crèche, devant la majesté innocente de l'enfant Jésus, il y eut un ange qui fut tenté. Je vous dirai dans quelles circonstances.

Il s'appelait Ménéel. C'était un de ceux dont le vol s'arrêta au-dessus de la sainte Etable, en même temps que l'étoile qui conduisait les mages. A la place certaine où cet astre subitement devint immobile, puis descendit sur la terre, tout droit, en sifflant un peu, exactement comme une pierre ou une alouette, les fidèles d'aujourd'hui ont incrusté une étoile d'or. Mais la véritable était beaucoup plus belle et plus éclatante. C'était elle qui éclairait l'antre rocheux, durant que les mages, les anges et Joseph lui-même faisaient leur acte d'adoration. Entre le plafond de la grotte et le sol de terre battue, elle demeura suspendue comme un lustre, et il semblait que sa lumière fût spirituelle; on la percevait par le cœur, bien plus que par les sens. Pourtant, le bœuf et l'âne même en avaient été réveillés, à cause d'une espèce de vibration délicieuse, assez semblable à un chant, malgré qu'on n'entendît rien, et qui s'étendit cette nuit-là sur la terre entière. De nos jours cette même étoile chante parfois de la

même manière : c'est pour un grand événement qu'on ne sait pas, la naissance d'un enfant ou d'un monde. Alors, dans l'obscurité, les hommes et les femmes ouvrent leurs paupières et soupirent : « Qu'y a-t-il donc? Pourquoi suis-je si heureux et sans cause? » Beaucoup attribuent ce sentiment au souvenir d'un amour terrestre ou à sa venue. On ne saurait cependant s'y tromper : c'est plus vague, mais bien plus fort. Il vient de se passer quelque chose, et ce que c'est, on ne le saura que dans deux mille ans.

Marie éprouvait, plus que tous ceux qui étaient dans la crèche, les délices de cette onde à la fois spirituelle, lumineuse et sonore. Mais tous lui donnaient le même sens : « Ce petit enfant est un Dieu ! » Et la Vierge, et les mages, et les anges, et Joseph, et le bœuf, et l'âne, et jusqu'aux grillons du four voisin, répétaient d'un ton fort ou très doux selon leur espèce : « Ce petit enfant est un Dieu! Ce petit enfant est un Dieu! » Il arrivera peut-être d'autres choses aussi magnifiques, mais non pas de la même nature. C'est aussi en cela, je suppose, que le christianisme est éternel : il n'y aura plus rien comme le christianisme.

Or, ainsi que cela devait être, Lucifer avait été prévenu par quelques diables de ses légions, et il se trouvait là en personne. Il dut s'avouer qu'il n'était pas en présence d'une imposture. Ayant vécu parmi ceux du ciel, il pouvait reconnaître son Dieu renié sous cette forme nouvelle et de si peu d'apparence : un enfant nouveau-né, dans un pays misérable, pleurant ses premiers souffles dans un caveau plein de fumier, au milieu de bêtes somnolentes. Il n'ignorait non plus aucune des prophéties et sut que le temps de la rédemption, pour les hommes, était arrivé. C'est pour cette cause qu'il résolut de ten-

ter un des anges, et non pas les mages ou Joseph : ceux-ci étaient sauvés.

« Et moi, murmura-t-il doucement derrière Ménéel, pourquoi m'a-t-on oublié ? »

Ménéel, sans se retourner, reconnut cette voix. Il l'avait entendue, des semaines de siècles et de siècles durant, qui n'étaient qu'une seconde ou rien, pour son immortalité. C'était un ange obéissant. Pendant la grande bataille, il avait combattu suivant ses ordres et à sa place ; mais on aime si souvent ceux qu'on est forcé de combattre ! Il advient même qu'on les préfère ensuite à ceux qui restent à vos côtés, dans la même phalange et sous le même chef. On ne les envie plus, ils ne sont plus des rivaux. Les anges sont moins imparfaits que les hommes, mais ils ne sont point parfaits ; ils connaissent ce degré où l'émulation se change en jalousie ; et il y a autant de caractères d'anges que de caractères d'hommes : c'est une infinie diversité. Ils pensent fréquemment l'un de l'autre : « Comme celui-là est aimable ! » Et quelque chose d'impénétrable de l'un à l'autre les empêche de s'aimer. C'est pourquoi ils ont souvent grande pitié des haines des hommes et des femmes, chez qui ce sont les meilleurs qui parfois se détestent le plus ; c'est un sentiment qu'ils comprennent. Tandis que ceux des leurs qui sont déchus, ils auraient volontiers pour eux de la compassion ; le devoir seul de leur état le leur défend. Et il est dur d'obéir éternellement à un devoir.

Ménéel jadis avait aimé Lucifer pour sa beauté, et je ne sais quelle sublime gaieté qui l'approchait dangereusement de la perfection. Voilà pourquoi il l'écouta cette nuit d'entre les nuits !

« Et moi, répéta Lucifer, et nous, tous ceux des anges qu'on a mis au feu éternel ? Oui, je sais, étant d'une autre nature, et plus haute, nous avons péché

davantage et plus horriblement dans notre désobéissance. Mais, pour cette cause, nous souffrons aussi davantage que les hommes pécheurs, dans cette place souterraine où nous devons vivre ensemble, eux et nous, dans ces flammes qui sont sept fois pour nous plus brûlantes que pour eux. Et alors...

— Alors ?... demanda Ménéel, ému malgré lui.

— Alors, pleura Lucifer, pourquoi n'y a-t-il pas de rédemption pour nous, pourquoi n'est-on pas ressuscité pour nous ? Comme le sacrifice eût été plus beau, plus digne de la divinité, fait pour nous, plutôt que pour ces hommes médiocres qui ne seront jamais coupables que médiocrement. En conçois-tu seulement la raison, Ménéel ? Y a-t-il seulement une raison ? »

C'était une nuit où tous les êtres pénétraient, entendaient, voyaient l'inaccessible, l'inouï, l'invisible. Le bœuf, qui avait écouté, demanda tout à coup, cessant de ruminer :

« Il y avait nous aussi !

— Vous ! » dit Ménéel stupéfait.

Lucifer ricana silencieusement.

« Oui, moi, cet âne, et toutes les autres bêtes. Il n'y a pas de vie future pour nous, qui vivons dans la souffrance et qui mourons pour les hommes avant d'avoir fini notre destinée. On nous bat. Nous ne mangeons pas même à notre faim. Nous sommes assujettis à des tâches dont nous ne profitons jamais ici-bas, et pour nous cependant il n'y a rien qu'ici-bas. Pourquoi la sagesse éternelle, pourquoi la bonté éternelle ne nous ont-elles pas rachetés ? Pourquoi n'ont-elles pas fait quelque chose pour nous afin que nous ressuscitions ? »

Et il mugit d'une façon sauvage et incompréhensible :

« Mithra ! Mithra ! Mithra !

— Oui, murmura Ménéel éperdu, oui. »

Il allait ajouter : « Ils ont raison, je ne comprends pas, » et il aurait été damné, car il est interdit de chercher à comprendre ce qui est un mystère, quand ses yeux par hasard descendirent sur la Vierge mère.

Elle venait de s'endormir, accablée de fatigue par la grande peine de son enfantement. Ménéel n'avait jamais rien vu de semblable à ces yeux fermés, ces cils qui faisaient sur le haut des joues tendres une ombre légère, et cette bouche où il y avait tant de bonheur de n'avoir plus à crier. Elle reposait, les bras derrière la tête ; un tout petit souffle agitait son corps béni, que rien ne pourrait maculer. Et Ménéel songea :

« Il n'y a pas de ces êtres chez nous, il n'y en a pas chez les bêtes. Il ne faut pas que la race où ils existent puisse être malheureuse toute l'éternité. C'est eux qui font la différence. »

C'est ainsi que la Vierge — et ce fut son premier miracle — le sauva de la tentation. Mais l'âne dit :

« C'était écrit : les hommes seront sauvés, mais ni les anges ni les bêtes. Il n'y en a jamais que pour les classes moyennes ! »

Alors Lucifer ricana une seconde fois : il venait d'apprendre qu'il pourrait toujours tenter les grands et les malheureux.

(*Le Temps.*)

TRISTAN BERNARD

(1866)

Bibliographie. — Théâtre : *les Pieds nick'lés* (1895); — *le Fardeau de la Liberté* (1897); — *Allez! Messieurs!* (1897); — *Franches Lippées* (1898); — *Je vais m'en aller* (1898); — *le Seul Bandit du village* (1898); — *le Cambrioleur* (1898); — *Une Aimable Lingère* (1899); — *le Vrai Courage* (1899); — *Sylvérie ou les Fonds hollandais* (en collaboration avec Alph. Allais, 1898); — *Octave* (1899); — *la Mariée du Touring-Club* (1899); — *l'Anglais tel qu'on le parle* (1899); — *l'Affaire Mathieu* (1901); — *Daisy* (1902); — *la Petite Femme de Loth* (avec Claude Terrasse, 1901); — *la Bande à Léon* (1902); — *la Famille du brosseur* (1903); — *le Captif* (1904); — *les Coteaux du Médoc* (1905); — *Avant-hier matin* (avec Ch. Cuviller, 1905); — *Triplepatte* (en collaboration avec André Godfernaux (1905); — *Sa Sœur* (1907); — *la Peau de l'Ours* (1907); — *le Flirt ambulant* (1907); — *En pays conquis* (1907); — *M. Codomat* (1907); — *le Costeau des Epinettes* (1910); — *le Danseur inconnu* (1910); — *Le petit café* (1911).

Romans : *Vous m'en direz tant* (1904); — *X...* (avec P. Weber, G. Courteline, G. Auriol et J. Renard, 1895); — *Contes de Pantruche et d'ailleurs* (1897); — *Sous toutes réserves* (1898); — *Mémoires d'un jeune homme rangé* (1899); — *Un Mari pacifique* (1901); — *Amants et Voleurs* (1905); — *le Crime d'Orléans* (1906); — *l'Affaire Lartier* (1907); — *Deux Amateurs de femmes* (1907); — *Secrets d'Etat; — les Jumeaux de Brighton; — le Jeu de la morale et du hasard; — les Veillées du chauffeur; — Nicolas Bergère* (1911).

Théâtre complet, vol. I (1908).

M. Paul Bernard, dit Tristan Bernard, est né à Besançon le 7 septembre 1866.

Il fit ses études au lycée de Besançon et, à Paris, au lycée Condorcet. Il ne fut jamais un élève bien brillant. Au temps où il préparait des examens, ses parents décidèrent de lui faire donner des leçons de mathématiques, faculté dans laquelle ses progrès laissaient beaucoup à désirer.

Ils s'adressèrent à un jeune scientifique qui est devenu depuis, sans cesser pour cela de professer les sciences, un de nos plus spirituels dessinateurs humoristes : Cristophe, l'auteur de la *Famille Fenouillard* et du *Sapeur Camemberg.*

Tristan Bernard, lorsqu'il arrivait chez son répétiteur, lui demandait la permission de lui lire son dernier poème.

« Il me sera impossible de prendre une leçon fructueuse, déclarait-il, si vous n'écoutez pas mes vers. »

Cristophe — de son nom véritable M. Georges Colomb — écoutait donc le poème. Après quoi, consciencieusement, il donnait la leçon.

« C'est étonnant comme vous expliquez bien ! lui disait l'élève Bernard.

— Vous comprenez ?

— Pas un mot, mais je sens que ça doit être très clair. »

Le professeur finit par être pris de scrupules.

« Je vole l'argent de vos parents, dit-il un jour à son élève. Je ne veux plus vous donner de leçons. »

Tristan Bernard se gratta la tête :

« C'est que ça m'ennuierait beaucoup, moi, dit-il, de ne plus revenir vous voir. Ecoutez. J'ai une idée. J'ai un parent pauvre à qui, j'en suis sûr, vos leçons feront le plus grand bien. A partir d'aujourd'hui je l'amènerai avec moi. Ainsi vos soins ne seront plus inutiles, et vous ne pourrez plus dire que vous volez l'argent de ma famille. »

A partir de ce jour, Tristan Bernard amena chaque fois avec lui, à la leçon, un jeune homme. Et tandis que celui-ci écoutait avec attention, Tristan Bernard, très occupé à faire des cocottes en papier, s'interrompait de temps en temps pour s'exclamer :

« N'est-ce pas qu'il explique bien?

— Très bien, répondait le parent.

— Tu comprends ce qu'il te dit?

— Parfaitement!

— Tu en as de la chance! » concluait Tristan Bernard, admiratif.

C'est ainsi que le parent devint un ingénieur distingué, cependant que Tristan Bernard devenait un de nos plus gais humoristes, qui ne compte plus, depuis longtemps, le nombre de ses succès, et dont tout Paris se répète les bons mots.

Comme on lui demandait un jour, pour le consigner dans un annuaire mondain, quelles étaient ses distractions favorites, il énuméra : automobile, sabre de cavalerie, recherches historiques, poker, philanthropie, rébus, cor anglais.

QU'EST-CE QU'ILS PEUVENT BIEN NOUS DIRE?

Telle était la question que se posaient les savants, réunis au congrès de Pampelune pour chercher les moyens de communication possibles entre la planète Terre et la planète Mars. L'accord s'était fait sur ce point, que les signes lumineux observés à la surface de Mars étaient bien des signaux à notre adresse, dont il s'agissait de trouver le sens. Et ce n'était pas douteux : pourquoi voulez-vous qu'une planète perde son temps à s'éclairer ainsi *a giorno*, si ce n'est pour converser avec d'autres planètes?

Le docteur Isodorus présenta une motion, qui fut adoptée à l'unanimité.

« Admettons, disait ce savant docteur, que les Martiens sont beaucoup plus avancés que nous dans la voie du progrès et qu'ils se sont rendu compte, par des moyens perfectionnés de téléphonie et de

téléphotie, de tout ce qui se passe à bord de notre planète. Risquons donc le coup et écrivons-leur en français. Ça ne nous coûtera jamais que vingt-deux milliards! »

Pour écrire à des gens qui habitaient si loin, il fallait se procurer une feuille de papier énorme, et surtout un endroit très plat pour l'étaler. On choisit l'endroit classique pour une expérience de ce genre, les déserts de l'Afrique centrale; on supprima des oasis, on rasa des villages de nègres, pour empêcher que l'immense feuille fît des plis. Par là même occasion, on civilisa des quantités de noirs, et l'on convertit au végétarisme tous les cannibales de l'Ouandri, de l'Ouandgé et de l'Ouandga, si friands jusque-là de chair humaine qu'ils nourrissaient de leurs propres oreilles leurs ventres affamés.

On réquisitionna tous les produits de fabriques d'encre, si bien qu'en Europe l'encre manqua. M[me] Séverine dut écrire sur l'écorce des arbres ses éloquents appels à la charité publique, durant que des tambours de ville, pareils aux anciens rapsodes, déclamaient dans les carrefours de Limoges, des Andelys ou de Loudéac les alexandrins de M. François Coppée.

Quand on eut rendu, par des procédés chimiques, l'encre parfaitement lumineuse, d'immences rouleaux traînés par des bœufs l'étalèrent pour former des lettres sur la feuille de papier. Ce travail dura près de quatre mois. Comme les signaux de Mars continuaient de plus belle, on avait décidé d'envoyer d'abord cette brève interrogation :

« *Plaît-il?* »

Chacune de ces lettres mesurait cent lieues de hauteur. Et l'on prit soin de mettre sur les *i* des points d'un diamètre tel, qu'une armée tout entière y pouvait évoluer.

L'inscription terminée, on attendit au grand observatoire du Gabon la réponse de la planète Mars. On n'attendit pas longtemps. Vingt-quatre heures après, courrier par courrier, la réponse de Mars arriva par lettres lumineuses isolées, qui apparaissaient l'une après l'autre, de quart d'heure en quart d'heure. L'observatoire les télégraphiait aux Terriens surexcités.

Or, la réponse à la question : Plaît-il? disait simplement :

« *Rien.* »

On étala dans l'Afrique centrale une nouvelle feuille de papier, sur laquelle on écrivit ces mots (le travail ne dura que sept mois) :

« *Alors, pourquoi nous faites-vous des signes?* »

Mars répondit :

« *Ce n'est pas à vous que nous parlons. C'est à des gens de la planète Saturne.* »

(*Contes de Pantruche et d'ailleurs;*
Juven et Cie édit.)

STRATÉGIE CHINOISE

Le gouvernement chinois, ayant reçu d'une fabrique d'armes européenne trois cent mille fusils nouveau modèle, les fit orner chacun de trois clochettes. Et c'est ainsi qu'un matin du dernier septembre, neuf cent mille clochettes tintèrent et retintèrent dans la vaste plaine de Lao-Tsin.

Le généralissime Hang-Hang, suivi de sa brillante escorte, s'avança sur une colline fleurie et s'apprêta à donner le signal du combat.

Parmi les reporters mêlés à l'escorte se trouvait mon ami Saladier, rédacteur militaire au journal *l'Eleveur d'abeilles*. Il suivit d'autant plus curieu-

sement les opérations, qu'il n'entendait rien à la stratégie chinoise.

Le général Hang-Hang leva bien haut son sabre bicuspide, et s'écria :

« You-Tchi! »

Ce qui voulait dire :

« Sur le dix-huitième escadron du vingt-deuxième régiment, formez la masse! »

Le commandement : « You-Tchi! » fut répété par le général Ti-Tzing, puis par le général Tao-Pé, puis à l'infini par d'autres chefs de corps. Les troupes se mirent en mouvement, et les neuf cent mille clochettes tintèrent à nouveau dans la plaine.

Hang-Hang s'écria ensuite de sa voix forte :

« Nao-Tchin! »

Ce qui voulait dire :

« Sur la droite de la cavalerie formez-vous en bataille! »

Les généraux répétèrent : « Nao-Tchin! » et toute l'armée vint se ranger en bataille le long de la rivière Hu-Hu-Han, vis-à-vis de l'armée japonaise.

A ce moment, mon ami Saladier se trouvait près du généralissime. Un grain de poussière entra dans la narine droite dudit Saladier et le fit éternuer d'une façon formidable (Atchim!).

Alors les généraux Ti-Tzing et Tao-Pé s'écrièrent :

« Ha-Tchim! »

Tous les chefs de corps répétèrent Ha-Tchim! et, avant que Hang-Hang pût émettre un commandement contradictoire, l'armée opéra un mouvement tournant qui l'amena sous le feu direct de l'artillerie japonaise. En moins d'une minute, trente-cinq mille Chinois jonchèrent le champ de bataille.

Le reste de l'armée battit en retraite. Seuls les trente-cinq mille cadavres restèrent dans la plaine.

Ils avaient tous de belles nattes de cheveux, pour que l'ange chinois de la mort pût les emporter commodément dans l'autre monde.

Mais l'ange chinois de la mort eut le tort de ne pas se presser, et fut devancé par Harvey, Jim and Co, marchands de cheveux à Shangaï, qui arrivèrent avec une bonne équipe et quelques tombereaux, et coupèrent tranquillement les trente-cinq mille nattes.

(*Contes de Pantruche et d'ailleurs;*
Juven et Cie édit.)

LES MÉDECINS SPÉCIALISTES

La raillerie ne désarmera jamais devant la médecine... Et pourtant, jamais, nous pouvons le dire, les médecins n'ont été aussi sérieux et aussi habiles qu'aujourd'hui.

Seulement on ne suit pas les traitements.

On va les voir comme des sauveurs, et si l'on n'est pas guéri au bout de huit jours, on cesse d'obéir à leurs prescriptions. Alors on dit : Un tel ne m'a rien fait...

C'est que vous ne l'avez pas écouté. Si vous l'aviez écouté, il vous aurait guéri. Il fallait observer votre régime pendant quatre, huit mois, le temps nécessaire.

Vous connaissez Siméon... C'est ce gros garçon barbu, avec une redingote. Mais oui... voyons. Vous ne connaissez que ça. Siméon vient me voir il y a quatre ans. Il savait que j'ai toujours été en rapport avec les sommités du monde médical, à Paris. Siméon pesait à cette époque deux cent soixante-dix livres. Il voulut maigrir... Je lui indique l'adresse du docteur Belarthur, rue Lafayette... Il y va...

Belarthur l'examine... et le soumet à un régime qui a déjà donné d'excellents résultats, les exercices de marches prolongés. Deux heures le matin, deux heures le soir. Au bout de six semaines, Siméon avait maigri de 25 livres.

Seulement il se trouve qu'il a les chevilles un peu faibles pour la masse de son corps. Il ne pouvait plus marcher. Il avait les pieds tout enflés. Il vient me voir. Je lui indique alors le docteur Schitzmer, un docteur d'origine autrichienne qui guérit les affections de ce genre par des bains de pied dans de la boue, c'est-à-dire dans de la terre glaise délayée. Mon Siméon suit un traitement pendant trois mois, et au bout de trois mois il avait les pieds complètement guéris. « Ah! me dit-il alors, combien je te suis reconnaissant! Quel soulagement je ressens de n'avoir plus ces douleurs aux chevilles! Je serais bien heureux si je n'avais pas ces maux de gorge! »

Il faut vous dire, en effet, qu'à force de tremper ainsi les pieds dans la terre mouillée, il avait contracté une affection du larynx, qui le faisait beaucoup souffrir... Mais, pour guérir ça, rien de plus facile. Je m'empressai de lui indiquer le docteur Cholamel. Cholamel a remarqué que beaucoup de maux de gorge étaient dus à une mauvaise circulation du sang dans le gosier. Il rend sa vitalité à cet organe au moyen d'un traitement à l'électricité. Siméon suivit ce traitement, et ce fut l'affaire de quelques mois à peine. Son mal de gorge disparut complètement.

Malheureusement Siméon appartient à une famille de nerveux; il souffre d'une nervosité spéciale, qui est gravement affectée par l'électricité. Il fut pris de crises, d'un caractère très grave. Il avait chaque jour trois ou quatre accès... Je lui dis : « Mon vieux, il ne faut pas rester comme ça. Va voir, de ma

part, le docteur Langlevent et soumets-lui ton cas. Il te soignera ça en un tour de main. » Langlevent lui a fait prendre du bromure. Le bromure est souverain dans les maladies de nerfs, si on le prend conformément aux prescriptions du médecin. Ni trop, ni trop peu. Siméon se conforma scrupuleusement à l'ordonnance du docteur. Et au bout de très peu de temps — six mois — les accidents nerveux avaient disparu. Mon ami avait repris sa vie normale.

Mais il était d'une humeur un peu chagrine, comme toutes les personnes qui souffrent de l'estomac. Le bromure, naturellement, n'est pas fait pour l'estomac... Ça le délabre, ça l'abîme, ça donne des digestions difficiles... Quand on souffre de l'estomac, il ne faut pas hésiter. On va voir le professeur Biridoff. Il vous remet en une saison. J'envoyai Siméon chez le professeur, qui l'examina et le mit au régime des féculents. Très peu de viande, peu de vin, de l'eau, et des purées de haricots, des purées de pommes de terre, des purées de pois. Siméon fut rétabli en peu de temps.

Il en fut bien heureux. Je le rencontrai chez moi dans l'escalier, comme il venait me remercier. Il souffrait un peu... parce qu'il était très gros. Dame, rien que des farineux !... Il ne pesait pas moins de 322 livres... C'était trop... « Il faut surveiller ça, lui dis-je, et enrayer... — Mais, me répondit-il, si je recommence à me faire maigrir, on va me faire marcher, mes chevilles vont enfler de nouveau, etc., etc. — Il ne s'agit pas de marche, lui dis-je. Il y a d'autres moyens de se faire maigrir. Je vais aller avec toi chez un autre de mes amis, le docteur Lerenchéry. »

Lerenchéry préconise surtout l'équitation, mais pas l'équitation au hasard. Il ne suffit pas de prendre un canasson au manège, et d'aller faire un petit

tour au bois. Lerenchéry fit une ordonnance de douze pages, indiquant les heures de sortie, le nombre et la durée des temps de trot, des temps de galop... Siméon choisit un cheval très fort, très vigoureux, et commença ses exercices.

Hé bien, il a commencé il y a trois jours, et son poids a déjà diminué de trente-six kilos. C'est un résultat!

Il faut vous dire qu'il a fait une chute de cheval à sa première sortie et qu'on a dû lui couper la jambe gauche, qui pesait exactement trente-six kilos. Voilà donc un garçon qui a toujours suivi les ordonnances à la lettre et qui a obtenu de la médecine tout ce qu'il lui a demandé.

(*Les Médecins spécialistes;*
Librairie théâtrale édit.)

EDMOND ROSTAND

(1868)

Bibliographie. — *Le Gant rouge* (1888); — *les Musardises,* poésies (1890); — *les Romanesques*, pièce en trois actes, en vers (1894); — *la Princesse lointaine,* pièce en quatre actes, en vers (1895); — *la Samaritaine,* évangile en trois tableaux, en vers (1897); — *Cyrano de Bergerac,* comédie héroïque en cinq actes, en vers (1897); — *l'Aiglon,* drame en six actes, en vers (1900); — *Chantecler,* pièce en quatre actes, en vers (1910).

Né à Marseille, le 1er avril 1868, Edmond Rostand commença dans cette ville des études qu'il acheva à Paris, au collège Stanislas. Il entreprit ensuite des études de droit qu'il poussa jusqu'à la licence. En 1890, à vingt-deux ans, il publiait un volume de vers, *les Musardises.* La même année il épousait Mlle Rosemonde Gérard, qui devait faire paraître, elle aussi, l'année suivante, un livre de vers, *les Pipeaux.*

Alors commence la série de ses pièces. La première, *les Romanesques,* lui conquit tout de suite la faveur du public; mais le grand, l'éclatant succès ne devait lui venir qu'un peu plus tard, lors de l'apparition de *Cyrano de Bergerac.* L'enthousiasme que cette œuvre déchaîna est indescriptible, et le plus grand sans doute que relatent les Annales du théâtre français. La gloire mondiale du jeune auteur s'accrut encore lorsqu'il eut donné l'*Aiglon.*

En 1903 il fut reçu à l'Académie française, dans le fauteuil de Henri de Bornier.

Enfin sa dernière œuvre, *Chantecler,* dont l'attente suscita tant de fièvres, fut accueillie avec moins de faveur. M. Edmond Rostand n'en jouit pas moins aujourd'hui de la gloire la plus universelle et la plus incontestée.

LE SOUVENIR VAGUE

OU

LES PARENTHÈSES

Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe
(Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul),
Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Blonde comme on ne l'est que dans les magazines,
Vous imprimiez au vôtre un rythme de canot;
Un bouvreuil sifflotait dans les branches voisines
(Un bouvreuil qui n'était peut-être qu'un linot).

D'un orchestre lointain arrivait un andante
(Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon),
Et le grand geste vert d'une branche pendante
Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.

Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre,
Et l'on voyait au loin, dans l'or clair d'un étang
(D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare),
Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotant.

Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes
(Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),
Votre balancement m'éventait de dentelles
Que mes doigts au passage essayaient de saisir.

Sur le nombre de plis de vos volants de gazes
Je faisais des calculs infinitésimaux,

Et languissants, distraits, nous échangions des phrases,
(Des phrases qui n'étaient peut-être que des mots).

Votre chapeau de paille agitait sa guirlande,
Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux
(De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.

Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte,
Tomba sur votre robe un insecte, et la peur
(Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)
Vous jeta contre moi. Cher insecte grimpeur!

Un frêle rameau sec levait sur le ciel pâle,
Ainsi que pour me mettre en garde, un doigt crochu.
Le soir vint. Vous croisiez sur votre gorge un châle
(Un châle qui n'était peut-être qu'un fichu).

L'aube nous fit glisser aux pires confidences,
Et dans votre grand œil, plus tendre et plus hagard,
J'apercevais une âme aux profondes nuances
(Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).

(*Les Musardises.*)

CHANTECLER

LE PAON.

Que pensez-vous de ces beaux messieurs qu'on voit luire?

CHANTECLER.

Je pense que tout ça c'est des coqs fabriqués
Par des négociants aux cerveaux compliqués
Qui, pour élucubrer un cerveau ridicule,
A l'un prennent une aile, à l'autre un caroncule;
Je pense qu'en ces coqs rien ne reste du Coq;

Que tout ça c'est des coqs faits de bric et de broc
Qui montent mieux la garde au seuil d'un catalogue
Qu'au seuil d'une humble cour, à côté d'un vieux dogue
Que tout ça, c'est des coqs frisotés, hérissés,
Convulsés, que n'a pas apaisés et lissés
La maternelle main de la calme Nature,
Et que tout ça n'est rien que de l'Aviculture!
Et que ces papegais aux plumages discords,
Sans style, sans beauté, sans ligne, et dont les corps
N'ont pas même de l'œuf gardé la douce ellipse,
Semblent sortir d'un poulailler d'Apocalypse!

UN COQ.

Mais, monsieur...

CHANTECLER, s'exaltant.

Et je dis que — n'est-ce pas, Soleil? —
Le seul devoir d'un coq est d'être un cri vermeil!
Et lorsqu'on ne l'est pas, cela n'est pas la peine
D'être buboniforme ou révolutipenne.
On disparaît bientôt sans avoir rien été
Que la variété d'une variété!

UN COQ.

Mais...

CHANTECLER, allant maintenant de l'un à l'autre.

Oui, Coqs affectant des formes incongrues,
Coquemars, Cauchemars, Coqs et Coquecigrues,
Coiffés de cocotiers supercoquentieux...
— La fureur comme un Paon me fait parler, messieur
J'allitère!... —

Et s'amusant à les étourdir d'une volubilité caquetante et gutturale :

Oui, Coquards cocardés de coquilles,
Coquardeaux, Coquebins, Coquelets, Cocodrilles,

Au lieu d'être coquets de vos cocoricos,
Vous rêviez d'être, ô Coqs! de drôles de cocos!
Oui, mode! pour que d'eux tu t'emberlucoquasses,
Coquine! ils n'ont voulu, ces Coqs, qu'être cocasses!
Mais, Coquins! le cocasse exige un Nicolet!
On n'est jamais assez cocasse quand on l'est!
Mais qu'un coq, au coccyx, ait plus que vous de ruches
Vous passez, Cocodès, comme des coqueluches!
Mais songez que demain, Coquefredouilles! mais
Songez qu'après-demain, malgré, Coqueplumets!
Tous ces coqueluchons dont on s'emberlucoque,
Un plus cocasse coq peut sortir d'une coque,
— Puisque le Cocassier, pour varier ses stocks,
Peut plus cocassement cocufier des Coqs! —
Et vous ne serez plus, vieux Cocâtres qu'on casse,
Que des Coqs rococos pour ce Coq plus cocasse!

(*Chantecler,* III; Fasquelle édit.)

HUGUES DELORME

(1869)

Bibliographie. — Poésies : *Quais et Trottoirs* (édition des Cent Bibliophiles) (1898), lithos en couleurs de Heidbrinck.

Théâtre en vers : *la Marchande de pommes,* farce en un acte (Renaissance, 1902); — *Au coin d'un bois,* comédie en un acte (Th. Antoine, 1905); — *le Maître à aimer* (avec Pierre Veber), comédie en un acte (Odéon, 1907);— *l'Homme rouge et la Femme verte* (avec Arm. Numès) (Th. Antoine, 1907).

Théâtre en prose : *le Coup de minuit,* vaudeville en un acte (Scala), avec F. Gally (1900); — *Mille Regrets,* comédie en un acte (Grand Guignol), avec F. Gally (1903); — *le Bonheur d'en face,* comédie, 2 actes (Th. des Deux Masques), avec Maurice Desvallières (1906); — *le Chemin de traverse,* comédie, 1 acte (Mathurins), avec G. Quillardet (1904); — *Chez l'habitant,* vaudeville, 1 acte (Scala), avec Francis Gally, Ondet éd.; — *Casino, Hôtel, Jeux,* vaudeville, 1 acte (Grand Guignol), avec A. Numès; — *Fausses Manœuvres,* vaudeville, 1 acte (Concert Parisien), avec F. Gally; — *Gros Béguin,* comédie, 1 acte (Capucines); — *le Malade de Madame,* vaudeville, 1 acte (avec Robert Dieudonné); — *la Femme de César,* opérette, 1 acte (Mathurins), avec Guillardet, musique de R. Berger; — *Mes Oncles s'amusent,* vaudeville, 3 actes (avec Gally) (Cluny); — *Ce Veinard de Bridache,* vaudeville, 3 actes (avec F. Gally) (Cluny); — *Cartouche,* opérette, 3 actes, avec F. Gally, musique de Claude Terrasse (Trianon Lyrique).

Poète parisien né à Avize (Marne), en 1869, moitié Champenois, moitié Normand, Hugues Delorme préfère la pomme au raisin et le champagne au cidre. — Né pour faire des vers exclusivement, par la raison qu'il écrit avec plus d'aisance dans le langage rimé qu'en simple prose, il a néanmoins donné, seul ou en collaboration, une quinzaine de vaudevilles et comédies et une trentaine de Revues. Après avoir dit ses vers aux *Quat-z-Arts,* au *Chien Noir,* à la *Roulotte,* au *Carillon,* pendant cinq années, il a fait jouer des actes en vers à la Bodinière (*Sur la lisière d'un square*), à la Renaissance (*la Marchande de pommes*), au Théâtre Antoine (*Au coin d'un bois* et *l'Homme rouge et la Femme verte*), à l'Odéon (*le Maître à aimer*), au Vaudeville (*Jour de l'an d'étoile*). Profondément dévot aux grands poètes du XVIe siècle et aux Parnassiens, Hugues Delorme est plus directement apparenté à Banville et à Glatigny. Il présente de singulières affinités avec ce dernier, dont il arbore la taille démesurée (un mètre quatre-vingt-cinq au-dessus du niveau de la mer). Véritable poète au vers pittoresque, lyrique et comique à la fois, il a chanté et chante en rimes sonores et de belle humeur les actualités au *Courrier français,* puis au *Figaro,* à *Gil Blas,* à *Comœdia,* à l'*Auto ;* enfin au *Journal,* où il publie chaque jeudi des dialogues en vers. « Régularité, abondance, voilà, a dit un de ses biographes, les deux fées sérieuses qui président à cette destinée d'homme spirituel. »

QUAND MÊME !

POÈME DRAMATIQUE

Le vaisseau *le Surcouf* qui recèle en ses flancs
Les passagers les plus divers, noirs, jaunes, blancs.
Explore l'Océan superbe et monotone...
Soudain un moussaillon de dix-sept ans s'étonne
De voir un monstre affreux, formidable, émergeant
Des flots tumultueux à l'écume d'argent.

« Capitaine, dit-il inquiet, hors d'haleine,
Venez donc!... Qu'est ceci?...— Mais c'est une baleine!
Sale animal! Vraiment dangereux!... Et qui peut
Nous chambarder d'un coup de queue!... Attends un peu!... »

Pour apaiser la bête aux appétits étranges,
On jette dans sa gueule une caisse d'oranges;
Et ce gouffre engloutit la caisse en moins de temps
Qu'il ne faut pour l'écrire... En bonds inquiétants
Il s'agite, replonge et, remuant la queue,
Suit toujours le navire... Après un quart de lieue
On lance dans la gueule ouverte un petit banc.
Le cétacé se met à rire en l'absorbant,
Du rire bien connu spécial aux baleines,
Et poursuit le vaisseau sur les humides plaines.

Le capitaine alors, pourpre, et même carmin :
« J'ai compris; il lui faut pour proie un être humain.
Elle s'en ira dès qu'elle aura fait ripaille. »
Suivant l'usage, l'on tire à la courte paille
Pour savoir qui sera mangé. C'est un Chinois
Qui du destin fatal subit les rudes lois.
On prend le mandarin; on le jette à la bête,
Qui rericane avec un rire de tempête,
Gobe le fils du Ciel, et longe gentiment,
Jaillissant, bondissant, les flancs du bâtiment.

C'en est trop!... Affolé, blême, le capitaine,
D'une voix nasillarde et cependant hautaine :
« Que derechef on tire une victime au sort! »
On obéit sans murmurer. Le nom qui sort
Bientôt lugubrement va de bouches en bouches :
Zabulon (Abraham), vieux marchand de babouches...
(Sachez — c'est peu croyable, et cependant réel —
Qu'Abraham Zabulon est enfant d'Israël.)
Il offre une rançon. On ne veut rien entendre.
On le jette dans l'eau. Le monstre vient l'y prendre,

Et l'avale, distrait, sans dégoût, mais sans faim;
Et suit encor, toujours, le *Surcouf*... — « A la fin,
Saisissez vos harpons, vos pics !... Faut qu'on en sorte ! »
Faisant dans son flanc gauche une plaie assez forte,
Les rudes matelots, d'un valeureux harpon,
Percent la bête, qu'on amène sur le pont.

On l'achève en cinq sec; on l'ouvre; on la dépèce...
O spectacle touchant, et d'une étrange espèce!
Chacun, en reculant, croit devenir dément:
Abraham Zabulon, assis commodément
Sur le banc, sans que rien le trouble ou le dérange,
Fait l'article au Chinois pour lui vendre une orange!

PARIS SANS LAIT

UN CONTRIBUABLE, à un garçon laitier.

Je crois, sur ma foi, faire un rêve!...
On me dit, doux garçons laitiers,
Que vous voulez vous mettre en grève?

LE GARÇON.

Oui, bourgeois; et si vous l'étiez,
Vous feriez de même sans doute :
On nous exploite, somme toute;
Et c'est le dernier des métiers!...

LA CRÉMIÈRE.

Goûtant les avantages
D'un mouillage savant,
Vous aurez, plus qu'avant,
L'eau à tous les laitages...

LE CHIMISTE.

Tout se falsifie, et se vend :
Je ferai, méthode nouvelle,

Du lait avec de la cervelle
De rats (présent des égoutiers),
De veaux mort-nés et de la colle;
Car, nonobstant les gazetiers,
La chimie est la bonne école :
L'Ecole des Arts et Laitiers.

LE COCHER LIVREUR.

Haï des populaces viles
Qui me conspuaient sombrement,
Jadis, je régnais sur les villes,
Dominant chaque encombrement.
Avec des grâces souveraines
Ma main laissait flotter les rênes
Sur mes percherons indomptés.
Dans la foule, qu'un rien apeure,
J'entrais ainsi que dans du beurre,
Faisant toutes mes volontés.

D'abord, j'excitais des murmures
Flatteurs, grâce à mes brocs d'étain
Qui ressemblaient à des armures,
Guerriers défunts d'un siècle éteint!...
Parfois, une femme, amusée
Comme à des pièces de musée,
Riait; sa gaîté s'exhalait...
Mais brutal, cherchant aventure,
J'entre-choquais dans ma voiture
Mes superbes boîtes à lait.

Ivre alors (selon la coutume),
Rien ne pouvait m'effaroucher;
Je jonchais de corps le bitume,
Battant les records du boucher.
Enfin je ne craignais personne
Pour le carnage... L'heure sonne
Des concurrences : l'autobus

M'ayant raflé ma clientèle,
Je pose ma chique, et dételle...
La vie est un triste rébus!...

LA NOURRICE.

Quant à moi, l'humble *remplaçante*
Qu'un trafiquant industrieux
Gruge et pour qui monsieur Brieux
Fit entendre sa voix berçante,
Je nourris le plus noir dessein;
Et, voulant cesser tout négoce,
J'entends ne plus donner le sein
A n'importe quel sale gosse!...
En perpétuels carnavals
Chaque maman se farde, et danse,
Et dit avec outrecuidance :
« Je veux de la poudre et des bals!... »
Dois-je croquer, veule et meurtrie,
Le marmot jusques au tombeau?...
Ce n'est pas le sort le plus beau
Que de nourrir pour la patrie!...

LE CONTRIBUABLE.

La morale (s'il en fallait
Une) la voici, simple et brève :
— Je suis la seule vache à lait
Qui jamais ne se mette en grève!...

(*Le Journal.*)

MIGUEL ZAMACOÏS

(1869)

Bibliographie. — *Dites-nous donc quelque chose;* — *En stupid-car;* — *le Vélocipède à travers les âges;* — *Sang de navet* (comédie); — *Au bout du fil* (comédie, 1904); — *le Gigolo* (comédie, 1905); — *Redites-nous quelque chose* (1906); — *les Bouffons* (comédie en vers, 1907); — *la Fleur merveilleuse* (comédie en vers, 1910).

M. Miguel Zamacoïs est né à Louveciennes.

C'est un poète ingénieux, amusant, qui s'est exclusivement consacré à la poésie gaie. Il doit évidemment beaucoup à M. Edmond Rostand la souplesse de son vers et la truculence de ses rimes. Mais on trouve dans ses œuvrettes une note calembouresque et farce qui lui est bien propre.

CHEZ LE DENTISTE

Impressions aiguës.

I

O les visites aux dentistes,
Combien cruelles, combien tristes!
O l'attente dans des salons
Où les instants semblent si longs,
Quand, assis au bord de sa chaise,
On guette très mal à son aise

Le moment d'aller à son tour
Offrir béant un large four!

II

Regarder cent fois la pendule
Qui marche trop vite ou recule;
Penser tout à coup plein d'émoi :
Y en a plus qu'un seul avant moi!
Douter du mal qu'on sent à peine,
Vouloir se remettre à huitaine,
Et souhaiter pour s'en aller
De voir le plafond s'écrouler!

III

Voir s'engouffrer sous la portière
Un pauvre diable à mentonnière,
Voir dans le salon mitoyen
Passer le dernier collégien,
Et rester seul! Tendre l'oreille
Vers la porte que l'on surveille,
Croire sous les plis étoffés,
Entendre des cris étouffés.

IV

Pour se calmer saisir un livre;
S'apercevoir qu'on ne peut suivre
Le sens de la prose ou des vers,
Ou bien qu'on le tient à l'envers,
Que l'auteur seul vous exaspère :
Lavedan, Racine ou Molière!
Que si vous ouvrez un roman,
Ce sont les *Soirées de Médan!*

V

Et songer alors, presque en nage,
Au fauteuil au gros engrenage,
Au plateau surchargé d'outils,
Qui sont si luisants, si gentils,
A cette atmosphère factice
Faite de vague eau dentifrice,
A la machine sans pitié
Qu'on fait tourner avec le pied.

VI

Sur votre bouche les dentistes
Ont des émotions d'artistes.
L'amour et le vertige aidant,
Vous craignez qu'ils entrent dedans!
Pour vos plaintes plus ou moins vives
Ils ont des phrases incisives,
Et, quand vous vous levez fâchés,
Disent en souriant : « Crachez! »

VII

Mais après tout le mieux à faire,
C'est de souffrir et de se taire :
Si les dentistes par métier
Mangent à votre râtelier,
Vous leur devez, vous, en échange,
La dent qui guérit ou se range;
Ils ont d'utiles cruautés;
Les dents sont leurs enfants... gâtés!

(*Dites-nous donc quelque chose;*
Ollendorff édit.)

MAX MAUREY

(1869)

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Camelot;* — *Rosalie;* — *Pochard;* — *Sardanapale;* — *le Fétiche;* — *la Glissade;* — *la Recommandation;* — *la Fiole;* — *Un Début dans le monde;* — *l'Aventure;* — *les Cigarettes;* — *Asile de nuit;* — *M. Lambert, marchand de tableaux;* — *la Savelli;* — *Depuis six mois;* — *le Chauffeur;* — *le Stradivarius;* — *les Aventures de M. Haps;* — *la Délaissée;* — *David Copperfield.*

Né à Paris, M. Max Maurey fit ses études au lycée Janson, au collège Rollin, passa à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, débuta dans le journalisme par des fantaisies dialoguées dans des périodiques, écrivit ensuite des chroniques à l'*Evénement,* des articles de critique au *Gil Blas,* où il donnait une *Revue de la semaine* rédigée dans la forme alerte et malicieuse qui devait faire le succès de ses comédies.

Entre temps, il s'était essayé au théâtre; après avoir donné plusieurs pantomimes, des ballets somptueux, comme *Néron, Sardanapale, les Mille et une Nuits,* M. Max Maurey se faisait une place à part, grâce à des pièces courtes, fort joliment dialoguées, qui attiraient bientôt sur lui l'attention. *La Recommandation, Rosalie, Depuis six mois, le Pharmacien, le Chauffeur, Asile de nuit, la Fiole, la Délaissée, le Stradivarius,* furent joués un très grand nombre de fois. Le succès de ces petites pièces est dû à la malice du dialogue, à la vérité des situations, à la justesse de l'observation, autant qu'à l'originalité du sujet et au relief des personnages. Quelques-uns de ses types mériteraient de devenir classiques, tels ce M. Mine de la *Recommandation,* et Haps de l'*Asile de nuit.*

Avec l'*Aventure* (2 actes), M. Max Maurey faisait la conquête du théâtre Antoine; avec *Monsieur Lambert, marchand de tableaux* (2 actes), il entrait à l'Odéon; bientôt M. Claretie ouvrait à son *Stradivarius* les portes de la Comédie Française. Et c'est avec une pièce historique en cinq actes et sept tableaux de M. Max Maurey, *la Savelli,* que Mme Réjane avait inauguré son théâtre. Tout à ses débuts, il avait fait représenter sur la scène du théâtre de la République un drame en cinq actes, *le Camelot,* dont Taillade créa le principal rôle.

Nous lui devons encore un roman satirique, *les Aventures de M. Haps*. Directeur de théâtre, il fonda le théâtre des Capucines et prit la direction du Grand Guignol, où il se fit remarquer par de rares qualités de metteur en scène.

MONSIEUR MINE

Un pauvre diable, M. Mine, depuis longtemps sans place, vient solliciter un emploi. Il est muni d'une lettre de recommandation, à laquelle il attache un grand prix. Reçu par le garçon de bureau, en l'absence du directeur, il lui confie ses ennuis, ses espoirs, et enfin la précieuse lettre, quand le directeur rentre à l'improviste; le garçon fait disparaître la recommandation, avec laquelle il s'en va, sans que M. Mine ait osé la lui réclamer.

Voici la scène qui a lieu ensuite entre ce dernier et le directeur :

LE DIRECTEUR, à M. Mine qui va pour sortir.

Eh bien! vous, restez, puisque vous avez à me parler.

Il se retourne et dépose son chapeau sur la cheminée.

MONSIEUR MINE, cloué sur place par l'injonction du directeur.

A part.

Nom d'une pipe! et ma lettre!... Qu'est-ce que je vais faire?

LE DIRECTEUR, revenant au cartonnier et fermant le tiroir où il a pris tout à l'heure un dossier.

Je suis à vous, monsieur.

MONSIEUR MINE.

Oui, monsieur... (A part.) Nom de nom! nom de nom! qu'est-ce que je vais lui dire!...

LE DIRECTEUR, allant s'asseoir à la table.

Voyons! Vous désirez, monsieur..

MONSIEUR MINE.

Voilà.

LE DIRECTEUR, donnant un coup de poing sur la table devant laquelle il s'est assis.

Vous avouerez que c'est embêtant... Ce service est fait en dépit du bon sens; on n'en fiche pas un clou... Cette table disparaît sous la poussière... Il y a un désordre. Ah! il faut que tout cela change... (A M. Mine.) Voyons, monsieur, approchez, faites vite, de quoi s'agit-il?

MONSIEUR MINE, avec effort.

Voilà...

LE DIRECTEUR, lui désignant la chaise devant la table.

Asseyez-vous. Je vous écoute.

MONSIEUR MINE, s'asseyant et d'une voix étranglée par l'émotion.

Je vous demande pardon...

LE DIRECTEUR.

Oui, c'est entendu; je vous demande ce que vous voulez?

MONSIEUR MINE.

Monsieur le directeur, voilà... je venais... voir s'il serait possible de... enfin! de...

LE DIRECTEUR, impatienté.

De quoi?

MONSIEUR MINE, la gorge sèche.

C'est pour une place...

LE DIRECTEUR.

Une place?

MONSIEUR MINE.

Oui.. pour voir si je pourrais entrer ici?

LE DIRECTEUR, de l'air d'un monsieur qui s'écoute parler.

En termes plus nets, vous voulez savoir s'il y a un emploi vacant ici et si je serais disposé, dans ce cas, à vous le donner.

MONSIEUR MINE.

C'est cela même.

LE DIRECTEUR.

Expliquez-vous, que diable! (Amer.) Ah! il y a longtemps qu'on n'est pas venu me demander d'entrer chez moi!... Enfin... (Tendant la main droite et feuilletant, de la main gauche, le dossier qu'il a devant lui.) Votre recommandation?... Allons, donnez-moi votre recommandation.

MONSIEUR MINE, se levant.

Monsieur le directeur, je vais vous expliquer...

LE DIRECTEUR, même jeu.

Non, je vous prie, pas d'explication... Donnez-moi simplement votre recommandation.

MONSIEUR MINE, reculant peu à peu jusqu'au milieu de la scène.

C'est que...

LE DIRECTEUR, regardant M. Mine et très nerveux.

C'est que quoi ?... Quoi ?

MONSIEUR MINE, avec effort.

Je n'ai pas...

LE DIRECTEUR.

Hein ? vous n'avez pas... Enfin ! sacrebleu ! parlez ! Qu'est-ce que vous n'avez pas ? (Comme frappé d'une idée.) Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas de recommandation ?

MONSIEUR MINE.

Je vais vous dire...

LE DIRECTEUR, avec force.

Non ! non ! ne dites rien.

Il se lève, passe lentement derrière Mine qu'il ne quitte pas du regard, et arrive ainsi à gauche au premier plan.

MONSIEUR MINE, à part, pendant que le directeur passe derrière lui.

Ça y est... il va me foutre à la porte...

LE DIRECTEUR, l'air aimable, souriant, lui désignant du geste la chaise de gauche.

Prenez la peine, cher monsieur, de vous asseoir... (Répétant) de vous asseoir... (M. Mine ahuri se laisse tomber sur la chaise) et de m'écouter... Monsieur, voilà quinze ans... que je suis directeur du Crédit hypo-

thétique, et, depuis quinze ans, il ne se passe pas de mois, que dis-je, de mois... de semaines (Tout en parlant il passe à droite de M. Mine), de jours, que je ne sois assailli par des individus voulant entrer dans mon administration. (Mouvement de Mine.) Laissez-moi continuer. (Il s'assied sur la chaise à droite.) Chacun de ces individus est porteur d'au moins une recommandation de l'un de mes amis. Or, voyez-vous l'embarras dans lequel me plongent ces lettres ? J'ai quelques relations auxquelles je tiens énormément, et vous comprendrez aisément pourquoi, quand je vous dirai que je suis garçon, que je n'aime pas dîner chez moi, et que la nourriture du restaurant me fait mal. Toutes ces personnes ont au moins un bonhomme qu'elles voudraient me voir employer. Je ne puis naturellement les prendre tous. En prendre un, c'est faire plaisir à une personne, mais c'est mécontenter les autres. Les gens qui vous recommandent quelqu'un vous en veulent moins de ne pas prendre leur protégé, dont généralement ils se moquent, que de prendre ceux présentés par les autres. Aussi ma règle de conduite est-elle simple autant qu'immuable : je ne prends et ne prendrai jamais quelqu'un qui m'est pistonné.

Il se lève.

MONSIEUR MINE.

Ah !

LE DIRECTEUR.

Et pourtant... Et pourtant, ce n'est pas l'emploi qui manque.

MONSIEUR MINE.

Ah ! vraiment ?

LE DIRECTEUR, retournant à la table et s'asseyant dans son fauteuil.

Eh ! non... Vous êtes un garçon intelligent.

MONSIEUR MINE, modestement.

Oh! monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR.

Si... si... vous êtes un garçon intelligent : votre démarche le prouve... Venir me trouver comme vous l'avez fait, cela dénote un esprit d'initiative que je me plais à reconnaître.

MONSIEUR MINE.

Monsieur le directeur, vous êtes trop bon!

LE DIRECTEUR, avec suffisance.

Non, je ne suis ni bon ni mauvais, je me connais en hommes, voilà tout. (Mine acquiesce d'un grand signe de tête.) Vous êtes intelligent, donc observateur; eh bien, là, en toute franchise, qu'est-ce que vous avez remarqué en venant ici?

MONSIEUR MINE, qui a une peur bleue de gaffer, à part.

Ah! diable... (Haut) Ma foi...

LE DIRECTEUR.

Allons, parlez franchement...

MONSIEUR MINE.

Peuh!... C'est que...

LE DIRECTEUR.

Hein?

MONSIEUR MINE, toujours très embarrassé

Dame! monsieur le directeur...

LE DIRECTEUR.

Oui, je comprends, vous êtes gêné; mais, enfin, vous l'avez nécessairement remarqué : il y a un laisser-aller terrible! Cette maison n'a pas l'apparence d'une maison sérieuse... les garçons ne sont pas à leur poste.

MONSIEUR MINE.

En effet!

LE DIRECTEUR.

On vous a reçu dans mon cabinet; eh bien, voyons! Est-ce que cela se fait?... est-ce que l'on fait attendre dans le cabinet d'un directeur?

MONSIEUR MINE, avec une conviction exagérée.

C'est insensé!

LE DIRECTEUR.

Insensé! vous l'avez dit! Tout le monde en prend trop à son aise. Et pourquoi? parce que cela manque de surveillance. Quand je ne suis pas là, rien ne va et, dame! étant directeur, je ne puis être ici que rarement, ayant des obligations mondaines ou personnelles qui m'obligent à ne consacrer qu'une faible partie de mon temps à mon administration.

MONSIEUR MINE.

C'est trop juste.

LE DIRECTEUR.

Ce qu'il faudrait, donc, c'est un homme de confiance, un homme intelligent, travailleur, énergique, et d'initiative; en un mot, une main, une main de fer. Voilà longtemps que je le cherche, cet homme. (Il se lève et va à la droite de M. Mine.) Impossible de le

faire savoir : car aussitôt j'aurais été assailli par mes amis... Et je pensais : mais, tonnerre d'une pipe... il n'y aura donc pas, sous la calotte des cieux, un être ayant assez de flair pour se dire : « Enfin! foutre! quoi! M. le directeur est, après tout, un homme intelligent... Il n'a besoin de personne pour l'influencer. Eh bien, j'irai le voir, et, s'il y a un emploi vacant, il saura bien me le donner, sans intermédiaire!... » (Toute cette partie entre guillemets doit être dite en martelant chacun des mots, et en la soulignant de grands gestes.) Enfin!... c'est vous, monsieur, qui avez eu ce flair, ce dont je vous félicite, et, si la place vous agrée, je vous la donne.

MONSIEUR MINE, se levant et avec émotion.

Oh! monsieur le directeur... mais j'accepte, j'accepte!... Et vous pouvez être certain que vous serez content de moi.

LE DIRECTEUR.

J'en suis convaincu... (Se rapprochant de Mine et un peu soupçonneux.) Entre nous, personne ne vous a conseillé de venir me trouver?

MONSIEUR MINE, très troublé.

Personne!

LE DIRECTEUR.

Ah! pourtant, qu'est-ce qui vous a donné l'idée?...

MONSIEUR MINE.

Ben!... n'est-ce pas, je me suis dit: « Enfin! foutre! quoi! Le directeur est, après tout, un homme intelligent... Il n'a besoin de personne pour l'influencer... Eh bien, j'irai le voir, et, s'il y a un emploi vacant, il saura bien me le donner, sans intermédiaire. »

(Cette partie entre guillemets doit être dite par M. Mine absolument comme celle dite tout à l'heure par le directeur, avec les mêmes gestes et la même intonation.)

LE DIRECTEUR, convaincu.

C'est parfait... Vous êtes tout à fait la personne qu'il me faut. (Il va se rasseoir devant sa table.)

MONSIEUR MINE.

Monsieur le directeur sera content de moi, je l'affirme.

(*Quelques Actes;* librairie des *Annales.*)

ALFRED JARRY

(1873-1907)

BIBLIOGRAPHIE. — *Minutes de sable mémorial* (1896); — *César-Antéchrist* (1895); — *Ubu roi* (1897); — *les Jours et les Nuits* (1897); — *l'Amour en visites* (1898); — *l'Amour absolu* (1899); — *Ubu enchaîné* (1900); — *Messaline* (1901); — *les Almanachs du père Ubu* (1899 et 1902); — *le Surmâle* (1902); — *le Moutardier du pape* (1907); — *la Papesse Jeanne,* par Emmanuel Rhoïdrès, traduit du grec par Alfred Jarry (1908); — *le Docteur Faustroll, suivi de spéculations,* posthume (1911).

Alfred Jarry naquit à Laval, le 8 septembre 1873. C'était un bohème étrange, peut-être un peu fou, ou qui feignait de l'être. M. Guillaume Apollinaire, qui le connut, raconte, dans un article publié par les *Marges,* qu'il portait toujours un revolver d'ordonnance, dont il se servait quelquefois à la fin des dîners pour cribler les murs ou les plafonds, qu'il pêchait à la ligne sur les bords de la Seine, habitait à Paris au troisième et demi et mangeait des côtelettes crues.

Son œuvre principale, cet hilarant et déconcertant *Ubu roi,* est le livre le plus incohérent, le plus désordonné, le plus fou qui soit. Est-ce une parodie du théâtre romantique, ou simplement une fantaisie humoristique? Il serait bien difficile de le préciser, et Jarry, lorsqu'il écoutait les critiques émettre leurs opinions sur les intentions exactes de l'auteur d'*Ubu roi,* avait du mal à garder son sérieux. *Ubu roi* fut représenté en 1896 par des acteurs déguisés en marionnettes.

Les romans de Jarry sont à peu près illisibles. Mais on trouve, dans les *Minutes de sable mémorial,* au milieu d'un fatras incohérent, des dialogues comiques d'une verve extraordinaire. Les *Spéculations* font penser aux petits morceaux de Swift.

Alfred Jarry écrivit au *Figaro,* à la *Revue Blanche,* au *Mercure de France,* au *Festin d'Esope,* à la *Plume,* au *Canard sauvage,* etc.

Il mourut à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 1er novembre 1907.

UBU ROI

La grande salle du palais. — Père Ubu, mère Ubu, officiers et soldats, Giron, Pile, Cotice, nobles enchaînés, financiers, magistrats, greffiers.

PÈRE UBU.

Apportez la caisse à nobles et le crochet à nobles et le couteau à nobles et le bouquin à nobles! ensuite, faites avancer les nobles.

(On pousse brutalement les nobles.)

MÈRE UBU.

De grâce, modère-toi, père Ubu.

PÈRE UBU.

J'ai l'honneur de vous annoncer que pour enrichir le royaume je vais faire périr tous les nobles et prendre leurs biens.

NOBLES.

Horreur! à nous, peuple et soldats!

PÈRE UBU.

Amenez le premier noble et passez-moi le crochet

à nobles. Ceux qui seront condamnés à mort, je les passerai dans la trappe, ils tomberont dans les sous-sols du Prince-Porc et de la Chambre-à-Sous, où on les décervellera. — (Au noble.) Qui es-tu, bouffre ?

LE NOBLE.

Comte de Vitepsk.

PÈRE UBU.

De combien sont tes revenus ?

LE NOBLE.

Trois millions de rixdales.

PÈRE UBU.

Condamné ! (Il le prend avec le crochet et le passe dans le trou.)

MÈRE UBU.

Quelle basse férocité !

PÈRE UBU.

Second noble, qui es-tu ? (Le noble ne répond rien.) Répondras-tu, bouffre ?

LE NOBLE.

Grand-duc de Posen.

PÈRE UBU.

Excellent ! excellent ! Je n'en demande pas plus long. Dans la trappe. Troisième noble, qui es-tu ? Tu as une sale tête.

LE NOBLE.

Duc de Courlande, des villes de Riga, de Revel et de Mitau.

PÈRE UBU.

Très bien! très bien! Tu n'as rien autre chose?

LE NOBLE.

Rien.

PÈRE UBU.

Dans la trappe, alors. Quatrième noble, qui es-tu?

LE NOBLE.

Prince de Podolie.

PÈRE UBU.

Quels sont tes revenus?

LE NOBLE.

Je suis ruiné.

PÈRE UBU.

Pour cette mauvaise parole, passe dans la trappe. Cinquième noble, qui es-tu?

LE NOBLE.

Margrave de Thorn, palatin de Polock.

PÈRE UBU.

Ça n'est pas lourd. Tu n'as rien autre chose?

LE NOBLE.

Cela me suffisait.

PÈRE UBU.

Eh bien, mieux vaut peu que rien. Dans la trappe. Qu'as-tu à pigner, mère Ubu?

MÈRE UBU.

Tu es trop féroce, père Ubu.

PÈRE UBU.

Eh! je m'enrichis. Je vais faire lire MA liste de MES biens. Greffier, lisez MA liste de MES biens.

LE GREFFIER.

Comté de Sandomir.

PÈRE UBU.

Commence par les principautés, stupide bougre!

LE GREFFIER.

Principauté de Podolie, grand-duché de Posen, duché de Courlande, comté de Sandomir, comté de Vitepsk, palatinat de Polock, margraviat de Thorn.

PÈRE UBU.

Et puis après?

LE GREFFIER.

C'est tout.

PÈRE UBU.

Comment, c'est tout! Oh! bien, alors, en avant les nobles, et comme je ne finirai pas de m'enrichir, je vais exécuter tous les nobles, et ainsi j'aurai tous les biens vacants. Allez, passez les nobles dans la trappe. (On empile les nobles dans la trappe.)

(*Ubu roi*, III, 2.)

UBU ENCHAINÉ

Le Champ-de-Mars. — Les trois hommes libres, le caporal.

LES TROIS HOMMES LIBRES.

Nous sommes les hommes libres, et voici notre caporal. — Vive la liberté, la liberté, la liberté! Nous sommes libres. — N'oublions pas que notre

devoir, c'est d'être libres. Allons moins vite, nous arriverions à l'heure. La liberté, c'est de n'arriver jamais à l'heure — jamais, jamais! pour nos exercices de liberté. Désobéissons avec ensemble... Non! pas ensemble : une, deux, trois! le premier à un, le deuxième à deux, le troisième à trois. Voilà toute la différence. Inventons chacun un temps différent, quoique ce soit bien fatigant. Désobéissons individuellement — au caporal des hommes libres!

LE CAPORAL.

Rassemblement!

(Ils se dispersent.)

Vous, l'homme libre numéro trois, vous me ferez deux jours de salle de police, pour vous être mis, avec le numéro deux, en rang. La théorie dit : Soyez libres! — Exercices individuels de désobéissance... L'indiscipline aveugle et de tous les instants fait la force principale des hommes libres. — Portez... arme!

LES TROIS HOMMES LIBRES.

Parlons sur les rangs. — Désobéissons. — Le premier à un, le deuxième à deux, le troisième à trois. — Une, deux, trois!

LE CAPORAL.

Au temps! Numéro un, vous deviez poser l'arme à terre; numéro deux, la lever la crosse en l'air; numéro trois, la jeter à six pas derrière et tâcher de prendre ensuite une attitude libertaire. Rompez vos rangs! Une, deux! Une, deux!

(Ils se rassemblent et sortent en évitant de marcher au pas.)

(*Ubu enchaîné;* édit. de la *Revue Blanche.*)

COLETTE WILLY

(1873)

Bibliographie. — *Claudine à l'école* (1900); — *Claudine à Paris* (1901); — *Claudine en ménage* (1902); — *Claudine s'en va* (1903); — *Minne* (1904); — *Dialogues de bêtes* (1904); — *les Egarements de Minne* (1905); — *Sept Dialogues de bêtes* (1906); — *la Retraite sentimentale* (1907); — *les Vrilles de la vigne* (1908); — *l'Ingénue libertine* (1909); — *la Vagabonde* (1910).

Mme Colette Willy est née à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne), le 28 janvier 1873. Elle épousa, en 1893, M. Henry Gauthier-Villars, connu sous le pseudonyme de Willy, dont elle s'est, depuis, séparée.

Ses six premières œuvres, les quatre « Claudine » et les deux « Minne », furent d'abord publiées sous le nom de son mari. Mais après son divorce parut une nouvelle édition des « Claudine » signée des deux collaborateurs : Willy et Colette Willy.

Mme Colette Willy est un écrivain essentiellement moderne. Elle a trouvé la langue qui s'adapte à nos sensations nouvelles. Elle les analyse avec une dextérité qui déconcerte, un art prodigieux qui n'a pas l'air d'y toucher. On se rappelle le gros succès qu'obtinrent les *Claudine,* dès leur apparition. *Claudine à l'école* et un livre plus récent, *la Retraite sentimentale,* sont peut-être des chefs-d'œuvre, quelque dangereux que nous paraisse l'emploi d'un si grand mot, qui, au fond, ne veut pas dire beaucoup de choses. Ce qui est certain, c'est que peu de livres vivent d'une façon aussi directe, aussi

intense, aussi immédiate, que les siens. Les notations de nature sont inouïes de précision, de puissance d'évocation et de simplicité littéraire. Elles semblent dictées par tous les sens à la fois.

Mme Colette Willy n'est pas seulement un écrivain, elle *fait* du music-hall et du théâtre. Son dernier roman, *la Vagabonde,* évoque la vie qu'elle mène sur les planches. Elle est danseuse, mime, comédienne. Elle a parcouru la France, en *tournée* artistique, donnant des représentations dans les villes, faisant son *numéro* entre un équilibriste et une chanteuse légère. Elle prétend même être plus fière des succès qu'elle a obtenus ainsi que de sa jolie gloire littéraire... M. Ingres aimait surtout être loué comme violoniste.

LE VOYAGE

Dans un compartiment de première classe, Kiki-la-Doucette, Toby-Chien, Elle et Lui ont pris place. Le train roule vers les lointaines montagnes, vers l'été libre. Toby-Chien, en laisse, lève vers la vitre un nez affairé. Kiki-la-Doucette, invisible dans un panier clos, sous l'immédiate protection de Lui, se tait. Lui a déjà jonché le wagon de vingt journaux déployés. Elle rêve, tête appuyée au drap poussiéreux, et sa pensée s'élance au-devant de la montagne entre toutes aimée, celle qui porte une maison basse tapie sous la vigne et le jasmin de Virginie...

Toby-Chien. — Comme cette voiture va vite! Ce n'est pas le même cocher que d'habitude. Je n'ai pas vu les chevaux, mais ils sentent bien mauvais et fument noir. Arrivera-t-on bientôt, ô toi qui rêves silencieuse et ne me regardes pas? (Point de réponse. Toby-Chien s'énerve et siffle par les narines.)

Elle. — Chut!

Toby-Chien. — Je n'ai presque rien dit. Arriverons-nous bientôt?

Il se tourne vers Lui, qui lit, et pose une patte discrète au bord de son genou.

Lui. — Chut!

Toby-Chien, résigné. — Je n'ai pas de chance. Personne ne veut me parler. Je m'ennuie un peu, et puis je ne connais pas assez cette voiture. Je suis fatigué. On m'a éveillé de bonne heure et je me suis diverti à courir par toute la maison. On avait caché les fauteuils sous des draps, emmailloté les lampes, roulé les tapis; tout était blanc, changé, angoissant, avec une funèbre odeur de camphre. J'ai éternué sous chaque fauteuil, les yeux pleins d'eau, et glissé sur le parquet nu, dans ma hâte à suivre les tabliers blancs des bonnes. Car elles s'agitaient autour des malles semées partout, et leur zèle inusité suffisait à m'avertir d'un événement exceptionnel... A la dernière minute, juste comme Elle criait, toute chaude de mouvement : « Le collier de Toby! Et le panier du chat, vite le chat dans le panier!... » juste comme Elle dit cela... mon camarade disparut. Ce fut indescriptible. Lui, terrible à voir, jurait le tonnerre de Dieu et frappait de la canne sur le parquet, furieux parce qu'on avait laissé son Kiki s'évader. Elle appelait : « Kiki! » tantôt avec prière, tantôt avec menace, et les deux bonnes apportaient de trompeuses assiettes vides, des papiers jaunes de boucherie... Je crus fermement que mon camarade le chat avait quitté ce monde! Soudain il apparut à tous les yeux, juché au plus haut de la bibliothèque, et nous méprisant de son regard vert. Elle leva les bras : « Kiki! veux-tu descendre tout de suite! Tu vas nous faire manquer le train! » Il ne descendit point, et je pris le vertige, moi par terre, à le voir si haut se tenir

debout, et piétiner, et tourner sur lui-même, en miaulant pour exprimer l'impossibilité où il se trouvait d'obéir. Lui s'affolait, disant : « Mon Dieu, il va tomber! » mais Elle sourit, sceptique, sortit et revint armée du Fouet... Le Fouet dit : « Clac! » deux fois seulement, et par miracle, je pense, le chat bondit sur le parquet, plus mol et plus élastique que la balle de laine qui nous sert de joujou. Moi, je me serais cassé en tombant.

Depuis, il est dans ce panier... (Il va au panier.) Il y a une petite lucarne... Je le vois... Des pointes de moustaches, comme des aiguilles blanches... Oh! quel œil! Reculons... j'ai un peu peur. Un chat n'est jamais tout à fait enfermé... Il doit souffrir. Peut-être qu'en lui parlant doucement... (Il appelle, très courtois.) Chat!

Kiki-la-Doucette, crachement de fauve. — Khhhh...

Toby-Chien, un pas en arrière. — Oh! tu as dit un vilain mot. Ta figure est terrible. Tu as mal quelque part?

Kiki-la-Doucette. — Va-t'en. Je suis le martyr... Va-t'en, te dis-je, ou je souffle du feu sur toi!

Toby-Chien, candide. — Pourquoi?

Kiki-la-Doucette. — Parce que tu es libre, parce que je suis dans ce panier, parce que le panier est dans une voiture infecte et qui me secoue, et que leur sérénité à Eux m'exaspère.

Toby-Chien. — Veux-tu que j'aille regarder dehors, et que je te raconte ce qu'on voit par la portière de la voiture?

Kiki-la-Doucette. — Tout m'est également odieux.

Toby-Chien, après avoir regardé, revient. — Je n'ai rien vu...

Kiki-la-Doucette, amer. — Merci tout de même.

Toby-Chien. — Je n'ai rien vu qui soit facile à décrire. Des choses vertes, qui passent tout contre

nous, si près et si vite qu'on en reçoit une claque dans les yeux. Des champs plats qui tournent et un petit clocher pointu, là-bas, qui court aussi vite que la voiture... Cela ne t'amuse pas?

KIKI-LA-DOUCETTE, rire sinistre. — Ha! demande au damné...

TOBY-CHIEN. — A qui?

KIKI-LA-DOUCETTE, de plus en plus mélodramatique, sans aucune conviction. — ... Au damné dans sa cuve d'huile bouillante s'il éprouve quelque agrément! Mes tortures à moi sont morales. Je connais à la fois la séquestration, l'humiliation, l'obscurité, l'oubli et le tangage.

Le train s'arrête. Un employé sur le quai : « Aoua, aouaoua, éouan... ouain! »

TOBY-CHIEN, éperdu. — On crie! il y a un malheur! Courons!

Il se jette, museau en avant, contre la portière fermée, qu'il gratte désespérément.

ELLE, ensommeillée. — Mon petit Toby, tu es bassin.

TOBY-CHIEN, affolé. — Que fais-tu à rester tranquille et assise, ô Toi, l'inexplicable? N'entends-tu pas ces cris? Ils s'affaiblissent... Le malheur est allé plus loin. J'aurais voulu savoir...

Le train repart.

LUI, quittant son journal. — Cette bête a faim.

ELLE, très éveillée à présent. — Tu crois? Moi aussi. Mais Toby mangera très peu.

LUI, inquiet. — Et Kiki-la-Doucette?

ELLE, péremptoire. — Kiki-la-Doucette boude. Il s'est caché ce matin. Il mangera encore moins,

LUI. — Il ne dit rien. Tu ne crains pas qu'il soit malade?

ELLE. — Non, mais vexé.

KIKI, dès qu'il s'agit de lui. — Mouân!

Lui, tendre et empressé. — Venez, mon beau Kiki, mon séquestré, venez, vous aurez du roastbeef froid et du blanc de poulet...

Il ouvre le panier-geôle. Kiki-la-Doucette avance une tête plate de serpent, un corps rayé, précautionneux et long, long à croire qu'il en sortira comme ça des mètres...

Toby-Chien, amène. — Ah! te voilà, Chat! Eh bien, salue la liberté!

Kiki-la-Doucette, sans répondre, lisse de la langue quelques soies décoiffées.

Toby-Chien. — Salue la liberté, je te dis. C'est l'usage. Chaque fois qu'on ouvre une porte, on doit courir, sauter, se tordre en demi-cercle et crier.

Kiki-la-Doucette. — On? Qui, on?

Toby-Chien. — Nous, les chiens.

Kiki-la-Doucette, assis et digne. — Faudra-t-il aussi que j'aboie? Nous n'avons jamais eu le même code des convenances, que je sache.

Toby-Chien, vexé. — Je n'insiste pas. Comment trouves-tu cette voiture?

Kiki, qui flaire minutieusement. — Affreuse. Cependant le drap est assez bon pour faire ses ongles.

(Il joint le geste à la parole et carde le capitonnage.)

Toby-Chien, à part. — Si je faisais ça, moi...

Kiki-la-Doucette, continuant à carder. — Han! Han! que ce spongieux drap gris étanche ma rage!... Depuis ce matin l'univers se révolte monstrueusement, et Lui, Lui que j'aime, et qui me vénère, ne m'a pas assez défendu. J'ai subi des contacts humiliants, des cahots, et plus d'un coup de sifflet a traversé ma cervelle d'une oreille à l'autre... Han! Il est doux de détendre ses nerfs et d'imaginer qu'on effiloche d'une griffe allègre la chair ennemie, fibreuse et saignante... Han! Cardons et steppons, levons les pattes trop haut en signe suprême d'insolence!...

Elle. — Dis donc, Kiki, c'est fini?

Lui, indulgent et admiratif. — Laisse-le. Il fait z'ongles.

Kiki-la-Doucette. — Il a parlé pour moi. Je lui pardonne. Mais puisqu'on me permet, je n'aime plus déchirer le coussin... Quand sortirai-je d'ici? Ce n'est pas que j'aie peur. Ils sont là tous deux, et le Chien, avec des figures de tous les jours... J'ai des tiraillements d'estomac.

Il bâille. Le train s'arrête; un employé, sur le quai : « Aaa, oua... aouaoua, oaa... »

Toby-Chien, éperdu. — On crie! Il y a encore un malheur! courons!...

Kiki-la-Doucette. — Mon Dieu, que ce chien est fatigant! Qu'est-ce que ça peut lui faire qu'il y ait un malheur? D'ailleurs, je n'en crois rien. Ce sont des cris d'homme, et les hommes crient pour le seul plaisir d'entendre leur voix...

Toby-Chien, calme. — J'ai faim. Va-t-on manger, ô Toi, de qui j'espère tout? Dans cet étrange pays, je ne sais plus l'heure, mais il me semble bien...

Elle. — Venez tous déjeuner.

Elle déballe des couverts, froisse des papiers, rompt un pain doré qui craque...

Toby-Chien, mâchant. — Ce qu'elle m'a donné là devait être bien bon, pour sembler si petit. Cela a fondu dans ma gueule, il n'en reste pas un souvenir...

Kiki-la-Doucette, mâchant. — C'est du blanc de poulet. Frrrr. Allons, bon! je fais ronron sans m'en apercevoir! Il ne faut pas. Ils croiraient que je me résigne à ce voyage... Mangeons lentement, farouche et désabusé, mangeons uniquement pour ne mourir point...

Elle, aux animaux. — Laissez-moi déjeuner! Moi

aussi, j'aime le poulet froid, et les cœurs de laitue trempés dans le sel...

Lui, inquiet. — Comment fera-t-on pour obliger ce chat à réintégrer son panier?

Elle. — Je ne sais pas. Nous verrons tout à l'heure.

Toby-Chien. — C'est déjà fini? J'en avalerais trois fois autant. Dis donc, Chat, tu ne manges pas mal pour un martyr.

Kiki, mentant. — Le chagrin me creuse. Ecarte-toi un peu, je veux à présent dormir... essayer de dormir... Un rêve clément, peut-être, me ramènera à la maison que j'ai quittée, au coussin fleuri que Lui m'a donné... Home! sweet home! Tapis colorés à souhait pour le plaisir de mes yeux! Potiche vaste d'où jaillit un petit palmier dont je mange les pousses, fauteuils profonds sous lesquels je cache ma balle de laine pour me faire une surprise... Bouchon suspendu par une ficelle au loquet de la porte, et bibelots sur les tables pour que ma patte s'y distraie à briser quelque cristal... Salle à manger, temple! Vestibule plein de mystère, d'où je guette invisible ceux qui entrent et ceux qui sortent... Escalier étroit où le pas du laitier sonne pour moi comme un angélus... Adieu, mon fatal destin m'emporte, et qui sait si jamais... Ah! c'est trop triste, et toutes les jolies choses que je dis m'ont attendri pour de vrai!!

(Il commence une toilette minutieuse et funèbre. Le train s'arrête. Un employé sur le quai : « Aaa.., ouain... aouaoua... »

Toby-Chien. — On crie! Il y a un mal... Ah! zut, j'en ai assez.

Lui, soucieux. — Nous allons changer de train dans dix minutes. Comment faire pour le chat? Il ne voudra jamais se laisser enfermer...

Elle. — On verra. Si on mettait de la viande dans le panier?

Lui. — Ou bien en le caressant...

Ils s'approchent ensemble de la bête redoutable et lui parlent ensemble.

Lui. — Kiki, mon beau Kiki, viens sur mes genoux, ou sur mon épaule qui te plaît d'habitude. Tu t'y assoupiras et je te déposerai doucement dans ce panier qui, en somme, est à claire-voie et dont un coussin rend confortable l'osier rude... Viens, mon charmant...

Elle. — Ecoute, Kiki, il faut pourtant comprendre la vie. Tu ne peux pas rester comme ça. Nous allons changer de train, et un employé épouvantable surgira, qui dira des choses blessantes pour toi et toute ta race. D'ailleurs, tu feras bien d'obéir, parce que, sans ça, je te ficherai une fessée...

Mais avant qu'on ait porté la main sur sa fourrure sacrée, Kiki se lève, s'étire, bombe le dos en pont, bâille pour montrer sa doublure rose, puis se dirige vers le panier ouvert, où il se couche, admirable de quiétude insultante. Lui et Elle se regardent et font une tête!

Toby-Chien, avec l'à-propos qui le caractérise. — J'ai envie de faire pipi.

(*Dialogues de Bêtes;* Société du Mercure de France édit.)

PAUL REBOUX ET CHARLES MÜLLER

PAUL REBOUX

(1877)

Bibliographie. — *Les Matinales,* poésies (1897); — *les Iris noirs*, poésies (1898); — *Missel d'amitié*, poésies (1900); — *Josette,* roman (1902); — *la Maison de danse,* roman (1904); — *Josette,* pièce en 5 actes, avec Daniel Jourda (Théâtre Molière, 1904); — *l'École buissonnière,* 3 actes, avec André Calmette (Bruxelles, 1906); — *le Phare*, roman (1903); — *Marionnettes,* contes (1908); — *A la manière de...*, fantaisies critiques, avec Charles Müller (1908); — *la Maison de danse,* pièce en 4 actes, avec Müller et Nozière (Vaudeville, 1909); — *la Petite Papacoda,* roman napolitain (1911).

M. Paul Reboux est né à Paris le 21 mai 1877.

CHARLES MÜLLER

(1877)

Bibliographie. — *La Vie littéraire,* quatre années de critique littéraire; — *la Maison de danse* (4 actes, au Vaudeville, avec Paul Reboux); — *A la manière de...*, pastiches littéraires, avec Paul Reboux.

M. Charles Müller est né à Elbeuf-sur-Seine en 1877.

Nous extrayons de *A la manière...*, le recueil de pastiches littéraires publié par MM. Paul Reboux et Eugène Müller, les deux pièces suivantes : *A la manière de Shakespeare,* et *A la manière de Lamartine.*

A LA MANIÈRE DE SHAKESPEARE

Le duc Vespassio.

REMELLA, fille du duc. — LE DUC VESPASSIO, connétable de Venise. — LE CHEVALIER TROMBONO, amant de Remella. — HADEVERH, écuyer du duc. — L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — PAIDIGRI, intendant du duc. — UN ERMITE. — PREMIER ASSASSIN. — DEUXIÈME ASSASSIN. — UN OURS. — Gentilshommes, hommes d'armes, etc.

Acte premier. — *Un camp.* — Le duc, deux ou trois chevaliers. Un héraut d'armes, puis Havederh.

LE DUC.

Oh! déshonneur! ma fille Remella, ma fille bien-aimée, s'est enfuie avec son cousin le chevalier Trombono. Paraissez tous devant la majesté de Sa Majesté ma douleur!

(Fanfares. Entrent les seigneurs.)

LE DUC.

Du sang! du sang! Quel est celui d'entre vous qui veut partager ma couronne après m'avoir ramené les fugitifs? Lève-toi, noire vengeance! Inspire-nous!

HADEVERH.

Je serai celui-là.

LE DUC.

Es-tu sûr de ta force? N'as-tu pas une peau de veau sur des membres de lâche?

HADEVERH.

J'ai une peau de lion sur des membres de demi-dieu.

LE DUC.

Qui donc es-tu ?

HADEVERH.

L'amant de votre fille, celui qu'elle a trahi avec Trombono.

LE DUC.

Toi, son amant! Excrément de crapaud! Œuf de coucou rouge! Chien rasé! Hors de ma vue!

(Il le frappe.)

HADEVERH.

Allions-nous, au contraire. Je partagerai votre vengeance.

LE DUC.

M'allier avec le premier suborneur de ma fille, traître!...

HADEVERH.

La lune s'allie bien avec le sabbat.

LE DUC.

Tu as raison. Que Dieu soit avec nous!

(Ils sortent.)

Acte deuxième. — *Une clairière.* — Remella, Trombono, puis un vieux mendiant.

REMELLA.

Ah! digne seigneur, où me conduisez-vous?

TROMBONO.

Ne craignez rien, madame, nous sommes encore

loin du lieu où nous nous trouverons en sûreté. Les archers de votre père battent les buissons, et font sortir les lutins qui dansent dans les vapeurs de l'aurore.

(Paraît un vieux mendiant.)

LE VIEUX MENDIANT.

Petits oiseaux du ciel, que le hibou ne vous effraye pas!

TROMBONO.

Arrière!

REMELLA.

Trombono, prenez garde! mes cheveux sentent la mort...

LE VIEUX MENDIANT.

Ah! la fille du duc! Infâme ravisseur! Je suis le serviteur fidèle lancé sur vos traces; et je vous reconnais, car j'ai des yeux dans la tête.

TROMBONO.

A moi, mânes de mon père!

(Paraît un ours. Le vieux mendiant s'enfuit, poursuivi par l'ours.)

TROMBONO.

Ainsi périssent tous ceux qui s'opposent au flamboyant essor de l'amour!

(Ils sortent.)

Acte troisième. — SCÈNE I[re]. — *Une plaine. Alarme, Escarmouche. Retraite. Entre le duc avec son armée.*

LE DUC.

Je veux boire des larmes de cerf dans une coupe faite avec la moitié d'un crâne! Ah! le rêve et la

raison ! L'un sur l'autre ou l'un sous l'autre ? Mystère insondable de la nature !

UN SEIGNEUR.

Le chagrin n'a-t-il pas affaibli son jugement ?

LE DUC.

Trombono misérable! Que ses poumons se pourrissent, et que le suintement de ses oreilles lui coule dans la bouche et l'empoisonne !... Je sens que le double battement de mon cœur est comme deux pilotes qui naviguent entre les rives du déshonneur et du courroux.

(Il sort avec son armée.)

SCÈNE II. — *Une autre partie de la plaine. Entrent Trombono et Remella.*

TROMBONO.

Ne perdez pas l'espérance, Remella. La fortune, qui est une bonne ménagère, tissera pour vous des jours heureux de sa soie la plus lisse. L'armée ne nous cherche pas de ce côté. Prenez cette mante couleur de la tempête, personne ne vous reconnaîtra.

(Il la lui met.)

REMELLA.

Vous êtes un fils de la Providence, cher Trombono.

TROMBONO.

Et vous, suave Remella, la parure du firmament !

(Ils sortent.)

Acte quatrième. — *Devant le rempart d'une ville.* — Entrent l'archevêque d'York et quelques seigneurs.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

Faisons diligence. La misérable armée du roi de France a quitté Paris voilà une heure. Elle est en route pour venir combattre la nôtre. Elle sera là ce soir. Ils ont du sang à perdre encore. Vous en arroserez les sillons de la vieille Angleterre. Ils ont besoin de cracher leurs dents. Ces hommes sont maigres comme des chevaux de brasseur. Nous qui sommes parmi les premiers-nés d'Egypte, nous les pétrirons. Soyez tous absous d'avance.

UN SEIGNEUR.

Il a dégorgé sur nous. Nous voici comme des aigles farcis d'héroïsme.

(Ils sortent. Entre Hadeverh avec un ermite.)

HADEVERH.

Je parle la langue près du cœur. Un orage gronde dans ma poitrine. Les avez-vous vus ?

L'ERMITE.

On a fermé les portes de la tour, et les fidèles sujets du roi ont l'intention de manifester leur loyauté par une éclatante revanche.

HADEVERH.

Merci.

(Il lui crève l'œil gauche avec son éperon droit, le tue et sort.)

Acte cinquième. — *Au bord de la mer. Orage.*

LE DUC.

Par ma gorge ! Damnation ! Voilà la récompense !

Tourbillons de l'ouragan! Vagues aux féroces gueules vertes! Eclairs terribles! Déchirez cet air où j'ai vécu jusqu'ici, fouettez-le, châtiez-le d'avoir permis de telles choses! Et toi, terre damnée, ouvre-toi pour engloutir le plus infortuné de tes enfants!

(Entrent Remella et Trombono.)

REMELLA.

Ciel! le duc mon père!

LE DUC.

Que mes yeux ne sont-ils devenus chassieux avant de me montrer un tel spectacle!

(Entrent Hadeverh et deux assassins.)

HADEVERH.

Trombono, tu vas payer ta perfidie! Tue! Tue!

PREMIER ASSASSIN.

C'est celui-là, monseigneur?

HADEVERH.

Vois plutôt.

(Il le tue.)

DEUXIÈME ASSASSIN.

Je crois que le merlan est recuit sur la table[1].

REMELLA.

Horreur! Triple horreur! Tiens, affreux!

Elle le frappe.)

HADEVERH.

Hélas! je vais coucher avec ma mère la terre.

(Il expire.)

1. Jeu de mots intraduisible en français.

REMELLA.

Le plus petit œil de la lune
A fait cuire la sorcière.
C'est pourquoi le jeune loriot
Va retourner la marmite.

(Elle sort en chantant.)

LE DUC.

Ma fille a perdu l'esprit, Enfer!

(Il se tue.)

(*A la manière de...;* Bernard Grasset édit.)

A LA MANIÈRE DE LAMARTINE

Poésie

OU

Sur la plantation d'un arbre de la liberté
au milieu
de la place de mon village natal.

Déjà l'Aurore, ouvrant sa paupière vermeille,
S'élance au firmament; la Nature s'éveille;
Déjà l'astre du jour, d'un rayon purpurin,
Essuie au front des bois les larmes du matin.
Cependant du sommeil chassant les doux mensonge
Les hôtes du logis mettent trêve à leurs songes.
Chacun, pour célébrer le renouveau du jour,
Offre son cœur au ciel dans un hymne d'amour.
La troupe gazouillante au sein du vert feuillage,
Désertant le doux nid, mêle ses jeux volages,
Et mille et mille fois redit le nom de Dieu.
Comme un hymne enfantin qui résonne au saint lieu,
Tandis que du clocher le carillon rustique

Répand de l'Angélus l'harmonieux cantique
L'écho qui le répète en remplit la maison
Et, d'un vol affaibli, le porte à l'horizon.

Mais quand, dans la céleste voûte,
Rien ne présage l'aquilon,
Pourquoi ne vois-je sur la route
Ni pasteur, ni troupeau qui broute?
Pourquoi ce répit au vallon
Dont l'oiseau s'étonne en la nue?
Pourquoi la plaine est-elle nue?
Pourquoi le soc de la charrue
A-t-il délaissé le sillon?

C'est qu'en ce jour béni, la place du village
Doit, au sein des transports de la félicité,
Voir se dresser soudain, couronné de feuillage,
Un Arbre de la Liberté.

Liberté, nom chéri volant de cime en cime,
Par qui Léonidas mourant est immortel,
Et qui pris pour appui de ton essor sublime,
La flèche de Guillaume Tell!

Accourez, habitants de ce modeste asile!
Loin des vaines rumeurs et des bruits de la ville,
Mêlez joyeusement vos innocents propos
Aux sons mélodieux des champêtres pipeaux!
Que le pâtre, accouru de la verte campagne,
Presse timidement sa naïve compagne,
Et qu'ensuite, attablés pour un festin frugal,
Ils boivent à longs traits le nectar automnal;
Que la folle jeunesse, avec des cris de joie,
Chevauche le coursier de chêne qui tournoie,
Ou, sur le tronc poli que presse le fémur,
S'élance avec audace et se perde en l'azur;
Que des héros de feu l'intrépide cohorte

S'exerce à projeter l'onde qu'elle transporte,
Cependant que Phœbus promène ses rayons
Sur le métal poli qui couronne leurs fronts.

Salut, sites, vallons, bosquets, torrents, retraites!
Et toi, lac azuré dont j'aime le flot clair!
Que votre paix est douce après le bruit des fêtes!
Pour l'âme du rêveur que votre asile est cher!

Quand la reine des soirs, dénouant son écharpe,
De ses reflets d'argent inonde le gazon;
Quand le zéphir plaintif, en effleurant sa harpe,
Gonfle d'un long soupir le sein de l'horizon,

Ah! c'est là que je veux fixer ma vie errante,
C'est là que du repos je veux goûter le fruit,
Et, parcourant de l'œil la voûte scintillante,
Porter mon âme à Dieu sur l'aile de la nuit!

C'est là que du Seigneur infime créature,
Devant le doux tableau de la terre et des cieux,
Je sens, pour saluer l'Auteur de la Nature,
Mes larmes déborder de mon cœur à mes yeux.

O sacrés pleurs! Coulez, coulez comme une source!
Epanchez sur mon sein votre humide cristal;
Ainsi qu'un voyageur au terme de sa course,
Désaltérez mon cœur assoiffé d'idéal!

Commentaire.

L'idée de cette poésie me vint durant un séjour que je fis à Milly, en mai 1849, pour me délasser des fatigues éprouvées dans l'arène électorale. Les habitants de la bourgade où s'étaient écoulées les plus belles années de mon enfance avaient voulu, pour fêter mon retour parmi eux, ériger un Arbre de la

Liberté. Un tendre peuplier, innocente victime de cette manifestation libérale, fut ravi à la forêt voisine, et pompeusement transporté sur la place de l'Eglise. Pour rehausser l'éclat de cette cérémonie, un cirque de chevaux de bois, un mât de cocagne, un bal champêtre, offraient des jeux appropriés à tous les âges. Les pompiers de la commune défilèrent au son martial du clairon. Vers le soir, de fraternelles agapes réunirent autour de tables dressées en plein vent l'auteur de ces lignes, les braves habitants de Milly et ceux des hameaux d'alentour.

Au sortir du festin, j'éprouvai un impérieux besoin de m'isoler. Ces chants, ces clameurs déchirant l'air nocturne, me faisaient désirer la paix des campagnes. Par un étroit sentier, je m'acheminai vers une clairière tapissée d'un gazon moelleux sur lequel je m'étendis. A la clarté des flambeanx célestes, je traçai au crayon, sur un fragment du CONSTITUTIONNEL que la brise du soir fit voler à portée de ma main, les premiers vers de cette poésie. Mais, saisi d'émotion devant la majesté du spectacle qui se présentait à moi, je ne pus retenir un torrent de larmes. Cette eau du cœur humecta mon papier. Il me fut impossible de poursuivre ma tâche.

Je quittai ce lieu témoin de mon extase et revins au logis en tenant avec soin la feuille toute dégouttante de mes pleurs. Durant la nuit entière, je demeurai à ma table de travail. Par une étrange coïncidence, la dernière goutte d'huile acheva de se consumer dans ma lampe au moment précis où je traçai le dernier vers. Corrélation mystérieuse! Il semblait que l'humble témoin de ma veille eût attendu, pour mettre un terme à son assistance, que Dieu m'eût dispensé jusqu'au bout la lumière de l'inspiration!

(*A la manière de...;* Bernard Grasset édit.)

MAX ET ALEX FISCHER

(1882 et 1883)

Bibliographie. — *Pour s'amuser en ménage* (1903); — *Après vous, mon général* (1904); — *l'Amant de la petite Dubois* (1905); — *Détails sur mon suicide* (1905); — *la Dame très blonde* (1906); — *Camembert-sur-Ourcq* (1908); — *l'Inconduite de Lucie* (1909); — *A. L., 11, Poste restante* (1910).

MM. Max et Alex Fischer sont nés tous deux à Paris en 1882 et 1883.

Ils firent leurs études au lycée Condorcet et au collège Sainte-Barbe, et commencèrent, dès 1900, à donner des chroniques aux journaux. Ils se sont fait connaître depuis par la publication de plusieurs romans et recueils de nouvelles.

L'OPINION DE PROSPER MARIOLLE

I

Pour la première fois, hier matin, l'*Aube* insérait un article de Jehan Fardot. De neuf heures à onze heures le jeune publiciste relut, inlassablement, en cinquième page, son *Interview avec le président du Conseil municipal.*

A onze heures une minute, il savait sa chronique par cœur. Même s'il atteignait l'âge de Mathusalem,

il sentait qu'il serait désormais capable de la réciter, imperturbablement, à son lit de mort. Il plia le journal. Il allongea un coup de poing à sa table de travail.

« Fardot, mon vieux, s'écria-t-il, tu as le droit d'être fier!... C'est un petit chef-d'œuvre! Parfaitement, un chef-d'œuvre!... Par exemple, il est triste de songer que ces crétins, à *l'Aube*, ne s'en rendent peut-être seulement pas compte!... Que diantre, ce n'est pourtant pas toi, toi l'auteur, qui peux aller le leur dire, toi-même!... »

Il s'avisa que les choses que l'on ne saurait dire, il demeure, parfois, possible de les écrire.

Il prit une feuille de papier.

En déguisant soigneusement son écriture, il rédigea la lettre suivante :

« Monsieur le directeur,

« Bravo! Cent fois bravo! Mille fois bravo!

« J'achète quotidiennement votre intéressant journal. Permettez-moi de vous l'avouer; je ne l'ai jamais lu avec un plus vif plaisir que ce matin.

« Ah! monsieur le directeur! Ah! cet article intitulé *Interview avec le président du Conseil municipal*, et signé Jehan Fardot! Quel petit bijou! Quel petit chef-d'œuvre!... »

Il posa son porte-plume. Perplexe, il se gratta le front.

« Voyons, murmura-t-il, comment diable pourrais-je baptiser le signataire de cette lettre?... Dupont? Mathieu?... Où diable pourrais-je le domicilier?... 322, rue des Martyrs? 550, passage des Princes?... »

Vingt fois, avant d'envoyer son *Interview* à l'*Aube*, il l'avait soumise à l'appréciation de son vieil ami Prosper Mariolle. Vingt fois, Prosper Mariolle lui avait prodigué des compliments : « C'est épatant,

mon vieux, épatant! Tu n'as jamais rien fait de mieux! » Il cessa subitement de se gratter le front. Il trempa sa plume dans l'encre. Sans hésiter, il ajouta :

« Dans l'espoir que vous chargerez, à présent, M. Fardot d'interviewer le président de la Chambre, le président du Sénat, le président du Conseil, le président de la République, le président de..., etc., etc., je vous prie d'agréer, monsieur le directeur, l'expression de ma considération distinguée.

« Un de vos plus fidèles lecteurs.

PROSPER MARIOLLE,

« 127, rue des Saints-Pères. »

II

Jehan Fardot avait sonné Joséphine, sa bonne. Il lui avait dit :

« Joséphine, habillez-vous et descendez. Voici quatorze sous : douze sous pour l'omnibus, deux sous pour un timbre-poste. Prenez cette lettre. Ne la perdez pas. Allez la jeter au bureau de poste de la rue des Saints-Pères... Vous savez bien, le bureau situé presque à côté de la maison où demeure M. Mariolle. »

Immobilisée au bord du trottoir, rue Notre-Dame-de-Lorette, Joséphine attendait le passage de l'autobus. Son regard tomba sur l'enveloppe que Fardot lui avait confiée. Elle lut :

MONSIEUR POUCHE

Directeur de l'Aube.

17, rue du Faubourg-Montmartre.

(E. V.)

« Pas possible!... Monsieur il perd complètement la boule! songea-t-elle. L'*Aube*, c'est à trois minutes d'ici! Il m'y a envoyée, je n'sais combien de fois, depuis deux mois, porter des lettres! J'y ai été porter une lettre avant-hier encore!... Pourquoi qu'il me fait traverser la moitié de Paris, aujourd'hui, pour aller jeter c'te lettre-là à la poste?... »

L'autobus tardait à paraître. Pour passer le temps, elle s'approcha de la vitrine d'un confiseur. De grosses crottes en chocolat, habillées de papier d'argent et tarifées dix centimes pièce, attirèrent son attention.

« Ça a l'air rien bon, murmura-t-elle. Ben dommage que les quatorze sous que j'porte dans la main droite, ils soient point à moi! »

Deux minutes après, Joséphine se dirigeait à pied, vers le 17 de la rue du Faubourg-Montmartre. Dans sa main droite, elle ne portait plus quatorze sous. Elle portait sept crottes en chocolat.

Dans l'antichambre de l'*Aube*, elle confiait au garçon du journal : « Passez ce mot à M. Pouche, je vous prie. » M. Pouche lui-même passa.

« Qu'est-ce? une lettre pour moi?... De la part de qui? »

— De la part de Monsieur, murmura Joséphine... de M. Fardot. »

M. Pouche décacheta l'enveloppe. Son visage exprima bientôt une vive surprise. Voyons, cette bonne venait de lui déclarer qu'elle était envoyée par M. Fardot! Il ne rêvait pas cependant! La signature qu'il déchiffrait au bas de cette lettre n'était pas « Jehan Fardot »! Depuis quand « Jehan Fardot » cela s'orthographiait-il « Prosper Mariolle » ?...

Il se tourna vers Joséphine :

« Vous dites que c'est M. Fardot, Jehan Fardot, qui vous a chargé de m'apporter cette lettre? »

Joséphine avala le morceau de chocolat qu'elle suçait. Un peu troublée, elle murmura :

« Oui, M'sieu... c'est-à-dire oui et non. V'là, Monsieur il m'a donné l'ordre, comme ça, d'aller mettre c'te lettre-là à la poste, rue des Saints-Pères... J'ai pensé que ça revenait au même, c'est-y pas vrai?... Alors, d'un coup de pied, je l'ai portée tout droit ici... Oh! je peux ben le jurer à M'sieu, j'ai pas flâné en route! »

III

Ce matin, Jehan Fardot a trouvé dans son courrier une enveloppe grise. Dans l'angle gauche étaient imprimés ces mots : *L'Aube.*

Il a bondi de joie :

« Ça y est! Faut avouer que ça n'a pas traîné! Ma lettre a déjà produit son effet! Nul doute, ils me demandent un autre article. »

L'enveloppe contenait deux feuilles de papier. Fébrilement, il a déplié la première. Il a reconnu l'écriture de M. Pouche. Il a lu :

« Cher monsieur,

« Merci de nous avoir aimablement communiqué l'opinion d'un certain M. Prosper Mariolle, sur votre *Interview avec le président du Conseil municipal.*

« Tout permet de supposer que ce certain M. Prosper Mariolle est un de vos amis. C'est donc à regret que nous formulons à son sujet un jugement un peu sévère. Il est indéniable, cependant, qu'il manque totalement de suite dans les idées. La lettre ci-jointe, parvenue au journal dans la soirée, vous le prouvera... »

Plus fébrilement encore, Fardot a déplié la seconde feuille de papier. Il a reconnu l'écriture de Mariolle. Il a lu :

« Monsieur le directeur,

« Oh! le honteux article que vous avez publie ce matin!... Je veux parler, vous m'avez compris, de l'*Interview avec le président du Conseil municipal,* signée Jehan Fardot.

« En quelle langue est-ce écrit? En nègre? En esquimau? Ou en espéranto?...

« Un bon conseil, monsieur le directeur : n'encombrez pas votre très intéressant journal avec de pareilles ordures, de semblables horreurs, d'analogues monstruosités!

« Dans l'espoir que je ne trouverai jamais, dans vos colonnes, une seconde interview signée Fardot, je vous prie d'agréer, monsieur le directeur, les salutations empressées d'un de vos plus fidèles lecteurs.

« Prosper MARIOLLE,

« 127, rue des Saints-Pères. »

SACHA GUITRY

(1885)

Bibliographie. — *Le Page* (Mathurins, 1901); — *le Kurtz* (Capucines, 1904); — *le Mari qui faillit tout gâter* (Odéon, 1905); — *Nono* (Mathurins, 1905); — *Chez les Zoaques* (Théâtre Antoine, 1906); — *les Nuées d'Aristophane* (Théâtre des Arts, 1907); — *la Clef* (Théâtre Réjane, 1907); — *Petite Hollande* (Odéon, 1908); — *le Mufle* (1908); — *le Scandale de Monte-Carlo* (Gymnase, 1909); — *le Veilleur de nuit* (Théâtre Michel, 1910); — *Un beau mariage* (Renaissance, 1911).

M. Sacha Guitry, fils du comédien Lucien Guitry et petit-fils du romancier René de Pont-Jest, est né à Saint-Pétersbourg le 21 février 1885.

A l'âge de seize ans, il avait fait jouer un acte à Paris et collaborait à plusieurs journaux. Il joue lui-même ses pièces, fait des conférences, dessine, publie des articles, des romans, des caricatures.

On a souvent dit que rien n'était plus mélancolique qu'un auteur gai. M. Sacha Guitry fait superbement exception à la règle. Le plus comique de ses personnages, c'est certainement lui-même.

On commence à se répéter sur lui les anecdotes les plus bouffonnes. Celle-ci par exemple.

M. S. Guitry épousa, il y a quelques années, Mlle Charlotte Lysès. La cérémonie se fit dans une jolie petite villa de Honfleur. Il n'avait point voulu aller à la mairie.

« Le maire de Honfleur pourra bien venir chez moi,

avait-il dit : nous serons mieux ici entre amis, cela sera plus intime et plus touchant.

— Mais, lui avait-on objecté, ce n'est point la coutume. Le magistrat municipal ne se rend chez les particuliers que lorsqu'il s'agit de sceller un mariage *in extremis*.

— Qu'à cela ne tienne, je vais être très, très malade. A partir de demain je resterai couché. »

Comment s'y prit-il au juste pour obtenir l'autorisation nécessaire? Nous ne savons pas trop. Toujours est-il qu'un matin, M. le maire, pourvu de son Code civil, entra sur la pointe des pieds dans la chambre de M. Guitry et le trouva moribond.

Le magistrat dépêcha sa lecture et quêta à toute allure les deux *oui, oui*. Il voulait finir avant le décès de ce pauvre garçon.

Quand il referma son livre, il vit soudain M. Sacha Guitry se dresser sur son séant, tout frais, tout riant, et l'entendit s'écrier :

« Du champagne! du champagne! Monsieur le maire, vous nous ferez bien l'honneur de vider une ou deux coupes avec nous.

— Drôle de malade! » dit le maire, qui entra joyeusement dans la plaisanterie et qui ne se fit pas prier pour accepter l'invitation.

DE L'AMITIÉ

Je cherche un ami intime.

J'ai des camarades qui m'amusent et des relations qui ne m'amusent pas. J'ai quelques amis qui me plaisent et que j'aime et qui m'aiment. Mais il faut que je réunisse au moins quatre de ces amis-là pour que j'aie l'impression d'en avoir un vrai, — et encore!

Je cherche un ami intime, dont je ferai mon ami d'enfance.

Oh! je le préviens que je suis très difficile.

Je ne lui demande pas seulement d'être mon ami; il faut que je sois le sien; et ça dépend de lui.

Je veux qu'il n'ait pas de talent et pas d'amertume. Mais je veux qu'il ait eu des dons — autrefois — et qu'il lui en soit resté du goût pour les arts et pour les choses de l'esprit.

Etre doué, c'est n'avoir pas assez de talent pour se spécialiser. Un don n'est agréable que s'il est accompagné, au moins, d'un autre don. L'homme qui serait seulement doué pour le dessin serait un médiocre dessinateur. Mais s'il était également doué pour la musique et la littérature, ce serait un compagnon charmant.

Je consacrerai à mon ami intime la moitié de ma vie, et je veux qu'on dise qu'il me consacre toute la sienne.

Il ne faut pas qu'il se rende compte de la place qu'il tiendra dans mon existence. S'il s'en rendait compte, je le trouverais encombrant.

Je ne lui demande aucun dévouement, mais je veux qu'il soit digne du mien.

Oh! et je ne veux pas qu'il soit marié, et je ne veux pas qu'il soit pauvre.

Si j'avais un ami pauvre, il cesserait de l'être, puisqu'il serait mon ami intime. Mais il cesserait aussi d'être mon ami intime, puisqu'il serait mon obligé. S'il était reconnaissant, je serais gêné; et s'il était ingrat, je serais furieux.

Je veux que mon ami intime n'ait aucun défaut de prononciation, et je ne veux pas qu'il soit dur d'oreille.

Il se fera connaître à moi, un soir, en me racontant des histoires courtes et fines, et en prenant du plaisir à l'audition de mes plus longues anecdotes.

Quelques jours après, nous parlerons de notre

enfance, et je lui raconterai mes parents. Il rira sans cesse.

Un beau soir, enfin, je lui déclarerai mon amitié. Et tout de suite il saura si j'aime ou non ma femme, et combien exactement je gagne par an.

Et alors, plusieurs fois par semaine, sans se l'être dit, sans s'être donné rendez-vous, nous nous retrouverons au coin du feu et nous causerons...

J'attache une grande importance aux conversations dans la vie. De l'échange des idées franches et nues, jaillit souvent l'idée, et jamais l'ennui ne vient.

Je pense qu'il convient d'avoir une aussi grande pudeur à livrer ses idées, ses pensées et ses goûts, qu'à livrer son corps.

On ne doit pas se prostituer; on doit avoir le respect de soi-même, de son corps et de son cerveau; et j'aime infiniment les gens qui se dérobent au cours des réunions nombreuses, et qui s'évadent des conversations, et qui semblent ne s'intéresser à rien, et qui acceptent une réputation de frivolité incessante, pour n'avoir pas à dévoiler devant tout le monde ce qu'ils conservent jalousement et qui constitue le charme de l'intimité.

Si, l'ayant trouvé, je me fâche un jour avec cet ami, j'aurai beaucoup de chagrin, et nous resterons six mois sans nous voir.

Puis nous nous réconcilierons, pour être bien sûrs que c'est fini, pour n'avoir plus de chagrin et pour n'être plus tentés de nous réconcilier.

Et, nous étant revus une fois, nous ne nous reverrons plus jamais.

(*Le Matin,* 30 sept. 1910.)

L'ARGENT

Ce qui prime tout dans la vie, c'est l'argent.

Sans argent, il n'y a pas de bonheur possible.

Et l'argent fait le bonheur jusqu'à une certaine limite. Cette limite varie selon les besoins de chaque individu.

Il ne faut pas manquer d'argent, et il ne faut pas en avoir beaucoup trop. Parce que ceux qui en ont beaucoup trop se le font prendre par ceux qui n'en ont pas assez... et s'ils ne se le laissent pas prendre, ils deviennent odieux.

Il est bien évident que Rockefeller n'est pas l'homme le plus heureux du monde, parce qu'il en est le plus riche... Mais il est bien évident aussi que l'homme le plus pauvre du monde est le plus malheureux de tous.

Nous ne pensons qu'à l'argent.

Celui qui en a pense au sien, celui qui n'en a pas pense à celui des autres... C'est notre plus grande préoccupation dans la vie.

Donc l'argent prime tout.

Mais ce n'est pas tout.

Il y a la santé!

Et pourtant!

Nous hésiterions à compromettre notre fortune pour affermir notre santé, et nous n'hésiterions pas à compromettre notre santé pour doubler notre fortune.

Moi, du moins.

Si un millionnaire était assez bête pour offrir cinquante louis par doigt de pied coupé, il serait ruiné au bout de dix minutes.

(D'autant plus que les doigts de pied sont voisins

les uns des autres et qu'on peut en couper deux ou trois à la fois.)

*
* *

J'ignore absolument le plaisir de donner, surtout lorsque c'est de l'argent.

(En revanche, je donnerais très facilement un rendez-vous, une poignée de main, une vieille canne...)

Et j'ai, chose curieuse, la prétention de ne pas être avare.

J'ai cette prétention, parce que j'ai la certitude que la plupart des gens sont comme moi.

Ayant de telles idées, je me dis que les personnes qui prêtent spontanément de leur argent doivent en retenir un intérêt, — qui, lorsqu'il n'est pas moral, varie entre 5 et 50 pour 100, — c'est-à-dire une grande satisfaction d'orgueil.

C'est ce qui m'empêche d'avoir la moindre gratitude pour ceux qui m'en ont prêté. C'est même ce qui m'empêche de leur rendre leur argent...

(Ce n'est pas la seule raison, mais enfin il y a un peu de ça !)

C'est vrai, quoi ! Ils ne devaient pas y tenir beaucoup, à leur argent, puisqu'ils m'en ont prêté.

Ils ont spéculé sur ma reconnaissance. Ils tenaient sans doute à ce que je fusse leur obligé !

Pouah ! c'est un vilain sentiment !

Je ne veux plus les voir, ces gens-là !

*
* *

« Qui paye ses dettes s'enrichit. »

Ce n'est pas vrai !

J'ai essayé une fois... Ça a créé un précédent. Ils

ont pris cet essai pour une coutume, et j'ai eu toutes les peines du monde à remettre les choses en état.

« Qui paye ses dettes s'enrichit. »

C'est une devise de fournisseur!



Remarquez que je ne vous demande pas de partager mes opinions sur l'argent. Je préfère même que vous ne les partagiez pas. Mes opinions sont à moi : j'aime mieux les garder entières. Je n'ai aucune raison de vous faire des cadeaux.

(*Le Matin*, 14 juin 1910.)

PAUL GÉRALDY

(1885)

Bibliographie. — *La Comédie des Familles* (Odéon, 1908); — *les Petites Ames,* poèmes (1908).
Pour paraître : *Toi et Moi,* poèmes.

M. Paul Géraldy, qui compte parmi nos plus jeunes poètes, est aussi parmi les plus délicats. Il y aurait peut-être une petite étude à écrire sur lui et aussi sur quelques autres de nos plus récents écrivains. Romantique encore par une disposition naturelle et cultivée qui l'incite à noter des sensations et les nuances les plus passagères de ces sensations plutôt que les états psychologiques où ces sensations laissent celui qui les subit, il est parvenu à une simplicité singulière d'expression; il se met volontairement au-dessous du ton, tandis que les romantiques se mettaient au-dessus.

Humoriste sans doute, mais accessoirement, et pour une certaine manière de dire qu'il a parfois, plutôt que pour le fond, qui reste sympathique au sujet traité : il n'y a pas en général beaucoup de sympathie dans l'humour contemporain.

L'ORAGE

Voilà la pluie!... Allons, les enfants, rentrez vite!...
Hou! les vilains lambins qui seront tout mouillés!
Toi, Jeanne, il faut aider Thérèse. Elle est petite...

Courons, courons !... Il faudra dire au jardinier
de fermer les volets et de rentrer les chaises.
Vous vous installerez dans la salle à manger.
Toi, l'aînée, il faudra faire jouer Thérèse.
Tu donneras à Jean ses couleurs sans danger.
Je crois qu'il reste un catalogue et des images
à découper. Prenez les ciseaux à bouts ronds,
et ne réveillez pas grand-père ! Nous verrons
lequel de vous fera les plus beaux découpages.
Je vous laisse. J'ai ma migraine. Amusez-vous
bien gentiment, et le plus sage aura un sou.

(*Les Petites Ames;* Vanier édit.)

UNE VOIX SUR LA TERRASSE

... Non, là, sous les sapins. Oui, venez. Il fait frais,
presque froid. J'aime ça. C'est bon. On est si bien !
Il y a des Iouleurs dans le grand hall, des vrais !
Tout l'hôtel est là-bas. Maman ne saura rien.
Nous avons tout ce soir à nous deux seuls. D'ailleurs,
il ne viendra personne ici de la soirée :
tous les Américains raffolent des Iouleurs...

Vous me trouvez un peu libre, un peu... délurée ?
Oui, c'est ça, délurée... Hein ? Non ?... Oh ! le menteur !
Vrai, vous ne trouvez pas ? Vous pouvez bien le dire,
allez ! Je le sais bien... C'est que l'air est si doux !
On n'est pas ici comme ailleurs... Ça vous fait rire ?...
Puis, j'ai vraiment beaucoup d'affection pour vous.
Nous nous ressemblons tant !... Et puis, c'est les vacances
Quand nous serons partis, dites ! vous m'écrirez ?
Je vais tant m'ennuyer ! J'ai plus froid quand j'y pense.
Oui, c'est la fin. Dans quelques jours on va rentrer,
et ce sera Paris, maman, les thés, la noce
d'Alice, mon piano, mes leçons de maintien...

Si vous saviez!... Oui, vous, vous me comprenez bien...
Oh! comme vous avez les mains chaudes!

... On vient!
Chut!... Non. C'est la Fraulein qui va coucher ses gosses.

Comme il fait doux! Vous entendez les Tyroliens?
On se croirait dans un cinquième acte. C'est noir
en bas. Mais voyez donc, sur le col, le beau ciel!
J'étouffe un peu. C'est cette musique, à l'hôtel,
là... Et puis l'Alpen glühn était si beau, ce soir!...
La nuit monte de la vallée, et l'ombre gagne
les alpages. C'est une ivresse de douceur.
Mais regardez comme il fait bleu sur la montagne!
Oh! ce bleu, tout ce bleu! je ne sais pas, j'ai peur...
Il me semble que j'ai tout ce bleu dans mon cœur.
Oh! oui, vos lèvres, oui... Là. Je suis bien... Encore!..
Mon ami, sentez-vous comme je suis petite,
et comme tous les bruits deviennent plus sonores?...
les pas, les voix... Mais regardez, regardez vite!
Voici l'Anglaise avec son flirt, sur la terrasse.
Ils s'en vont jusqu'au bout, là-bas, où c'est si noir,
tout seuls!... Vous les voyez? Croyez-vous qu'ils s'embrassent?

Je donnerais tous mes edelweiss pour savoir.

(*Les Petites Ames;* Vanier édit.)

QUERELLE

Tu as eu tort! Tu as eu tort! Je te répète
que tu as eu grand tort!... Et tu le sais très bien!...
Oui, mais voilà! tu n'en veux faire qu'à ta tête!...
Oh! ne pleure pas, va! Ça n'arrangera rien.
Bois ton thé. Que ce soit fini!... Voilà deux heures
Que nous perdons à batailler, à discuter.
Bois ton thé. Parlons d'autre chose... Bois ton thé...

Je te préviens que je m'en vais, moi, si tu pleures!...
Mais qu'est-ce que j'ai dit? Mais qu'est-ce que tu as?...
Eh bien, soit! c'est moi qui ai tort, là! grand tort même!
Et maintenant essuie tes yeux... Mais oui, je t'aime!
Tu le sais bien!... Mais, n.. de D...! ne pleure pas!..
Tu dis?... Je t'ai fait mal?... Je ne t'ai pas touchée!...
Où ça t'ai-je fait mal?... Allons! embrasse-moi,
et que ce soit fini!... Là. Tu n'es plus fâchée?...
Alors ne boude plus!... Bois ton thé... Allons! bois...
Tu mettras de la poudre un peu plus tard... Tu m'aimes?
C'est sûr?... Prends mon mouchoir : le tien est tout mouill
Qu'est-ce que vous voulez encore?... Un peu de crème?...
Un nuage!... Voilà, Madame... Vous voyez :
j'ai beau crier très fort, c'est toujours moi qui cède...
Vous avez vos grands yeux tout gonflés, tout ternis,
tout rouges... Voulez-vous sourire?... Hou! Qu'elle est lai
Allons! embrassez-moi. Là. Voilà. C'est fini.

(*Toi et Moi.*)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

16344-10-20

VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
IMPRIMERIE DELAGRAVE



